

JOB,

PAR LE

PROPHÈTE ISAIE.

JOB,

DRAME EN CINQ ACTES,

AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE,

PAR LE

PROPHÈTE ISAIE,

RETROUVÉ,

RÉTABLI DANS SON INTÉGRITÉ,

ET TRADUIT LITTÉRALEMENT SUR LE TEXTE HÉBREU,

PAR

PIERRE LEROUX.

Vitam impendere vero.



A GRASSE,
CHEZ LE TRADUCTEUR,
ROUTE DE SAINT-VALLIER;
ET A PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

1866.

AVANT-PROPOS

PUBLIÉ EN 1860.

D'une Momie un Vivant veut sortir : un Papillon sort bien d'une Chrysalide.

Ai-je bien ou mal fait d'introduire le Livre de Job dans une composition à laquelle j'ai donné pour titre La Grève de Samarez (1), et dont quelques morceaux seulement ont paru jusqu'ici (2)? C'est ce dont on pourra juger lorsque cette composition tout entière aura vu le jour.

Mais je n'ai pour le moment à me défendre ni à me justifier à ce sujet, puisqu'en donnant au public un nouveau

(1) Quatre livraisons de *la Grève de Samarez* sont en vente à la librairie de Dentu, Palais-Royal. — (1866.)

(2) Ces Fragments, au moment où j'écrivais cela, avaient paru dans *l'Espérance*, recueil périodique que je publiais à Jersey.

fragment de mon ouvrage, c'est réellement le LIVRE DE JOB, lequel s'y trouve inclus, que je veux lui offrir.

Offrir! l'expression est bizarre, me dira-t-on. Quoi! vous offrez au public un poème que tout le monde a lu ou a pu lire ! C'est comme si vous offriez l'Iliade d'Homère! Vous voulez dire que vous offrez votre Traduction.

Je réponds que l'Iliade est connue depuis deux à trois mille ans, mais que le LIVRE DE JOB, bien qu'il ait à peu près la même antiquité et qu'il soit en apparence sous les yeux de tout le monde, n'est connu de personne, attendu que pour certaines raisons que je vais indiquer très-succinctement, et que j'exposerai convenablement en temps et lieu, personne jusqu'ici n'a pu, je ne dis pas le comprendre, mais même le lire. Grâce à moi, on va le lire et le comprendre pour la première fois.

L'assertion, je le sais, paraîtra si étrange, que j'ai besoin de la répéter, et même de la généraliser. J'apporte donc cette nouvelle, que les Livres Sacrés des Hébreux renferment encore plus de mystères qu'on ne l'a cru jusqu'à présent; qu'ils ne sont point du tout ce qu'ils paraissent être; qu'ils ont un masque et pour ainsi dire un double fond. Les Juifs ont toujours soutenu que ces livres ne pouvaient s'entendre indépendamment de la Tradition Orale. Ils avaient raison; et les secrets de la Kabbale, à cet égard, n'étaient point, comme on l'a cru, de vaines rêveries. J'en donne aujourd'hui pour première preuve le Livre de Job; mais, avec l'aide de Dieu, ce n'est pas à cette preuve que je me bornerai.

J'avais résolu de commencer par la publication d'un écrit (composé pour la plus grande partie) où j'explique ces MYSTÈRES DE LA BIBLE. Mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux ne pas débuter ainsi, et que le spécimen de JOB *retrouvé, rétabli dans son intégrité, et traduit littéralement*, frapperait plus et serait une plus forte démonstration que tous les arguments que l'érudition a pu me fournir.

Je me bornerai donc (et cela uniquement afin que ma restitution de Job ne paraisse pas aussi chimérique qu'incompréhensible) à révéler ici, mais sans démonstration (j'en avertis d'avance), le secret de la Kabbale qui se rapporte à cette partie de l'Écriture.

Toutefois, j'ai besoin d'abord de montrer qu'en effet tout tendait à faire supposer (sans que personne s'en soit douté, il est vrai) que ce livre avait un secret, semblable à ces coffres-forts qu'on ne peut ouvrir qu'avec un chiffre; qu'il n'était pas du tout naturel qu'un ouvrage dont certains détails paraissaient si beaux fût au fond et pour la plus grande partie si incompréhensible; qu'il était donc probable qu'on s'était arrangé de manière à le rendre impénétrable. C'est ce qu'il ne me sera pas difficile d'établir.

En effet :

1° La réputation d'obscurité du Livre de Job a marché jusqu'ici de pair avec les incertitudes sur son origine.

« S'il y a dans la Bible un livre environné de ténèbres,

« dit un commentateur (1), c'est sans contredit celui-ci.
« *Il n'y a rien à lui comparer sous le rapport de l'obscurité.*
« Jamais l'art et l'industrie humaine n'ont tissé une trame
« plus difficile à démêler. Socrate, parlant d'Héraclite,
« disait que ses écrits étaient si profonds, qu'ils requé-
« raient un plongeur de Délos. On a appelé Aristote, à
« cause de l'obscurité étudiée de quelques-uns de ses
« Traités, le bourreau des intelligences. Mais qu'est-ce,
« grand Dieu ! auprès de notre Job ! » Et il cite saint Jérôme, qui, après avoir traduit deux fois cet ouvrage, d'abord sur la version des Septante, et ensuite sur le texte hébreu (en se faisant même aider par un Juif de Diospolis), avouait ne rien comprendre, ou à peu près rien, à ce livre mystérieux.

2° Tout le monde sait qu'on a émis sur l'antiquité du Livre de Job et sur son auteur les opinions les plus diverses ; et, pour en faire la remarque en passant, la diversité des suppositions bizarres auxquelles ce livre a pu se prêter serait à elle seule une preuve qu'il a toujours été jusqu'ici scellé et fermé à toutes les intelligences. Car il faut qu'un ouvrage soit *plus qu'obscur* pour qu'on puisse le rapporter indifféremment, ainsi qu'on a fait celui-ci, à des époques distantes les unes des autres non pas de quelques siècles, mais de milliers d'années !

Je laisse de côté la plus répandue de ces suppositions, qui veut qu'un certain Iobab, mentionné dans la Genèse comme arrière-petit-fils d'Ésaü, soit le même que Job ; à

(1) Jacques Bolduc, *Commentaria in Librum Job* (2 vol. in-f°, Paris, 1637), prælud. VIII : *De hujus libri obscuritate.*

quoi on ajoute que cette parabole serait une histoire réelle, dont cet Iobab ou ce Job n'aurait pas été seulement le sujet, mais aurait été aussi l'historien. Prendre ce poème (1), le plus métaphysique du monde, pour des mémoires autographes d'un descendant d'Abraham à la cinquième génération, c'est pis que si quelqu'un prenait l'ouvrage de Cervantès ou celui de Rabelais pour des histoires réelles, dont les rédacteurs seraient Don Quichotte et Pantagruel. Telle a été néanmoins la croyance de la plupart des Pères de l'Église.

Quelques modernes, moins aveugles, ont cherché quel personnage Biblique pouvait avoir écrit cet ouvrage. Les uns l'ont attribué à Moïse, et Bossuet partage cette opinion. D'autres ont prétendu que Moïse en fut simplement le traducteur, et que, l'ayant trouvé dans la terre de Madian, quand il se retira auprès de Jethro, dont il épousa la fille, il employa à faire cette version une partie du temps fort long qu'il passa en ce pays. Spinosa inclinait vers cette opinion, ou vers quelque chose d'analogue; car il prétend que ce livre n'appartient pas à la Tradition Hébraïque, qu'il est de quelque gentil, de quelque païen, comme il dit, à cause du rôle qu'on y fait jouer à Satan. Le savant Yves Goguet a fait une dissertation pour démontrer que cet écrit non-seulement est antérieur à Moïse, mais remonte à la plus haute antiquité. Il croit en avoir découvert une preuve sans réplique dans la position, relativement au Zodiaque, des constellations qui y sont mentionnées. Bref, l'opinion qui a prévalu, à partir du dernier

(1) Je devrais dire ce Drame, comme on le verra tout à l'heure.

siècle, c'est que le Livre de Job est, pour le moins, plus ancien que le Pentateuque.

On s'était aussi accoutumé à le regarder comme appartenant plutôt aux Arabes qu'aux Hébreux, et c'est ainsi qu'en ont parlé Châteaubriand et une foule d'écrivains.

Néanmoins, dans ces derniers temps, les savants d'Allemagne se sont accordés, par l'examen du style et par la comparaison avec d'autres parties de la Bible, à lui donner une origine bien moins reculée. Ils le rapportent, en général, au huitième siècle avant notre ère.

Je suis en mesure de dissiper tous ces doutes, et de démontrer que le Livre de Job (le livre le plus clair d'ailleurs que je connaisse) appartient incontestablement à Isaïe, comme le rapporte une tradition secrète des rabbins, et comme l'ont pensé quelques hébraïsants (1).

J'ajoute que c'est l'ouvrage capital d'Isaïe et l'évangile du Nouveau Temple, sans vouloir ici m'expliquer davantage.

Or la Kabbale dit, dans le Talmud, qu'*Isaïe, à l'âge de cent trente ans, fut* (écoutez bien!) FENDU PAR LE MILIEU DU CORPS AVEC UNE SCIE DE BOIS.

Comprenez-vous une pareille énigme!!!

(1) Entre autres Mercier, le successeur de Vatable au Collége de France, et Codurque, le rival de Bochart, auteurs tous les deux de très-savants commentaires sur Job.

Quand les Égyptiens ensevelissaient un de leurs rois dans sa pyramide, ils bouchaient, avec des pierres travaillées pour ce dessein, tous les conduits secrets qui, du dehors, menaient à la salle funéraire, et ils s'efforçaient de faire disparaître, sur le revêtement extérieur, toute trace de ce passage. Cependant il restait dans la mémoire des hommes un souvenir de l'ouverture par où le prince était entré dans sa demeure éternelle.

Cher Lecteur, si quelqu'un venait vous dire :

« Vous savez cette Mosaïque qui passait pour incompréhensible, et où, à côté de traits d'un incomparable génie, éclataient des défauts tels qu'il n'en aurait pas échappé de pareils à un enfant..... Des défauts! ce n'est rien dire! c'était un chaos où les formes et les couleurs se heurtaient comme dans une sorte de mascarade burlesque. Impossible d'en connaître le plan, d'en deviner l'ordonnance, de distinguer même les figures entre elles. Ajoutez la vétusté, la rouille du temps. Aussi, de siècle en siècle, des observateurs patients, à force d'y regarder comme on regarde dans les nuages, s'évertuaient à dire, l'un : « J'y vois ceci, » l'autre : « J'y vois cela ; » mais il était trop clair que personne n'y voyait clair. Eh bien! le croirez-vous? c'était un chef-d'œuvre! et d'une lucidité!.... La chose est certaine et parfaitement démontrée. C'est que les anciens propriétaires de cette merveille avaient eu besoin, pour des raisons très-graves, d'en dérober la connaissance à tous les yeux, en même temps qu'ils avaient été forcés de lui donner une place d'honneur dans leur galerie de tableaux. Ils y étaient parvenus, savez-vous comment?... *En fendant Isaïe par le milieu du*

corps avec une scie de bois, c'est-à-dire en décomposant son œuvre, juste au beau milieu, et en en transposant les parties, qui, assemblées dans un autre ordre, ne présentaient plus qu'une affreuse confusion; si bien qu'on considérait ce tableau, on l'avait devant les yeux, et on ne le voyait pas : *Oculos habent, et non videbunt.* Or j'ai trouvé, moi, le mot de l'énigme, et je suis parvenu à rétablir chaque partie à sa place. Un Dieu a conduit ma main, et nous possédons maintenant un des plus beaux ouvrages, si ce n'est le plus beau, qui soit sorti de l'esprit des hommes. Voulez-vous que je vous raconte en détail comment et par qui ce tableau a été fait, et toutes ses vicissitudes? Je vous dirai ensuite comment il m'a été donné de le retrouver. »

Si, dis-je, quelqu'un vous parlait ainsi, Lecteur, vous ne manqueriez pas de l'arrêter court, en lui répliquant :

« N'allons pas, je vous prie, renouveler l'histoire de la dent d'or, qui n'était pas d'or. Montrez-nous d'abord ce chef-d'œuvre. Vous nous expliquerez ensuite pourquoi on l'avait ainsi défiguré, et par quel moyen vous êtes parvenu à le rétablir dans son intégrité. »

Ainsi ferai-je.

Je vous donnerai d'abord Job RESSUSCITÉ; et puis je vous prouverai que c'est bien Job. La Préface viendra après mon Exhibition.

Si d'un assemblage incohérent, tel que saint Jérôme lui-même a déclaré n'y rien comprendre, et que tous les

traducteurs à sa suite ont bien prouvé qu'ils n'y comprenaient rien ; si d'un *galimatias*, comme l'appelle Voltaire, je fais sortir à vos yeux un chef-d'œuvre complet, admirable dans sa totalité, et tel que vous direz peut-être avec moi qu'il n'y a rien dans les philosophes et dans les poètes de comparable, il faudra bien que vous conveniez qu'en effet j'ai eu le bonheur de deviner l'énigme ; ou bien ce serait moi qui aurais créé et imaginé ce chef-d'œuvre, auquel cas, cher Lecteur, le livre que je vous offre serait plus merveilleux encore.

Les Bibles, au surplus, ne sont point rares : prenez vos Bibles, et comparez.

Seulement, quelques observations sont nécessaires.

En premier lieu, la comparaison ne doit pas s'établir sur le commencement, sur la mise en scène. Oh ! tous les traducteurs, sans exception, depuis saint Jérôme jusqu'à M. Ernest Renan, membre de l'Institut, ont expliqué à merveille les deux premiers chapitres, lesquels sont en prose et faciles à entendre. Ils vous diront tous combien Job avait de chameaux, de brebis, et d'ânesses. Ils vous raconteront encore assez correctement les insinuations perverses de Satan auprès de Ioa (1), et ce qui s'ensuivit; ce déluge de maux qui tomba sur Job, et qui a donné lieu aux Allemands d'inventer l'expression originale de *poste de Job*, pour indiquer une série de malheurs qui courent les uns après les autres. Sur ces deux premiers chapitres,

(1) Jéhovah.

qui se composent de trente versets, nul ne bronche ; mais, à partir du troisième, leur lumière faiblit, et peu à peu ils tombent dans des ténèbres qui vont s'épaississant jusqu'à la fin du livre. En somme, je me fais fort de démontrer qu'à l'exception de ces trente versets favorisés du sort, il n'y a pas *un verset sur cent*, dans toutes les traductions qui ont paru, qui n'offre un faux-sens ou un contre-sens. Tout esprit juste comprendra que l'obscurité impénétrable répandue sur l'ensemble a dû, en effet, rejaillir sur tous les détails. Il comprendra, du même coup, comment les traducteurs les plus spirituels en apparence ont été les plus malheureux, et comment, par exemple, le plus récent de tous s'est trouvé le plus éloigné de la vérité, lorsqu'il a pris ce livre pour un Conte Arabe, Job pour une espèce de fou, l'infame Eliphas pour un sage, des idées métaphysiques pour des descriptions de mines, le Sacerdoce Juif pour un crocodile, et le *Deus ex machina* de la tragédie antique pour un pur imbécile.

En deuxième lieu, ne vous attendez pas (ai-je besoin de le dire ?) que chaque passage du poème restauré répondra exactement au passage correspondant pour la place dans les Bibles imprimées. Après ce que j'ai expliqué plus haut sur la manœuvre qui a dérobé si longtemps cet ouvrage admirable à tous les yeux, on ne doit pas songer à rencontrer un pareil accord. Vos Bibles présentent les membres disjoints et rompus d'un cadavre : dans mon interprétation, ces membres ont repris leur forme et leur position naturelle pour composer ensemble un corps vivant (1).

(1) Je donnerai, dans le *Commentaire littéral* que je compte publier

En troisième lieu, ne cherchez pas dans ma traduction le discours d'un certain Elihou, dont il n'est question ni dans la mise en scène, ni dans la conclusion du poème. C'est une interpolation qui a été faite au texte primitif (1).

Enfin, ne vous étonnez pas si le Livre de Job a pris la forme dramatique. Une tradition des rabbins (vous voyez que je crois beaucoup à ces traditions-là) rapporte qu'il fut composé sous cette forme. Il est impossible d'en douter après sa restitution; et je ne puis rien lui comparer de plus analogue que le Prométhée d'Eschyle, qui offre, du reste, le même sujet, avec un degré de sublimité bien inférieur, à mon avis. Conduit à retrouver la forme en retrouvant le fond, je n'ai eu, pour faire un drame de ce qui était un drame, qu'à retrancher les phrases fastidieuses qui annoncent qu'un interlocuteur a fini, et qu'un autre va parler. J'ai substitué à ces phrases le nom du personnage.

Hormis ce changement, qui n'en est pas un, j'affirme (et je prie qu'on prenne acte de ma déclaration) que je n'ai rien *changé*, rien *ajouté*, rien *retranché* au texte, mais

plus tard, la nomenclature exacte des transpositions, de manière qu'on puisse retrouver, à première vue, le véritable texte dans le texte défiguré. Néanmoins chacun pourra, dès à présent, avec un peu d'attention et de peine, arriver à ce résultat.

(1) Ce discours d'Elihou est écrit d'un si mauvais style, qu'il jure avec tout l'ouvrage, où il semble n'avoir été introduit que pour rendre le voile plus épais. Un savant Allemand, sans se douter nullement de cette intention, avait déjà prouvé que ce triste morceau d'éloquence appartient à une époque postérieure.

que j'ai traduit fidèlement et littéralement, en conservant les Hébraïsmes, qu'il ne m'a été nullement difficile de conserver; car, chose étonnante! nous avons en français les mêmes tours, les mêmes dictons proverbiaux, et les mêmes tropes.

Ai-je fini? Mais non! j'oubliais une chose : on n'en finit jamais! Dans le Drame qui va s'offrir à vous, Dieu et Satan, Job et ses trois amis, ou plutôt ses trois ennemis, ne seront pas les seuls personnages que vous aurez à entendre. J'y serai aussi, et avec moi l'âme d'une Morte qui, avant de mourir, m'envoya une Bible. Elle et moi, nous ferons beaucoup d'*à-parte,* une sorte de Commentaire Perpétuel. Mais ne vous inquiétez pas de cela ; nous n'apporterons aucun trouble à la représentation, et vous aurez le Drame d'Isaïe aussi pur, aussi distinct de notre causerie, que vous pourriez le désirer. Devais-je supprimer ce cadre, quand la révélation de ce livre m'a été donnée de cette façon, ou à peu près? Job, après tout, a eu tant de commentateurs, qu'un commentaire qui supprime tous les autres, et qui ne laisse plus à faire qu'un travail purement littéral pour lui servir de confirmation, ne sera pas superflu, je le pense.

Pour le coup, cher Lecteur, j'ai achevé. Seulement, avant que je prenne congé de vous, permettez-moi, suivant un vœu que j'ai fait, de rapporter cette découverte à qui de droit.

Mais comment m'y prendrai-je pour dire franchement ce que je pense? comment m'y prendrai-je avec les

hommes de mon temps, si incrédules pour tout ce qui ne tombe pas sous les sens?

Voici ce que je me hasarderai à leur dire :

Un guerrier fameux, plus à la mode en ce moment que je ne l'ai vu dans ma jeunesse, harangua un jour ainsi ses soldats : « *Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent.* » Si ce n'eût été rien qu'une figure de rhétorique, cette harangue aurait-elle enthousiasmé les braves et frappé d'admiration tout le monde?

Laisserons-nous donc aux génies de la guerre le privilége de parler au nom de l'invisible? Penseurs et idéalistes, n'oserons-nous, à notre tour, prendre un langage que les hommes du fait osent bien parfois employer?

Voici le livre que Jésus portait à la main, ou plutôt dans sa mémoire et dans son cœur, quand il quitta le lac Maria, ce séjour des Thérapeutes, pour prêcher sa doctrine, qui est la doctrine enseignée dans ce livre. Et s'il y a une Providence, un pareil livre n'intéresserait pas cette Providence!!! Autant vaudrait dire que toute religion est une chimère, et que la venue du Christianisme n'avait aucun sens divin.

Or ce livre, après trente siècles, dans un moment solennel (quel moment dans l'histoire plus gros d'avenir que les jours où nous vivons!), est arraché à l'ésotérisme et à la doctrine secrète pour entrer dans le domaine commun des intelligences; il sort comme du silence éternel

pour faire entendre une voix que personne ne pourra réfuter. Apparemment ce n'est point sans dessein.

J'ajoute encore :

Voici un livre qui appartient à celui de tous les Prophètes auquel les Chrétiens ont attribué d'avoir eu au plus haut degré la connaissance du Messie ; un livre où l'immortalité est enseignée d'une façon bien autrement profonde et sérieuse que dans le Phédon ; un livre qui est la racine de tout ce que les Pythagore et les Platon, et les Virgile et les Cicéron leurs disciples, et ensuite les Chrétiens, ont dit de juste sur la vie éternelle ! Et l'auteur de ce livre ne serait pas immortel dans le vrai sens du mot !

Chose merveilleuse et pourtant bien naturelle, la Métaphysique, si dédaignée aujourd'hui, a devancé de trente siècles la Physique dans la découverte de vérités analogues. Trente siècles avant que l'homme s'aperçût qu'il pouvait étendre la portée de ses sens jusqu'au point de communiquer avec un de ses semblables d'un continent à l'autre à travers l'Océan, Isaïe, sous le nom de Job, résumant nos douleurs et opposant à notre malheur l'espérance, nous enseignait notre pérennité et notre communion en essence à travers l'Océan des âges. L'homme était vainqueur du Temps avant de l'être de l'Espace.

Ah ! s'il n'y avait d'autre immortalité que celle que mes contemporains veulent bien accepter encore, d'autre vie future que celle préconisée par Diderot dans ses Lettres à Falconnet, c'est-à-dire un vain nom transmis dans la mémoire des hommes, moi qui aujourd'hui rends à Isaïe

une œuvre que personne ne savait lui appartenir, ce serait donc moi qui lui donnerais l'immortalité! Quelle ridicule idée! et qu'une pareille supposition est pitoyable! comme elle fait bien ressortir tout ce qu'a d'absurde le néantisme des physiciens et des matérialistes, lequel, en vérité, ne vaut pas mieux que les folies des mystiques! Heureusement, pour échapper à l'aridité des uns, il n'est nullement besoin de s'égarer dans les rêveries des autres. Il suffit de croire, comme Isaïe, à une Entité dont l'existence nous est mieux prouvée que celle du fluide électrique; à cette Idéalité réelle, à cette Réalité idéale, par laquelle nous vivons et morts nous renaissons; il suffit de croire à l'HUMANITÉ, ce Messie véritable qui régnera un jour sur la terre.

Osons donc rapporter à Dieu et à l'Humanité ce qui appartient à Dieu et à l'Humanité; et, dût mon ami Proudhon se railler de moi, j'écrirai :

ACTIONS DE GRACES A DIEU,
qui m'a fait découvrir,
pour l'avantage du Genre Humain,
cette œuvre d'ISAIE,
ensevelie,
sans même qu'on le soupçonnât,
sous des voiles impénétrables,
pendant tant de siècles.

A ISAIE, A TRAVERS TANT DE SIÈCLES!

J'écrivais cet Avant-Propos à Jersey, au moment de rentrer en France, il y a six ans. Je le fis imprimer aussi-

tôt que je fus arrivé à Paris. Je croyais rapporter d'Angleterre un trésor; l'avenir montrera qu'en effet c'en était un. Mais quel triste accueil je reçus !!! Je pourrai, à ce sujet, raconter plus tard des faits curieux. Aujourd'hui je suis tout entier à la reconnaissance.

La Loge Maçonnique *la Nouvelle Amitié*, Orient de Grasse, sert de patronne à Isaïe. Quand on connaîtra les liens secrets qui unissent la Maçonnerie à ce Prophète, on verra qu'il était naturel qu'il en fût ainsi.

Grasse, le 1er février 1866.

DÉDICACE.

A LA LOGE MAÇONNIQUE

La nouvelle Amitié,

ORIENT DE GRASSE,

ET A

TOUS LES MAÇONS RÉPANDUS SUR LA TERRE.



LE

LIVRE DE JOB.

PROLOGUE.

CHAPITRE I.

L'INSOMNIE.

Eût-il tous les genres d'infortune, l'homme, tant qu'il conserve la puissance de dormir, ne mérite pas encore le nom de malheureux. Mais celui qui tremble quand le soir arrive, et qui ne voit sa couche qu'avec terreur, parce qu'il sait qu'il y cherchera vainement l'oubli de ses souffrances, celui-là est vraiment malheureux.

L'humanité est si coupable, que je ne m'étonne pas qu'elle se soit creusé à elle-même ce cercle de l'enfer qui s'appelle Insomnie ! Mais, à moins que ce ne soit pour le salut des autres, pourquoi tant d'hommes relativement innocents sont-ils forcés de subir ce supplice ?

Où vas-tu, pauvre infortuné qui as prêché la sainte Égalité aux hommes? Tu cours dans les forêts et sur les

monts, herborisant pour trouver le sommeil : tu t'appelles ROUSSEAU, et tu ne peux dormir !

J'entends tes ennemis ! Ils accusent ton trouble de révéler ta faute, eux mille fois plus coupables que toi. Mais NEWTON n'avait commis aucun crime en étudiant la lumière et en cherchant ses lois. Pourquoi, comme toi, ne pouvait-il dormir? pourquoi, sept ans entiers, répétait-il tristement en se frappant le front : « *I am embroiled!* » pourquoi se donnait-il, en écrivant à ses amis, le nom d'*infortuné?*

Et, avant Newton, pourquoi PASCAL privé lui aussi de sommeil, et se croyant lui aussi assiégé par la folie?

La forte raison de LUTHER repousse l'idée que le Démon existe, et la vision du Démon empêche Luther de dormir.

Qui donc échappera? Les plus forts succombent. J'ai vu la maison de santé où SAINT-SIMON à son tour se plaignait de ne pouvoir dormir.

Heureux les saints des époques de croyance qui, privés de sommeil, ont l'extase. Mais être à la fois hors de la veille, du sommeil, et de l'extase, être mort et pourtant vivant, c'est un mal qui n'a de supérieur que ce mal luimême avec une mauvaise conscience.

O Conscience du bien, ne m'abandonne pas, jusqu'à ce qu'au lieu du sommeil qui sépare nos jours, je trouve le sommeil qui sépare nos existences.

CHAPITRE II.

LIS JOB.

Il est une heure, toutefois, une heure connue de ceux qui souffrent (c'est la dernière de la nuit), où la force qui

oblige les êtres à passer par deux modes alternatifs, dont l'un est nécessaire à l'autre, influe plus fortement pour redoubler les chaînes du sommeil, et pour fermer enfin les paupières que dévore l'insomnie.

Cette heure secourable arriva pour moi, et j'eus quelques moments d'un repos bientôt troublé par un rêve.

Je voyais une femme très-pâle, vêtue de noir, qui me jetait un douloureux regard. Elle tenait de sa main gauche un livre ouvert, dont elle me montrait de sa main droite une page. Je regardai à la place que son doigt me désignait, et je lus en gros caractères ce mot : **JOB.**

J'allais l'interroger; mais le songe se dissipa, et au même instant je m'éveillai. Je demeurai frappé d'étonnement, méditant ce rêve et me l'appliquant. Et il me vint à l'esprit que cette femme était la Morte qui avait contribué à acheter une Bible pour moi, et que le volume qu'elle m'avait montré était cette même Bible ouverte au Livre de Job.

En même temps, comme si ce fût elle qui m'eût parlé, je ne pus m'empêcher de me dire :

« O toi pour qui la religion est plus que toute chose, et qui crois aux Religions Positives comme à des pas successifs d'une seule et vraie Religion, — dis, — de toutes les traditions d'une inspiration divine au sein de l'Humanité, quelle est la plus auguste ? »

Je ne pus également m'empêcher de me répondre que c'était la tradition du Judaïsme et du Christianisme.

« Comment se fait-il donc, continuai-je (ou continua-t-elle parlant en moi-même), que tu t'éloignes parfois de

cette tradition, au point de mettre en parallèle la philosophie du Portique avec celle de la Bible? Ne rougis-tu pas du chagrin excessif que tu as montré hier pour la perte de ton Stobée? Quelles paroles, à cette occasion, te sont échappées, dures et méprisantes, pour le présent que nous t'avons fait? As-tu bien pu mettre dans la même balance l'ouvrage d'un philosophe païen et un livre inspiré de Dieu, l'Hymne de Cléanthe et la Bible? »

Il se passa alors un assez long intervalle, à la suite duquel j'entendis retentir fortement à mon oreille : Lis Job. Pour le coup, ces paroles, si distinctes, venaient-elles de moi?

Après un nouveau silence, la voix basse intérieure continua ainsi :

« Quel philosophe ou quel poète a jamais bu à une source plus profonde? Qui a peint avec de plus vives couleurs la condition de l'homme? Qui a mieux vu le mal qui règne sur la terre? N'est-il pas à croire que personne aussi n'a mieux vu le remède? »

Bien qu'éveillé, j'avais tenu jusque-là mes yeux fermés. Je les ouvris à dessein pour mettre fin à ce colloque. Le jour était venu. Le soleil se levait tristement au milieu du brouillard. Le sommeil m'avait fui, et j'étais sûr qu'il ne reviendrait pas. Je m'habillai à la hâte, curieux d'aller revoir mes livres; j'avais un pressentiment.

Que devins-je quand, regardant sur mon bureau, je vis que la Bible était ouverte précisément au Livre de Job! Je restai confondu.

A partir de ce moment, la Morte fut là, près de moi, et je m'entretenais avec elle.

— Eh bien! lui dis-je, puisque tu le veux, lisons!

CHAPITRE III.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DE JOB.

Et je lus :

« Il y avait dans le pays d'Aoutz un homme appelé Job;
« et cet homme était droit, intègre, craignant Dieu, et
« fuyant le mal.

« Et il lui naquit sept fils et trois filles.

« Et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux,
« cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, un vaste
« labour, et un très-grand nombre de serviteurs; si bien
« qu'il était le plus considérable des Béni-Kédem (1).

« Et ses fils se visitaient les uns les autres, et se trai-
« taient tour à tour; et ils avaient soin d'adresser des
« messages à leurs trois sœurs pour les convier à venir
« manger et boire avec eux.

« Puis, quand le cercle de ces jours de festin était
« achevé, Job les envoyait chercher, et les purifiait; et,
« se levant au point du jour, il offrait un holocauste pour
« chacun d'eux. Car Job pensait à part soi : Peut-être
« mes enfants ont péché, et ont été infidèles à Dieu dans
« leur cœur. Ainsi faisait Job en tout temps.

(1) Ceux qui habitent à l'Est, les Orientaux; littéralement, les fils de l'Orient.

« Or il arriva un jour que les Fils de Dieu vinrent se « présenter devant IOA, et parmi eux vint aussi SATAN... »

SATAN! m'écriai-je.

Et je restai longtemps dans un morne silence.

CHAPITRE IV.

SUITE.

Quand j'en sortis : — Convenez, dis-je, chère amie, que ce que nous venons de lire a bien l'air du début d'un Conte Arabe. Mais, souffrez que je vous l'avoue, je n'aime pas ce commencement. Cette grande vanterie de l'immense fortune de Job me rappelle trop l'esprit Juif dans le mauvais sens.

A propos, savez-vous comment Voltaire se raillait de cette affectation d'énumérer les richesses de ce personnage? Il en était choqué comme moi, mais par un tout autre motif. — « Sept mille moutons, dit-il, à trois livres dix sous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois. J'évalue les trois mille chameaux à cinquante écus pièce, ce qui fait quatre cent cinquante mille livres. Mille bœufs ne peuvent être estimés, l'un portant l'autre, moins de quatre-vingt mille livres. Et cinq cents ânesses, à vingt francs l'ânesse, font dix mille francs. Le tout se monte à cinq cent soixante-deux mille cinq cents livres; sans compter les meubles, bagues, et joyaux. »

Et Voltaire ajoutait : « Ami Job, j'ai été beaucoup plus riche que toi; et quoique j'aie perdu une grande partie de mon bien, et que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre Dieu. »

Mais la plaisanterie ne vaut rien, absolument rien; car toutes ses pertes n'empêchaient pas le seigneur de Ferney de conserver encore un fort joli revenu; et puis le philosophe célibataire n'avait point perdu ses enfants; et puis Job ne murmure pas précisément contre Dieu, c'est là le beau du livre; et puis.....

Il me sembla entendre près de moi un soupir, et la rougeur me monta au front.

M'amuser à de pareilles fadaises, me dis-je, devant un tel monument!

CHAPITRE V.

SUITE.

Et je repris ma lecture, en répétant ce verset :

« Or il arriva un jour que les Fils de Dieu vinrent se
« présenter devant Ioa, et parmi eux vint aussi Satan... »

Mais alors ce que j'avais comprimé me fit une telle violence que je ne pus m'empêcher d'éclater.

— Ah çà! vraiment, m'écriai-je, est-ce que Satan existe?... Vous êtes donc Manichéennes, Mesdames, comme je vous le reprochais hier?... Quoi! vous croyez à l'existence réelle du Diable!... Vous trouvez simple et naturel ce que nous venons de lire!

Et je relus pour la troisième fois :

« Or il arriva un jour que les Fils de Dieu vinrent se
« présenter devant Ioa, et parmi eux vint aussi Satan. »

Nul doute, poursuivis-je, Satan est un personnage im-

portant de la céleste cour! Il approche du Sultan comme les autres! Le voilà qui vient faire ses génuflexions devant le trône de l'Éternel, en compagnie de ceux que vous appelez des Anges!...

Il faut avouer, ajoutai-je en moi-même, que ce Livre de Job fait un contraste étrange avec toute la Bible, au beau milieu de laquelle il se trouve. Où est-il question de Satan ailleurs dans cette Bible? Où Dieu est-il représenté comme un roi au milieu de sa cour? C'est l'Orient, c'est la Perse que cet empyrée! Un monarque, un despote, et un despote fainéant, jouissant de toutes sortes de plaisirs et s'enivrant d'orgueil dans son palais, tandis que de ce palais, de cette Porte, comme on dit en Asie, partent tous ceux qui, en son nom, gouvernent son empire! il suffit d'avoir lu ce que Xénophon dans sa Cyropédie et Hérodote dans son Histoire nous ont conté de la monarchie des Mèdes et des Perses, pour savoir que tel fut, dès l'origine, le despotisme Oriental. L'assimilation, du reste, est si complète, que ces anges qui entourent le trône de l'Éternel sont appelés les Fils ou les *Enfants de Dieu*, absolument comme les ministres de la Sublime Porte sont appelés les *Enfants du Sultan*. Et si Satan se trouve là, c'est à ce titre même d'Enfant de Dieu! Allez donc après cela séparer Dieu de Satan! — Ce sentiment me fit frémir.

Alors il s'éleva en moi-même une voix, qui me parut celle de mon amie, et cette voix me disait :

« Satan n'est pas l'égal de Dieu, mais Satan existe avec la permission de Dieu. Comment peux-tu nier que Satan existe? ne vois-tu pas le mal partout sur cette terre, et la mort partout? Le ver est dans la rose et le serpent sous

l'herbe; la jalousie corrompt l'amour, quand la satiété ne l'anéantit pas. Qui vit réellement, et qui subsiste? En ce moment qui es-tu, toi qui me parles, et qui suis-je? Tu t'entretiens avec une morte, toi pour qui la tombe bientôt va s'ouvrir. »

Il se fit une pause, et la voix reprit :

« Si Dieu est le Bien, le Bien absolu, il ne peut faire le mal. Or, le Mal est partout à côté du bien, s'il ne l'emporte pas sur le bien. Donc le monde est, en partie au moins, livré au Mal. Donc Satan existe. Seulement, il y a un lieu où Satan n'a nul empire, où le bien seul existe, et c'est le sein de Dieu! »

Hélas! hélas! répondis-je à cette voix, ne voyez-vous point, par ce livre que vous me forcez de lire, que Satan a aussi ses entrées là où vous dites qu'il ne pénètre pas!

CHAPITRE VI.

SUITE.

Qui a écrit ce livre? continuai-je en moi-même; on n'en connaît pas l'auteur. Les uns l'ont attribué à Moïse (ce qui est absurde), d'autres à Job lui-même. Mais quoi! Job a-t-il seulement existé?..... Ce livre le fait survivre cent quarante ans à sa triste aventure. Il aurait donc vécu plus de deux siècles. Voltaire....

— Allons! me dis-je, te voilà encore avec Voltaire, avec la critique, avec la négation!

Et cette voix, qui était la mienne et qui parlait en moi

contre moi-même, devint tout à coup celle de la Morte, qui me disait :

« La Bible est donnée pour y puiser avec un cœur sincère. Que t'importe donc de savoir si Job a réellement vécu, ou si c'est un personnage imaginaire! La Bible te parle, il suffit. Job peut n'avoir jamais existé, mais l'inspiration divine a dicté le Livre de Job. »

Ah! vous voilà bien, vous autres mystiques Protestantes! répliquai-je; vous prenez les roses, et vous laissez les ronces. Vous êtes comme des abeilles, vous faites votre picorée et composez votre miel à votre guise dans ce jardin divin que vous offre la Bible, sans surveillants, sans maîtres, en vertu de ce que vous nommez *la liberté Chrétienne*. Et pourtant si cette liberté n'était qu'une chimère! Vos prêtres vous disent : « Prenez ce livre, et croyez ce que vous voudrez. Nous ne faisons pas comme l'Église Romaine; nous ne vous imposons aucune croyance. » Mais ils savent qu'il faudra que vous finissiez par courber la tête devant leurs dogmes. Or le principal dogme de leur triste religion issue de S. Paul et de S. Augustin, c'est l'Enfer, c'est Satan!

— Eh bien! continuai-je, je vous dis, moi, que ce livre est un conte; je vous dis que Job n'a jamais existé; et j'en conclus que si la Bible fait de la poésie avec Job, elle peut bien en faire avec Satan....

Tout à coup il se fit en moi je ne sais quelle révolution.

— Mais non, m'écriai-je, m'interrompant dans mes pensées, je ne veux plus combattre, je ne veux plus te résister. Au contraire de ce que je sentais tout à l'heure, j'éprouve du charme maintenant à lire ce livre avec toi.

Ce n'est pas Job, c'est l'homme, c'est toi, c'est moi, qui allons nous plaindre par sa bouche. Oh ! cette plainte-là est bien réelle ! On dit que ce livre a plus de trois mille ans d'antiquité. N'est-ce pas chose grave que nous nous plaignions du mal devant Dieu depuis trois mille ans ? et la plainte, assurément, n'a pas commencé à Job. Tiens ! j'ai reçu cette Bible de toi, tu me l'as ouverte où tu veux que je la lise, et tu viens de me dire dans quel esprit je dois la lire. Eh bien, je laisse de côté tous les doutes, je m'abandonne au sentiment.

CHAPITRE VII.

SUITE.

Et, passant cette fois par-dessus le verset qui avait été ma pierre d'achoppement, je lus :

« Et Ioa dit à Satan : D'où viens-tu ?

« Et Satan répondit à Ioa : De faire le tour de la « terre, et de m'y promener.

« Et Ioa dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur « Job qui n'a point son semblable sur la terre : un homme « droit, intègre, craignant Dieu, et fuyant le mal ?

« Et Satan répondit à Ioa : Est-ce sans intérêt que Job « craint Dieu ?

« N'avez-vous pas fortifié de toute façon sa personne, « sa maison, et tous ses biens ? Vous avez fait prospérer « ses travaux, et tout ce qu'il possède s'est multiplié sur « la terre.

« Mais étendez votre main, touchez un peu à tout ce

« qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas
« en face.

« Et Ioa dit à Satan : Va! tout ce qu'il a est dans
« ta main ; seulement, ne mets pas ta main sur lui. Et
« Satan sortit de devant la face de Ioa.

« Un jour, donc, les fils et les filles de Job mangeaient
« et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné ;

« Et un homme vint dire à Job : Les bœufs labouraient,
« et les ânesses paissaient dans le voisinage, lorsque les
« Sabéens sont venus fondre tout à coup ; ils ont tout en-
« levé, et ont passé vos gens au fil de l'épée ; je me suis
« sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

« Cet homme parlait encore, lorsqu'un second vint
« dire à Job : Le feu de Dieu est tombé du ciel sur votre
« menu bétail et sur vos gens ; il a tout réduit en cendres,
« et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nou-
« velle.

« Il n'avait pas achevé de parler, qu'un troisième vint
« dire à Job : Les Chaldéens, s'étant divisés en trois
« bandes, se sont jetés sur vos chameaux, et les ont en-
« levés ; ils ont tué vos gens, et je me suis sauvé seul
« pour vous en apporter la nouvelle.

« Cet homme parlait encore, quand un quatrième se
« présenta et dit : Vos fils et vos filles mangeaient et
« buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné ;
« soudain un vent furieux, venant d'au delà du désert,
« a assailli la maison par les quatre coins à la fois ; elle
« s'est écroulée sur vos enfants, et ils sont morts ; je me
« suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

« Alors Job se leva, déchira son manteau, se rasa la
« tête, se jeta par terre, se courba,

« Et dit : Nu je suis sorti du ventre de ma mère, et nu

« je retournerai là. Ioa a donné, et Ioa a ôté : que le
« nom de Ioa soit loué !

« En tout cela, Job ne pécha point, et n'attribua rien
« d'insensé à Dieu. »

CHAPITRE VIII.

SUITE.

Je m'arrêtai là, comme malgré moi ; et il me vint cette idée :

S'agit-il de Job, ou de nous tous? Ne sommes-nous pas tous comme Job, quand vient l'instant de mourir? tout ne disparaît-il pas, tout ne s'évanouit-il pas? Nos biens ne sont-ils pas détruits, nos enfants morts ? Et tout cela en un clin d'œil! Notre mort est comme ces Sabéens qui enlèvent les bœufs de Job, elle est comme ce feu du ciel qui réduit son menu bétail en cendres, elle est comme ces Chaldéens qui se jettent sur ses chameaux, elle est comme ce vent du désert qui tue tous ses enfants; notre mort, d'un coup, fait tout mourir.

Mais non, dis-je ensuite, pourquoi exagérer? Job est une exception, nous ne sommes pas tous aussi malheureux que lui. Nous mourons, il est vrai ; mais d'autres, que nous aimons, survivent.

Et ces autres, me demandai-je, combien vivront-ils?

Et je me rappelai de nouveau ce roi de Perse qui versait des larmes en pensant que de la multitude d'hommes qu'il commandait et qu'il avait sous les yeux, pas un ne vivrait dans cent ans.

Oui, poursuivis-je, c'est de nous qu'il s'agit. Job est seulement notre figure à tous. Si tout lui échappe en un instant, c'est que tout nous échappe de même.

Et je demeurai quelque temps à considérer cette pensée et à en respirer la tristesse.

Mais Job accepte cette destinée, continuai-je, ou paraît l'accepter.

Accepter cela, c'est accepter la mort!

CHAPITRE IX.

SUITE.

Je repoussai le livre, et je m'abandonnai longtemps à la réflexion.

Tout à coup je fus tiré de ma rêverie. Il me semblait que la Morte me reprochait de manquer à la promesse que je venais de lui faire.

Oh! pardonne, pardonne, dis-je; je songeais à ce mot de Job : « IOA a donné, et IOA a ôté : que le nom de « IOA soit loué! » Ce mot, vois-tu, a été un sceau imprimé sur des milliards d'âmes.

J'ai pensé d'abord à S. Augustin. Tu sais! quand son fils Adéodat mourut, il répéta cette phrase de Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit;* et il demeura froid, insensible, glacé. . de glace pour la terre, de feu pour le Ciel.

S. Augustin m'a fait penser à son maître, à S. Paul : « Le pot demandera-t-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait « ainsi? »

Et puis j'ai pensé à Manès et à Mahomet...

Et puis j'ai pensé à Milton, à Byron, au monde actuel... et toujours à Satan.

Alors j'ai vu comme une grande chaîne qui venait de bien loin, qui venait du premier Zoroastre, et qui s'étendait dans tous les siècles, embrassant dans ses nœuds

multiples le Genre Humain presque tout entier. Cette chaîne était dans la main de quelques esprits géants, tels que ceux que je viens de nommer ; et Job, parmi eux, avait un pied en Europe et un pied en Asie : il servait à passer la chaîne d'un continent à l'autre.

Mais tu m'as rappelé à moi-même. Revenons. En bien ou en mal, c'est un grand livre que ce Livre de Job ! Quelle influence il a eue !

Et je repris ma lecture :

« Or, un autre jour, les Fils de Dieu étant venus se pré-
« senter devant Ioa, Satan vint aussi au milieu d'eux se
« présenter devant lui.

« Et Ioa dit à Satan : D'où viens-tu?

« Et Satan répondit à Ioa : De faire le tour de la terre,
« et de m'y promener.

« Et Ioa dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur Job,
« qui n'a point son semblable sur la terre : un homme
« droit, intègre, craignant Dieu et fuyant le mal, et qui
« conserve encore son innocence; car c'est en vain que
« tu m'as porté à le dépouiller.

« Et Satan répondit à Ioa : Oh ! l'homme donnera tou-
« jours peau pour peau (1), et tout ce qu'il a pour sauver
« sa vie.

« Mais étendez votre main, touchez ses os et sa chair,
« et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face.

« Et Ioa dit à Satan : Va ! sa personne même est dans
« ta main ; seulement ne lui ôte pas la vie.

« Et Satan sortit de devant la face de Ioa. Et il frappa

(1) La peau d'autrui pour la sienne.

« Job d'une lèpre ulcéreuse depuis la plante des pieds « jusqu'au sommet de la tête.

« Et Job prit un tesson pour se gratter, et il s'assit au « milieu de la cendre.

« Alors sa femme lui dit : Quoi! vous demeurez encore « dans votre simplicité! Eh bien, bénissez Dieu et mourez!

« Et il lui répondit : Vous parlez comme une femme « qui n'a point de sens. Quoi! nous recevrons le bien de « Dieu, et nous ne recevrons pas le mal?

« En tout cela, Job ne pécha point de ses lèvres. »

CHAPITRE X.

SUITE.

De nouveau je repoussai le livre, mais cette fois avec une grande douleur mêlée d'indignation.

— Ah! me disais-je, ici Voltaire a raison; et ce ricanement, semblable à celui de Satan, que De Maistre lui reproche, a bien droit de se faire entendre.

Quel chef-d'œuvre diabolique, en effet! Satan a tout enlevé à Job; il lui a ravi ses biens, ses honneurs, sa gloire, la possibilité d'être généreux, bienfaisant, pieux même; il lui a ôté ses enfants, tous ses enfants : mais il lui a laissé sa femme. Et pourquoi? pour lui ravir sa force, son courage, sa vertu!

Job n'a pas tout perdu, oh! non; un être lui reste, un qui est uni à sa chair. Mais... horreur! c'est afin que, de la bouche de cet être, qu'il ne peut éviter, il entende ce mot terrible : « Eh bien, bénissez Dieu et mourez! » ce qui revient à : « Bénissez Dieu jusqu'à ce qu'il vous tue! »

Quel chef-d'œuvre diabolique, encore une fois! Vous êtes sur la cendre, vous n'avez plus sur la terre aucun

confort, mais vous avez Dieu. Et celle qui vous est unie est là pour vous ôter Dieu!

Pour résister à la tentation, il faut de la chaleur morale et de la lumière intellectuelle. Mais comment résister à tout instant, le jour, la nuit, dans les angoisses de la douleur, dans les affres du désespoir, si l'on entend ce qui devrait être son cœur maudire Dieu !

On résiste à la tentation quand on aime encore quelque chose. Mais comment aimer cette femme qui accomplit l'œuvre de Satan?

Dira-t-on que c'est imputer à l'auteur une intention formelle qu'il n'a pas eue? Ah! tout est trop bien combiné dans cette œuvre, pour qu'une si triste ironie contre l'amour, contre le mariage, ou plutôt contre la femme, soit un simple effet du hasard.

Quel mépris pour la femme dans cette race Sémitique! tous ses symboles s'accordent pour la flétrir, tous ses prophètes se succèdent pour lui dire anathème.

Car il me venait de la Bible, de l'Évangile, et du Coran, une multitude de témoignages.

Adam est tenté par Ève, comme Job est tenté par sa femme... Jésus n'est pas marié, et dit à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? »... Mahomet remplace les femmes dans son paradis par des houris...

Et, pensant fortement à celle que je m'imaginais invisible auprès de moi, je lui dis : « Femme, je t'adjure! regarde l'outrage fait à l'équité; considère ce mépris de la race Sémitique pour ton sexe : pourquoi cette injustice dans ce saint livre, dans ce livre inspiré? »

Mais la voix me répondit : « Écoute; si le mal est venu sur la terre par la femme, par Ève, il était juste que la femme fût abaissée jusqu'à la venue du Messie. »

Et j'osai répliquer : « Que parles-tu du Messie!... Ne vois-tu pas que la femme est encore abaissée?... La victoire promise à la femme par la Genèse est encore à venir. »

CHAPITRE XI.

SUITE.

Et tout à coup, cherchant où j'en étais resté, mes yeux tombèrent de nouveau sur ce verset que j'avais déjà dépassé :

« Et les fils de Job se visitaient les uns les autres,
« et se traitaient tour à tour; et ils avaient soin d'adres-
« ser des messages à leurs trois sœurs pour les convier
« à venir manger et boire avec eux. »

Et pensant à la condition des femmes chez les Hébreux, et à la dureté de la Loi pour elles, je me dis : Il est impossible de supposer qu'un pareil trait soit sans signification et sans importance.

Et il me sembla d'abord qu'il y avait une étrange contradiction dans ce livre : d'un côté l'anathème jeté sur la femme, de l'autre la revendication de son égalité.

Mais à peine m'étais-je fait cette objection, qu'il me vint en mémoire que si la Genèse fait d'Ève la tentatrice d'Adam, elle n'en prophétise pas moins que ce sera Ève qui écrasera la tête du Serpent.

De même, donc, quoique la femme de Job fasse ici l'œuvre de Satan, cela n'empêche pas que les filles de Job seront les égales de leurs frères.

Et je me dis : Prends garde, il y a peut-être un sens caché en maint endroit de ce Livre.

Et il me vint même à l'esprit que ce n'était pas pour rien que les filles de Job étaient au nombre de trois.

CHAPITRE XII.

SUITE.

Job ne discute pas avec sa femme, cet être inférieur, incapable de le comprendre. Il se contente de lui fermer la bouche avec un sophisme. Mais voici ses amis qui viennent le visiter. Continuera-t-il longtemps à dire : « Quoi! nous recevrons le bien de Dieu, et nous ne recevrons pas le mal? » Voyons :

« Or trois des amis de Job, Éliphaz de Théman, Baldad « de Suèh, et Sophar de Naama, ayant appris tous les « malheurs qui lui étaient arrivés, partirent chacun de « leur pays, s'étant à l'avance concertés pour arriver en- « semble, et s'affliger avec lui, et le consoler.

« Et ayant de loin levé les yeux sur lui, ils ne le re- « connurent point; et ils poussèrent un cri, et commen- « cèrent à pleurer; et ils déchirèrent chacun leur man- « teau, et ils jetèrent de la poussière en l'air sur leur « tête.

« Et ils restèrent assis près de lui à terre durant sept « jours et sept nuits, sans qu'aucun d'eux lui dît aucune « parole; car ils voyaient que sa douleur était exces- « sive. »

CHAPITRE XIII.

SUITE.

Quelle scène !

Non, il n'y a dans aucun poète une scène pareille !

Voilà ce que je me disais.

Mais tout à coup il me vint à l'esprit que cette scène avait besoin d'être complétée.

Ne voir que Job et ses amis, me dis-je, c'est ne voir que la moitié du spectacle ; car, outre ces personnages, il y a d'autres acteurs, invisibles il est vrai, mais bien importants. C'est Dieu, c'est Satan..., Dieu avec Satan, ou Satan avec Dieu.

A ces hommes muets d'horreur pendant sept jours et sept nuits, il convient donc d'ajouter Dieu contemplant son ouvrage.... avec Satan, bien entendu.

Cette idée me causa une sorte de terreur, bientôt suivie d'accablement.

Comme si la force de la douleur eût comprimé mon cerveau, ma tête s'inclina et tomba sur le livre, et mes yeux se fermèrent. J'eus un moment d'un sommeil plus semblable à l'évanouissement qu'au sommeil véritable.

Quand je sortis de cette léthargie, il me sembla que je ne lisais plus, mais que nous assistions, la Morte et moi, à l'entrevue de Job et de ses amis.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE I.

LA PLAINTE HUMAINE.

SCÈNE I.

MOI.

Que vont dire ces théologiens à cet homme accablé de maux, qui est l'homme?

LA MORTE.

Pourquoi les amis de Job sont-ils au nombre de trois? Pourquoi lui, qui avait tant d'amis, n'en a-t-il plus que trois?

MOI.

Ce sont les trois qui nous accompagnent toujours : la Connaissance, le Sentiment, la Sensation. Mais ici ces trois amis sont déguisés en Théologiens. L'un est le Théologien au point de vue de la Connaissance, le Docteur :

c'est Éliphaz de Théman. Un autre est le Théologien plus particulièrement placé au point de vue du Sentiment, le Prêtre proprement dit : c'est Baldad de Suèh. Le dernier est l'industriel du Sacerdoce, le Scribe, plus frappé de la manifestation que de la cause, du fait que de l'idéal : c'est Sophar de Naama.

LA MORTE.

Que Job, soumis à la volonté de Dieu malgré tous ses malheurs, est beau ! Je l'aime.

MOI.

S'il était soumis à la volonté de Dieu sans se plaindre, tu ne l'aimerais pas.

LA MORTE.

Je te dis que je l'aime, parce qu'il aime Dieu au point de se soumettre entièrement à lui.

MOI.

Lui-même n'aimerait pas Dieu, s'il ne se plaignait pas.

LA MORTE.

Écoutons !... Le voilà qui prend la parole.

SCÈNE II.

JOB.

« Maudit soit le jour où je suis né, et maudite la nuit « qui a pu dire : Un homme vient d'être conçu.

« Que ce jour ne soit qu'obscurité ! que Dieu ne le

« cherche pas d'en haut, et qu'aucune splendeur ne « l'éclaire!

« Que les noires vapeurs de l'Enfer le souillent; que « l'Érèbe s'ouvre pour en faire sa proie; que les volcans « le remplissent d'épouvante!

« Que l'Érèbe aussi l'engloutisse, cette nuit! qu'elle « ne serve pas de compagne aux jours de l'année, et « qu'on ne la compte pas dans les mois!

« Voici! qu'elle soit solitaire, et qu'il n'y tombe pas « un seul son joyeux.

« Mais qu'ils la redoutent eux-mêmes, ceux que toute « clarté importune quand ils s'apprêtent à frapper le « crocodile dans les ténèbres.

« Que les étoiles, à son crépuscule, s'obscurcissent; « qu'elle attende la lumière, et que la lumière ne vienne « pas; qu'elle ne voie pas les cils de l'aurore!

« Parce qu'elle n'a point fermé le sein qui m'a porté, et « qu'elle n'a pas empêché mes yeux de s'ouvrir au Mal! »

MOI, à la Morte.

Tu vois comme il se plaint! Philoctète, dans l'île de Lemnos, ne jetait pas des cris plus sauvages!

JOB.

« Pourquoi ne suis-je pas mort dès l'utérus? pour- « quoi ai-je respiré sorti du ventre?

« Pourquoi des genoux pour me recevoir, et des ma- « melles à sucer?

« En effet, maintenant je serais couché, et me repose- « rais; je dormirais, et il y aurait du repos pour moi,

« Avec les rois et les juges de la terre, qui se bâtis- « saient la solitude,

« Ou avec les princes de la richesse, qui remplissaient « leurs maisons d'argent.

« Ou bien encore, nul tout à fait j'eusse été, comme « le germe qui a avorté occultement, et comme les fœtus « qui ne sont pas arrivés à maturité.

« Là, les méchants n'effrayent plus personne, et les « fatigués se reposent.

« Là, ceux qu'on tenait à la chaîne ont trouvé la paix « et n'entendent plus la voix de l'exacteur.

« Petit et grand là sont égaux, et l'esclave est affranchi « de son maître. »

MOI.

Que sa douleur est amère! il ne voit de bien que dans la mort!

JOB.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au souffrant, « et la vie à ceux qui ont le cœur navré,

« Attendant la mort qui ne vient pas, et la fouillant « plus avidement que des trésors cachés;

« Se réjouissant quand il faut se réjouir, contents « quand ils ont trouvé le sépulcre? »

MOI.

Toujours le sépulcre!

JOB.

« Pourquoi la vie a-t-elle été départie à l'homme, qui « marche au milieu des ténèbres, dans une route que « Dieu a barrée? »

MOI.

Ah! cette plainte ne concerne pas Job seulement!

JOB.

« Car elle viendra (de cela je suis plus sûr que de ma
« subsistance), elle viendra l'heure du dernier soupir...
« Elle vient... Elle est venue. Les hoquets commencent,
« ils se succèdent, ils fluent comme l'inondation des
« grandes eaux.

« J'ai toujours redouté ce qui m'arrive, et ce que j'ai
« tant redouté ne m'en est pas moins arrivé.

« Je n'ai pas connu le bonheur, je n'ai pas vécu en sé-
« curité, je n'ai pas eu de repos ; néanmoins l'orage est
« venu, et la foudre est tombée ! »

MOI.

C'est le résumé que l'homme fait de la vie au moment de mourir !

LA MORTE.

Hélas ! hélas !... Mais voici un de ses amis qui va le consoler.

MOI.

Comment y parviendra-t-il ?

SCÈNE III.

ÉLIPHAZ DE THÉMAN.

« Trouverez-vous mauvais si nous essayons de vous
« parler ? mais qui pourrait retenir ses paroles !

« Vous en avez vous-même instruit d'autres, et dans
« l'occasion vous soutiendriez des mains tombant de
« lassitude ;

« Vos discours ont ranimé des amis chancelants, et « vous avez fortifié des genoux qui pliaient.

« Mais maintenant que la chose vous touche, vous « succombez ! et parce que vous êtes atteint, vous vous « troublez !

« En voyant ce trouble, que dira-t-on de votre foi, de « votre espérance, de l'intégrité de votre vie?

« Où avez-vous vu, je vous le demande, que la cause « de l'innocent ait péri, et que la vertu n'ait pas fini par « triompher?

« Quant à moi, j'ai toujours remarqué que ceux qui « labouraient l'iniquité pour semer l'affliction moisson- « naient eux-mêmes ce qu'ils avaient semé.

(Il récite une ancienne poésie.)

« Ils ont péri par le souffle de Dieu, et ils ont été con- « sumés par le vent de sa colère.

« Le rugissement du lion et la voix du léopard sont « comprimés; les dents des lionceaux sont arrachées de « leurs gueules.

« Le tigre périt par le manque de proie, et les petits « de la lionne servent de proie à leur tour. »

MOI.

Il s'arrête, n'a-t-il rien de plus à dire?

ÉLIPHAZ.

« En outre de ce que j'ai remarqué, il m'a été donné « de connaître un secret dont mon oreille a perçu tout « bas le témoignage. »

MOI.

De quel secret veut-il parler?

ÉLIPHAZ.

« Je veillais, arraché aux visions nocturnes, à une
« heure où le sommeil occupait les autres hommes;
« Au milieu de mes pensées, la terreur s'empara de
« moi, et je commençai à trembler de tous mes os;
« Et un Esprit s'avançait directement en face de moi,
« et tous les poils de ma chair se dressèrent.
« Il s'arrêta, et se tint tout droit devant mon visage;
« mais je ne distinguais pas ses traits : j'avais un voile
« sur les yeux. J'entendis du silence et une voix :
« L'homme sera-t-il plus parfait que Dieu? sera-t-il
« plus pur que son créateur? »

MOI.

Quelle effrayante doctrine! Dieu imparfait! le créateur défectueux comme ses ouvrages! le mal remontant à Dieu!

ÉLIPHAZ.

« Ceux dont il a fait ses ministres ne se sont pas trou-
« vés d'une solidité à toute épreuve, et il a donné de la
« folie à ses anges. »

MOI.

Quels sont ces ministres de Dieu qui ont manqué de solidité? quels sont ces anges auxquels Dieu a donné de la folie?

LA MORTE.

Il parle sans doute de la chute des anges. Satan et d'autres ne sont-ils pas tombés?

MOI.

Ah! pauvre illusionnée! n'entends-tu pas ce qu'il dit, que s'ils sont tombés, c'est qu'ils avaient été créés imparfaits.... imparfaits comme Dieu lui-même?

ÉLIPHAZ.

« A combien plus forte raison a-t-il laissé imparfaits « ceux qui habitent des maisons de boue, ceux dont le « fondement est de poussière, ceux que tout use, jusqu'à « ce que les vers les achèvent.

« Entre le matin et le soir, ils sont détruits; et, sans « qu'on y prenne garde, ils disparaissent les uns après « les autres pour toujours.

« N'est-il pas évident que leur grandeur n'a fait que « les traverser, et qu'ils s'évanouissent sans garder de la « sagesse un seul atome? »

MOI.

Voilà donc le secret... le terrible secret qui lui a été révélé, et qu'à son tour il révèle à Job, mais avec quel mystère!

ÉLIPHAZ.

« Appelle maintenant à ton secours, s'il y a quelqu'un « pour te répondre! et adresse-toi aux saints, s'il y en a! »

MOI.

Mais c'est affreux! C'est répondre à la douleur par le désespoir. Ah! pauvre Job! il aurait bien mieux valu que

tes amis ne fussent pas venus, pour t'enseigner de pareilles choses! Mais quoi! il continue.

ÉLIPHAZ.

« Écoute! le fou périt par la colère, et le faible par le « chagrin. »

MOI.

Cet homme parle comme un Stoïcien, il enseigne l'ataraxie comme Zénon.

ÉLIPHAZ.

(Il récite une ancienne poésie.)

« J'ai vu le fou qui semblait bien solide sur sa base; « mais j'ai aussitôt mal auguré de sa maison.

« Ses enfants seront loin du salut; ils n'auront aucun « crédit à la Porte, et personne pour les protéger.

« Quelque famélique dévorera sa moisson, si bien « qu'il n'aura pas besoin de fourches pour l'enlever; et « quelque ivrogne boira sa subsistance. »

MOI.

Je comprends: il faut soigner ses affaires, et veiller au grain.

ÉLIPHAZ.

« Assurément la folie ne naît pas en plein champ, et « la tristesse ne germe pas de la terre.

« Malheureusement il est aussi naturel à l'homme « d'engendrer la douleur qu'à l'étincelle de s'élever en « l'air. »

MOI.

Alors que faut-il faire?

ÉLIPHAZ.

« Je me consolerais en cherchant des raisons dans la « nature divine; je tournerais ma connaissance vers Dieu,

« Qui fait des ouvrages si gigantesques qu'ils sont « incommensurables, et des œuvres si compliquées qu'on « n'en saurait compter les détails;

« Qui décerne la pluie à la face de la terre, et fait « sourdre les eaux sur le front des montagnes,

« Afin que les faibles puissent se fortifier dans les « lieux hauts, et que les noirs aient une place de refuge;

« Qui confond les projets des hommes de ruse, et les « fait aboutir à néant;

« Qui prend les plus fins politiques dans leurs filets, et « renverse tous leurs plans;

« En sorte qu'en plein jour ils tombent dans les ténè- « bres, et en plein midi marchent à tâtons comme dans « la nuit;

« Et qui, du même coup, sauve le pauvre de leur épée, « le rend invisible à leurs yeux, et le met à l'abri du « puissant.

« Il reste toujours à l'affligé quelque espérance, et « les méchants finissent par avoir la bouche close. »

MOI.

En aura-t-il bientôt fini lui-même avec ses proverbes? Quel peut être son but, sinon de cacher maintenant cette affreuse doctrine qu'il vient de laisser échapper?

ÉLIPHAZ.

« Et puis, voici! Heureux l'homme que Dieu châtie! et « tu ne rejetteras pas la correction du Tout-Puissant.

« Car simultanément il inflige des coups et panse des « blessures ; il frappe, et ses mains guérissent. »

MOI.

Quel étrange discours ! Il n'y a pas une de ses phrases qui n'ait un double sens. Dieu guérit, s'il frappe ; oui, mais il frappe, s'il guérit.

ÉLIPHAZ.

« Il t'arrachera six fois au danger, et la septième le « mal ne te touchera pas à la surface. »

MOI.

Mais il pourrait bien me toucher à fond. Cet homme parle comme parlaient les oracles, amphibologiquement.

ÉLIPHAZ.

« En temps de famine il te rachètera de la mort, « comme dans la guerre de la main du glaive. »

MOI.

Veut-il dire que dans l'un de ces cas mon salut est aussi sûr que dans l'autre ?

ÉLIPHAZ.

« Dans la persécution tu auras l'avantage de te cacher, « et pendant la peste tu auras la gloire d'être calme. »

MOI.

Merci !

ÉLIPHAZ.

« Quand la sécheresse aura détruit toutes les récoltes,
« tu riras... »

MOI.

Jaune.

ÉLIPHAZ.

« Et tu ne craindras pas les bêtes des champs. »

MOI.

Je le crois bien.

ÉLIPHAZ.

« Car entre toi et les pierres du champ il y aura al-
« liance, et jusqu'aux bêtes sauvages seront pacifiques à
« ton égard. »

MOI.

En cas pareil, elles ne sont pas fort à craindre.

ÉLIPHAZ.

« En outre, tu t'apercevras que la paix est dans ta
« maison. »

MOI.

La paix dont parle Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

ÉLIPHAZ.

« Et en visitant ta femme tu ne pécheras pas. »

MOI.

Je comprends... Malthus lui-même, en ce cas, ne me refuserait pas sa permission.

ÉLIPHAZ.

« Et tu verras que ta semence sera féconde, et que ta « postérité sera comme l'herbe de la terre. »

MOI.

Qu'on foule aux pieds.

ÉLIPHAZ.

« Et quand tu seras mûr, tu descendras au sépulcre, « comme un monceau de gerbes est serré en son « temps. »

MOI.

Quelle affreuse ironie!

ÉLIPHAZ.

« Voilà ce que nous avons découvert, et la chose est « ainsi. Tiens-toi-le pour dit, et fais-en ton profit. »

MOI.

O Théocratie!... ô infâme Sacerdoce!

SCÈNE IV.

LA MORTE.

Comme Job reste silencieux!

MOI.

Tu comprends que ce qu'il vient d'entendre n'a pas adouci ses douleurs.

LA MORTE.

Il ne regarde plus ses amis. Immobile, les yeux fixés sur sa cendre....

MOI.

Il n'a plus en effet que sa cendre.

LA MORTE.

Oh! Dieu n'abandonnera pas Job! Dieu n'est pas imparfait, comme le dit cet imposteur.

MOI.

Cet imposteur! sais-tu? c'est... le Prêtre. Horrible tentation! La vertu et le génie font les religions, et les religions, une fois faites, servent à crucifier le génie et la vertu!... toujours le Mal!

LA MORTE.

Je pense au Christ sur la croix, au Christ dont Job est la figure.

MOI.

Je pense à tous les Christs.

LA MORTE.

Voilà Job qui se prépare à répondre. Il vient de jeter un regard vers le ciel.

SCÈNE V.

JOB.

« Oh! si on pouvait mesurer exactement mon indi-
« gnation, si on pouvait la mettre dans le plateau d'une
« balance et dans l'autre mon malheur, les deux seraient
« de niveau;

« Car elle pèse mon indignation, elle pèse plus lourd
« en ce moment que tout le sable de la mer!... Mais le
« souffle me manque pour l'exprimer.

« Les flèches dont je suis transpercé ont un poison
« subtil qui a bu mes esprits, et les terreurs dont je suis
« assiégé ont mis à bas mon courage. »

MOI.

Relève-toi, Job!

JOB.

« L'onagre crie-t-il lorsqu'il a de l'herbe, ou le bœuf
« mugit-il lorsque sa crèche est garnie?

« Peut-on manger quelque chose de fade sans l'assai-
« sonner de sel, et y a-t-il du goût dans la glaire de l'œuf?

« Ce à quoi mon âme a toujours refusé de toucher m'est
« offert pour nourriture..., une nourriture bien fétide! »

MOI, à la Morte.

Entends-tu comme il rejette avec dégoût cette doctrine qu'on lui a révélée avec tant de mystère!

JOB.

« Puisse-t-il arriver ce que je désire! puisse Dieu m'ac-
« corder ce que j'espère!

« Qu'il achève ce qu'il a commencé ! qu'il lâche son
« bras, et tranche ma vie comme on coupe un fil.

« Je trouverai encore de la consolation à penser que,
« quoiqu'il ne m'épargne pas, je n'ai point nié sa per-
« fection ! »

MOI.

Bravo !

JOB.

« Mais quant à endurer avec patience, quelle force ai-je
« pour cela ? Et si je prolonge ma vie, où cela me con-
« duira-t-il ?

« Ma force est-elle de pierre, et ma chair de bronze ?

« Quoi donc ! si, d'un côté, je n'ai pas le pouvoir de sup-
« porter, et si, d'ailleurs, je n'ai aucune raison pour le
« vouloir ? »

MOI.

Belle réponse à ce Stoïcien !

JOB.

« C'est une honte d'abandonner un ami ; mais on a
« bien abandonné la foi au Tout-Puissant ! »

MOI.

Impossible de mieux répliquer.

JOB.

« Mes frères ont trompé mon espoir comme un tor-
« rent..., comme l'abondance d'eau des torrents qui s'é-
« coulent.

« Que de fraîcheur ils semblent devoir apporter des « neiges d'amont!

« A peine ont-ils senti la chaleur, qu'ils s'amoindris-« sent; et, dans l'été, il n'y en a plus trace.

« Ils descendent d'en haut, et remontent en fumée.

« Les voyageurs qui vont dans la région de Théma (1) « tournaient leurs regards vers eux, et les marchands qui « vont au pays de Schéba (2) comptaient s'y désaltérer.

« Mais ils sont tout confus d'avoir fondé sur eux leur « espérance; arrivés là, ils rougissent.

« Vous ressemblez à ces torrents, vous qui, ayant vu « mes maux, en avez détourné les yeux.

« Vous ai-je dit de venir à mon aide avec de l'argent et « de me faire part de votre fortune?

« Ou de me délivrer de la tribulation et de me racheter « de la main des fléaux?

« Enseignez-moi, et je me tairai. Montrez-moi en « quoi je me trompe.

« Les paroles dictées par une intention droite ont de la « rectitude et de la solidité; mais y a-t-il même la valeur « d'un argument dans ce que vous venez de me dire?

« Vous commencez par supposer, contre toute vérité, « que je succombe au désespoir;

« Ensuite vous prétendez m'en imposer, comme on en « impose à un enfant; puis vous tendez des lacs à votre « ami!

« Ne traitez pas la chose ainsi, je vous en conjure. Re-« gardez-moi, et voyez si je mens.

(1) Dans l'Arabie Déserte. — (2) Dans l'Arabie Heureuse.

« Rentrez dans la lice, et ne me refusez pas justice; « car ma cause est bonne.

« Il n'y a pas d'iniquité sur ma langue, et les paroles « qui sortent de ma bouche ne sont point perverses. »

SCÈNE VI.

MOI.

Voilà un gant fièrement jeté, et une lutte qui promet. Soyons attentifs!

SCÈNE VII.

JOB.

« La vie de l'homme n'est-elle pas une servitude mili- « taire perpétuelle? et quelle différence y a-t-il entre ses « jours et ceux d'un mercenaire?

« Comme l'esclave soupirant après l'ombre, comme le « mercenaire qui attend son salaire,

« J'ai reçu en partage des mois de privation, et on m'a « condamné à des nuits de fatigue.

« A peine suis-je couché, je me dis: Quand me lèverai- « je? Et après avoir porté mon fardeau jusqu'au soir, « j'ai des soubresauts jusqu'au matin.

« Ma chair vêtit des vers, comme la glèbe; ma peau se « crevasse et se décompose.

« Mes jours s'écoulent plus rapidement que la navette « ne court, et, quand la trame manque, ils finissent. »

MOI, à la Morte.

Ah! comme tu avais raison! jamais philosophe n'a mieux défini la condition humaine! Quelle peinture achevée! je cherche si personne n'y échappe... Mais non, personne. Il y en a bien qui essayent d'y échapper en martyrisant leurs frères, mais...

LA MORTE.

Regarde donc! voilà Job qui s'incline jusqu'à terre.

MOI.

S'il se courbe, ce n'est pas assurément devant ses amis.

JOB, s'adressant à l'Éternel.

« Pense que ma vie tient à un souffle, et que mon œil
« ne reverra plus le monde.
« Les yeux de ceux qui me voient maintenant ne me
« verront plus. Les tiens me verront..., mais pour que je
« ne subsiste plus! »

MOI.

Que ces paroles sont profondes! La vie de tous les êtres n'est-elle pas, en effet, le résultat de la vision divine?

JOB.

« Comme un nuage se fond et disparaît, ainsi celui qui
« descend au sépulcre n'en remontera pas.
« Il ne retournera point dans sa maison, et les siens
« ne le salueront plus.
« C'est pourquoi je ne comprimerai pas ma bouche

« afin qu'elle arrête au passage les angoisses de mon « âme; mais je me plaindrai selon l'amertume de mon « cœur. »

MOI.

Porte hardiment notre gémissement devant Dieu. Mon âme désolée s'unit à la tienne.

JOB.

« Suis-je la mer, suis-je un monstre marin, pour que « tu m'opposes une digue, et que tu me tiennes sous « garde?

« Si je me dis : Mon lit soulagera mon tourment, il « emportera un peu de mes chagrins,

« Oh! alors tu m'effrayes par des songes, et tu me « troubles par des visions.

« Puisqu'il en est ainsi, je préfère me pendre et que la « mort soit sur mes os. »

LA MORTE.

C'est affreux!

MOI.

Mais c'est forcé.

JOB.

« Pourquoi continuer de vivre, quand je dois cesser « de vivre? »

MOI.

La chose est évidente.

JOB.

« Et pourquoi vivre, si ma vie n'est que privation? »

MOI.

C'est très-vrai.

JOB.

« Qu'est-ce que l'homme, pour que tu daignes t'en oc-
« cuper comme tu fais et que tu en prennes tant de
« souci;
« Que tu le visites dès le matin et qu'à tous moments
« tu l'explores? »

MOI.

En effet, pourquoi, d'un côté, le sort le plus misérable, et, de l'autre, la plus grande sévérité? Quelle contradiction au point de vue de la justice!

JOB.

« Jusqu'à quand ne me laisseras-tu pas tranquille et
« ne m'accorderas-tu pas le temps de respirer, le temps
« d'avaler ma salive? »

LA MORTE.

Malheureux Job! quelles coupables paroles!

MOI.

Elles sont toutes simples. Il y a en nous Dieu et nous qui ne nous accordons pas. Faut-il que ce duel continue?

JOB.

« J'ai péché!... eh bien, soit: que dois-je faire pour
« toi, inquisiteur des hommes? »

MOI.

Oui, que dois-je faire ?

JOB.

« Pourquoi m'as-tu fait en opposition avec toi, et suis-
« je ainsi devenu à charge à moi-même ? »

MOI.

C'est là, en effet, le problème. Dieu ne tourmente pas ce bœuf comme il me tourmente. Comment trouve-t-il moyen de me tourmenter? Parce que je pense. Est-ce Dieu ou nous qui est la Nature ? Est-ce nous ou Dieu qui sommes la Pensée?

JOB.

« Pourquoi ne me pardonnes-tu pas, et n'enlèves-
« tu pas mon péché, puisqu'une fois couché dans la
« poussière tu me citeras vainement ; je ne comparaîtrai
« pas ! »

MOI.

Quel solide argument ! Il est impossible d'y répondre. La mort s'oppose à tout... à Dieu même, s'il veut punir et se venger. Dieu ferait donc aussi bien de pardonner.

LA MORTE.

Tais-toi !

SCÈNE VIII.

LA MORTE.

Quel est cet homme aux gestes compatissants, qui fait signe de vouloir répondre à Job ?

MOI.

Je te l'ai déjà nommé. C'est Baldad de Suèh, c'est le Théologien placé surtout au point de vue du Sentiment. La Science de ce vieux Sacerdoce a été, sous les traits d'Éliphaz, bien sèche et bien désolante...

LA MORTE

Dis donc impie et abominable.

MOI.

Voyons si Baldad, qui représente la Charité, sera plus consolant.

SCÈNE IX.

BALDAD DE SUÈH.

« Jusqu'à quand parleras-tu comme un énergumène?
« c'est l'esprit de possession qui s'exprime par ta
« bouche.

« Quoi! Dieu serait un juge prévaricateur! et le Tout-
« Puissant opérerait contre l'équité!

« Parce que tes enfants ont péché contre lui, il les a « livrés à la peine de leur péché.

« Quant à toi, si tu te tournes promptement vers Dieu, « si tu adresses ta prière au Tout-Puissant ;

« Si tu es pur et intègre, il surgira en ta faveur, et « remplira de prospérité la maison où brillera ta justice.

« Tout ce que tu as perdu s'effacera, et tu jouiras d'une « condition bien supérieure à la première. »

MOI.

Est-ce tout ? n'a-t-il rien de plus à dire ?

BALDAD.

« Interroge, je te prie, nos prédécesseurs, et, guidé « par eux, remonte vers les générations antérieures.

« (Car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien ; « nos jours sur la terre passent comme l'ombre.)

« Dis, ne trouveras-tu pas dans cette vénérable anti- « quité des hommes pour t'instruire, pour te répondre, « pour s'entretenir de cœur avec toi ? »

MOI.

Quelle étrange chose ! Le voilà qui renvoie Job à la tradition, au passé, aux vieux livres ! (A la Morte.) C'est absolument comme toi, qui me conseilles de lire la Bible.

BALDAD.

(Il récite une ancienne poésie.)

« Le roseau pousserait-il sans l'étang, le glaïeul se « multiplierait-il sans eau ?

« Et, quand il a poussé, il se dessèche sans qu'on le « coupe ; même il n'y a foin qui se fane aussi vite.

(Il interrompt sa récitation.)

« Telle est la destinée de tous ceux qui oublient Dieu. « La fortune de l'impie périra.

« Il se croit solide sans vertu intrinsèque ; et sur quoi « s'appuie-t-il ? sur une maison d'araignée.

« Au moindre effort, voilà sa maison qui cède ; il se « confiait sur sa toile, et sa toile est brisée.

(Il reprend la comparaison avec la Plante.)

« Vois, au contraire, la plante qui a du suc en elle- « même.

« Tout exposée qu'elle soit au soleil, elle poussera des « rejets ;

« Ses racines feront pénétrer leur chevelu jusqu'à la « source, et elle s'attachera fortement au rocher.

« Il faudra l'arracher radicalement pour que sa trace « disparaisse et que le lieu qui l'a vue puisse dire : Je « ne te connais point.

« Et telle est la force de sa vie, qu'elle ira germer dans « une autre terre.

(Il continue son discours.)

« Tu vois bien que Dieu ne méprise pas les gens ver- « tueux, et ne donne pas la main aux méchants.

« Il peut encore remplir ta bouche de cantiques de joie « et répandre des chants d'allégresse sur tes lèvres ;

« Si bien que tes ennemis seront couverts de confu- « sion. Mais la maison des impies ne sera jamais res- « taurée. »

SCÈNE X.

MOI.

Au moins celui-là ne nie pas la perfection divine. Toutefois, je doute que Job soit plus content de lui que de l'autre.

SCÈNE XI.

JOB.

« Je sais que la chose est comme tu viens de dire : Dieu
« est juste. Mais comment l'homme fera-t-il valoir son
« droit devant Dieu?

« Si, en effet, il veut plaider avec lui, Dieu ne répondra
« pas une fois sur mille ;

« Car il est prudent, il est fort, et qui lui dirait des
« duretés ne serait pas bien venu :

« Lui qui transporte les montagnes sans qu'elles s'en
« aperçoivent, et qui les pulvérise dans sa colère ;

« Lui qui dérange la terre de sa place, à en faire cra-
« quer les colonnes ;

« Lui au commandement duquel le soleil cesse de pa-
« raître, et qui met un cachet sur les étoiles ;

« Qui, à lui tout seul, a étendu les cieux, et qui plane
« sur les sommités de la mer ;

« Qui a construit la Grande Ourse, et le Scorpion, et
« les Pléiades, et les Chambres Secrètes du Midi ;

« Qui fait des ouvrages si gigantesques qu'ils sont
« incommensurables, et des œuvres si compliquées qu'on
« n'en saurait compter les détails!

(En disant cela, il regarde Éliphaz, dont il répète les propres paroles.)

« Il passera à côté de moi, et je ne le verrai pas; il fera
« des tours, des détours, et je ne le comprendrai pas.

« S'il enlève furtivement quelque chose, qui pourra
« récupérer ce qu'il aura pris? et qui lui dira : Que fais-
« tu?

« Criera-t-on à Dieu comme on crie au voleur? Mais
« qui lui fera tourner le dos, et qui le mettra en déroute?
« Y a-t-il soudards de despote qui ne succombent sous
« lui?

« A plus forte raison moi, si j'échange avec lui des
« paroles, et si nous sommes en délicatesse.

« Je n'aurais rien à démêler avec lui, que je craindrais
« de lui adresser la parole: comment l'interpellerai-je s'il
« est mon juge?

« Quand je l'ai invoqué et qu'il m'a répondu, je ne
« crois pas néanmoins que son oreille ait entendu ma
« voix.

« Mais après qu'il m'a renversé par un tourbillon et
« qu'il m'a infligé sans cause de cruelles blessures,

« Quand il ne me laisse pas respirer, et qu'il me ras-
« sasie d'outrages,

« S'il faut agir et user de vigueur, il est bien fort! s'il
« faut procéder juridiquement, quel est l'avocat qui me
« prendra sous son patronage?

« Si je plaide non-coupable, me voilà qui me dé-
« clare impie; et si je m'arroge l'intégrité, je suis perdu!

« Au fond, bien que je me sente intègre, cependant je

« n'ai point une claire conscience de mon âme, et ma
« vie écoulée m'inspire du dégoût.

(Il s'interrompt.)

« Mais voici ce que je veux dire :

« Dieu, toujours semblable à lui-même, fait mourir « également l'innocent et l'impie.

« Si c'est flagellation, il tue deux fois au lieu d'une, et « il se raille de l'affliction des innocents ;

« Car la terre est livrée dans la main de l'impie. C'est « donc Dieu qui voile la face des juges de la terre. Pour « le moins, si ce n'est pas lui, où est-il et qui est-il?

(Il s'arrête de nouveau.)

« Au reste, mes jours ont passé aussi vite qu'un cour- « rier, et ont fui sans rien voir d'heureux.

« Ils sont partis à pleines voiles, comme les vaisseaux « qui ont le vent en poupe, aussi rapides que l'aigle qui « fond sur sa proie.

« Si quelquefois je me suis dit en moi-même : Lais- « sons toutes ces méditations, déposons la tristesse, et « vivons en repos,

« Oh! alors tous mes travaux sont devenus pour moi « un sujet de crainte, sachant (il lève les yeux vers le ciel) que « tu ne me pardonnerais pas de les avoir abandonnés.

« Et pourtant si, avec tous ces travaux, je suis impie, « pourquoi ai-je travaillé en vain?

« A tout cela pas d'issue. Je me serais lavé dans de l'eau « de neige, et j'aurais purifié mes mains avec les plus « suaves essences ;

« Si l'on me jette dans une mare, mes vêtements ne « sentiront pas bon.

« Encore une fois, c'est que je n'ai pas affaire à un « homme comme moi, à qui j'ose répondre et que je « puisse citer en justice ;

« Car il n'y aurait pas d'arbitre entre nous pour étendre « la main sur nous deux.

« Néanmoins, qu'il ôte sa verge de dessus moi, et qu'il « ne m'agite pas de sa terreur,

« Je parlerai, et je ne craindrai point que les raisons « en ma faveur soient faibles. »

SCÈNE XII.

MOI.

Jamais paroles aussi fortes n'avaient frappé mon oreille. Pour que l'homme eût sa rémunération, il faudrait que la justice et la vérité régnassent sur la terre. Mais ce qui règne sur la terre, c'est l'injustice et le mensonge.... Nous sommes sûrs que Dieu est juste, mais nous ne voyons pas sa justice... Entre nous et une Providence qui embrasse l'infini, quel rapport ?... Nous sommes perdus dans le mécanisme universel, impliqués dans ses rouages... Une pierre tombe et nous tue : c'est Dieu qui a fait tomber la pierre!... Ce que nous voyons clairement, c'est qu'il tue et bons et méchants... (A la Morte.) As-tu entendu ces terribles paroles : *Si c'est flagellation, il tue deux fois au lieu d'une, et il se raille de l'affliction des innocents; car la terre est livrée dans la main de l'impie. Où est-il donc, et qui est-il?...* Oui, où est-il?

LA MORTE.

Tu le verras un jour.

MOI.

Eh! comment le verrai-je, si c'est la mort qui règne?

SCÈNE XIII.

JOB.

« Mon âme est blessée jusque dans la racine de ma vie.
« Aussi je lâcherai les rênes à ma plainte, et je parlerai
« selon l'amertume de mon âme.

« Je dirai à Dieu : Avant de me condamner, dis-moi ce
« que tu me reproches.

« Sera-ce un bien pour toi que de m'écraser, de mépri-
« ser à ce point l'ouvrage de tes mains, et de justifier
« ainsi ce que pensent les impies?

« As-tu des yeux de chair, vois-tu les choses à la façon
« des hommes, tes jours sont-ils comme les jours de
« l'homme, tes années comme la vie de l'homme,

« Pour que tu veuilles chercher en moi des iniquités,
« et, à tout prix, me trouver coupable?

« Je te prends à témoin, toi à qui rien n'échappe, que
« je ne suis pas un impie.

« Tes mains m'ont élaboré, et m'ont fait tel que je
« suis... et pourtant tu me détruirais!

« Pense, je te prie, que tu m'as façonné comme de
« l'argile... et tu me réduirais en poussière!

« Ne m'as-tu pas coulé comme du lait, et ne m'as-tu « pas fait cailler comme un fromage?

« Tu m'as revêtu de peau et de chair, et tu m'as com- « posé un lacis d'os et de nerfs;

« Tu m'as donné la vie et la possibilité de vivre, et c'est « ta visitation qui a causé mon existence.

« Après t'être ainsi manifesté en ma faveur, tu es ren- « tré en toi, je le sais; mais je ne me trompe pas en disant « que tout ce que tu as fait pour moi est demeuré en toi.

« Et pourtant si je pèche, tu me puniras, et tu ne me « purgeras point pour cela de mon iniquité!

« Eh bien, soit; si j'ai fait quelque chose d'impie, mal- « heur à moi!

« Mais si, au contraire, j'ai pratiqué la justice, quoi! « je n'oserai pas lever la tête, saturé d'affliction et de « misère, toi voyant ma douleur!

« Ah! plutôt qu'elle s'accroisse! Élance-toi sur moi « comme un tigre, et envoie-moi un nouveau prodige de « calamités.

« Invente pour moi de nouvelles plaies; aiguise le « glaive de ta colère, et qu'une armée de maux, se suc- « cédant à l'envi, achèvent de me détruire.

(Il s'interrompt un instant.)

« Mais pourquoi m'as-tu tiré de l'utérus?

« Il fallait me laisser expirer sans qu'aucun œil me « vît;

« Me laisser nul comme j'étais, ou bien encore me faire « porter du ventre au sépulcre! »

(Il s'arrête de nouveau.)

MOI.

Il n'y a rien à répondre.

JOB.

« Au moins, s'il me reste encore quelque temps à « vivre, qu'Il s'éloigne de moi, afin que je respire un « peu,

« Avant que j'aille, pour n'en plus revenir, dans la « région obscure, dans l'Ombre de la Mort,

« Cet empire des ténèbres qui confine à l'Érèbe; où « s'entassent les ombres des morts, mais où on ne dis- « tingue rien, et où, si un rayon pénètre, il vient de « l'Érèbe. »

SCÈNE XIV.

MOI.

Que cette plainte est vraie, et qu'elle est touchante ! Dieu est un tigre s'il n'en est pas ému.

LA MORTE.

N'aie crainte ! Dieu sauvera Job. Dieu n'est pas seulement Justice, il est Amour. Ne vois-tu pas que tu serais supérieur à Dieu, si tu étais plus miséricordieux que lui ?

MOI.

Voilà Sophar de Naama qui, à son tour, va répondre à Job. Le théologien de la Sensation sera-t-il plus doux que ses collègues ? Je crains qu'il ne soit plus désolant encore.

SCÈNE XV.

SOPHAR DE NAAMA.

« Suffit-il d'être un grand bavard pour avoir raison? « et a-t-on cause gagnée parce qu'on ne tarit pas de « paroles?

« Crois-tu que chacun entendra patiemment les sor- « nettes que tu débites? et, quand tu te joues des autres, « penses-tu qu'il ne se trouvera personne pour te con- « fondre?

« Tu as dit : Ma parole est sincère, et je suis pur en « présence de mon juge.

« Mais si Dieu, à son tour, parlait, qu'il desserrât les « lèvres contre toi,

« Et qu'il te révélât les secrets de sa sagesse, que de- « viendrais-tu?

« Car il y a deux espèces de jugements de Dieu. Qu'y « a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il t'ait laissé ignorer une « partie de ton iniquité?

« T'imagines-tu mesurer Dieu? t'imagines-tu embras- « ser la perfection infinie du Tout-Puissant?

« C'est haut comme le ciel : que peux-tu y faire? « plus profond que l'abîme : que peux-tu y connaître?

« Plus étendu en longueur que la terre, et plus vaste « en largeur que la mer!

« Qui l'arrêtera dans sa procédure, ce juge, et qui « l'empêchera de traiter ses jugements de diverses fa- « çons, tantôt en en cachant les motifs, tantôt en les di- « vulguant publiquement?

« Crois-tu donc qu'il ne voie pas clair, quand il punit « la méchanceté et la vanité humaines ?

« Mais l'homme, vide de sens, le comprendra-t-il, « l'homme qui est né un ânon sauvage !

« Tu as courbé la tête devant Dieu, et étendu tes bras « vers lui : c'est bien !

« Mais hâte-toi ; et, s'il y a quelque souillure sur ta « main, efface-la vite, et n'accorde pas à l'iniquité « domicile dans tes tentes.

« Alors, en effet, tu lèveras un front sans tache, et tu « seras fort, et tu ne craindras personne.

« Tu oublieras tes chagrins, qui ne te paraîtront plus « que comme un torrent écoulé.

« Une sorte de splendeur méridienne surgira pour toi « dans le soir de ta vie ; et, lorsque tu te croyais fini, tu « reparaîtras comme l'étoile du matin.

« L'espérance te ramènera la foi, et tu retrouveras le « sommeil.

« Tu jouiras du repos, et personne ne te causera d'ef- « froi : plusieurs, au contraire, solliciteront de toi un « regard favorable.

« Mais, quant aux impies, leurs yeux seront aveuglés ; « ils ne verront pas où se sauver ; leur seule espérance « sera de rendre l'âme. »

SCÈNE XVI.

MOI.

De Charybde en Scylla ! Éliphaz était désespérant, Baldad était bien dur ; mais en voici un qui les surpasse.

Il ne laisse à Job aucun recours, et lui ôte jusqu'à sa conscience. Comment Job va-t-il se tirer de ces jugements secrets de Dieu, sur lesquels cet homme terrible a fondé son argumentation?

SCÈNE XVII.

JOB.

« Vrai! vous êtes les seuls hommes, et la sagesse mourra « avec vous.

« Mais j'ai du sens aussi bien que vous, et je ne vous « suis inférieur en rien. Qui ignore les belles choses que « vous me contez?

« Voilà qui est admirable! l'ami de celui qui invoque « Dieu sourit ironiquement, et lui répond : Un juste par- « fait! mais c'est une dérision!

« La conscience! une lanterne méprisée des riches, et « bonne pour ceux qui vont à pied.

« Un homme vole, et va se coucher fort tranquille dans « sa maison. On en voit qui se livrent sans remords à « des sacriléges, au moment même où ils portent à la « main leurs idoles.

« Ce n'est donc pas la conscience qu'il faut interroger.

« Mais interrogez les troupeaux, je vous prie, et ils « vous enseigneront; adressez-vous aux oiseaux de l'air, « et ils vous répondront.

« Ou bien instituez un colloque avec la terre, et elle

« vous instruira. Les poissons de la mer, eux aussi, ont
« des leçons à vous faire.

(Il s'arrête un instant.)

« Qui ignore qu'en effet le bras de Dieu a fait toutes
« ces choses?
« Quel autre que lui tient dans sa main l'âme de tous
« les êtres doués de vie, aussi bien que l'esprit de toute
« chair humaine?
« Qu'il existe? le rapport des pièces d'une machine
« prouve l'ouvrier. L'oreille n'est-elle pas faite pour la
« parole, et le palais pour goûter les mets?
« Qu'il ait de la sagesse? les vieillards en ont bien, et,
« avec le temps, l'homme devient prudent et avisé.
« Comment la sagesse et la prudence, le conseil et
« l'habileté, ne se trouveraient-ils pas en Dieu?
« S'il détruit, on ne refera pas. S'il claquemure un
« homme, nul ne lui ouvrira.
« S'il retient les eaux, il y aura de la sécheresse ; et s'il
« les lâche, il y aura une inondation.
« Qu'il soit fort, bien équilibré, et qu'il distribue sa
« force avec une parfaite égalité, on le voit bien. Ne sup-
« porte-t-il pas également celui qui trompe et celui qui
« est trompé?
« Il conduit les plus habiles conseillers à une sotte fin,
« et il fait finir les juges par la stupeur.
« Il ôte le baudrier aux rois, et il ceint leurs reins d'une
« corde.
« Il fait sa proie des sacerdoces, et il engloutit les puis-
« sances.
« Il ôte l'éloquence aux plus grands orateurs et le
« jugement aux vieillards.

« Il verse le mépris sur les princes, et relâche la ceinture des braves.

« Il élève du fond de l'abîme, et de l'Ombre de la Mort il amène à la lumière.

« Il fait prospérer les empires, et les perd ; il étend les nations, et les comprime.

« Il ôte le cœur à ceux qui devraient diriger le Peuple de la terre, et fait qu'ils errent dans le vide, au lieu de marcher dans la voie;

« En sorte qu'ils tâtent dans les ténèbres comme des aveugles, et chancellent comme des hommes ivres. »

(Il s'interrompt.)

SCÈNE XVIII.

MOI.

Je crois, Dieu me pardonne! que ses dernières paroles se rapportent à ses amis. Ces hommes qui devraient diriger le Genre Humain, et qui errent dans le vide, ressemblent fort à tous les Sacerdoces. (A la Morte.) Remarques-tu comme il s'arrête longtemps sur cette pensée?

SCÈNE XIX.

JOB.

« Voici! mon œil a vu toutes ces choses, mon oreille les a entendues et comprises.

« Si vous appelez cela de la science, je suis aussi sa-
« vant que vous, et vous n'avez rien à m'apprendre.

« Mais c'est au Tout-Puissant que je veux m'adresser,
« c'est avec Dieu que je veux discuter ;

« Car tous tant que vous êtes, vous êtes des fabricateurs
« de mensonges et d'ineptes charlatans.

« Vous feriez mieux de vous taire ; votre silence vous
« serait compté pour sagesse.

« Entendez, je vous prie, mon argumentation ; prêtez
« l'oreille à ma plaidoirie ;

« Car Dieu n'a pas besoin que votre fourberie vienne à
« son aide, et que vous inventiez des faussetés pour le
« défendre.

« Êtes-vous ses procureurs, et vous ingérerez-vous de
« plaider pour lui ?

« Serait-il content que vous prissiez ce rôle, s'il vous
« scrutait ? Apparemment vous ne le tromperiez pas comme
« on trompe un homme.

« Il fera arrêt sur vous, si, à son insu, vous vous por-
« tez pour ses ayants cause

« Ne voyez-vous pas que sa sublimité vous effraye, et
« que vous avez peur de lui ?

« Vos memoranda en faveur de sa justice sont des dis-
« cours de cendre, et vos défenses des remparts d'argile.

« Taisez-vous donc, et je parlerai, et il m'arrivera ce
« qu'il pourra.

« Je porte ma chair à mes dents, et tiens mon âme dans
« mes mains.

« S'il devait me tuer, je n'attendrais pas longtemps.
« Mais c'est précisément pour sauver ma vie que je dis-
« pute contre lui ;

« Et lui-même me viendra en aide, car un criminel ne « se livrerait pas ainsi.

« Écoutez donc attentivement ce que j'ai à dire, et « d'abord prenez acte de la déclaration que je vais faire ;

« Car lorsque j'aurai réglé le mode de jugement, je « sais que je serai absous. »

MOI.

Quelle déclaration entend-il donc faire? et comment prétend-il régler le mode de jugement?

JOB (s'adressant à Dieu).

« O toi qui contestes contre moi, puisque, après ce der-« nier effort, je suis décidé à me taire et à expirer,

« Consens, de ton côté, à t'abstenir de deux choses, et « je n'appellerai pas de ton jugement !

« Éloigne ta main de moi, et ne m'effraye point par ta « crainte !

« Alors accuse, et je répondrai ; ou bien je parlerai, et « tu me répondras. »

MOI.

Quel spectacle solennel ! L'homme, affranchi de calamité et de crainte, plaidant librement sa cause devant Dieu !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

L'HOMME PLAIDANT SA CAUSE DEVANT DIEU.

SCÈNE I.

JOB.

« Combien d'iniquités ai-je commises, et quels sont « mes délits? Fais-moi connaître mon crime et mon « péché.

« Pourquoi caches-tu ta face et me tiens-tu pour ton « ennemi?

« N'est-ce pas secouer des feuilles mortes et presser « une paille desséchée,

« Que de m'imputer de vieilles offenses et de me jeter « à la tête les iniquités de ma jeunesse?

« Et, parce qu'il y a eu un éboulement sous la plante « de mes pieds, de mettre mes pieds au cep et de me gar- « rotter,

« Quand je suis devenu comme une chose pourrie de « vétusté et comme un habit rongé des vers! »

(Il s'assied.)

SCÈNE II.

MOI.

Les iniquités de ma jeunesse! Voilà donc l'accusation, telle que Job la comprend. Il ne croit pas que Dieu puisse imputer à crime à l'humanité autre chose que de *vieilles offenses*... A-t-il raison? C'est ce que je me demande ....

LA MORTE.

Job s'est assis; il regarde d'un air calme ses contradicteurs.

MOI.

Sois sûre que ce n'est pas à eux qu'il pense; il attend que Dieu lui déclare s'il a bien ou mal compris l'accusation qui pèse sur l'humanité.

Oh! chère amie! que je voudrais que tous tes théologiens protestants, y compris leurs pères S. Paul et S. Augustin, fussent ici! Jamais la question du Péché, tant ressassée par eux, n'a été abordée plus carrément. Voilà un exorde comme on n'en voit guère. Évincer du premier mot l'accusation, ou du moins l'atténuer à ce point, quel coup de maître!

LA MORTE.

Fou que tu es ! comment Job aurait-il fait pour nous absoudre du péché originel? Ce privilége appartient au Messie.

MOI.

Je ne sais si Job et le Messie s'entendent; mais en écoutant ce que vient de dire Job, je me trouve sinon tout à fait absous, du moins bien soulagé.

LA MORTE.

Va! la nature humaine...

MOI (interrompant).

Corrompue, n'est-ce pas ? Oh ! je t'en prie, laisse cette idée au sombre Africain qui, quand l'Empire Romain périt sous les Vandales, crut le Genre Humain perdu, au persécuteur de Pélage. Laisse-la à son maître, à ce Juif élevé aux pieds de Gamaliel, et plus juif que chrétien, même quand il fut chrétien. Si ces grands saints avaient assisté à la conférence à laquelle nous assistons, ils n'eussent jamais hasardé leur triste doctrine. Job est leur père, tu en conviendras; mais combien n'est-il pas plus avancé qu'eux!

LA MORTE.

Eh quoi! la terre et tout ce qui s'y passe ne te disent-ils pas que l'homme est coupable?

MOI.

C'est qu'il est malheureux. Aujourd'hui malheur et crime, pour l'humanité, ne font qu'un. Ne lui imputez

donc pas sa perversité actuelle : ce serait lui imputer son malheur.

LA MORTE.

Mais d'où vient-il ce malheur ou ce crime?

MOI.

Permets que je te le demande à toi-même.

LA MORTE.

Du péché d'Adam.

MOI.

Où?

LA MORTE.

Dans le Paradis Terrestre.

MOI.

Quoi! c'est là! En ce cas, c'est bien vieux! Et quand vous épluchez ce passé si lointain, vous *secouez des feuilles mortes*, et vous *pressez une paille desséchée*... Et encore est-il bien sûr que l'homme primitif ait péché? Job a l'air d'en douter, quand il attribue la faute à *l'éboulement qui a eu lieu sous la plante de nos pieds*.

LA MORTE.

Job se lève de nouveau. Que va-t-il dire?

MOI.

Dieu ne s'étant pas expliqué sur l'accusation, Job va plaider *coupable ou non*. Je suis curieux d'entendre sa plaidoirie.

SCÈNE III.

JOB.

« L'homme, sorti de la femme pour vivre un petit « nombre de jours, saturé de maux,

« Naît et meurt comme une fleurette. Il disparaît comme « l'ombre, il n'a aucune solidité.

« Et c'est sur un tel être que tu fixeras des regards sé- « vères! c'est moi que tu traduiras en jugement devant « toi!... Qui fera du blanc avec du noir? Personne. »

(Il s'assied.)

MOI.

En effet, faites donc sortir de la farine d'un sac de charbon!

JOB (se levant).

« Puisque ses jours sont comptés, puisque le nombre « de ses mois est en ton pouvoir, et que tu lui as fixé des « limites qu'il ne peut dépasser, ne lui demande pas « autre chose que de finir en recevant d'un cœur content « le jour fatal comme le terme de sa tâche. »

(Il s'assied de nouveau.)

MOI.

Je ne vois encore rien à répondre. Vous avez fait l'homme pour mourir : eh bien, qu'il meure! Qu'avez-vous à lui demander de plus?

JOB (se levant).

« L'arbre, même après qu'il a été coupé, a encore « l'espoir de pousser de nombreux rejetons.

« Sa racine a beau être vieillie en terre, et son tronc « mort dans le sol,

« Il n'en germera pas moins au contact de l'humidité, « et fera moisson comme tout ce qui a été planté de « graine.

« Mais l'homme mourra! l'homme se sentira défaillir, « il passera, et où sera-t-il?

« L'eau s'est retirée de la mer, et la plage est à sec :

« Ainsi l'homme dort, et ne se réveillera pas, jusqu'à « ce qu'il n'y ait plus de cieux;

« Non, ils ne se réveilleront pas, et ils ne sortiront pas « de leur sommeil. »

(Il s'assied.)

MOI.

Et voilà qui est affreux! L'homme n'est pas même comparable à l'arbre sous le rapport de la durée! C'est une fleurette, comme Job vient de dire.

JOB (se levant).

« Ah! combien je voudrais que tu m'enfermasses dans « le sépulcre, pour m'y tenir caché jusqu'à ce que ta « colère s'apaise, et que tu me fixasses un terme où tu « te souviendras de moi. »

(Il s'assied.)

MOI.

Un souhait bien naturel, et auquel, ce me semble, Dieu n'a rien à objecter. Je suis malheureux : enferme-moi dans le tombeau, jusqu'à ce que ta colère s'apaise; alors j'aimerai à vivre.

JOB (se levant)

« Je suppose que l'homme revive après qu'il sera mort.
« Oh! alors, tous les jours de mon esclavage, je serai
« dans l'attente du jour où je répondrai à ton appel, et
« où tu tendras la main à l'ouvrage de tes mains. »

(Il s'assied.)

MOI.

En effet, si l'homme revivait après sa mort, il aurait un motif d'être vertueux.

JOB (se levant).

« Car maintenant tu comptes mes pas, mais tu n'ob-
« serves point mon péché.
« Puisque mon arrêt est scellé, ajouteras-tu quelque
« chose à mon dossier ? »

(Il s'assied.)

MOI.

L'argument est sans réplique. Puisque je dois mourir, Dieu serait bien insensé de considérer si je suis vertueux ou non.

JOB (se levant).

« La montagne qui s'écroule, le rocher qui se détache,
« écrasent tout ce qu'ils rencontrent;

« Les eaux creusent les pierres, la pluie abat la poussière : toi, tu abats l'essor de l'homme. »

(Il s'assied.)

MOI.

Belle occupation pour Dieu !

JOB (se levant).

« Il est trop clair que tu seras toujours le plus fort, et qu'il aura toujours le dessous. Tu le fais changer de figure, et le voilà éliminé.

« Et il ignorera si ses enfants sont heureux ; il ne pourra les secourir s'ils sont dans l'angoisse ;

« Mais, tant qu'il vivra, sa chair souffrira, et son âme gémira ! »

MOI.

Jamais cause ne fut mieux plaidée.

SCÈNE IV.

LA MORTE.

Oh ! Job gagnera son procès, mais il lui faut un Sauveur qui vienne du ciel pour cela.

MOI.

En attendant, vois-tu ce vilain homme qui ne croit à rien...

LA MORTE.

Qui ? Éliphaz ?

MOI.

Oui. De quel œil terrible il regarde Job! on dirait qu'il va le dévorer. Mais avec quelle théorie nouvelle va-t-il revenir au combat? Il me semble qu'il s'est déjà trop fait connaître.

SCÈNE V.

ELIPHAZ.

« Insensé, qui parles science au vent, gonflé toi-même « d'un vent venu de l'Orient! »

MOI (à part).

Que veut-il dire avec son vent venu de l'Orient?

ÉLIPHAZ.

« Ne vois-tu pas que tes arguments se perdent dans le « vide, et que tes plaidoiries sont parfaitement inutiles? « Mais tu détruis la religion, et tu supprimes les sa- « crifices. »

MOI.

Ah! je comprends sa colère.

ELIPHAZ.

« Quelle iniquité a instruit ta bouche, et te fait parler « la langue des ennemis de notre culte? »

MOI.

Et je comprends aussi maintenant ce vent venu de l'Orient. Pauvre Job, te voilà hérétique!

ELIPHAZ.

« Mais je m'arrête sur ce point. Que ta bouche te con-
« damne, et non pas moi. Que tes lèvres seules témoi-
« gnent contre toi ! »

MOI.

Allons! il ne le livrera pas à l'Inquisition.

ELIPHAZ.

« Es-tu le premier né du Genre Humain, et as-tu été
« formé avant les montagnes?
« Es-tu entré dans le conseil de Dieu, et condenses-tu
« en toi la sagesse?
« Que sais-tu que nous ignorions? et quelle lumière
« as-tu que nous n'ayons pas?
« Il y a parmi nous des vieillards, des anciens; il y en
« a même de plus âgés que ton père! »

MOI.

De quel père veut-il parler? de quelque père Oriental?

ELIPHAZ.

« Fais-tu peu de cas de leurs consolations, et as-tu des
« remèdes secrets que toi seul parmi nous connaisses?
« Pourquoi t'es-tu laissé séduire par ton propre cœur,
« et pourquoi te flattes-tu toi-même, au point de discuter
« avec Dieu en ton nom personnel, et de proférer des pa-
« roles qui n'ont d'autorité que celle de ta bouche? »

MOI.

L'inquisiteur reparaît.

ELIPHAZ.

« Qu'est-ce que l'homme pour qu'il soit pur, et com-
« ment celui qui est sorti de la femme serait-il juste?
« Il n'a pas produit dans ses saints un ouvrage solide,
« et les cieux mêmes ne sont pas sans tache à ses yeux. »

MOI.

Quoi! voilà sa doctrine secrète qui revient!

ELIPHAZ.

« A combien plus forte raison l'homme est-il abomi-
« nable et fétide, lui qui boit l'iniquité comme l'eau! »

MOI.

Job avait appelé la doctrine d'Éliphaz une nourriture *fétide*. Éliphaz se venge.

ELIPHAZ.

« Si tu veux m'entendre, je t'exposerai fidèlement,
« comme je l'ai pu comprendre, ce que des hommes sages
« nous ont enseigné, et ce qu'ils avaient appris eux-
« mêmes de leurs pères,
« A qui cette terre a été donnée, et qui n'ont laissé al-
« térer leur tradition par aucune invasion étrangère. »

MOI.

Voyons ta Théodicée indigène, sublime Éliphaz.

ELIPHAZ.

« Le méchant est lui-même puni par le mal qu'il fait
« et par l'incertain du temps que durera sa tyrannie.

« Des voix terrifiques résonnent à son oreille, et en « pleine paix il sent venir la guerre.

« Il a beau se cacher, le glaive l'épie et saura le découvrir.

« Il cherche partout des appuis ; car il sait qu'il s'est « préparé des temps périlleux.

« Mais, au lieu de ressources, voilà les dangers qui ac« courent autour de lui, comme accourent les soldats au« tour d'un roi le jour de bataille;

« Car il a étendu la main contre Dieu, et il s'est raidi « contre le Tout-Puissant. »

(Il s'arrête un instant)

MOI (à part).

Je crois rêver! Il n'a pas abandonné ses prémisses; il n'a pas reculé d'une semelle, et le voilà qui parle de Dieu! Qu'entend-il donc par Dieu? Apparemment quelque loi naturelle qui fait que le méchant se punit lui-même.

ELIPHAZ.

« Dieu le prendra à la gorge, au milieu de ses bou« cliers.

« Voyez ! la graisse bouffit son visage, et son ventre « est obèse :

« C'est pourquoi les villes où il fait sa résidence seront « détruites ; et il n'habitera plus ses palais, qui seront « changés en monceaux de pierres.

« Non, il ne s'enrichira pas; ses richesses ne seront « pas stables, et il ne les consommera pas lui-même.

« Il n'échappera pas au piége; la flamme détruira sa « postérité; et c'est l'indignation qu'il souffle de sa pro« pre bouche qui le fera disparaître.

« Abusé par l'orgueil, il ne se doutait pas que son « sort se changerait en un sort tout contraire.

« Le voilà mort avant le temps, et son rameau ne fleu- « rira point.

« Il est comme la vigne qui perd son raisin encore « vert, et comme l'olivier qui laisse tomber sa fleur.

« Car la lignée des fourbes sera stérilisée, et le feu « dévorera les maisons construites de pillages.

« Concevoir l'injustice, c'est enfanter l'iniquité. En- « fanter l'iniquité pour autrui, c'est engendrer le mal « pour soi-même. »

SCÈNE VI.

LA MORTE.

Quel affreux déclamateur! et qui n'est pas dupe de sa déclamation! Comme on sent bien qu'il parle à vide!

MOI.

Je ne m'étais pas trompé. C'est la morale fondée sur l'égoïsme, c'est l'intérêt bien entendu qu'il oppose maintenant à Job. Il parle, ma foi! comme Helvétius, comme Saint-Lambert. N'est-ce pas merveilleux!

LA MORTE.

Mais que va répondre Job?

MOI.

Il n'a qu'à opposer à leur prétendue loi, comprise comme ils la comprennent, l'universel gémissement des créatures humaines dans le monde tel qu'il est.

SCÈNE VII.

JOB.

« J'ai entendu tout cela bien des fois. Vous êtes tous « de terribles consolateurs!

« Quand mettrez-vous enfin un terme à ce flux de « vaines paroles? Ou faut-il croire que vous vous plaisez « à me tourmenter?

« Agirais-je de cette façon, si vous étiez à ma place? « Me contenterais-je de remuer les mâchoires et de « hocher la tête sur vous?

« Je vous soutiendrais de ma bouche, et les consola-« tions de mes lèvres diminueraient vos douleurs.

« Si je me plains, vous ne savez rien dire pour allé-« ger ma peine. Quel soulagement pourtant puis-je « éprouver, si je me tais? »

(Il s'interrompt.)

MOI.

Que va-t-il ajouter? Comme il regarde à son tour ses prétendus amis!

JOB.

« Il m'a traité rudement; et vous, vous m'avez désolé,

« Et achevé! Ma maigreur en a été et en est un témoi-« gnage, et on lit cela sur ma face. »

MOI.

Sa maigreur et celle de beaucoup d'autres. Éliphaz doit comprendre de combien de maigres Job veut parler.

JOB.

« Il a tourné sur moi sa fureur, il me menace, il rugit,
« il me regarde avec des yeux terribles ;
« Eux, ils ouvrent leur bouche contre moi, ils me
« soufflettent ignominieusement, et de mes maux ils se
« sont fait une volupté. »

(Il s'arrête un instant.)

MOI.

Quelle nouvelle image prépare-t-il?

JOB.

« Ce n'était pas assez que Dieu m'eût livré enchaîné à
« la merci des tyrans ;
« Il a fallu que les impies me donnent le croc-en-jambe
« et me couchent par terre. »

MOI.

Pauvre humanité! d'un côté des tyrans, de l'autre des Éliphaz pour la coucher par terre!

JOB.

« J'ai été heureux autrefois, mais il m'a rejeté ; et
« m'ayant saisi par la tête, il m'a brisé membre à mem-
« bre ; ensuite il m'a pris pour but ;
« Ses archers m'ont entouré ; il a percé mes flancs, et
« n'a pas épargné les coups ; il a répandu mes entrailles
« sur la terre ;
« Il m'a infligé plaie sur plaie ; et il a fini par un as-
« saut général contre moi, un assaut gigantesque.

« J'ai cousu un sac sur ma peau, et j'ai plongé ma tête « dans la poussière ;

« Si bien que la boue que cette poussière a faite avec « mes pleurs enduit mon visage et couvre d'une couche « épaisse mes paupières.

« Et tout cela non pas à cause de l'injustice de mes « mains ! car non-seulement mes mains, mais mon cœur « était pur.

« O Terre ! ne cache pas mon sang, et que ma clameur, « franchissant tes fleuves et tes montagnes, n'ait point de « régions où elle s'arrête ! »

MOI.

Voilà, certes, une clameur de haro comme on n'en a jamais entendu, et qui comprend toutes celles que tous les malheureux, en tout temps et en tout pays, ont pu exhaler de leur cœur.

JOB.

« Et maintenant voici ! j'ai un témoin dans le ciel, et il « y a quelqu'un d'intelligence avec moi dans les lieux « hauts.

« O mes contradicteurs, mes amis, mon œil pleure « vers Dieu !

« Afin que l'Homme Universel puisse discuter avec Dieu « comme l'homme individuel peut faire avec un cama- « rade ;

« Car les temps prescrits viendront, et j'entrerai dans « la route, et je ne rebrousserai pas ! »

SCÈNE VIII.

MOI (à la Morte).

As-tu entendu ce qu'il vient de dire? La plus étonnante prédiction de celui que tu appelles le Messie! Et vois comme il le caractérise bien! c'est l'Homme Universel, c'est l'Humanité, l'humanité qui est en chacun de nous, et qui n'en est pas moins une entité réelle bien qu'idéale, si réelle qu'elle est la cause de chaque existence humaine individuelle. C'est avec cet être, source de nos êtres, que Job se sent en rapport; c'est lui dont il dit : « J'ai un « témoin dans le ciel, et il y a quelqu'un d'intelligence « avec moi dans les lieux hauts. » Il pleure donc vers Dieu afin que cette entité, qui est en Dieu, discute avec Dieu le salut de l'homme, comme un de nous, hommes individuels, peut discuter avec un ami, avec un semblable.

LA MORTE.

J'aime à t'entendre parler ainsi; tu commences enfin à comprendre par qui Job sera sauvé.

MOI.

Et toi, tu dois comprendre quelle est l'essence que tu nommes le Messie.

SCÈNE IX.

JOB.

« Que mon âme périsse, que mes jours soient tran-
« chés, et à moi le sépulcre,

« Si ces hommes qui sont là avec moi ne sont pas des « imposteurs, que mon œil n'a cessé de scrutr tandis « qu'ils me déchiraient.

(Il étend la main en levant les yeux vers le ciel.)

« Appointe la cause maintenant, et donne-moi une « caution. Qui me touchera la main ? »

MOI.

Il remet la décision du procès à un autre jour, à un autre siècle. Mais il veut que Dieu lui donne caution.

JOB.

« Puisque tu as privé leur âme et leur intelligence de « sens commun, tu ne leur feras pas assurément une « grande gloire.

« Celui qui, par bassesse, sacrifie sa propre chose, ses « enfants ne seront pas contents de lui.

« Quant à moi, Dieu m'a posé en exemple aux nations, « et je serai fameux dans la postérité.

« Moi qui ne vois pas clair d'indignation, et qui n'ai « pas plus de force qu'une ombre,

« Je serai cause que les probes s'étonneront, que « l'innocent sera excité contre l'hypocrite, que le juste « demeurera ferme dans sa voie, et que le pur fortifiera « ses mains. »

MOI.

C'est vrai, c'est bien vrai.

JOB.

« Mais vous tous, retournez chez vous, et allez-vous-en, « je vous prie ; car parmi vous je ne vois aucun sage. »

MOI.

Il congédie l'audience.

JOB.

« Mes jours sont passés, mes pensées sont par-delà tous
« mes désirs.

« Ils ont fait du jour la nuit; ils ont mis les ténèbres
« après l'aurore.

« Si je restais ici, l'enfer serait ma demeure, et j'aurais
« fait mon lit dans les ténèbres.

« J'appellerais la fosse mon père, et le ver ma mère et
« ma sœur.

« Où serait donc, où serait mon espérance? et qui
« l'aurait devant les yeux cette espérance,

« Qui, si elle s'en allait avec moi en poussière, lais-
« serait subsister les verrous du sépulcre? »

MOI.

Admirable! admirable!

SCÈNE X.

BALDAD.

« Quand finiras-tu tous ces discours? comprends-
« nous d'abord, et ensuite nous parlerons. »

MOI.

Comprends-nous! que veut-il dire?

BALDAD.

« Nous avons été souillés dans ton œil; il est tout « simple que tu nous traites comme des animaux im- « purs. »

MOI.

Ah! les voilà qui, de contradicteurs, se font accusateurs. C'est Job qui s'est souillé; eux ils sont les purs.

BALDAD.

« Cet homme déchire son âme dans sa fureur! La terre « sera-t-elle abandonnée à cause de toi? et les montagnes « vont-elles s'écrouler? »

(Il s'interrompt et semble méditer.)

MOI.

Je sais ce qu'il cherche. Il se demande s'il doit prendre Job pour un coupable ou pour un insensé?

BALDAD.

« Oui, certes, la lumière de l'impie est éteinte, et la « flamme de son feu ne brille point.

« Le jour chez lui se changera en ténèbres, et la « lampe de son esprit n'éclairera pas. »

(Il s'arrête de nouveau.)

MOI.

Le voilà content; il a trouvé sa pensée. L'impie est frappé dans son intelligence. Job est insensé parce qu'au premier chef il est impie.

BALDAD.

« Ses forces ne le conduiront pas bien loin, et ce qu'il « imagine le perdra.

« Ses pieds le mènent tout droit à un rets, et il marche « au devant d'un tramail.

« Le lacet saisira son talon, et le braconnier se jettera « sur lui.

« Le piége où il sera pris est caché en terre, et la trappe « où il tombera est dans le sentier qu'il suit. »

(Il s'arrête encore.)

MOI.

Cette fois, s'il s'interrompt, c'est faute d'haleine, et qu'il a épuisé son carquois de figures tirées de la chasse et de la pêche.

BALDAD, continuant.

« Les douleurs l'assiégeront de tous côtés, et le sui- « vront partout.

« Affamé de volupté, il sera impuissant et perclus « de rhumatismes.

« Le fils aîné de la mort a dévoré les léviers de sa « peau, les léviers de tous ses membres.

« Que l'espoir donc quitte à jamais sa tente, et le « mène vers le roi des terreurs!

« Des étrangers qui ne lui tiendront par aucun lien « habiteront cette même tente, qu'on purifiera par le « soufre.

« En bas, ses racines seront desséchées; en haut, ses « rameaux seront coupés.

« Sa mémoire périra, et on ne parlera pas avec hon-
« neur de lui dans les places publiques.
« On le chassera de la lumière dans les ténèbres, on
« le fera fuir de la terre.
« Il n'aura ni fils ni neveu dans son peuple, aucun
« héritier dans ses demeures.
« La postérité sera dans la stupeur sur son existence,
« et il sera en horreur aux hommes de sa génération.
« Voilà ce qui est réservé à l'impie ; voilà la condition
« de celui qui ne connaît pas Dieu. »

SCÈNE XI.

MOI.

C'est toujours la même ritournelle. Mais il a mis Job, par son accusation, dans la nécessité de dire pourquoi il est malheureux.

SCÈNE XII.

JOB.

« Jusqu'à quand, à votre tour, fatiguerez-vous ma
« patience, et m'assassinerez-vous de vos sermons?
« Déjà dix fois vous avez prétendu me couvrir d'igno-
« minie! N'êtes-vous pas honteux de revenir sans cesse à
« la charge? Vous m'avez, j'espère, assez frotté le front!

(Il s'arrête un instant.)

« Mais vous ne m'avez pas réfuté; et si j'erre absolu-
« ment, mon erreur est encore entière.

« Que si vous tirez vanité de la comparaison avec moi, « et si, en m'accusant, vous prétendez vous faire un ar- « gument de mon opprobre,

« Eh bien, sachez maintenant que Dieu m'a fait la « chasse et m'a pris dans son filet.

« Voici! je crierai à l'iniquité, et je ne serai pas en- « tendu; je crierai plus fort, et il n'y aura pas de justice « pour moi.

« Il a enclos ma route, afin que je ne puisse m'éva- « der, et il a répandu des ténèbres sur mes chemins.

« Il m'a ôté ma gloire, et a fait tomber la couronne de « ma tête.

« Il m'a déraciné tout autour, afin que je périsse, et il « m'a enlevé tout point d'appui, comme on fait à l'arbre « qu'on veut renverser.

« Sa colère s'est enflammée contre moi, et il m'a déclaré « la guerre.

« En même temps sont venus ses soldats, qui m'ont « fermé toute issue et ont posé leur camp autour de mes « tentes.

« Il a éloigné de moi mes frères, et ceux qui me con- « naissaient ne me connaissent plus.

« Mes proches m'ont abandonné, et mes amis m'ont « oublié.

« Mes domestiques et mes servantes me regardent « comme un étranger, et je leur fais l'effet d'un passant.

« Que j'appelle mon serviteur, et que de ma bouche je « lui demande quelque chose, il ne me répondra pas.

« Mon haleine offense ma femme, et elle repousse mes « caresses.

« Il n'y a gens si chétifs qui ne me méprisent; quand « je les salue, ils me lancent des brocards.

« Tous mes intimes m'ont en abomination, et tous « ceux que j'ai aimés me détestent.

« Mes chairs sont réduites à rien, et j'ai les os collés « à ma peau; je n'ai conservé de mes dents que les gen- « cives.

« Soyez plus humains avec moi, mes amis, soyez plus « humains, puisque la main divine m'a touché.

« Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu? N'êtes- « vous pas rassasiés de ma chair? »

(Il s'interrompt, puis continue avec enthousiasme.)

« Oh! que je voudrais que mes paroles fussent écrites, « qu'elles fussent retracées dans un livre,

« Et qu'avec un style de fer elles fussent gravées sur le « plomb ou sur le granit, afin qu'elles durent perpétuel- « lement!

« Je sais, oui, je sais que mon Vengeur est vivant, et « qu'à la fin il vaincra sur la terre.

« Et, après qu'Ils auront entouré CELA de ma peau, je « verrai Dieu fait de ma chair (1).

« Je le contemplerai à mon aise; mes yeux le verront, « et ce ne seront pas ceux d'un autre : et pourtant mon « coffre aura été vidé de mes entrailles.

« Et vous direz : Pourquoi le persécutions-nous, lui « en qui se montrait la racine de la chose?

« Ah! craignez de vous trouver en face du glaive, « puisque aux iniquités la colère du glaive. Cela dit afin « que vous sachiez qu'il y aura un jugement. »

MOI.

Comment exprimer ce que j'éprouve!

(1) Littéral. Voy. la remarque sur ce verset dans l'Appendice.

SCÈNE XIII.

SOPHAR (se précipitant vers Job pour lui répliquer).

« Et c'est précisément à cela que je veux répliquer, et « c'est avec cela même que j'ai hâte de te répondre.

« J'entends bien la menace que tu nous fais ; mais je « n'ai qu'à consulter mon intelligence pour voir qu'elle « est vaine. »

(Il s'interrompt.)

MOI.

Elle est vaine, en effet, si le jugement est actuel. Mais comment va-t-il le prouver? Probablement comme Eliphaz et Baldad.

SOPHAR.

« Dis, depuis que Dieu a mis les hommes sur la terre, « n'a-t-on pas observé dans tous les temps

« Que le bonheur des impies est court, et que la joie « du méchant n'a qu'un moment?

« Quand sa fortune monterait jusqu'au ciel, quand il « élèverait sa tête jusqu'aux nues,

« Il faudra bien qu'il disparaisse, et pour toujours, « comme ses excréments ; et ceux qui le voyaient diront : « Où est-il?

« Il s'envolera comme un songe, et on ne le trouvera « plus ; il s'évanouira comme un fantôme nocturne.

« L'œil qui l'a vu ne le verra plus, et ceux qui l'entou-« raient seraient bien embarrassés de le découvrir.

« Ses enfants seront réduits à envier le sort des plus « pauvres ; ses mains auront restitué leurs larcins.

« Ses péchés secrets sont incrustés dans ses os ; ils « l'accompagneront jusque dans le sépulcre.

« Le mal est doux dans sa bouche ; il l'enveloppe de sa « langue, il le savoure, il ne veut pas le lâcher, et le « retient au milieu de son palais ;

« Mais au dedans de lui son pain dans ses entrailles « est changé en fiel.

« Il a dévoré des richesses ; eh bien, il les vomira, il « les chassera de son ventre.

« Il a sucé le venin des aspics, et la langue de la « vipère le tuera.

« Il ne verra pas même les rives des torrents de miel « et de beurre.

« Il restituera le fruit du travail, et il ne l'aura pas « dévoré ; non, il ne le consommera pas, il n'en jouira « pas.

« Il en a ruiné d'autres, et les a réduits à la pauvreté ; « il a dérobé une maison, et ne l'a pas construite :

« Eh bien, il ne sentira pas dans son ventre qu'il est « riche, et il ne pourra profiter de l'objet de sa con- « voitise.

« Il ne digère pas : comment son bien lui profite- « rait-il ?

« Lorsque sa capacité sera remplie, il se contractera « sur lui-même, et il sentira venir à lui toute la troupe « des douleurs.

« Il aura de quoi gorger son ventre, soit ; mais Dieu « enverra sur lui la ferveur de sa colère, et fera pleuvoir « sur lui et sur sa nourriture.

« Il peut bien fuir des armes de fer, mais il se trou- « vera en face d'un arc d'acier.

« L'Archer a tiré; la flèche l'a transpercé, l'éclair a « jailli de son foie; sur lui les terreurs!

« Un trouble universel se répand dans les passages « secrets de son corps; un feu qui n'a pas besoin d'être « soufflé le consume; tout ce qui survit de lui est dans « la souffrance.

« Les cieux montrent son iniquité, et voilà la terre qui « va s'insurger contre lui.

« Quand Dieu manifestera sa colère, tous les acquêts « de sa maison s'écouleront, comme l'eau quand on la « verse.

« Tel est le sort de l'homme impie, voilà ce qu'héri- « tent ses blasphèmes. »

SCÈNE XIV.

MOI.

Il serait pourtant temps d'en finir avec ce mensonge que tout est bien ordonné sur la terre. Cette doctrine de la justification actuelle, que ces honnêtes gens nous rabâchent, est une insigne fausseté. J'espère que Job va le leur faire sentir.

SCÈNE XV.

JOB.

« Écoutez attentivement ce que j'ai à dire. Cela me « tiendra lieu de vos consolations.

« Laissez-moi parler. Quand j'aurai fini, riez de moi « tant que vous voudrez.

« Est-ce à un homme que j'adresse mon discours? Il « serait donc possible que je fusse privé de ma raison.

« Regardez-moi, soyez stupéfaits, et tenez votre bou- « che close;

« Car quand je reprends conscience de moi, je suis « troublé, et le tremblement s'empare de ma chair. »

MOI.

Qu'a-t-il donc à révéler de si prodigieux? Pourquoi simule-t-il ainsi la folie?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

LA TERRE LIVRÉE AUX IMPIES.

SCÈNE I.

JOB.

« D'où vient que les impies vivent, vieillissent, et ont
« abondance de biens?

« S'ils sèment, leur graine ne manque pas de leur
« donner un bon rapport; s'ils plantent de bouture, ils
« voient pousser ce qu'ils ont planté.

« La paix règne dans leurs maisons sans le moindre
« vestige de crainte, et la verge de Dieu ne sévit pas sur
« eux.

« Leur taureau couvre leurs vaches, et n'est pas infé-
« cond; leur vache conçoit, et n'est pas stérile.

« Ils ont des troupeaux d'enfants, et leurs enfants « sautent,

« Dansent en chœur au son du tambourin, et se « réjouissent aux accords du luth.

« Ils passent toute leur vie dans la félicité, et en un « moment descendent au sépulcre.

« Oui, ceux-là mêmes qui disent à Dieu : Retire-toi de « nous, car nous ne voulons pas connaître tes comman- « dements ;

« Qu'est-ce que Dieu pour que nous le servions? et de « quelle utilité nous serait-il de l'invoquer?

« Voilà, certes, une félicité qu'ils n'ont pas gagnée « par leurs œuvres.... N'allez pas croire pour cela que je « pense comme les impies.

« Combien de fois la lumière des impies n'est-elle pas « éteinte, et leur fortune renversée!

« Dieu, dans sa colère, distribuant les douleurs,

« Ils seront comme la paille livrée au vent, comme la « poussière qu'un tourbillon emporte.

« Il réservera aux enfants ce qu'il devait au père, afin « que le père le sente.

« Mais le père aussi aura sa part, et il boira un peu de « la fureur du Tout-Puissant.

« A quoi lui servira sa fortune après sa mort? Et puis « si la moitié de ses mois lui est enlevée!

« Qui voudra enseigner la science à Dieu, à celui qui « juge les hauts lieux?

« L'un meurt dans la perfection de son embonpoint, « en tranquillité et quiétude;

« Ses mamelles sont pleines de lait, et ses os arrosés « de moelle.

« Un autre, qui jamais n'a mangé son soûl, meurt « dans l'angoisse.

« Ils gisent également dans la poussière, et le ver « couvre l'un et l'autre.

(Il s'interrompt un instant.)

« Je sais ce que vous pensez, et ce que vous allez « m'objecter.

« Vous me direz, j'en suis certain : A quel signe « reconnaîtra-t-on la maison du juste, et la distinguera-« t-on des tentes des impies?

« Mais consultez le premier venu que vous rencon-« trerez dans votre chemin, et demandez-lui s'il n'est « pas vrai

« Que le méchant est protégé jusqu'à sa fin, jusqu'à « l'heure de son agonie.

« Qui dénoncera, à sa face, les forfaits dont il est cou-« pable? Qui le rétribuera suivant ses œuvres?

« Il sera porté au sépulcre, et reposera dans un monu-« ment,

« D'où il écoutera le murmure flatteur du torrent rou-« lant sur le gravier; et il entraînera après lui tous les « hommes, de même que d'innombrables générations « l'ont précédé.

« Comment donc prétendez-vous me consoler par de « vaines assertions, quand il ne reste de vos réponses « qu'un mensonge ! »

(Il s'arrête.)

SCÈNE II.

MOI.

C'est encore plus beau que je ne croyais! Voilà des paroles admirables. Moi, qui juge les coups, je donne dix points à Job pour ces vérités-là. Ah! mes bons amis, vous l'avez forcé à vous dire ce qu'il pense de la justice de Dieu, de la justice que vous aimez, que vous préconisez, de sa justice actuelle, de celle qui fait que vous trompez les hommes et que vous les exploitez! Eh bien, il vous l'a dit : êtes-vous satisfaits? et qu'avez-vous à répondre?... Mais il reprend la parole. Veut-il donc achever de peindre la réalité et la civilisation telle qu'elle est?

SCÈNE III.

JOB (continuant son discours).

« Pourquoi, tandis que Dieu voit ce qui se passe dans « le monde, ceux qui le connaissent ne voient-ils pas ses « jours?

« On enlève les limites; on ravit les troupeaux, et on « les parque.

« On chasse devant soi l'âne des orphelins, et on met « en fourrière le bœuf de la veuve.

« On interdit la voie publique aux indigents, et on « force ainsi tous les pauvres gens du pays à chercher au « loin une retraite.

« Oui, ils se sauvent dans le désert, comme les ona-
« gres, guettant la proie à défaut de travail. C'est le
« désert qui leur donnera du pain pour nourrir leurs
« enfants !

« Eux, les impies, ils moissonnent leur méteil dans les
« bonnes terres, ils font vendange sur les coteaux fer-
« tiles !

(Il s'arrête un instant.)

« Il est tout nu, la nuit comme le jour ; il n'a pas de
« vêtements, même pendant l'hiver ;

« Ils sont percés jusqu'aux os par les pluies torren-
« tielles des montagnes, et habitent sans toit sur le ro-
« cher :

« Eux, ils sont occupés à enlever à l'orphelin ce qui
« lui était resté après le pillage ; ils attaquent sans
« distinction tous ceux qui ne peuvent leur résister, et
« leur prennent des otages.

« Ils forcent le nu à marcher sans vêtements, et des
« faméliques portent leurs gerbes.

« Ils expriment l'huile dans leurs celliers, et ceux qui
« foulent dans leurs pressoirs ont soif.

(Il s'interrompt de nouveau.)

« Dans les villes les hommes gémissent, et l'âme des
« séquestrés vocifère. Mais Dieu n'a pas créé l'absurde !

« Ce sont eux qui se sont mis en rébellion contre la
« lumière, qui ne veulent pas connaître ses voies, ni
« habiter dans ses chemins.

« Avant l'aube, l'assassin se lève, et tue le faible et
« le pauvre ; le simple larron a pour lui la nuit tout
« entière.

« L'œil de l'adultère, aussi, attend le soir, disant :

« l'œil ne me verra pas; la nuit couvrira ma figure d'un « masque.

« Ils ont noté pendant le jour les maisons qu'ils per- « cent la nuit; ils ne travaillent pas à la clarté du jour.

« Le matin est pour eux comme un signal de mort; « lorsque l'on se reconnaît, ils ne voient pas clair de « peur.

« Celui-là glisse légèrement sur la face des eaux. Mais « malheur à ceux qui ont leur fortune sur la rive : il « s'éloignera, mais ce ne sera point par le chemin des « vignes.

(Il fait une nouvelle pause.)

« La sécheresse de la terre et la chaleur dissipent les « eaux de neige, le sépulcre ceux qui ont péché.

« Il oublie cette espèce d'hommes, Lui le miséricor- « dieux! Un os pour lui c'est un ver. De l'homme même « aucune mémoire, et l'iniquité est brisée de la même « façon qu'un arbre.

(Il s'interrompt encore.)

« Il a affligé la stérile qui n'engendrait pas, et n'a pas « secouru la veuve.

« Il détraque les puissants par sa puissance; il s'ar- « rête, et ne va pas plus avant.

« Il encourage celui-ci, il fortifie celui-là, et il a l'œil « sur leurs voies :

« Qu'ils marchent encore un peu plus loin, et il n'est « plus là; et ils sont humiliés comme n'importe qui, « battus, foulés, et jetés aux vents, comme les barbes « des épis.

(Après une pause.)

« Qui me convaincra de mensonge? qui dira que les

« choses ne se passent pas ainsi? et qui réfutera mon « discours? »

SCÈNE IV.

MOI.

« *Un os pour Dieu c'est un ver. De l'homme même aucune « mémoire, et l'iniquité est brisée de la même façon qu'un « arbre!* » On n'oublie jamais ces choses-là, quand on les a une fois entendues.

C'est sans doute Éliphaz qui va répondre. Voyons ce qu'il saura dire. Pour le coup, Job a brisé toute la trame de son hypocrisie. Je lui conseille de jeter le masque.

SCÈNE V.

ÉLIPHAZ.

« Pourquoi prêter à Dieu? L'homme sage se prête à « lui-même.

« Dieu n'occupe-t-il pas le haut du ciel? Regarde la « distance de la terre aux étoiles : comme elles sont « loin! »

(Il s'arrête un instant.)

« La puissance et la terreur qui l'environnent font « régner la paix dans son séjour sublime.

« Ses soldats ne sont-ils pas innombrables? Et quel est « l'être qui ne naisse pas à sa lumière?

« En vertu de quoi l'homme, si fragile, s'arrogerait-il,

« par rapport à Dieu, un droit quelconque? Et comment,
« sorti de la femme, serait-il pur?

(Il fait une nouvelle pause.)

« Considère donc! Jusqu'à la Lune qui ne brille pas,
« et les Étoiles ne sont point pures à ses yeux.

« Combien moins l'homme, qui n'est qu'un ver, et
« l'enfant de l'homme, qui n'est qu'un vermisseau!

(Il s'interrompt encore, et fait une longue pause, comme s'il voulait donner à Job le temps de méditer cet argument. Puis il continue, avec un sourire hypocrite :)

« Tu as dit toi-même : Qu'est-ce que Dieu en sait?
« jugerait-il dans les ténèbres?

« Les nuées qui roulent sur nos têtes l'empêchent de
« nous voir, quand il se promène dans le circuit du ciel.

(Il s'interrompt de nouveau.)

« Ne nous as-tu pas aussi parlé de la voie suivie par
« ces méchants

« Qui disaient à Dieu : Éloigne-toi de nous, et : En
« quoi le Tout-Puissant pourrait-il nous servir?

« Et pourtant il avait rempli leurs maisons de biens...
« Ne va pas croire, à ton tour, que je pense comme ces
« impies

« Qui sont morts lorsqu'ils auraient pu vivre davan-
« tage, ridés avant le temps, et dont le fondement a
« coulé comme un fleuve;

« Ce que voyant, les justes se réjouissent, et l'innocent
« se moque d'eux.

« Pourvu que notre subsistance ne soit pas détruite,
« que le feu consume leurs os! »

(Il s'arrête.)

LA MORTE.

Quel scélérat! comme il déguise ses pensées, tout en les laissant voir!

MOI.

Dis donc en les étalant. C'est un affreux Tartuffe; mais je ne trouve pas qu'il se gêne beaucoup pour dire ce qu'il pense. Sous sa cocarde de dévot, il pratique hardiment l'amphibologie.

ÉLIPHAZ (reprenant son discours).

« Habitue-toi à lui, je te le conseille; et tu auras la « paix, et il en résultera pour toi une foule d'avantages.

« Reçois, je te prie, la loi de sa bouche, et fixe ses « oracles dans ta mémoire.

« Si tu te tournes vers le Tout-Puissant, tu seras édifié, « et tu chasseras le mal bien loin de toi.

« Au lieu que tu gis dans la poudre, il t'établira sur le « granit, et ce granit sera de l'or d'Ophir.

« Et ton or sera Tout-Puissant, et ton Capital croîtra « en raison double.

« Alors, en effet, tu trouveras tes délices dans le Tout-« Puissant, et tu élèveras tes mains vers Dieu.

« Tu le prieras, et il t'entendra, et tu accompliras tes « désirs.

« Quelque chose que tu aies résolue, elle sera ratifiée, « et tu verras toujours clair dans tout ce que tu feras.

« Tandis que les autres seront humiliés, tu diras : « Exaltation! car il a coutume de sauver celui qui est « humble de l'œil.

« Un innocent sauve bien tout un pays : toi, tu seras « sauvé à cause de la pureté de tes mains. »

MOI.

Ah ! le gredin ! Pour le coup, il me semble qu'il a ôté sa cocarde. Voilà Job bien édifié. (En riant.) Il sait maintenant le moyen d'être heureux !

SCÈNE VI.

LA MORTE.

Pourquoi ris-tu, quand il y a lieu d'être si indigné ?

MOI.

C'est que je pense qu'il mérite bien le nom qu'il porte.

LA MORTE.

Qui ? Éliphaz ?

MOI.

Sais-tu ce que son nom veut dire ? *L'Or est mon Dieu !* Il est vrai qu'on peut l'entendre : *Dieu est mon Or* (1).

LA MORTE.

Baldad et Sophar sont-ils aussi bien nommés ?

MOI.

Leurs noms ne sont pas moins significatifs.

LA MORTE.

Et Job ?

(1) אליפז, composé de אלי, *mon Dieu*, et de פז, *Or fin*, *pierres précieuses*.

MOI.

Oh! Job, c'est *le gémissant* (1). Nous allons voir ce que ce *Gémissant* va répondre à *L'Or-est-mon-Dieu.*

LA MORTE.

Daignera-t-il lui répondre?

SCÈNE VII.

JOB.

« Cette fois encore, la parole, en sortant, me déchire la « gorge, et ma main est plus pesante que mon souffle ne « le ferait supposer.

(Il fait une pause, et paraît réfléchir.)

« Ah! que je voudrais savoir où le trouver, et pouvoir « arriver jusqu'à son trône!

« J'exposerais ma cause devant lui, et je remplirais ma « bouche d'arguments.

« Je connaîtrais les raisons qu'il pourrait me donner, « et je pèserais ce qu'il me dirait.

« Est-ce par la supériorité de la force qu'il entend me « combattre? Non. Qu'il m'indique donc un rendez-vous,

« Où je puisse discuter sur un pied équitable avec lui. « Ou bien je m'affranchirai moi-même à tout jamais de « mon juge.

« Si je vais devant moi, nulle part il ne se montre; si « en arrière, je ne l'aperçois non plus.

(1) איוב de יבב, *crier*, *hurler*. S. Jérôme (Tradit. Hébr.) : *Job interpretatur ululatio*. Bible de Sixte V : *Job*, *dolens*, *gemens*.

« Agit-il à gauche, je ne le vois point; se cache-t-il à « droite, mes yeux ne le découvrent pas.

« Or il connaît ma route comme moi-même, et, épreuve « faite, je suis sorti comme l'or.

« Mon pied a tenu sa trace, j'ai observé sa voie, et je « n'en ai pas dévié.

« Je ne me suis pas écarté du précepte de ses lèvres; « j'ai gardé dans mon sein les paroles de sa bouche.

« Il est un avec moi, nous sommes inséparables. Ce « qu'a voulu son âme, je l'ai fait.

(Il s'arrête un instant.)

« Pourquoi donc a-t-il mis le comble à ma misère? « Y aurait-il contradiction en lui?

(Après une nouvelle pause.)

« Voilà pourquoi j'ai dû trembler devant sa puissance; « j'ai dû me défier de lui, et le craindre.

« C'est Dieu lui-même qui a fait défaillir mon cœur, « c'est le Tout-Puissant qui m'a troublé.

« Je ne suis pas tombé devant les ténèbres, et la nuit « de l'Érèbe n'a pas couvert ma face. »

SCÈNE VIII.

LA MORTE.

Je t'avais bien dit qu'il ne daignerait pas lui répondre.

MOI.

Il l'a écrasé comme on écrase un insecte sans le voir. Mais voilà *Dieu-est-mon-seul-Amour* qui arrive au secours de *L'Or-est-mon-Dieu*.

LA MORTE.

Qui appelles-tu *Dieu-est-mon-seul-Amour?*

MOI.

C'est Baldad (1), qui, étant le Prêtre dans la Triade du Sacerdoce, devrait être amour, charité, miséricorde, et qui est tout cela au négatif. Que veux-tu! il n'aime que Dieu, et il est de Sueh, qui veut dire Solitude (2).

LA MORTE.

Il est donc vrai! tous ces noms sont symboliques. Dis-moi aussi le sens de Sophar.

MOI.

Je te le dirai tout à l'heure... Je pense à Job. Quel discoureur, quel dialecticien transcendant que ce Job! Socrate, aidé de Platon, n'a pas plus d'art. As-tu remarqué?... La discussion en était à ce point : il avait plaidé la cause de l'Humanité devant Dieu sans obtenir de réponse. Il avait néanmoins renversé toute la doctrine des sacerdotes en prouvant que la terre est livrée aux impies. Mais, d'un côté, Dieu ne répondant pas, et, de l'autre, la réalité répondant en sens contraire, sa cause flottait sans boussole sur l'océan du doute. Eh bien, comme un pilote qui voit son vaisseau livré à tous les vents, il vient de jeter son ancre de salut, en attachant la cause de l'Humanité à celle de Dieu même dans ces fortes paroles : *Il est un avec moi, nous sommes inséparables; ce qu'a voulu son âme, je l'ai fait. Pourquoi donc a-t-il mis le comble à ma misère? Y aurait-il contradiction en lui?* Qui fera dériver cette ancre? Baldad l'essayera, mais je doute qu'il y réussisse.

(1) בלדד, composé de la préposition ב signifiant *En*, de אל *Dieu*, et de דד *Amour*. — (2) De שוחה, *Solitude*, *désolation*.

SCÈNE IX.

BALDAD.

« Eh quoi! tu t'imagines donc que Dieu fait cause « commune avec toi! Vraiment ta folie est grande!

« Crois-tu que, si tu es juste, le Tout-Puissant en « éprouve quelque plaisir? Et si ta vie est intègre, ima- « gines-tu qu'il en tire profit?

« S'il te punit aujourd'hui, est-ce parce qu'il a peur « d'être puni à cause de toi, et qu'il craint que tu n'at- « tires sur lui une condamnation?

(Il s'arrête, et pousse un éclat de rire.)

« N'est-ce pas plutôt à cause de tes défauts et de tes « iniquités multipliées?

(Il s'arrête de nouveau, et, fixant sur Job un regard scrutateur :)

« Tu as exigé des gages de tes frères sans motifs, et tu « as enlevé les vêtements à des gens qui n'avaient pas de « quoi se couvrir.

« Tu n'as pas donné une goutte d'eau à celui qui « mourait de lassitude et de soif,

« Et tu as refusé du pain à celui que la faim dévorait.

« Mais à l'homme du bras tu as ouvert la terre, et tu « en as fait largesse à quiconque faisait figure dans le « monde,

« Pendant que tu renvoyais les veuves les mains vides, « et que tu raccourcissais les bras des orphelins.

« C'est pour cela que te voilà pris dans les rets, et « qu'une terreur subite s'est emparée de toi.

« Et tu ne vois pas même tes ténèbres. Je le crois « bien! tu as de l'eau par-dessus la tête! »

SCÈNE X.

LA MORTE.

Sa méchanceté me fait frémir.

MOI.

C'est un pauvre homme, très-bête. Sa méchanceté vient de sa sottise. Il est religieux à sa façon, et c'est ce qui le rend si mauvais. Il a tant peur du Tout-Puissant, qu'il est toujours occupé à séparer la cause de Dieu de celle de l'homme : voilà pourquoi il damne l'homme. Il ne veut pas que Dieu soit coupable, et il accable impitoyablement ce pauvre Job. Avec quel plaisir il le ferait disparaître! Un misérable ne saurait être qu'un impie; et un impie offusque sa religion. Va, aimable Baldad, console-toi : si Job t'échappe, tu te satisferas dans le cours des siècles. C'est toi qui brûleras Jean Huss et Jérôme de Prague! c'est toi qui brûleras Jeanne d'Arc! c'est toi qui feras rôtir Vanini! c'est toi aussi, sous un autre costume, qui grilleras Servet! Voilà à quoi tu es bon : attiser des bûchers. Mais sauver l'homme, ce n'est pas ton affaire, quoique tu représentes la Charité.

LA MORTE.

Job le considère bien longtemps avant de lui répondre. Avec quelle pitié il le contemple!

MOI.

C'est que Job se sent un million de fois plus religieux que lui.

SCÈNE XI.

JOB.

« Au secours de qui es-tu venu? En LUI n'est-il aucune force? Tu as prêté ton aide à un bras infirme!

« Celui à qui tu as donné conseil manque-t-il de sagesse? Où la sagesse afflue, tu vas porter ta prudence!

« Qui as-tu voulu instruire? N'est-ce pas celui qui a fait la vie?

(Il s'arrête un instant.)

« Il a fixé une limite au néant, et, pour toute fin qu'il se propose, lui-même choisit la pierre dans le Vide et dans l'Ombre de la Mort.

« L'Érèbe est nu devant lui, et devant lui la Mort n'a pas de vêtement.

« Il étend l'aquilon sur le vide, et suspend la terre sur le rien.

« Il accumule les eaux dans ses nuées, et la nue n'est pas rompue par leur poids.

« Il ride la face de son trône, et un voile de nuages s'étend devant elle.

« Il a mis une barrière à l'Océan pour aussi longtemps que la lumière et les ténèbres se succéderont.

« Les colonnes du ciel sont ébranlées et stupéfiées par sa réprimande.

« Par sa Puissance, il tranche en lames la mer; et son Intelligence apaise la fureur des flots.

« Par son Amour, les cieux sont la beauté même; et « sa main a fait la voie lactée.

« Il pose cette main sur le granit, et fait crouler les « montagnes par la base;

« Et des rochers fendus il fait sortir des fleuves. Son « œil a vu le prix de toute chose.

« Voilà des métaux qui se forment sous les eaux et « sous leurs habitants.

« Des pleurs des fleuves il fait collection; et ce dépôt « caché, il le fera venir à la lumière.

« Un fleuve sort tout à coup dans des lieux habités, « tandis que des eaux que le pied ne traversa jamais, des « eaux plus hautes qu'un homme, s'évanouissent.

« Cette terre dans laquelle le pain pousse, remuez-la « plus profondément, et elle vous donnera du feu.

« Voilà un échantillon de ses œuvres; mais ce qui en « est venu à notre oreille est bien peu de chose, et à qui « sera-t-il donné d'entendre le tonnerre de sa puissance? »

SCÈNE XII.

MOI.

Que c'est beau!... Mais reste toujours à expliquer ce qui, depuis le commencement, paraît inexplicable, la conduite de Dieu. Plus est grande sa puissance, plus inexplicable est le sort de l'homme. Je vois bien que Job entend autrement cette puissance que les Éliphaz et les Baldad. Ceux-ci ne l'exaltaient que pour abîmer l'homme et le damner; lui...

LA MORTE.

Lui, il ne la célèbre que pour annoncer le Salut.

MOI.

Le salut! le salut! comment veux-tu qu'il arrive, le salut!

LA MORTE.

Par un miracle de cette puissance.

MOI (après réflexion).

Et pourquoi Dieu, en effet, ne ferait-il pas un miracle... un miracle *naturel*, s'entend? Qui connaît ses bornes? qui entendra jamais, comme dit Job, le tonnerre de sa puissance?... (A Sophar.) Qu'as-tu donc à objecter à ce que nous disons là, toi dont je rencontre les regards, et que je vois te lever pour répondre à ton tour à Job? dis, *Spéculateur!*

LA MORTE.

C'est Sophar que tu appelles ainsi?

MOI.

Je l'appelle par son nom (1). Sophar est un finaud qui ne connaît d'autre critérium de certitude que ses sens. Il est de Naama (2), qui signifie jouissance, plaisir, délices, voluptés. Il est digne, ou à peu près, d'être du troupeau d'Épicure. Sais-tu ce qu'il vient faire? Clore la discussion, comme le berger de l'Eglogue de Virgile : *Claudite jam, pueri, rivos...* Et, sois-en sûre, il la clora par un scepticisme absolu, comme pourrait faire un disciple d'Helvétius ou un Physicien de nos jours.

(1) צופר, de צופה, participe de צפה, *spéculer*, *observer*, *contempler*, *explorer*. — (2) נעמה, rac. נעם, *beauté*, *suavité*, *délectation*.

SCÈNE XIII.

SOPHAR.

« Et moi aussi je vous parlerai des œuvres de Dieu, et « je ne vous cacherai pas ce que le Tout-Puissant s'est « réservé. »

(Il s'arrête un instant.)

MOI.

Réservé! (A la Morte.) Je te le disais bien! il va nous démontrer que, hors de la portée de nos sens, il nous est impossible de rien savoir.

SOPHAR.

« Il est certain que l'argent a ses veines, et l'or également les siennes, d'où on en fait l'extraction.

« Il y a des terrains dont la poudre recèle le fer, et des « mines dont la pierre, mise en fusion, donne l'airain.

« Il est un pays où les cailloux sont des saphirs, et où « la poussière est de l'or.

« Mais où faut-il chercher la Sagesse? En d'autres « termes, où est le lieu de l'Intelligence?

« L'homme n'en saurait connaître la valeur marchande; car on ne la rencontre pas sur la terre des « vivants.

« On donnerait en vain pour elle ce que l'on tient enfermé dans les coffres-forts; ce n'est pas avec de l'argent qu'on en fera l'acquisition.

« Elle ne s'échangera pas contre l'or d'Ophir, contre « l'onyx précieux, ou contre le saphir.

« Ni l'or ni les diamants, en effet, ne sauraient lui ser-
« vir de mesure, et on ne troquera pas contre elle de la
« vaisselle d'or fin.

« Le corail, le béril, ne comptent pas quand il s'agit
« d'elle; et il n'y a aucune comparaison à faire entre le
« mode de la trouver et la pêche des perles.

« La topaze d'Éthiopie ne saurait non plus l'égaler;
« et on aurait beau entasser de l'or à vingt carats, qu'on
« n'en aurait pas la valeur.

« D'où donc viendra la Sagesse? Où est le lieu de
« l'Intelligence?

« Elle est cachée aux yeux de tous les vivants, et si
« bien cachée qu'elle échappe aux oiseaux du ciel.

« L'oiseau ne connaît pas le chemin qui y mène, et
« l'œil de l'épervier ne le découvrira pas.

« Les bêtes féroces ne le fouleront point, et le lion n'y
« laissera pas sa trace.

« L'Abîme dit : Elle n'est pas en moi; et la Mer dit :
« Elle n'est pas avec moi.

« La Destruction et la Mort ont dit : Nous avons
« entendu parler d'elle.

« Dieu en sait le chemin, il a trouvé où elle réside;

« Car sa vue embrasse jusqu'aux extrémités de la
« terre, et il voit tout ce qui est sous le ciel.

« Quand il pesait les vents et mesurait les eaux,

« Qu'il donnait à la pluie son règlement, et traçait la
« voie à l'éclair et au tonnerre,

« Alors il la vit, et la scruta, et s'en empara, et en fit
« son guide;

« Et il dit à l'homme : Voici! la crainte de Dieu est la
« Sagesse, et éviter le mal est l'Intelligence. »

MOI.

Éviter le mal! dis donc ce que tu veux dire. Tu veux dire que la sagesse est d'éviter son propre mal. O! la belle morale! ô le brave Dieu, l'admirable Dieu qui a pris toute la sagesse pour lui, et ne nous a laissé, avec la crainte et le tremblement, que l'égoïsme des brutes!

SOPHAR (après une pause).

« Oui, la chose est ainsi; et vous le savez tous : pour-
« quoi donc vous perdez-vous en fumée? »

(Il s'interrompt de nouveau.)

MOI.

En fumée! le mot est heureux.

SOPHAR (continuant).

« Voici la part que Dieu fait à l'impie, voici l'héritage
« de l'homme de violence, suivant la disposition du
« Tout-Puissant. »

MOI.

Allons! honnête Sophar, formule-nous encore une fois la Doctrine Sacerdotale! Éliphaz a révélé à Job le bon moyen, suivant lui, d'être heureux; Baldad lui a donné des raisons dérisoires pour expliquer ses souffrances : il ne te reste plus qu'à... l'excommunier.

SOPHAR.

« Si ses fils se sont multipliés, ce sera pour le glaive,
« et sa postérité ne mangera pas de pain.

« Ceux qu'il aurait pu avoir de surplus seront ense-
« velis dans sa mort, et ses veuves ne les pleureront
« pas.

« S'il amasse l'argent comme la poussière, s'il entasse
« les vêtements comme l'argile,

« Il les préparera, mais le juste s'en revêtira, et l'inno-
« cent partagera son argent.

« Il bâtit une maison, oui, mais aussi durable que la
« coque d'un insecte, aussi solide que la hutte à garder
« les vignes.

« Un vent violent se lèvera, qui l'emportera cette mai-
« son, et l'enlèvera de sa place, comme fait un tour-
« billon.

« Les terreurs fondront sur lui comme l'eau, quand il
« se verra tout à coup, au milieu de la nuit, assailli par
« la tempête.

« Et Dieu frappera sur lui, et ne l'épargnera pas. Sous
« cette main il s'efforcera de fuir;

« Mais il a beau être riche, il faudra qu'il se couche,
« et il ne trouvera pas qui le soutienne. Il ouvrira les
« yeux, et il n'y aura personne.

« Qu'a, en effet, à espérer le perfide, au bout de
« tous ses pillages? Dieu rendra-t-il alors son âme
« apaisée? »

« Se réconfortera-t-il dans le Tout-Puissant, et pourra-
« t-il invoquer Dieu à cette heure suprême?

« Dieu entendra-t-il sa clameur, lorsque l'angoisse
« sera venue le prendre?

« Non, il battra des mains sur lui, et sifflera sur lui
« du haut de son trône. »

SCÈNE XIV.

MOI.

Tout est dit. Entre le Sacerdoce et Job un mot de plus serait folie. Sophar a fermé l'invisible. Job se lève, ou plutôt s'élance. Quel feu brille dans ses regards!

SCÈNE XV.

JOB.

« Par le Dieu vivant qui m'a refusé jugement, par le « Tout-Puissant qui m'a jeté dans la désolation,

« Tant que j'aurai la force d'aspirer, et que le souffle « de Dieu sera dans ma narine,

« Jamais mes lèvres ne parleront l'iniquité, et jamais « ma langue ne méditera le mensonge.

« Loin de moi de vous donner raison! Tant que je « respirerai, je ne m'ôterai rien de mon intégrité;

« Mais je maintiendrai ma justice, et je ne l'abandon« nerai pas; mon cœur ne sera pas au-dessous de mes « actes.

« Qui se fait mon contradicteur est un impie, et qui se « lève contre moi est inique. »

SCÈNE XVI.

MOI, à la Morte.

As-tu vu ce qui s'est passé? Comme ils ont reculé à son aspect! comme ils ont fui devant lui! A mesure qu'il marchait à eux, ils s'éloignaient. Ils se sont retirés dans cet

angle obscur, où ils complotent sourdement. Job est revenu sur la scène; il la parcourt en long, en large. Ne dirait-on pas un Magicien qui s'apprête à faire descendre du ciel quelque divinité?... Mais vois donc! nous ne sommes plus seuls. Quelle est cette multitude qui nous entoure? J'aperçois, de toutes les extrémités de l'horizon, arriver à grands flots des hommes, des femmes, des enfants. En voilà de noirs, de blancs, de rouges, de cuivrés. Toutes les races s'avancent de tous les points de la terre. Comme les hirondelles se rassemblent en troupes innombrables pour leur migration, les hommes ont senti que leur cause se plaidait ici, et allait se décider; et, comme la foule se presse aux cours d'assises, ils affluent à cette cour. O race d'Adam, te voilà donc tout entière rassemblée autour de ton défenseur! Par quelle incantation puissante Job saura-t-il enfin forcer Dieu à sortir de son silence?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

DERNIÈRES PAROLES.

SCÈNE I.

MOI.

Je ne vois plus que Job, assis de nouveau sur sa cendre. Où sont donc ses perfides amis?

LA MORTE.

Ne les aperçois-tu plus où tu les voyais tout à l'heure, là-bas, dans l'ombre?

MOI.

Comme ils sont loin! Ce que je dis là me rappelle le mot d'Éliphaz : « Vois les étoiles, disait-il à Job, comme

elles sont hautes! » Ah! sage Éliphaz, il y a entre un faux savant comme toi et un penseur comme Job la même distance qu'entre le ciel et la terre... Un penseur!... Job est donc un penseur! Mais oui, car il n'a d'autre arme que la pensée, et avec cette arme il vaincra: *Hoc signo vinces!*... Quel lien unit les idées entre elles! O fluide mystérieux, tu touches simultanément à tout. Voilà que Job me fait songer à la fois et au Messie qu'il annonce et à Prométhée le rêveur. (A la Morte.) Ne trouves-tu pas que Job ressemble à Prométhée?

LA MORTE.

Que veux-tu dire?

MOI.

Il rumine les mêmes choses, et est dans la même situation.

LA MORTE.

Je n'aperçois ni rocher, ni chaînes, ni vautour qui lui dévore le foie.

MOI.

Quoi! ne vois-tu pas qu'il est enchaîné, lui aussi? ne lui as-tu pas entendu dire à Dieu: « Suis-je la mer, suis-je « un monstre marin, pour que tu m'opposes une digue « et que tu me tiennes sous garde? » Est-il donc si difficile de prendre pour un rocher la cendre sur laquelle il est assis, et la lèpre qui le dévore pour un vautour?

LA MORTE.

Avec de l'imagination que ne fait-on pas? Tu le comparais tout à l'heure à un Magicien prêt à évoquer un

démon ou un dieu, et maintenant tu vois Prométhée en lui.

MOI.

Eh bien, ce sera, si tu veux le permettre, Prométhée en personne qui, pour se délivrer, prépare une évocation magique. Vois comme il est devenu sombre... Mais où ont donc passé toutes ces multitudes qui nous entouraient? Où sont tous ces peuples qui se pressaient autour de nous?

LA MORTE.

Ils sont venus.... sais-tu quoi faire? mourir.

MOI.

C'est vrai. A mesure qu'ils approchaient, je les voyais disparaître. Sont-ils donc allés, comme dit Job, dans l'Ombre de la Mort, dans le lieu où vont les ombres, dans l'écorce de granit de la terre, au voisinage de l'Érèbe. En ce cas, ils n'entendront pas la bonne nouvelle, si toutefois Job-Prométhée réussit dans ses évocations.

LA MORTE.

Cesse tes similitudes inconvenantes. Job n'est pas Prométhée. Prométhée a pris la fausse voie, il a lutté avec Jupiter. Job, quoi que tu en dises, est soumis à la volonté de Dieu, et ne fera rien que de concert avec Dieu.

MOI.

C'est plus adroit, ou plutôt cela seul est sage, si toutefois Dieu ne veut pas s'opposer à l'idéal.

LA MORTE.

Job, non plus, n'est pas un Magicien, c'est un Juste.

MOI.

Oui, mais c'est un juste qui saura bien forcer Dieu de s'expliquer.

SCÈNE II.

JOB.

« Oh! qui me rendra d'être ce que je fus dans mon
« enfance, alors que Dieu m'avait en sa garde,
« Lorsqu'il faisait briller son flambeau sur ma tête, et
« qu'à sa lumière je marchais au milieu des ténèbres. »

(Il s'interrompt.)

MOI.

Voilà qui me déroute!... quel détour va-t-il prendre?... Ah! je comprends. Ce sont ses dernières paroles et son dernier mot, *ultima verba*. Il chante son chant funèbre, son chant de mort, comme l'Indien qui va mourir, comme les sauvages attachés au poteau dans les romans de Cooper... Mais est-ce Job qui parle, ou l'Humanité?... C'est l'un et l'autre.... Pascal ne dit-il pas : L'Humanité est comme l'homme, elle commence par l'enfance.... Job ou l'Humanité regrette donc son enfance comme le temps du bonheur.... Serait-il vrai! l'homme aurait commencé par être heureux! O merveille! lui si malheureux aujourd'hui.... Oui, à l'origine heureux! Mais alors il était in-

conscient; il était dans l'Éden, la forêt primitive. Il marchait dans les ténèbres, guidé par une lumière divine, comme les abeilles et les fourmis, comme tous les êtres, excepté l'homme. Oh! qui me rendra ce que je fus dans mon enfance, alors que Dieu m'avait en sa garde... Me voilà qui répète Job!... Suis-je aussi malheureux que lui?

JOB.

« Ou tel que j'ai été au temps de mon adolescence,
« lorsque Dieu habitait en secret dans ma tente,
« Que le Tout-Puissant était encore avec moi et avec
« ma postérité rangée autour de moi,
« Quand je lavais mes pieds dans le beurre, et que
« des ruisseaux d'huile distillaient pour moi du rocher! »

MOI.

La vie patriarcale, en pleine nature: exclusion de rois, de chefs absolus; pouvoir paternel des chefs de famille, qui se gouvernaient indépendamment les uns des autres; délibération en commun des tribus particulières, ou de toutes ensemble... En effet, Job peut encore regretter cette phase de la vie de l'Humanité!

JOB.

« Quand je franchissais la porte de la ville, pendant
« qu'on me dressait un siége sur la place,
« Les jeunes gens, à ma vue, s'inclinaient profondé-
« ment; les vieillards se levaient, et se tenaient debout;
« Les chefs cessaient de s'entretenir, et mettaient leur
« doigt sur leurs lèvres;

« La voix des meneurs se cachait, leur langue restait
« collée à leur palais.

« C'est que l'oreille qui avait entendu me voulait du
« bien, et que l'œil qui avait vu rendait ce témoignage.

« Que je délivrais le pauvre qui criait, et l'orphelin, et
« quiconque n'avait pas d'aide.

« A peine avais-je pris la parole, qu'ils ne s'appar-
« tenaient plus, et qu'ils acquiesçaient à mon avis en
« silence.

« Quand j'avais terminé, on ne recommençait pas de
« nouveaux discours, mais mon discours volait de bou-
« che en bouche;

« Et ils l'attendaient comme on attend la pluie, écar-
« tant les lèvres comme on hume une ondée au temps de
« la moisson.

« S'il m'arrivait de faire une plaisanterie, ils n'en
« croyaient pas leurs oreilles; ils voulaient toujours voir
« mon visage lumineux.

« Je leur servais de guide, je marchais à leur tête,
« j'étais parmi eux comme un roi au milieu de sa garde,
« comme un consolateur au milieu des affligés.

« Je pensais donc : Je rendrai l'âme dans mon nid, et
« je renouvellerai mes jours comme le phénix;

« Ma racine a étendu son chevelu jusqu'à la source, et
« la rosée passe la nuit dans mes rameaux;

« Ma gloire reverdira devant moi, et mon arc, sans
« sortir de ma main, se renouvellera. »

MOI.

Ah! tu pensais que cette vie-là durerait toujours!

JOB.

« Mais maintenant je suis la risée d'hommes plus
« jeunes que moi, d'hommes dont je n'aurais pas daigné
« mettre les pères parmi les chiens de mon troupeau ;
« Car de quel secours m'eût été la force même de leurs
« bras? Le temps se serait tué sur eux sans leur rien ap-
« prendre. »

MOI.

Quels sont donc ces êtres dégradés qui ne sont pas perfectibles? L'orgueil de race se révèle.

JOB.

« Les uns, poussés par le besoin et par la faim, s'é-
« taient faits solitaires, cherchant les lieux les plus arides
« ou les plus ténébreux, le silence et la désolation;
« Et ils préféraient là, parmi les arbustes, la mauve; et
« la racine des genêts était leur pain. »

MOI.

Cela ressemble assez à l'Arabie Pétrée.

JOB.

« Les autres, chassés du milieu des hommes, qui
« criaient contre eux comme contre des voleurs,
« Avaient trouvé asile dans les ravines que creusent
« les torrents, et dans les cavernes de la terre et des
« rochers,
« D'où ils sortaient pour braire dans les broussailles
« et se serrer le ventre sous des chardons. »

MOI.

Fils d'Israël, il me semble que tu es bien dur pour les fils d'Ismaël.

JOB.

« Eh bien, ces fils d'idiots, ces fils d'êtres qui ne méri-
« taient pas le nom d'hommes, plus vils que la boue que
« l'on foule aux pieds,
« Aujourd'hui se font un jeu de moi, et je suis leur
« fable!
« Ils m'ont en aversion, et me tournent le dos, et ne se
« gênent pas pour cracher sur moi.
« Il a brisé la corde de mon arc et m'a affligé, et ils
« ont secoué tout respect de ma face.
« Des fous s'insurgent à ma droite et creusent sous mes
« pieds; ils aplanissent le chemin de leur ruine pour
« qu'il vienne jusqu'à moi.
« Quant à mon propre chemin, ils l'ont intercepté; car,
« ils aident à ma destruction sans avoir besoin pour cela
« de l'aide de personne. »

MOI.

Je sais quel est ce chemin qu'ils ont intercepté. C'est le chemin d'Élath et d'Asiongaber; le chemin qui menait tes vaisseaux à Ophir.

L'Idumée s'insurge contre l'Égypte, et amène l'Égypte sur toi.

JOB.

« Donc, quand j'attendais le bien, le mal est arrivé;
« quand j'espérais la lumière, les ténèbres sont venues.
« Mes entrailles se sont émues, elles ont bouillonné

« et bouillonné sans relâche; j'ai senti par avance les « jours de la destruction. »

MOI.

Il me semble entendre Isaïe prophétiser la ruine de Jérusalem.

JOB.

« J'ai marché sombre et noir (non pas que je fusse « hâlé par le soleil); je me suis tenu sur mes pieds dans « l'assemblée, et j'ai vociféré.

« J'ai été le frère des dragons et le compagnon des « hiboux.

« Ma peau s'est noircie sur moi, et mes os se sont des- « séchés par l'ardeur de la fièvre qui me dévorait.

« Et ma cithare s'est changée en crécelle de deuil, et « mon organe en voix de pleureur. »

MOI.

Ah! c'est Isaïe lui-même.

JOB.

« Mais maintenant mon âme est agonisante, les jours « de la destruction sont arrivés.

« Menacé de toutes parts, je sens les terreurs souffler « sur mon âme généreuse, comme le vent qui chasse la « nuée de mon salut.

« La digue est rompue; ils viennent, ils viennent! et, « pour mon malheur, ils s'unissent! »

MOI.

Babylone s'unit à l'Égypte pour te perdre. C'est à qui te dévorera.

JOB.

« Au milieu des ténèbres ils perforent mes os; mes
« vers ne dorment pas.
« Ils ont livré tant d'assauts à mon vêtement, qu'il a
« changé de figure; il me serre maintenant comme l'entrée
« d'une tunique. »

MOI.

Le royaume de Salomon réduit à Juda, Juda réduit au territoire de Jérusalem.

JOB.

« Je ne suis plus qu'une argile, et je me parais sem-
« blable à la poussière et à la cendre.
« Je crie vers toi, et tu ne m'exauces pas; je crie plus
« fort, et tu ne m'accordes pas un regard.
« Tu es devenu cruel pour moi, au point que tu me re-
« pousses de toute la force de ta main.
« Tu m'as élevé, et tu m'as porté sur le vent, et puis tu
« m'as détruit dans tout ce qui me soutenait.
« Je le vois, tu me mènes à la mort et à la demeure
« destinée à tout ce qui a vie.
« Là, assurément, ma Prière n'étendra pas sa main,
« et celui que tu auras détruit ne criera plus! »

(Il s'arrête.)

SCÈNE III.

MOI (à part).

Celui que tu auras détruit!... Mais lequel? car je viens d'en voir plusieurs. Eh non! ces plusieurs sont en un... Je viens de voir passer devant mes yeux l'Humanité à

son enfance, l'Arabe sous la tente, l'Hébreu fixé, et de nomade devenu sédentaire. J'ai entendu Isaïe gémir sur la Jérusalem de David et de Salomon prête à succomber. Mais c'est toujours Job que j'ai eu sous les yeux... Quel être complexe que ce Job! Il ressemble à ces acteurs qui, en dédoublant leur costume, représentent vingt personnages... Mais ne sommes-nous pas tous comme lui? Chacun de nous n'est-il pas ainsi composé? N'avons-nous pas tous une vie générale? Ne sommes-nous pas tous l'Humanité? N'appartenons-nous pas tous à une Nation, et cette nation ne se dit-elle pas le peuple par excellence, le peuple choisi de Dieu? N'appartenons-nous pas tous aussi à une phase de la vie de cette nation? Notre destinée n'est-elle pas unie à la sienne? Tout cela est en nous, et sera détruit avec nous. Mais il y a quelque chose qui est la racine de cette tige si ramifiée, et c'est cette racine qu'il faudrait sauver. Job y parviendra-t-il avec toutes ses mines et contremines ?

SCÈNE IV.

JOB.

« Qu'IL me pèse dans une balance juste, et il recon-
« naîtra mon intégrité. »

MOI.

Il en revient toujours là, et il a raison.

JOB.

« Ai-je marché dans le mensonge? mon pied s'est-il hâté
« vers le dol?
« Si mon pied a quitté la voie, si mon cœur a erré

« à la suite de mes yeux, et qu'il m'en soit resté aux « mains une tache;

« Que je sème et qu'un autre mange, et que tout ce « que j'aurai planté soit arraché et déraciné.

« J'ai fait ce pacte avec mes yeux, que je ne songe- « rais pas même à une jeune fille.

« Si mon cœur a été séduit par une femme qui n'était « pas la mienne, et si j'ai tendu des embûches devant la « porte de mon prochain,

« Qu'un autre possède ma femme, et qu'elle soit prosti- « tuée à d'autres.

« Si j'ai foulé sous mes pieds le droit de mon serviteur « et de ma servante dans leurs contestations avec moi

« [Car, quand Dieu se serait levé, qu'aurais-je fait? Et « lorsqu'il m'aurait visité, que lui aurais-je répondu?

« Est-ce que celui qui m'a construit dans l'utérus ne « l'a pas également formé, et ne nous a-t-il pas faits tous « deux dans le même moule?];

« Si j'ai éloigné du pauvre l'objet de son désir, et fait « languir les yeux de la veuve;

« Si j'ai mangé mon pain tout seul, si l'orphelin n'en « a pas toujours eu sa part

« [Car dès mon enfance, l'orphelin a été élevé avec moi « comme chez son père, et dès le ventre de ma mère j'ai « pris soin de la veuve];

« Si j'ai vu un homme périr faute de vêtements, un « pauvre manquer de couverture,

« Sans que ses reins m'aient béni, réchauffés par la « toison de mes agneaux;

« Si j'ai levé la main contre le faible, parce que je me « savais puissant dans l'assemblée

« [Car Dieu m'a toujours apparu comme si j'avais sur « la tête une Mer dont la majesté m'imposait],

« Que mon épaule soit détachée de l'omoplate, que « mon avant-bras soit séparé de l'humérus!

« Si j'ai placé mon espoir dans l'or, si j'ai dit à l'or fin: « En toi mon assurance!

« Si j'ai mis mon bonheur à voir croître mes richesses « et à réunir de grands biens dans ma main,

« Que le feu m'arde jusqu'à ce que mort s'ensuive, et « qu'il consume tout ce que je possède!

« Si j'ai vu le soleil briller dans toute sa splendeur, et « la lune s'avancer majestueusement,

« Et que mon cœur ait été séduit en secret, et que ma « main ait caressé ma bouche,

« Qu'il en soit fait de moi, car j'aurais nié le Dieu qui « est sur tout.

« Si j'ai ressenti de la joie à l'infortune de mon en- « nemi, et si j'ai été ravi lorsqu'il lui arrivait malheur

« [Je n'ai pas même permis à ma langue de pécher en « lançant contre lui des imprécations];

« Si les personnes de ma tente n'ont pas souvent répété « ce proverbe : Qui donnera de sa chair, on n'en sera « jamais rassasié

« [Car l'étranger n'a point couché dehors, et j'ai laissé « ma porte sur la route toute grande ouverte];

« Si, comme Adam, j'ai mis un vêtement sur mon « crime, afin d'ensevelir mon iniquité dans mon sein

« [Mais ai-je jamais craint les grandes assemblées, et, « redoutant le mépris des tribus, me suis-je condamné au « silence et à ne pas sortir de ma demeure?];

« Si ma terre crie contre moi, si mes sillons pleurent « avec elle ;

« Si j'ai mangé ses richesses sans les avoir payées, et « si j'ai accablé ses travailleurs de trop de fatigues,

« Qu'il me pousse des chardons au lieu de froment, et « de l'ivraie en place d'orge ! »

MOI.

Qu'ajouter à de pareils serments?

JOB.

« N'ai-je pas versé des larmes sur le malheur des autres, « et mon âme n'a-t-elle pas été émue de pitié par la misère « d'autrui?

« La bénédiction de celui qui allait périr venait vers « moi, et je savais arracher au cœur de la veuve des cris « d'allégresse.

« J'étais vêtu de justice, et jusqu'à mon manteau et « ma tiare étaient faits d'équité.

« J'étais un œil pour l'aveugle et un pied pour le boi- « teux.

« J'étais le père des pauvres, et j'examinais avec soin « la cause d'un étranger, même à moi inconnu;

« Et je brisais les machinations de l'homme inique, « et j'arrachais la proie d'entre ses dents. »

(Il s'arrête, et se penche vers la Terre.)

MOI (à la Morte).

Mais vois donc ! que fait-il? Il semble interroger la terre, il est penché vers elle, il lui parle.

JOB (bas, parlant à la Terre).

« Est-ce qu'IL ne considère pas mes voies, et ne compte « point tous mes pas? »

MOI.

Terrible question! Où veut-il en venir?

JOB (bas, à la Terre).

« Est-ce que le châtiment n'est point pour l'iniquité, « et la peine pour le criminel? »

MOI.

Question aussi grave que la précédente!

JOB (d'un ton élevé, et en se redressant).

« En ce cas, que fait Dieu là-haut? et qu'est-ce qui « appartient au Tout-Puissant ici-bas? »

LA MORTE.

Ah! Job, que viens-tu de dire?

MOI.

Il vient, comme il avait menacé de le faire, de s'affranchir à jamais de son juge.

JOB (d'un air calme et fier).

« Qui me donnera QUI M'ÉCOUTE? »

MOI.

Eh! à qui veut-il donc en appeler maintenant?

LA MORTE.

Ne te souviens-tu pas de ce qu'il a dit, — qu'il a un Vengeur dans le ciel?

JOB.

« Voici l'engagement que je signe. Que le Tout-Puis-
« sant me réponde, et qu'il écrive mon Acte d'Accusation,
« comme ferait un homme qui serait chargé de me pour-
« suivre. »

MOI.

Il fait passer le Tout-Puissant du rôle de juge au rôle d'accusateur.

JOB.

« Je porterai ces feuillets sur mon épaule, comme on
« porte une décoration.
« Je me ferai annoncer à LUI, et je m'avancerai VERS
« LUI COMME VERS MON PRINCE. »

MOI.

C'en est fait : il s'est émancipé ; il a changé de Dieu. Mais où est celui qu'il invoque, celui qui, dit-il, l'entend ? Où est son nouveau Prince?

LA MORTE.

N'aie crainte.

MOI.

Ciel! quelle émotion j'éprouve! Est-ce la foudre qui va nous consumer?

LA MORTE.

C'est l'annonce du Tout-Puissant.

MOI.

Mon cerveau s'entr'ouvre, il me semble que l'éther s'agite en moi pour me dissoudre.

LA MORTE.

Job a osé évoquer le Tout-Puissant : le Tout-Puissant va répondre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

LA PERFECTIBILITÉ.

SCÈNE I.

MOI.

Il est vrai, j'ai eu un moment de trouble; mais ce trouble s'est dissipé. Je me sens cet homme dont parlait Job quand il plaidait notre cause devant Dieu, cet homme sans crainte. Rien ne me fera perdre de vue la question dont il s'agit. Que Dieu m'explique comment le Mal qui règne sur la terre s'accorde avec la Justice, ou...

LA MORTE.

Eh bien?

MOI.

Ou, comme mon ami Proudhon singeant Mirabeau, je dirai à Satan : « Va dire à ton maître que je le méprise. »

LA MORTE.

Pauvre Esprit Humain moderne ! Et tu te crois sublime, quand tu n'es que ridicule !

MOI.

Pas plus ridicule que l'Esprit Humain d'autrefois. Ne venez-vous pas, madame, d'entendre Job ?

LA MORTE.

Job, aussi calme que tu prétends l'être, attend pieusement la révélation que Dieu va lui faire.

MOI.

Dieu va parler, dis-tu, — quelle chimère ! Est-ce que Dieu parle, est-ce que Dieu a une voix ! Je crains que nous ne soyons dupes, toi et moi, d'une étrange illusion !

SCÈNE II.

IOA.

« Quel est celui qui obscurcit le Plan par des paroles « sans connaissance? »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE III.

MOI.

Le Plan... (A la Morte.) As-tu entendu? Il a dit le Plan. Il y a donc un plan... (A part.) Ciel! quelle lumière j'entrevois! La souveraine Puissance répondrait à la plainte de sa créature par la théorie du Progrès!

LA MORTE (à part).

Que Dieu est bon! que je suis heureuse!

MOI.

Pourquoi la Voix céleste a-t-elle si tôt cessé de se faire entendre?

LA MORTE.

A quoi servirait l'eau versée sur la terre, si la terre ne la recueillait pas dans son sein? Et si le jardinier l'épanche trop rapidement, la terre s'en abreuvera-t-elle? Vois Job! avec quelle attention pensive il s'est recueilli! Il sait que, dans les initiations, l'hiérophante, comme un habile jardinier, répand la parole par mesure convenable dans l'oreille de l'initié, afin qu'elle ait le temps de pénétrer jusqu'à son âme. La vérité sortira successivement des voiles, à condition que tu fasses des efforts pour la saisir; mais elle ne se manifestera toute nue qu'à la fin. Profite des intervalles accordés par le divin Hiérophante.

MOI (à part, réfléchissant).

En effet, j'ai déjà de quoi réfléchir. Ce seul mot de

Plan éclaire tout. On parle de la Providence, mais on ne la comprend pas. La Providence existe, oui, mais avec un Plan. S'il n'y avait pas de Plan, toutes les accusations qu'on a élevées contre la Providence seraient fondées. S'il n'y avait pas de Plan, ce serait l'affreuse doctrine d'Éliphaz qui aurait raison. Mais il y a un Plan, et par conséquent tout peut être sauvé. La Providence n'a pas seulement pour dimension le présent; la Providence a trois dimensions, comme l'espace et comme tout. La Providence est une Triade; ses trois dimensions sont le Passé, le Présent, et l'Avenir. Elle n'est pas stationnaire, la Providence! Elle marche. Le Mal s'en va, le Bien viendra : donc encore une fois le salut viendra.

LA MORTE (à part).

Quel changement étrange s'opère en moi! Je ne crois plus à ce que je croyais, et pourtant j'y crois encore, et même d'une foi plus vive que jamais. Seulement je ne crois plus à Satan, je crois au paradis sur la terre.

MOI (à part).

Comme mes contemporains s'illusionnent! J'ai vu un jour où nul, excepté Saint-Simon et moi, ne croyait au Progrès : aujourd'hui tout le monde y croit; mais chacun s'imagine que l'idée de la Perfectibilité est une idée absolument moderne...; et ne l'ai-je pas cru moi-même!

LA MORTE.

Comment une idée vraie serait-elle une idée absolument moderne?

MOI.

Tu lisais donc dans mon cerveau !

LA MORTE.

Toutes les idées vraies ont été préconçues par Dieu et pensées par ses prophètes.

MOI.

Quand je t'entends parler ainsi, il me semble que je vois la Religion et la Philosophie s'embrasser après bien des débats. Continue, oh ! je t'en prie, continue. Tu dis donc que toute idée vraie a été préconçue par Dieu. De cela je demeure d'accord. Mais tu ajoutes : « et pensées par ses prophètes. » Or, ceux que tu appelles des prophètes, ces hommes lisant dans la pensée divine comme tu lisais tout à l'heure dans mon cerveau, n'ont vu assurément que des pensées partielles, et non toutes les pensées vraies. Ils ont donc pu ignorer la doctrine du Progrès !

LA MORTE.

Les moindres d'entre les prophètes ont été inspirés par elle ; les plus grands l'ont connue et enseignée sous des voiles.

MOI.

Prouve-moi cela. Pourquoi en aurait-il été ainsi ?

LA MORTE.

Parce que la Prophétie, dans son essence, n'a jamais été que cette Doctrine du Progrès, dont tu es aujourd'hui un des prophètes.

MOI.

Ah! ma sœur, comme tu m'éclaires! il me semble que je vogue avec toi dans le Ciel. Vive Dieu! le mal s'en ira, le mal disparaîtra; le bien, le beau, le vrai, régneront sur la terre. J'en ai pour garant la parole Divine. Quels sont donc ces faux prophètes qui disent que le Progrès est un vain mot! quels sont donc ces faux philosophes qui se rient de la Providence!

LA MORTE.

Que Dieu est bon, et qu'il me rend heureuse! Sais-tu pourquoi je suis là près de toi? Sais-tu pourquoi la vérité, la vérité divine, m'est donnée en ce moment avec tant d'effusion et d'abondance?

MOI.

Si ce n'est pour tes mérites, je l'ignore.

LA MORTE.

Tu le sauras tout à l'heure.

SCÈNE IV.

IOA.

« Ceins tes reins, comme un vaillant homme, et « réponds aux questions que je vais te faire. »

(La Voix Divine s'interrompt).

SCÈNE V.

MOI (après un long silence).

Je te dis encore une fois que nous sommes tous les deux dupes d'une affreuse hallucination. Ce n'est pas Dieu qui parle! Dieu ne parlerait pas ainsi.

LA MORTE.

Pauvre insensé, qui changes à tout instant.

MOI.

N'importe! je ne veux pas être dupe! Oh! je serai comme le Juste d'Horace, impassible: *Justum ac tenacem propositi virum.* Dussé-je être foudroyé, je jugerai ce prétendu Dieu à mon tour.

LA MORTE.

Tu délires, et tu n'es qu'un plagiaire de Job, dont tu devrais imiter la patience en ce moment.

MOI.

La Justice...

LA MORTE.

Eh! qu'a à faire ici la justice!

MOI.

Ne vois-tu pas qu'au lieu de s'expliquer, Dieu se pose en juge! Je suis sûr qu'il va me parler de sa puissance et de ma petitesse.

LA MORTE.

Tu es en effet un faible mortel, un fort petit être, cher *homunculus* !

MOI.

Je suis un roseau, mais un roseau qui pense. S'imagine-t-il...

LA MORTE.

Ah ! si tu le prends ainsi, tu es perdu. Dieu enseigne Job, sache-le bien, et non pas toi. Tu ne saurais aisément le comprendre.

MOI.

Pourtant ne suis-je pas l'homme, comme Job !

LA MORTE.

Tu es l'homme moderne, qui ne souffre plus les formes de l'initiation antique.

MOI.

Explique-toi.

LA MORTE.

Vois Job, encore une fois ! comme il est attentif, comme il cherche le sens caché ! Toi, tu veux comprendre chaque mot, et tout comprendre au premier mot.

MOI.

Que faire ?

LA MORTE.

Je vais te donner un fil d'Ariane. Ne perds jamais de vue cette idée d'un Plan qui t'a illuminé tout à l'heure. Dieu ne se pose pas en maître, en tyran : voilà ce que je peux te dire.

SCÈNE VI.

IOA.

« Où étais-tu quand je jetais les fondements de la « Terre? »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE VII.

MOI (à part).

O pauvre *homunculus*, comme m'appelle cette Morte, que répondre? Je n'étais point là assurément; — et où étais-je?

LA MORTE.

Je suis l'Épopte. Sors de tes ténèbres, ouvre les yeux, vois clair! Le Plan?...

MOI (réfléchissant).

Le Plan a donc eu un commencement où je n'assistais point?

LA MORTE.

Remonte plus haut.

MOI.

Et encore était-ce le commencement du Plan?... Non, c'était simplement le commencement de la Terre.

LA MORTE.

Conclus.

MOI.

Donc je suis un être borné qui suis entré à un certain moment dans un Plan infini.

LA MORTE.

Qui dit Plan dit intelligence. Tu aurais dû t'exprimer ainsi : « Je suis un être fini, c'est-à-dire créé, qui suis entré à un certain moment dans le plan d'un être infini. » C'est égal, avec l'aide de Dieu, je ferai quelque chose de toi.

SCÈNE VIII.

IOA.

« Oui, dis-moi où tu étais alors, si tu connais l'Intel-
« ligence. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE IX.

MOI.

Si tu connais l'intelligence ?... Voilà une finesse que Job comprend peut-être, mais que je ne saisis pas.

LA MORTE.

Ce qui prouve que tu n'es pas fort intelligent... Voyons! mon talisman... Le Plan.

MOI.

Eh bien, le Plan?

LA MORTE.

Ne viens-tu pas de reconnaître que toi, être fini, tu es entré à un certain moment dans le Plan d'un Être Infini?

MOI.

C'est vrai.

LA MORTE.

Et comment as-tu pu y entrer, sinon parce que cet Être Infini t'a fait, dans une certaine mesure, et d'une certaine façon, de sa propre substance?

MOI.

Cela me paraît encore incontestable; car, puisque lui seul était, puisqu'il est l'infini, il n'a pu me créer qu'avec sa substance.

LA MORTE.

Donc, si tu veux te connaître toi-même, suivant le précepte du Temple de Delphes, il faut remonter à la nature de l'Être Infini dont tu es une émanation, c'est-à-dire une création.

MOI.

Voilà une échelle à laquelle il n'est pas facile de grimper.

LA MORTE.

Essaye toujours.

MOI.

Eh bien, cet Être Infini, quel est-il? quelle est sa nature?

LA MORTE.

Je te le demande... Tu te tais!... Le Plan...

MOI.

Puisqu'il a un plan, il est une Intelligence

LA MORTE.

Une intelligence! est-ce assez dire? Mais quel être dans la Nature n'est pas une intelligence? Ce ciron est une intelligence, et cet atome de poussière a aussi sa dose d'intelligence.

MOI.

Il est certain que Dieu n'est pas comme ce ciron. Ce ciron n'a pas de Plan.

LA MORTE.

Donc...

MOI.

Donc Dieu, qui a un Plan, a aussi une intelligence qui n'est pas purement et simplement l'intelligence.

LA MORTE.

Poursuis.

MOI.

L'intelligence, en effet, est la puissance de recevoir des idées, mais n'est point la puissance d'avoir par soi-même des idées. Quand je conclus de l'idée de Plan que Dieu est une intelligence, j'entends... Tenez je ne sais de quel mot me servir : il y a là un mystère. C'est une intelligence qui sort de soi, une intelligence active, créatrice; il y a un acte de création, d'engendrement. C'est Dieu, toujours Dieu : et cependant ce n'est plus le même Dieu ; c'est Dieu ayant un Plan, et par conséquent Dieu se créant lui-même, Dieu s'engendrant, un second Dieu dans Dieu.

LA MORTE.

Et comment appellerons-nous ce second Dieu, inséparable pourtant du premier ?

MOI.

Nous l'appellerons, si vous voulez, comme Thaut le nommait, le Fils, c'est-à-dire le Fils du Père ; ou, comme les Grecs, la Fille ; ou, comme Lao-Tseu, le Tao...

LA MORTE.

C'est-à-dire...

MOI.

La Raison.

LA MORTE.

Quoi ! il y aurait une Raison substance !

MOI.

En doutez-vous ? Et d'où viendrait la Raison même?

Car enfin il y a au moins parmi les créatures un être raisonnable, l'homme.

LA MORTE.

L'homme serait intelligent autrement que les animaux! Eh ! qui te le prouve ?

MOI.

La Parole.

LA MORTE.

Bah! le perroquet n'a-t-il pas la parole?

MOI.

Idiots, trois fois idiots, ceux qui ne verraient dans la parole que des sons articulés.

LA MORTE.

Tous tes contemporains n'y aperçoivent pas autre chose. Et qu'y découvres-tu donc, toi ?

MOI.

La parole increéée et créatrice, cachée sous la parole humaine; l'une est la raison de Dieu, l'autre est notre raison, mêlée, hélas! de beaucoup de folie.

LA MORTE.

Quoi! la folie humaine se mêlerait à la Raison Divine. Dans l'homme tu trouverais.....

MOI.

Dieu même, ce second Dieu, ce Dieu Raison, ce Tao, ce Logos, que nous distinguions tout à l'heure en Dieu.

LA MORTE.

Alors, après avoir appelé ce second Dieu avec les Égyptiens le Fils, avec les Grecs la Fille, avec Lao-Tseu la Raison, avec Platon le Logos, il faut encore l'appeler....

MOI.

Avec les Chrétiens, le Verbe ou la Parole; et de nouveau il sera bien nommé.

LA MORTE (riant).

A qui de ton temps persuaderas-tu de pareilles chimères?

MOI.

Il me semble que je n'aurais pas de peine à faire comprendre aux hommes de mon temps ces vérités.

LA MORTE.

Je voudrais te voir essayer.

MOI.

Je leur demanderais d'abord s'il est possible de donner à la parole une autre origine que la Raison.

LA MORTE.

Donner pour origine à la parole la Raison! Ils riraient bien de toi.

MOI.

Alors j'irais plus loin. Je leur prouverais que la parole, en essence, est la Raison. Nous retrouvons dans les choses les propriétés que la Raison divine y a enfermées, et la

parole humaine sort de cette origine. Donc, en essence, la parole humaine est la Raison divine.

LA MORTE.

Ils riraient plus fort.

MOI.

La Bible ne dit-elle pas que quand Dieu eut créé les différents êtres, il les amena devant Adam, afin qu'il les nommât. Il n'est pas difficile de comprendre ce symbole.

LA MORTE.

La Bible aurait peu de prise sur leurs esprits.

MOI.

Mais riraient-ils encore, quand je leur dirais : « Ne voyez-vous pas que l'âme humaine vit de la parole; que l'illumination, que la vie lui vient par la parole? Une lampe est éclairée par la lumière ; de même l'âme par la parole. C'est la parole qui crée l'homme, c'est elle qui fait notre intelligence. La parole est la source où chaque homme puise la goutte de raison qui le fait homme. Otez la parole, c'est la nuit. Donc la parole est une réalité comme la lumière. »

LA MORTE.

Ils clignoteraient de l'œil.

MOI.

Je leur adresserais une autre similitude. Nous commençons à respirer en naissant, pour ne cesser de respirer qu'à la mort. Notre corps est comme suspendu à l'air. C'est qu'en effet il y a des êtres suspendus à tel ou tel

fluide. Mais notre corps n'est pas nous. Nous l'homme, nous sommes suspendus à l'être Parole.

LA MORTE.

Voilà un beau discours, et qui réussirait bien! Ils t'appelleraient fou, et te plaindraient d'avoir perdu l'esprit.

MOI.

Alors je leur dirais : Séparez donc l'intelligence humaine de la parole. L'homme abandonné au milieu des animaux devient brute.

LA MORTE.

Ils ne t'écouteraient pas davantage.

MOI.

Je les prendrais par leurs formules mêmes. J'accorderais à Condillac que toute science est une langue bien faite. Mais comment la parole donnerait-elle lieu à la science, si en essence elle n'était pas la science, c'est-à-dire la Raison?

LA MORTE.

Je ne les crois pas disposés à saisir la force de cet argument. Ils n'admettent en général que ce qui tombe sous le témoignage de leurs sens.

MOI.

Eh bien, en désespoir de cause, je me servirais de ce témoignage même. Vous croyez à la Lumière, croyez aussi à la Raison. Ni l'ouïe, ni l'odorat, ni le goût, ni le toucher, ne vous font connaître la Lumière. Qu'y a-t-il d'é-

tonnant à ce que la Raison ne tombe sous aucun de vos cinq sens, quand la lumière échappe à quatre de ces sens? Mais ne tombe-t-elle pas sous votre sens, j'entends sous votre raison? Quelle erreur est la vôtre de ne vouloir croire qu'aux substances que vos sens vous révèlent, et de ne pas croire à celles que votre raison vous atteste?

LA MORTE.

Je ne sais encore si ce raisonnement ferait impression sur eux. Mais qu'importe! tu as parlé pour moi, et nous sommes d'accord. Maintenant, connais-toi toi-même.

MOI.

Ciel! que j'étais aveugle! Je répétais le mot de Pascal: « Je suis un roseau qui pense; » mais qui pense en moi, si ce n'est Dieu lui-même?

LA MORTE.

Voilà une première vérité. C'est le Père qui te donne l'intelligence. Mais si tu n'avais pas d'autres dons, tu ressemblerais aux minéraux, aux plantes, aux animaux. Ils sont intelligents dans le Plan, mais non pas en eux-mêmes. Leur intelligence ne sort pas de la ligne à eux tracée; la tienne...

MOI.

Évidemment diffère de la leur. J'ai la faculté de concevoir des idées, un plan, un idéal. J'ai même la faculté de concevoir quelque chose du Plan de celui qui m'a créé, comme il a créé toute chose. Et j'ai cette faculté parce que j'ai la parole. Est-ce que les minéraux ont la parole? est-ce que les plantes ont la parole? est-ce que les ani-

maux ont la parole? est-ce que les astres qui roulent dans l'Éther, est-ce que la Mer, est-ce que l'Air, est-ce qu'aucun des fluides généraux de l'Univers, ces porte-vie de tout ce qui existe, ont la parole? Aucun, l'homme est une exception.

LA MORTE.

Qu'est-ce à dire, sinon que tu participes de cette intelligence créatrice que tu as nommée le Fils ou le Verbe? Achève donc de te saisir complétement au milieu de la création. Dis-moi qui tu es; caractérise-toi, et distingue-toi.

MOI.

Je suis un animal uni à l'Humanité et transformé par la Raison. D'un côté, la lumière qui m'éclaire aujourd'hui préexistait en Dieu, et le germe de la conscience qui perçoit aujourd'hui cette lumière préexistait aussi. Ainsi je suis de Dieu, et je ne suis pas Dieu. D'un autre côté, nul doute encore, j'ai, par-dessus toutes les espèces créées, la faculté du langage et la faculté de concevoir des idées. Je suis donc de la nature de ce second Dieu que j'ai distingué en Dieu. En somme, je suis l'espèce Humanité faite Homme individuel, comme l'Humanité est l'Intellect divin fait Humanité. Tenez, madame, la philosophie m'avait conduit où vous me faites aboutir. Je suis ravi d'entendre de la bouche de Dieu même une si grande vérité. Et la réponse à faire à Dieu est celle ci : *J'y étais*.

LA MORTE.

Il m'est doux de t'expliquer quelque chose. Mais tu as eu d'autres maîtres que moi.

MOI.

Et qui donc?

LA MORTE.

Dieu en d'autres moments, et Platon, et S. Jean.

SCÈNE X.

IOA.

« Qui a donné à la Terre ses mesures, si tu le sais? ou « qui a tendu sur elle le cordeau?

« Sur quoi ses bases s'appuient-elles? ou qui a posé sa « pierre angulaire,

« Quand les astres étincelants chantaient en chœur, et « que tous les Fils de Dieu étaient dans la jubilation?

« Et qui a fermé à la Mer les lèvres du vagin, lorsqu'elle « s'élançait frémissante de l'utérus,

« Quand je lui ai donné la nue pour couverture, et « la profondeur pour maillot,

« Et que j'ai prononcé mon décret sur elle, et lui ai op- « posé une barrière et des portes,

« Et lui ai dit : Tu viendras jusqu'ici, et pas plus loin; « ici tes flots se dresseront en l'air.

« Et, depuis ta naissance, as-tu donné des ordres au « matin, et assigné une nouvelle place à l'aurore?

« Puis, tenant la Terre par les deux bouts, l'as-tu « secouée, et en as-tu rejeté les impies?

« La voilà changée comme l'argile sous le cachet, et il « lui en restera un vêtement.

« En même temps la lumière est ôtée aux impies, et le « bras de l'orgueilleux est brisé.

« Connais-tu les lois du ciel, et saurais-tu diriger son « action sur la terre?

« Feras-tu sortir les Mazzaroths (1) chacun en leur « temps? et feras-tu paître Aïsch (2) avec ses petits?

« Enchaîneras-tu les voluptés de Kimah (3), ou dé-« lieras-tu les chaînes de Késil (4)?

« Appelleras-tu la nue à haute voix, pour que l'inon-« dation des eaux t'ensevelisse?

« Feras-tu jaillir des foudres, pour qu'ils viennent et « te disent : Nous voici!

« Qui a compté exactement les nuées, et qui tarit à « temps les urnes du ciel,

« Pour que, d'un côté, les grains de poussière ne se « durcissent pas au point de ne pouvoir plus se diviser, et « que, d'autre part, les mottes de terre ne se coagulent « pas en une seule masse?

« La pluie a-t-elle un père? et qui a engendré les « gouttes de rosée?

« De quel ventre est sortie la glace? Et la gelée blan-« che qui tombe du ciel, qui l'a engendrée?

« Comme une pierre les eaux deviennent dures, et la « face de l'abîme se solidifie.

« Es-tu parvenu aux arsenaux de la neige, et as-tu « inspecté les magasins de la grêle,

« Que je tiens en réserve pour le temps de la tribula-« tion, pour le jour du conflit et de la guerre?

(1) Les signes du Zodiaque. — (2) La Grande Ourse. — (3) Les Pléiades, dont le lever annonce le Printemps. — (4) L'Orion, dont le lever, au commencement de l'Equinoxe d'automne, présage le froid.

« Quelle route suit, en se divisant, la buée de la terre, « qui recèle la foudre; et comment le vent souffle-t-il de « l'est?

« Qui a creusé un aqueduc à la trombe et un chemin « au fluide de l'éclair et de la foudre,

« De façon à ce qu'il pleuve sur des pays où il n'y a « pas un homme, dans des déserts où aucun homme « n'habite,

« Afin de rassasier la vacuité et la désolation, pour « faire ensuite germer au moyen de sources jaillissantes?

« Es-tu parvenu aux sources de la Mer, et t'es-tu pro- « mené au fond de l'Abîme?

« Les portes de la Mort t'ont-elles été montrées? et as- « tu vu les portes de l'Ombre de la Mort?

« Tes regards ont-ils embrassé l'étendue de la Terre? « Si tu la connais tout entière, dis-moi

« Où habite successivement la lumière dans sa route « annuelle,

« La suivant jusqu'à son terme, en marquant tous les « sentiers de sa maison.

« Tu devrais savoir cela; car quand cela a commencé « d'avoir lieu, tu étais né : le nombre de tes jours est « déjà grand.

« Qui a donné à l'intestin la science? et qui a donné au « membre génital l'intelligence?

« Est-ce toi qui prépares au lion sa proie? et remplis- « tu l'estomac des lionceaux,

« Quand ils sont couchés dans leurs tanières, et se « tiennent en embuscade dans les cavernes?

« Qui apprête au corbeau sa nourriture, quand ses « petits crient vers Dieu, et voltigent çà et là parce qu'ils « ont faim?

« Sais-tu le temps où enfantent les chamois? ou as-tu « vu les biches mettre bas?

« Pourrais-tu dire les mois où elles conçoivent, et con- « nais-tu l'époque où elles accouchent?

« Elles s'accroupissent, étreignent leurs fœtus, et chas- « sent leurs douleurs,

« Et leurs faons sortent pleins de vigueur, et broutent, « et s'éloignent sous le ciel, et ne retournent pas à leurs « mères.

« Qui a mis en liberté l'âne sauvage? Qui a détaché les « liens de l'onagre, à qui j'ai donné pour demeure la « solitude et pour lit la terre salée?

« Il se rit de la multitude qui habite les villes, et il « n'entend pas les cris du palefrenier;

« Il a pour pâturages sa quête sur les montagnes, cher- « chant diligemment jusqu'au moindre brin d'herbe.

« Le rhinocéros consentira-t-il à te servir? Demeu- « rera-t-il dans ton étable?

« Le lieras-tu à la charrue avec une courroie faite de « son propre cuir, et hersera-t-il les vallées derrière toi?

« Mettras-tu en lui ton espoir, parce qu'il a beaucoup « de force? et lui confieras-tu ton travail?

« Le chargeras-tu de te rapporter le produit de ta se- « mence et de fouler sur ton aire?

« L'aile de l'autruche bat sans cesse, comme en signe « de joie; mais ce n'est pas l'aile de la Pieuse (1) ni sa « plume;

« Car elle abandonne sur la terre ses œufs, et les fait « chauffer par le sable,

(1) La cigogne.

« Et ne prend pas garde que le pied les dispersera,
« et que les bêtes sauvages les écraseront.

« Elle est dure pour ses petits comme s'ils ne lui
« appartenaient pas, et ne craint nullement que sa con-
« ception devienne inutile,

« Parce que Dieu lui fait oublier la prudence, et ne lui
« a pas accordé l'intelligence.

« Mais, quand il le faudra, elle saura bien se rendre
« légère; elle se rit du cheval et de celui qu'il porte.

« Et le cheval lui-même, est-ce toi qui lui donneras le
« courage? est-ce toi qui as revêtu son cou d'une crinière
« flottante?

« Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle?
« et es-tu cause que le frémissement de sa narine inspire
« la terreur?

« Il creuse du pied la terre, et déploie sa fierté, quand
« il s'agit d'aller au combat.

« Il se rit de la crainte, et ne tremble ni ne recule
« devant le glaive.

« Sur son dos retentissent le carquois, la lance étince-
« lante et le javelot.

« Il bout d'impatience, il frémit, il dévore la terre, il ne
« se possède plus quand le clairon sonne.

« Au premier signal de la trompette, il dit : Allons (1)!
« et il flaire de loin la mêlée, la voix tonnante des chefs
« et les cris des soldats.

« Est-ce par un effet de ton intelligence que l'épervier
« prend son essor et déploie ses ailes vers le sud?

« Est-ce pour t'obéir que l'aigle vole en haut, et, lors
« qu'elle a trouvé une place favorable pour son nid,

(1) Littéralement, il dit *Hihi!* (Il hennit.)

« Fait sa demeure sur la pointe escarpée d'une roche « qui lui sert de forteresse,

« D'où elle épie pour se pourvoir de nourriture, elle « dont les yeux voient loin;

« Et ses petits ont du sang à sucer, et partout où il y a un cadavre, elle y est. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XI.

MOI, après un moment de silence.

Comment caractériser ce que je viens d'entendre? Je ne trouve qu'un mot : Divin! En vérité, je voudrais que Newton et tous les physiciens de la terre fussent ici. Nous verrions ce qu'ils répondraient à cela.

LA MORTE.

Newton s'inclinerait devant Dieu.

MOI.

Et les autres?...

UNE FOULE DE FANTÔMES.

Ridicule! absurde! rococo!

MOI.

Quelles sont ces clameurs, et d'où sortent ces hommes? (A la Morte.) Viens donc à mon secours, toi. Vois-tu tous ces Éliphaz, tous ces Baldad, tous ces Sophar, qui m'assaillent! Il me semble que la terre en est couverte..... Hommes noirs, que me voulez-vous?

LA MORTE.

Tu les prends pour des prêtres? Risible est ton erreur. Cs eont les savants. Ne les appelais-tu pas de tes vœux?

MOI.

Les savants! mais, dis-moi, après quoi en ont-ils?

LA MORTE.

Ils ricanent de ce que Dieu vient de dire!

LES FANTÔMES.

Rococo! ridicule! absurde!

MOI.

Quoi! ce que je trouve divin...

UN FANTÔME.

Est peut-être de la poésie, mais assurément ce n'est pas de la science.

UN AUTRE.

Je nie que ce soit même de la poésie.

UN AUTRE.

C'est tout au plus de l'art du passé, en rapport avec les préjugés et l'ignorance du passé.

UN AUTRE.

Il est temps qu'un pareil art tombe dans l'oubli.

LA MORTE.

Leur folie est extrême, et leur audace insoutenable. Lance-leur, je te prie, un défi solennel.

MOI.

Quoi! tu veux que je défende ce qu'ils insultent de leurs cris sauvages! Mais regarde donc! Vois-tu leur drapeau? et lis-tu la devise écrite sur ce drapeau?

LA MORTE (lisant).

Organiser sans Dieu.

La devise est jolie! Que veulent-ils donc organiser sans Dieu?

MOI.

Toutes les sciences.

LA MORTE.

Et quoi encore?

MOI.

La société humaine.

LA MORTE.

Il faut les combattre.

MOI.

Mais y penses-tu? Vois comme ils sont nombreux! Ce n'est point une science, ce sont toutes les sciences aujourd'hui qui marchent sous ce drapeau.

LA MORTE.

Raison de plus. Il faut combattre.

MOI.

Est-ce le lieu? est-ce le temps?

LA MORTE.

L'occasion est bonne.

MOI.

Prie donc pour que le Soleil s'arrête, comme il s'arrêta pour Josué. Je crains que, pendant que je guerroierai contre ces orgueilleux Sacripants, le divin Hiérophante ne continue à Job sa révélation. Ne ferais-je pas mieux de fermer mes oreilles à leurs cris, et de m'absorber en moi-même ?

LA MORTE.

Va ! combats ! Dieu m'inspire. Tu les vaincras aisément, et la parole divine te laissera le temps de cette victoire.

MOI.

Je ne puis m'empêcher de t'obéir.

SCÈNE XII.

MOI.

Messieurs, le Beau est la splendeur du Vrai. Platon l'a dit, et il a bien dit. Ce que nous venons d'entendre ne serait pas beau, si ce n'était pas vrai. C'est de l'art éternel parce que c'est de la vérité éternelle.

LA FOULE DES FANTÔMES.

Absurde ! ridicule ! rococo !

MOI.

Messieurs, voilà la troisième combinaison que vous faites de ces trois termes. Vous avez encore trois combinaisons à en faire. Mais il ne suffit pas de répéter avec des variations : « Rococo! ridicule! absurde! » il faut le prouver. Voyons! qu'un philosophe parmi vous veuille bien m'expliquer vos raisons. Je vois parmi vous des astronomes, des physiciens, des chimistes, des géologues, des physiologistes, sans compter le reste; vous êtes les représentants de toute la Connaissance humaine, ou du moins vous prétendez l'être. Eh bien, veuillez me dire pourquoi vous traitez de rococo, de ridicule, et d'absurde, ce que j'admire, ce que je trouve souverainement vrai et souverainement beau.

SCÈNE XIII.

UN FANTÔME POSITIVISTE.

Je suis Positiviste, et vais vous satisfaire. Ah! vous nous demandez les raisons que nous avons de traiter ce fatras Biblique de ridicule, de rococo, d'absurde...

MOI.

Oui, je vous le demande; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que deux transpositions à faire dans l'ordre de vos gracieuses épithètes, pour avoir épuisé toutes les combinaisons qu'on peut en tirer. Ainsi hâtez-vous de me servir de bonnes raisons.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

La première que je vous donnerai, et qui rend toutes les autres superflues, c'est que nous nions absolument la création. L'idée de création est une idée surannée.

MOI.

Vraiment! vous niez la création? Je comprends que du même coup vous niez Dieu. Car, si Dieu n'est pas créateur, qu'est-il?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Un Dieu créateur! quelle absurdité! Il n'y a pas de Dieu créateur.

MOI.

Permettez-moi de discuter ce point. Messieurs, l'idée d'un Dieu créateur est une idée si vraie, que nous qui ne créons rien, mais à qui il est permis de travailler avec les forces divines, nous procédons néanmoins comme Dieu; car nous opérons d'abord par l'intelligence. Il y a toujours trois opérations dans notre invention : Une Idée, un Désir, un Acte. Papin avait inventé en idée la Machine à vapeur longtemps avant que Watt la réalisât.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Il ne s'agit pas d'idées dans le gouvernement de l'Univers, comme vous le verrez tout à l'heure. Quand nous inventons quelque chose, nous autres hommes, nous avons des idées, parce que nous sommes organisés pour cela; nous avons un cerveau. Mais Dieu n'a pas d'idées.

MOI.

Eh quoi! le monde tout entier ne vous révèle pas une

intelligence? Rappelez-vous donc ce que Job disait, au moment même ou il paraissait le plus douter de l'existence de Dieu : « Qu'il existe! le rapport des pièces d'une « machine prouve l'ouvrier. L'oreille n'est-elle pas faite « pour la parole, et le palais pour goûter les mets? »

LE FANTÔME POSITIVISTE.

On a cru, dans les temps d'ignorance, à ce qu'on appelait les causes finales. Mais nous sommes tous d'accord aujourd'hui (demandez-le à ces messieurs) pour nier les causes finales. Il ne s'agit donc pas d'idées. Encore une fois, Dieu, c'est-à-dire l'Univers dans sa totalité, n'a pas d'idée. Il s'agit...

MOI (l'interrompant).

Si fait, Dieu a des idées; il en a même à votre service. Est-ce que vous auriez des idées, s'il n'y avait pas une substance qui se réalise en vous sous la forme de vos idées? Est-ce que rien existerait, si les idées n'existaient pas? Mais vous ressemblez à cet insensé dont la folie était de se croire le soleil et de nier la lumière. Quand une idée luit dans votre tête, vous vous imaginez que c'est par votre seule puissance ou faculté qu'elle luit, que vous êtes des soleils radieux par eux-mêmes. Quant à soupçonner qu'il existe hors de vous une Lumière Spirituelle qui vous permet de rayonner ou de raisonner ainsi, oh! cela est loin de votre pensée! Vous ne croyez pas même à ces images des objets sensibles, à ces *eïdola* qu'admettaient vos émules, les anciens philosophes sensualistes; non, vous ne croyez qu'à vos corps, car vous ne concevez votre être que comme un corps. C'est la belle théorie que Locke et Condillac vous ont apprise! Pourtant, quand il s'agit

non pas des yeux de votre intelligence, mais des yeux de votre corps, vous pensez bien différemment. Quand vous voyez un objet, vous admettez qu'il y a un être, la Lumière, qui vous fait voir cet objet. Comment donc, croyant, comme vous le faites, à ces fluides intangibles que vous appelez la Lumière, la Chaleur, l'Électricité, auxquels vous rapportez avec raison tant de phénomènes où ils agissent sans être néanmoins visibles; comment, dis-je, ne voulez-vous pas croire de même à un fluide Spirituel, qui vous éclaire et vous permet d'avoir des idées?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

L'assimilation que vous faites entre votre prétendu fluide Spirituel et les fluides impondérables dont la physique malheureusement est encore infectée pourrait avoir quelque force, si vous aviez affaire à un physicien ordinaire; mais je suis Positiviste, je vous en ai averti d'avance.

MOI.

Vous ne croyez donc pas à la Lumière... Expliquez-vous.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Je veux constater d'abord à quel point vous êtes arriéré. Ainsi vous croyez à la réalité, à la substantialité des idées?

MOI.

Assurément.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Et vous croyez même à un Dieu qui a des idées?

MOI.

Vous en avez bien, vous, des idées; pourquoi ne voulez-vous pas que Dieu en ait?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Et non-seulement vous croyez à un Dieu qui a des idées, mais vous croyez à un Dieu qui a un Plan, et qui fait aboutir ses idées à une fin!

MOI.

Je crois au Grand Architecte de l'Univers.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Bonhomme! vous en êtes encore à Platon!

MOI.

Je voudrais bien savoir, à mon tour, où vous en êtes, vous.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Je vais vous le dire.

LA FOULE DES FANTÔMES (se moquant de moi).

Il croit à un fluide Spirituel, à une lumière Intellectuelle!

UN FANTÔME (à l'oreille d'un autre).

Il ressemble à ce pauvre Malebranche.

L'AUTRE FANTÔME.

Hein?

LE PREMIER.

Dont Voltaire disait :

Lui qui voit tout en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou.

MOI.

Nous allons voir qui de nous est fou.

SCÈNE XIV.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Apprenez d'abord que toutes nos conceptions passent par trois états successifs, dont l'ordre est déterminé : l'état Théologique, l'état Métaphysique, et l'état Positif.

MOI.

Bah ! vraiment ! l'homme à travers les siècles ressemblerait si peu à lui-même qu'il serait tantôt Théologique, tantôt Métaphysique, tantôt Positif ! Voilà une grande merveille ! mais continuez.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Dans l'état Théologique, l'homme, transportant l'idée qu'il a de lui-même dans le monde extérieur, suppose les objets mus par des volontés essentiellement analogues à la sienne. Dans l'état Métaphysique, l'homme substitue des entités aux conceptions concrètes du système Théologique. Dans l'état Positif, enfin, l'homme, reconnaissant sa vraie position au sein de l'ordre dont il fait partie,

comprend que l'ensemble des phénomènes est déterminé par les propriétés des choses, d'où résultent des Lois immuables. Nous sommes arrivés à la troisième phase de cette évolution de l'esprit humain. L'ère de la Théologie est passée, l'ère de la Métaphysique touche à sa fin ; nous entrons dans l'ère de la science, de la science positive, du Positivisme. Admettez-vous cette Loi Sociologique qui gouverne le monde social avec la même inflexibilité que les lois de la pesanteur gouvernent la chute des corps ? Mais non, vous ne pouvez pas l'admettre, puisque vous êtes si empêtré dans le passé, que vous en êtes encore aux conceptions mystagogiques de Platon !

MOI.

Et c'est précisément pour cela que je trouve que votre loi est absurde et fausse ; car, étant du même siècle que vous, je devrais penser comme vous.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Vous êtes une anomalie.

MOI.

Épicure autrefois aurait dû penser comme Platon. De grâce, expliquez-moi comment la même époque a produit à la fois un théologien comme Platon, un métaphysicien comme Aristote, et un positiviste comme Épicure.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Hem !

MOI.

Que devient, en présence de ce seul fait, votre fameuse

Loi Sociologique qui gouverne le monde social avec la même inflexibilité que les lois de la pesanteur gouvernent la chute des corps?

LA FOULE DES FANTÔMES (riant).

Ah! ah! ah!

MOI (m'adressant aux Fantômes).

Messieurs, cette prétendue Loi Sociologique n'est qu'une déception...

UN FANTÔME.

Une déception! comme qui dirait une bourde, un mensonge!

MOI.

Une grossière erreur provenant d'une idée vraie que j'ai découverte.

LE MÊME FANTÔME.

Laquelle se nomme?

MOI.

La Triade.

LES FANTÔMES (riant).

Voilà la Triade aux prises avec le Positivisme! nous allons rire!

SCÈNE XV.

MOI.

Messieurs, l'homme est Connaissance — Sentiment — Sensation indivisiblement unis et simultanément manifestés.

UN FANTÔME.

Il y a quarante ans que vous nous répétez cela.

MOI.

C'est afin que vous l'appreniez, et que vous en tiriez toutes les conséquences. Une de ces conséquences entre mille, c'est que la Philosophie ou la Religion (une seule et même chose en essence) a dû à toutes les époques produire : 1° un Rationalisme plus ou moins affecté de scepticisme; 2° un Mysticisme plus ou moins entaché de folie et de superstition; 3° un Sensualisme plus ou moins athée, car on peut être matérialiste sans être athée. Faute de comprendre l'unité et la trinité de l'esprit humain (où se peint, comme dans tout l'Univers, la Trinité divine), les philosophes se sont donc divisés, et chacun a voulu absorber la science à son point de vue particulier. Ce qui est remarquable, c'est que la Nature a, pour ainsi dire, secondé cette tendance au schisme et à la division, en produisant simultanément des hommes hors ligne pour s'opposer les uns aux autres. Chaque grande époque philosophique a eu sa Triade de génies éminents répondant aux trois aspects de notre nature.

C'est ainsi que se sont produits en même temps

Aristote — Platon — Épicure (1).

Je les range suivant la prédominance de Connaissance, de Sentiment, de Sensation.

C'est ainsi que, dans les temps modernes, quand

(1) Aristote, né en 384 avant J. C.; Platon, né vers 429; Épicure, né vers 342.

Descartes mit en avant le Spiritualisme et définit l'homme *Cogitatio*, Gassendi, s'opposant à Descartes, ressuscita la doctrine d'Épicure. Mais alors parut Hobbes, qui tira du *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* des conséquences formidables, qui avaient échappé à Gassendi. Et l'on eut la Triade :

Descartes — Gassendi — Hobbes (1).

Le Dix-Huitième Siècle, en France comme en Angleterre, fut sensualiste. De Gassendi et de Hobbes sortirent dans ces deux pays différentes écoles d'Épicuréisme moral ou littéraire, dont Voltaire fut le nourrisson avant d'en devenir l'aigle. La métaphysique de Descartes succomba bientôt avec sa physique, et Locke, vulgarisé en France par Helvétius et par Condillac, fut le psychologue de ce siècle. Mais Rousseau (honneur à lui!) réhabilita le *Sentiment*. Et ainsi l'on eut la Triade :

Locke — Rousseau — Voltaire (2).

Finalement les trois Écoles reparurent, et elles sont encore aux prises sous cent formes différentes.

Ainsi l'esprit humain a toujours présenté les trois États dont on veut faire des périodes distinctes et séparées. Il y avait des athées au temps où le Psalmiste chantait si admirablement la Divinité infuse dans le monde; il y en a aujourd'hui. Qu'il y ait eu des époques plus empreintes que d'autres de pur Mysticisme, ou de

(1) Descartes, né en 1596; Gassendi, né en 1598; Hobbes, né en 1588.

(2) Locke, mort en 1704; Condillac, né vers 1715; Rousseau, né en 1712; Voltaire, né en 1694.

Rationalisme, ou de Matérialisme, cela est certain; que l'époque présente soit particulièrement, et par une cause facile à expliquer, plus matérialiste, plus sensualiste, plus athée qu'une autre; qu'elle ressemble à S. Thomas, dont le nom mystique veut dire ténèbres et obscurité; que, comme lui, elle ne croie qu'à ce qu'elle touche : cela est assez évident par la venue même du Positivisme. Mais conclure de là qu'au lieu de tendre de plus en plus à l'unité de ses trois aspects, l'Humanité, après avoir passé, par sauts et saccades, d'un prétendu État Théologique à un prétendu État Métaphysique, pour arriver à ce que Saint-Simon appelait justement le Brutisme, s'arrêtera là et s'y fixera pour y demeurer éternellement, c'est une véritable absurdité. Monsieur le Positiviste, voici donc sur vos prémisses ma conclusion. Je dis que, pour abolir toute religion, vous supposez gratuitement une prétendue loi fatale d'évolution de l'esprit humain, laquelle est évidemment fausse. Ce qui est vrai, c'est le *progrès religieux* de l'Humanité; ce n'est pas, comme vous le pensez, l'abolition de la Religion par la science. Maintenant continuons. Voyons vos dogmes.

SCÈNE XVI.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Nos dogmes! rayez ce mot de votre dictionnaire comme il l'est du nôtre. Nous repoussons formellement ce nom de dogme, qui n'exprime que des opinions, des suppositions toujours incertaines. Nous n'admettons rien qui ne soit

fondé sur l'expérience, sur l'inébranlable expérience, denuée de toute hypothèse.

MOI.

Ah! vous n'avez d'autre critérium de certitude que l'expérience! à vos yeux, le Sentiment, le Consentement, la Tradition....

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Chimères! pures chimères! bonnes pour l'époque Théologique ou pour l'époque Métaphysique, mais qu'il faut chasser à grands coups de balai de l'époque Positive.

MOI.

Et la Raison pure, le Syllogisme, le Raisonnement, quel usage en faites-vous?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Chimères, s'ils prétendent dépasser l'expérience. Nous ne connaissons, nous ne voulons connaître que l'expérience.

MOI.

Et qu'appelez-vous expérience?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Ce que nos sens nous révèlent.

MOI.

Vous devez aller loin avec cela... N'importe! voyons votre doctrine.

SCÈNE XVII.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

La Science Moderne ose enfin proclamer franchement la superfluité et même l'absurdité intrinsèque de toute considération des causes finales, des buts providentiels, des intentions divines. Arguant surtout de ce que la plupart des faits astronomiques paraissent découler d'un principe unique qu'elle appelle LOI, cette philosophie pense que l'idée du gouvernement de l'Univers par un suprême législateur est directement contredite par les progrès de l'esprit humain; et elle déclare que la tâche définitive de la science est d'exclure de partout cette idée, DIEU, pour la remplacer partout par quelque grand principe unique et POSITIF, analogue par exemple à la Gravité, qui ne laisse aucune place dans les cieux aux conceptions théologiques.

MOI.

Voilà qui est parler franc, et vous n'y allez pas de main morte. Je me représente, en vous écoutant, Dieu chassé du ciel à grands coups de balai, comme vous disiez tout à l'heure.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Vous raillez! mais dites, ne l'avons-nous pas en effet éliminé des cieux? Qu'est devenu Phébus-Apollon, avec son char et ses coursiers?

MOI.

Apollon sommeille, et ses coursiers sont à l'écurie. Le soleil suit sa route.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Vous voyez donc bien que l'époque théologique est passée pour l'astronomie.

MOI.

Vous oubliez ce que vous venez de dire.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Quoi?

MOI.

Ne venez-vous pas de dire que ce qui conduit les astres, c'est une certaine Loi que vous appelez Gravité?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Sans doute.

MOI.

Que faisait Apollon? Il conduisait le soleil. Votre Loi conduit le soleil. C'est elle qui est Apollon.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Mais par Loi nous entendons une pure abstraction.

MOI.

Ah! je vous tiens. Votre loi est une pure abstraction, un non-être; elle n'a pas de substance, et pourtant elle mène tous les astres et même tous les corps. Ne voyez-vous pas que cela est absurde?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Je me ravise. Notre loi n'est pas une pure abstraction;

car elle résulte des propriétés des corps, ou plutôt c'est une propriété des corps.

MOI.

Nous discuterons cela tout à l'heure. Mais je désire contempler votre Système dans son entier. Où en êtes-vous de votre entreprise Déifuge? Avez-vous dépassé l'astronomie? Vos grands principes *uniques*, analogues à la Gravité, se montrent-ils à l'horizon? Ou bien n'avez-vous encore d'autre fétiche pour remplacer Dieu que la Gravité?

SCÈNE XVIII.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

La Physique malheureusement n'est pas aussi avancée que l'Astronomie. La métaphysique y règne encore presque exclusivement. Personne aujourd'hui ne s'aviserait d'expliquer la foudre par l'intervention de Jupiter. Ainsi la Physique est déjà sortie de l'État Théologique. Mais on croit encore, et les physiciens eux-mêmes, à une foule d'Entités qui n'ont de réalité que dans nos cerveaux.

MOI.

Voilà un aveu qui doit vous coûter. Il prouve que vous êtes loin du but.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Il n'y a de véritablement constitué en Physique que la Pesanteur. Les lois Galiléennes qui la régissent reposent sur l'expérience, sur l'inébranlable expérience dénuée

de toute hypothèse. Là on chemine de vérités en vérités. Aussi la théorie de la Pesanteur ne peut plus changer; elle est positive.

MOI.

Cette partie de la Physique, se rapportant en quelque sorte à l'Astronomie, n'augmente pas de beaucoup le domaine où vous prétendez être maîtres. Mais pour le reste...

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Au delà, j'en conviens, s'agitent encore les fluides invisibles et l'Éther universel, cause prétendue des phénomènes optiques, électriques, magnétiques. Les impondérables vivent encore!

MOI.

Je crois rêver! Les fluides invisibles n'existeraient pas! Certes, leur qualité d'êtres invisibles, intangibles, impondérables, ne vous permet pas de les voir, de les toucher, de les peser : mais êtes-vous en droit pour cela de nier leur existence?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Nous sommes en droit de les regarder comme de pures hypothèses, et d'aspirer pour la Physique à une phase supérieure où elle aura fait justice de ces êtres imaginaires.

MOI.

Et comment en ferait-elle justice, si pour votre malheur ils existent! Quoi! vous ne croyez pas à une substance cause des phénomènes de l'optique? vous ne croyez pas à la Lumière! Vous ne croyez pas non plus à une substance, autre ou la même, qui donne lieu aux phénomènes attri-

bués au Calorique; et vous ne croyez pas davantage à l'Électricité substance! En somme, comme la substance cause des mouvements des astres est l'Éther (ce que je vous prouverai tout à l'heure), et que la même substance paraît se manifester dans la Triade Lumière – Chaleur – Électricité, vous niez complétement l'Éther, et vous voulez l'abolir pour le remplacer par une Loi!

LE FANTÔME POSITIVISTE.

C'est cela *positivement.*

MOI.

Je n'ai qu'un mot à vous dire : *Brutisme! brutisme! brutisme!* vous ne croyez qu'aux corps bruts. Voilà comme vous êtes physiciens! Ces impondérables, qui ne vous paraissent pas matière, offusquent votre raison, et vous les supprimez! Votre raison! je devrais dire vos sens, car vous avez réduit la raison à n'être qu'une sensation. Vrai! l'esprit humain est tombé bien bas aujourd'hui! Mais poursuivons. Donc, de par vous, Dieu, chassé de la mécanique céleste, se voit encore chassé des airs, chassé de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, chassé des eaux et des entrailles de la terre, chassé de tous les soleils par la même raison, et de tous leurs satellites; et, de plus, l'espace infini où gravitent les astres est, selon vous, un pur néant, un vide absolu. Où Dieu se réfugiera-t-il? Mais j'y songe! s'il allait se réfugier dans l'homme?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Vous pensez bien que, si nous ne croyons pas à l'entite chimérique Dieu, nous ne croyons pas davantage à l'entité chimérique âme.

MOI.

Allons! ce que vous venez de dire là peut servir à résumer votre système. Pour vous, l'univers est un corps sans âme, puisqu'il est sans Dieu; et l'homme est un corps sans Dieu, puisqu'il est sans âme.

LE FANTÔME POSITIVISTE.

C'est cela *positivement*.

MOI.

En sorte qu'au bout du compte, il n'y a que corps, c'est-à-dire un certain nombre d'atomes...

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Des atomes! pardonnez; nous ne savons si les atomes, tels que les chimistes les admettent, existent; ce sont peut-être aussi des Entités chimériques.

MOI.

Alors à quoi croyez-vous?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

A ce que l'expérience, l'inébranlable expérience, dénuée de toute hypothèse, nous révèle.

MOI.

Mais enfin que vous révèle-t-elle?

LE FANTÔME POSITIVISTE.

Que l'Univers, composé d'infiniment plus de vide que de plein, renferme un certain nombre de corps ayant

certaines propriétés, d'où résultent certaines lois qui gouvernent cet Univers.

MOI.

Il est beau votre Univers !

(Les Fantômes disparaissent.)

Quoi ! ils fuient ! J'avais pourtant bien d'autres choses à leur dire.

LA MORTE.

Tu les retrouveras.

SCÈNE XIX (1).

MOI.

Mais là, près de nous, ce Fantôme...

LA MORTE.

Je ne vois, pour mon compte, que Job et ses amis.

MOI.

Quoi ! tu ne vois pas ce fantôme !

LA MORTE.

De quel fantôme veux-tu parler?

MOI.

Ce fantôme attardé qui porte pour devise, en sautoir

(1) Je dois faire cette remarque que ce qu'on va lire était écrit longtemps avant la mort de Proudhon.

autour du cou : SUM QUI SUM, la définition même de Dieu. (Au Fantôme.) Ote donc de ton cou cette devise insolente : tu n'existes point par toi-même.

LE SPECTRE PROUDHON.

C'est cependant la formule dont je veux faire sortir un monde tout nouveau.

MOI.

Ah ! tu veux, toi aussi, organiser sans Dieu !

LE SPECTRE.

Eh ! que sais-je, moi, si Dieu existe ?

MOI.

Ne vois-tu pas dans l'Univers une seule et même intelligence ?

LE SPECTRE.

Qui me dit que ce soit la même ? Je vois des loups fort intelligents qui mangent des agneaux assez intelligents eux-mêmes pour manger de l'herbe.

MOI.

Et si Dieu te montre, comme il vient de le faire, que c'est son intelligence qui crée et conduit les uns et les autres ?

LE SPECTRE.

Alors j'admettrai que tous les êtres se confondent en Dieu. Mais il restera toujours un être irréductible.

MOI.

Lequel?

LE SPECTRE.

Moi.

(On entend un grand coup de tonnerre.)

SCÈNE XX.

IOA.

« Se mettre en contestation avec le Tout-Puissant,
« est-ce du savoir?
« Que celui qui dispute avec Dieu réponde à cela. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXI.

MOI (à la Morte).

Ne dirait-on pas que Dieu s'adresse à Proudhon en même temps qu'à Job? Nous verrons ce que Proudhon répondra.

LA MORTE.

J'aime mieux entendre ce que dira Job.

SCÈNE XXII.

JOB (s'adressant à Ioa).

« Je suis un misérable. Eh! que te répondrai-je? Je
« mettrai ma main sur ma bouche. »

SCÈNE XXIII.

MOI (à Proudhon).

A ton tour, mon cher Titan !

LE SPECTRE PROUDHON (d'une voix qui insensiblement s'éteint).

Je dirai à Dieu : « Que me fait ta puissance ! Je suis plus juste que toi, et je n'ai pas besoin de toi. »

SCÈNE XXIV.

IOA.

« Ceins tes reins, je te prie, comme un vaillant homme, « et réponds-moi.

« Comment entends-tu casser mes arrêts et me con- « damner pour te justifier ?

« As-tu un bras comme celui de Dieu, tonnes-tu d'une « voix comme la sienne ?

« Revêts-toi de majesté et de grandeur; pare-toi de « gloire et de magnificence ;

« Donne libre cours à ta colère; regarde tout autour de « toi tous les superbes, et abaisse-les ;

« Regarde, dis-je, tous les superbes, et soumets-les, « et écrase les impies dans leurs habitacles ;

« Roule-les tous ensemble dans la poussière, et ense- « velis-les dans le même charnier.

« Moi-même alors je confesserai que ta droite engen- « drera le salut.

« Que celui qui critique Dieu réponde à cela ! »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXV.

LA MORTE.

Vois-tu encore ton fantôme?

MOI.

Il a disparu, il n'a pas senti sa droite assez forte.

SCÈNE XXVI.

JOB (s'adressant à Ioa).

« J'ai plaidé une fois, je n'entends pas répliquer. Tu « parlerais deux fois, que je n'en dirais pas davantage. »

SCÈNE XXVII.

MOI (à part).

Eh! que pourrais-tu dire, en effet, pauvre Job, pauvre Esprit Humain? Tu n'es encore qu'un nain. Attends donc que tu sois arrivé à ta croissance. Mais comment y arriveras-tu, sinon en t'unissant à Dieu, au lieu de t'en séparer?

SCÈNE XXVIII.

IOA.

« Écoute-moi, je te prie, et je parlerai. Je viens de « t'interroger, et je vais t'instruire.

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXIX.

MOI (à part).

J'aurais dû m'en douter... Dieu n'a tant insisté sur sa puissance que pour signaler sa bonté. Il n'a tant vanté ses œuvres passées que pour en induire ses œuvres futures... O brute que je suis, qui n'ai pas compris le sens de son Discours!...

SCÈNE XXX.

IOA.

« Voici! Considère Béhémoth (1), que j'ai fait pour habiter avec toi; il mange de l'herbe comme le bœuf.

« Ses os sont des tuyaux d'acier, ses cartilages des lames de fer.

« Il est, entre les bêtes, le chef-d'œuvre de Dieu, et pourtant celui qui l'a fait lui appliquera son glaive.

« Voici! il boirait tout un fleuve, et il ne se presse pas; on dirait qu'il espère faire couler le Jourdain tout entier dans sa bouche.

« De plus, les monts produisent sa nourriture, et tous les animaux féroces vont prendre là leurs ébats.

« Voici enfin! sa puissance générative est sous ses lombes, et sa faculté réceptive au milieu de son ventre.

(1) L'Éléphant.

« Son membre se dresse comme un cèdre, et les cor-
« dons de ses testicules sont tendus :
« Se couchera-t-il sous les arbustes et dans le secret
« des roseaux, ou dans le limon ?
« Les arbres qui fournissent de l'ombre le couvriront-
« ils assez pour lui servir de voile ? Les saules du torrent
« lui formeront-ils un rempart ?
« Allons ! on s'en fera servir au doigt et à l'œil, et on
« piquera son nez avec la pointe d'un crochet. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXXI.

MOI (à part).

Voilà qui est solide et clair. Qui pouvait empêcher l'éléphant de peupler et de posséder la Terre ? Mais l'Intelligence avait prévu cela. Béhémoth, exposé à toutes les attaques et empêché de se régénérer, sera réduit à servir l'homme.

SCÈNE XXXII.

IOA.

« Tireras-tu de l'eau Léviathan (1) avec un hameçon
« et une ligne ? Tu serais bien adroit d'arriver jusqu'à sa
« langue.

(1) Le Crocodile.

« Imposeras-tu un crochet à son nez, et piqueras-tu sa « mâchoire avec une pointe?

« T'adressera-t-il force prières, et te dira-t-il des dou- « ceurs?

« Fera-t-il alliance avec toi, et te donnera-t-il le droit « de te le vendre à toi-même en servitude perpétuelle?

« Joueras-tu avec lui comme avec un petit oiseau, et « l'attacheras-tu à tes filles?

« Je te parais cruel de l'avoir fait naître! Eh! qui « avant moi a combattu contre lui?

« Qui m'a devancé? Qu'il se nomme celui-là; je lui dé- « cernerai une récompense, et je le proclamerai antérieur « à tous ceux qui sont aujourd'hui sous le ciel.

« Je ne l'épargnerai pas, malgré sa force et l'adresse « avec laquelle il dispose ses attaques.

« Tue-le, et qu'il n'en soit plus question.

« Tu revêtiras une perche de sa peau, et tu décoreras « de sa tête le trident des pêcheurs. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXXIII.

MOI (à part).

O Physiciens, ô Géologues, et *tutti quanti!* quelle vérité est-il résulté de toutes vos découvertes de détail, et à quoi êtes-vous arrivés, sinon à la vérité que Dieu nous révèle, savoir: la Perfectibilité dans la Nature, le Progrès dans le Monde Physique? Montrez-nous, Géologues, montrez-nous bien des monstres dans ce que vous croyez avoir été

le Monde Primitif : des palæotheriums, des mastodontes, des dragons ailés, des crocodiles gigantesques! Dieu vous dit le mot : il les a combattus lui-même, et il ne reste à l'homme qu'à jouir de sa victoire. Apparemment il a fallu passer par là, et il y a eu un moment où la venue du crocodile était un progrès. Ainsi Satan absolu est un rêve; mais Dieu, *l'auteur du Plan*, n'est pas un rêve.

SCÈNE XXXIV.

LA MORTE.

La Voix ne se fait plus entendre.

MOI.

Le Tout-Puissant n'a-t-il rien de plus à nous dire?... Le juste sera-t-il justifié parce que l'Éléphant n'aura pu pulluler et que le Crocodile sera détruit? O Dieu! tu viens de nous montrer la Perfectibilité dans le Monde Physique; montre-nous-la dans le Monde Moral! N'y a-t-il pas là aussi quelque monstre à détruire?

SCÈNE XXXV.

IOA.

« Qui percera le voile dont celui-ci est couvert? Qui « s'approchera de lui avec adresse pour lui mettre un « frein?

« Qui ouvrira les portes de sa bouche? La terreur habite « le cercle de ses dents.

« Toutes les pièces de son armure sont doublées de « fortes plaques d'orgueil scellées hermétiquement.

« Elles sont d'ailleurs si bien ajustées, qu'il ne passe- « rait pas entre elles un souffle d'air.

« Chacune adhère à sa sœur; elles s'imbriquent, et ne « sont pas séparables.

« Quand il remue la tête, la lumière jaillit, et ses yeux « brillent jaune, comme les rayons qui précèdent l'au- « rore.

« De son front partent des globes de feu, accompagnés « d'éclairs.

« De ses narines s'exhale une fumée comme d'une « chaudière bouillante.

« Son souffle rend ignés les charbons, et la flamme sort « de sa bouche.

« Dans son cou réside la force; devant lui fleurira le « deuil.

« Ses mamelles se joignent, et ne forment qu'une masse « trop solide pour palpiter.

« Son cœur est dur comme un roc, dur comme un « fragment de la pierre dont on fait les meules de mou- « lin.

« S'il fait un pas, les plus braves trembleront; s'il me- « nace du geste, ils se purgeront de peur.

« A qui l'attaquera, le glaive, le javelot, la cuirasse, « ne dureront pas longtemps.

« Il estime le fer un roseau, l'airain du bois pourri.

« La fille de l'arc ne le mettra pas en fuite, et les « pierres lancées contre lui avec la fronde se changeront « en tuyaux de paille.

« Les traits des catapultes lui sont comme duvet, et il « se rit des vibrations de la lance.

« Il a pour couche des rayons de soleil, et il s'y vautre « comme dans la boue.

« Il fait bouillonner la Profondeur comme une mar- « mite, il a fait de l'Océan une marmite.

« Derrière lui il laisse une trace; on croirait l'Abîme « un vieillard à cheveux blancs.

« Il n'est point sur la terre domination semblable à la « sienne; il est fait sans crainte.

« Il regarde de haut en bas tout ce qui est sublime, et « il est le roi de tous les fils de l'Orgueil. »

(La Voix Divine s'interrompt.)

SCÈNE XXXVI.

MOI.

Me voilà comme Œdipe devant l'énigme du Sphinx.

LA MORTE.

Ta comparaison a plus de vérité que tu n'imagines.

MOI.

Serai-je donc dévoré, si je ne devine pas?

LA MORTE.

Si tu ne devines pas, tu ne seras pas sauvé.

MOI.

N'ajoutons pas d'autres énigmes à l'énigme principale. Laisse-moi d'abord trouver de quel monstre il s'agit.

SCÈNE XXXVII.

MOI.

Si tu pouvais me redire exactement ce que la Voix Divine nous a fait entendre, cela m'aiderait. Je ne te cache pas cependant que je crois avoir le mot de l'énigme sur les lèvres.

LA MORTE.

Ma mémoire est une table d'airain. Je commence :
« Qui percera le voile dont celui-ci est couvert?... »

MOI (interrompant).

Celui-ci! Il ne s'agit donc plus de Béhémoth ni de Léviathan.

LA MORTE.

« Qui s'approchera de lui avec adresse, pour lui mettre « un frein? Qui ouvrira les portes de sa bouche? La « terreur habite le cercle de ses dents. Toutes les pièces « de son armure sont doublées de fortes plaques d'or- « gueil... »

MOI.

Des *plaques d'orgueil!* voilà qui décide bien des choses. Un animal n'a pas de plaques d'orgueil pour lui servir de peau. C'est d'un Léviathan moral qu'on entend nous parler, d'un oppresseur, d'un tyran, d'un monstre d'orgueil et de cruauté. Continue, je te prie.

LA MORTE.

« Toutes les pièces de son armure sont doublées de

« fortes plaques d'orgueil scellées hermétiquement. Elles « sont d'ailleurs si bien ajustées qu'il ne passerait pas « entre elles un souffle d'air. Chacune adhère à sa sœur; « elles s'imbriquent, et ne sont pas séparables. »

MOI.

On ne s'exprimerait pas ainsi s'il s'agissait d'un homme individuel. Il est évidemment question d'une Corporation. Il s'agit d'une organisation composée de parties distinctes et cependant unies. C'est comme une armée qui a de nombreux régiments et des armes différentes pour se soutenir et agir ensemble dans un même but.

LA MORTE.

« Quand il remue la tête, la lumière jaillit, et ses yeux « brillent jaune, comme les rayons qui précèdent l'au- « rore. De son front partent des globes de feu accom- « pagnés d'éclairs. De ses narines s'exhale une fumée, « comme d'une chaudière bouillante. Son souffle rend « ignés les charbons, et la flamme sort de sa bouche. »

MOI (à part).

Voilà qui est étrange ! cette caractérisation ne m'est pas inconnue. J'ai déjà entendu cela. Voyons ma bonne mémoire ! (A la Morte). Je vais te rendre la monnaie de ta pièce ; écoute à ton tour : « *Il était furieux. Une fumée* « *s'exhalait de ses narines, un feu dévorant sortait de sa* « *bouche, et des charbons en étaient allumés....La splendeur* « *qui était devant lui allumait des charbons de feu.* »

LA MORTE.

Voilà un monstre qui ressemble fort à celui que nous sommes en train de déchiffrer.

MOI.

Un monstre!... Sais-tu qui c'est? C'est le Jéhovah en colère du Cantique de David dans le Livre des Rois (1). La rencontre est curieuse.

LA MORTE.

Impossible!

MOI.

Indubitable. Mais qu'as-tu à t'étonner? Le vrai Dieu, que nous venons d'entendre, a voulu nous signifier qu'il n'est pas le Jéhovah du Cantique attribué à David, qu'il ne ressemble en rien au portrait que les Prêtres font de lui. C'est une protestation très-fine et très-spirituelle, dans le genre de la protestation du Bon Dieu de Béranger :

Si c'est par moi qu'on règne de la sorte.

LA MORTE.

Comment, en pareil moment, débites-tu des impiétés!

MOI.

Il n'y a pas d'impiété dans mes paroles. Les faits sont là. Mais poursuis, je te prie.

LA MORTE.

« Dans son cou réside la force; devant lui fleurira le « deuil. Ses mamelles se joignent, et ne forment qu'une « masse trop solide pour palpiter. Son cœur est dur

(1) *II. Reg.* des Catholiques, ou *II. Samuel* des Protestants, ch. XXII, v. 8-13.

« comme un roc, dur comme un fragment de la pierre
« dont on fait les meules de moulin. »

MOI.

Cela n'est pas difficile à entendre. J'ai devant moi de quoi l'expliquer. O profond Éliphaz, sensible Baldad, spirituel Sophar, que je vois là dans un coin, terrifiés de ce que vous venez d'entendre, vous avez assez montré, j'espère, dans toutes vos invectives contre ce pauvre Job, que votre cœur est dur comme un roc, et que rien ne palpite sous vos mamelles! (A la Morte.) Poursuis, tout va à merveille.

LA MORTE.

« S'il fait un pas, les plus braves trembleront; s'il me-
« nace du geste, ils se purgeront de peur. A qui l'atta-
« quera, le glaive, le javelot, la cuirasse, ne dureront pas
« longtemps. Il estime le fer un roseau, l'airain du bois
« pourri. La fille de l'arc ne le mettra pas en fuite, et les
« pierres lancées contre lui avec la fronde se changeront
« en tuyaux de paille. Les traits des catapultes lui sont
« comme duvet, et il se rit des vibrations de la lance. »

MOI.

Qui peut-on vouloir désigner? Quel est celui ou quelle est celle qui, sans armes apparentes, défie le fer et l'airain? C'est celui ou celle qui a des armes spirituelles, qui traîne Dieu enchaîné à son char, et qui, avec ce spectre de Dieu, enchaîne le Genre Humain prosterné à ses pieds? Poursuis; car cette puissance affreuse donnée à la Bête, comme dit l'Apocalypse, me fait peur à moi-même.

LA MORTE.

« Il a pour couche des rayons de soleil... »

MOI.

Achève.

LA MORTE.

« Et il s'y vautre comme dans la boue. »

MOI.

O Théocratie, telle que l'histoire tout entière t'a montrée, est-il possible de te mieux désigner? (A la Morte.) Continue, continue. Si nous ne brûlons pas, je ne m'y connais point.

LA MORTE.

« Il fait bouillonner la Profondeur comme une mar-
« mite, il a fait de l'Océan une marmite. »

MOI.

Pour le coup il n'y a plus à douter; car nous nous exprimerions de même, nous dirions à l'Église de Rome : « Vous avez fait de la sainteté une marmite; » et nous saurions bien ce que nous voudrions dire.

LA MORTE.

Mais qu'entendras-tu par ceci :

« Derrière lui il laisse une trace; on croirait l'Abyme
« un vieillard à cheveux blancs. »

MOI.

L'Abîme, c'est l'abîme du Passé, où tout vient se perdre et s'engloutir. La trace qu'elle laisse, ce sont ses Annales. Par exemple, le Livre des Rois, où se trouve le

Cantique attribué à David, dont Ioa se moquait tout à l'heure, est-ce de l'histoire? On dirait le radotage d'un vieillard.

LA MORTE.

Pour le peu qui reste, il n'est pas difficile à entendre.

MOI.

Dis toujours. En pareil cas on ne saurait être trop sûr.

LA MORTE.

« Il n'est point sur la terre domination semblable à la « sienne; il est fait sans crainte. Il regarde de haut en « bas tout ce qui est sublime, et il est le roi de tous les « fils de l'Orgueil. »

SCÈNE XXXVIII.

IOA.

« Voici! son espoir sera frustré. Crois-tu qu'A SON « ASPECT il ne soit pas renversé?

« LES AMIS LE TUERONT, ET LES JUSTES LE PARTAGERONT. »

SCÈNE XXXIX.

JOB (avec empressement).

« Jusqu'ici je te connaissais par ouï-dire; mais main- « tenant mon œil te voit.

« Je sais que tu peux tout, et que L'IDÉAL NE SERA PAS
« EMPÊCHÉ PAR TOI.

« J'ai annoncé à l'avance ce que je ne comprenais pas,
« des choses qui m'étaient cachées et que je ne savais
« pas.

« C'est pourquoi je me blâme, et fais pénitence dans la
« poussière et sur la cendre. »

SCÈNE XL.

IOA (à Éliphaz de Théman).

« Ma colère est allumée contre toi et tes deux com-
« pagnons, parce que vous n'avez point parlé de moi
« selon la vérité, comme mon serviteur Job.

« C'est pourquoi maintenant allez prendre sept tau-
« reaux et sept béliers ; puis venez trouver mon serviteur
« Job, et offrez-les pour vous en holocauste.

« Job, mon serviteur, priera pour vous ; et sa prière,
« que j'agréerai, m'empêchera de vous couvrir d'igno-
« minie pour n'avoir point parlé de moi selon la vérité,
« comme mon serviteur Job. »

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ÉPILOGUE.

Je ne sais combien de temps s'écoula.

Hélas! hélas! m'écriai-je revenant à moi-même, si tu es satisfait, Job, moi je ne le suis pas; si ton œil voit Dieu, mon œil ne l'aperçoit pas encore. Je viens d'entendre ce qu'il t'a dit, et je ne suis pas consolé.

Quel est ce monstre roi de tous les fils de l'Orgueil qu'il fallait détruire? La Théocratie. Eh bien, il est détruit. Sommes-nous heureux?

Quel est celui qui devait venir, ton témoin dans le ciel, ton vengeur sur la terre; celui qui devait revêtir ta peau après qu'elle aurait été vidée de tes entrailles; celui vers qui tu voulais marcher comme vers ton prince ou ton principe? Est-il venu? Les Chrétiens le disent, les Juifs

le nient! Es-tu vengé? A-t-il accompli ce que Ioa te proposait de faire? S'est-il revêtu de gloire et de magnificence? A-t-il foudroyé les impies, les a-t-il roulés dans la poudre, et ensevelis tous dans le même charnier?

LA MORTE.

Tais-toi, impie toi-même. Il est venu.

MOI.

Il est venu, oses-tu dire, celui qui devait détruire la Mort! La Mort est-elle détruite?

Celui qui devait régénérer la terre! La terre est-elle régénérée?

Celui qui devait faire que cette terre ne fût plus livrée aux impies!

L'Homme universel qui s'entretenait avec Dieu dans le ciel comme un ami cause avec son ami! le Verbe, l'Intelligence divine, le Tao, le Logos, le Fils ou la Fille de Dieu!...

LA MORTE.

Un seul nom suffit: le MESSIE. Il est venu, te dis-je, et le Vieux Temple a croulé devant lui.

MOI.

Dis devant les armes romaines

LA MORTE.

Non, devant lui, parce qu'il a changé les cœurs et les intelligences.

MOI.

Ah! les cœurs et les intelligences ont de nouveau grand besoin d'être changés!

LA MORTE.

Mais il reviendra; il reviendra sur la terre. C'est alors que la Prophétie tout entière s'accomplira.

MOI.

Hélas! hélas!

La vision avait disparu. Je ne me représentais plus ni Job ni ses amis. Au lieu de la scène vivante, je n'avais plus sous les yeux que le livre, et j'en étais à la dernière page. Je lus :

« Éliphaz de Théman, Baldad de Suèh, et Sophar de « Naama, allèrent donc, et firent comme Ioa leur avait « ordonné; et Ioa agréa la prière de Job.

« Et en outre Ioa eut égard à tous les malheurs de « Job, pendant qu'il priait pour son prochain; et Ioa « voulut que Job possédât au double tout ce qu'il avait « auparavant.

« Tous ses frères, donc, et toutes ses sœurs, et tous « ceux qui l'avaient connu autrefois, vinrent le trouver, « et mangèrent le pain avec lui dans sa maison, et le « consolèrent le plus tendrement qu'ils purent de tout le

« mal que Ioa lui avait fait. Et chacun d'eux lui donna « une brebis, et chacun un anneau d'or.

« Et Ioa bénit les nouveaux temps de Job plus encore « que les premiers; si bien qu'il eut quatorze mille bre- « bis et six mille chameaux, mille paires de bœufs et « mille ânesses. Il eut aussi sept fils et trois filles; et il « nomma la première Iémima, la seconde Késia, et la « troisième Kérenhaphuc. Et il n'y avait point dans toute « la terre d'aussi belles femmes que les filles de Job; « et il leur donna une part d'héritage comme à leurs « frères. »

Je me mis à sourire en pensant aux jolis noms que Job avait donnés à ses filles.

Iémima! me disais-je, mais en hébreu c'est l'azur du ciel; Késia, c'est le cinname, qui a la couleur de l'or et du fruit des Hespérides; et Kérenhaphuc, littéralement boîte de fard, rappelle la rougeur du corail: — le Bleu, le Jaune, le Rouge; les trois couleurs symboliques de l'Égypte, les trois couleurs fondamentales du prisme, les trois couleurs de l'arc-en-ciel.

Et involontairement je pensai à Diderot, à qui l'on reproche, comme une affectation, d'avoir dit que, pour écrire sur la femme, il fallait tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais la voix intérieure que je prenais toujours pour la voix de la Morte : « Te voilà donc, me dit-elle, à la fin de ta lecture comme au commencement! D'abord c'était Voltaire, maintenant c'est Diderot, toujours le Dix-Huitième Siècle.

« Moïse est donc coupable aussi d'avoir trempé sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel, quand il fait

paraître l'arc au moment où les générations de Noé sortent de l'arche.

« Rappelle-toi la Genèse : « L'arc sera dans le ciel « (c'est Dieu qui parle), et je le regarderai : c'est le signe « de mon union avec tous les êtres vivants. Et les fils de « Noé sortirent de l'arche, et ils étaient trois : Sem, Cham, « et Japhet (1). » Pouvait-on mieux indiquer ce que tu appelles la Triade ?

« Mais Moïse n'avait parlé que des trois fils de Noé, ici la Prophétie s'applique à la femme. O toi, le seul de ton siècle qui enseigne la Trinité comme la loi de la Vie, et la Triade comme la loi de l'organisation future du Genre Humain, dans quel aveuglement n'es-tu pas quand tu lis ce que les Prophètes ont enseigné avant toi ! Tu ne reconnais pas les vérités que tu as rencontrées toi-même ! »

Et la Morte, si c'était elle, remua dans mon âme les idées les plus profondes qui aient agité cette âme dans mes aspirations pour le salut du Genre Humain.

Mais cette lumière ne dura que ce que dure un éclair ; et mes ténèbres revinrent quand je lus ces dernières paroles :

« Et Job vécut après cela cent quarante ans, et vit ses « enfants et les enfants de ses enfants jusqu'à la qua- « trième génération. Et Job mourut de vieillesse et ras- « sasié de jours. »

(1) *Gen.*, ch. IX, v. 12-19.

Il mourut de vieillesse! Je le crois bien, me dis-je. Suivant dom Calmet — (et je ne pus m'empêcher d'ajouter avec Voltaire : Calmet, cet homme créé et mis au monde tout exprès pour nous faire rire), — Job avait déjà vécu soixante-dix ans. Il aurait donc vécu en tout deux cent dix ans! On peut bien mourir de vieillesse à cet âge. Mais n'est-ce pas nous dire : « J'ai commencé comme un conteur arabe, et je finis de même. »

Ce n'était donc qu'une fiction, m'écriai-je, ô Isaïe! sublime poète! Mais qui sait si ton Messie n'est pas aussi une fiction?

A cet instant la porte de la chambre s'ouvrit, et je vis entrer un homme qui vint se placer devant moi. Mes regards plongèrent profondément dans sa pensée, et je reconnus Jésus.

Au même moment, un coup de tonnerre retentit, et ensuite la Voix Céleste.

Mais que dit-elle cette fois? J'entendis :

LES CHRÉTIENS L'ONT TUÉ, ET LES SOCIALISTES LE PARTAGERONT.

En vérité, c'était la même Prophétie accommodée aux temps où nous sommes.

FIN DE L'ÉPILOGUE ET DU LIVRE DE JOB.

APPENDICE.

LE JOB DES ÉGLISES, ET LE JOB DE M. RENAN.

LE

JOB DES ÉGLISES,

ET LE

JOB DE M. RENAN.

CHAPITRE I,

OU L'ON PROUVE, PAR LE TÉMOIGNAGE MÊME DE S. JÉROME, QUE CE SAVANT HOMME N'A RIEN COMPRIS AU LIVRE DE JOB.

AU RÉVÉREND GODFRAY,

MINISTRE DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

Jersey, 1859.

Mon cher Révérend,

Vous m'avez défié de prouver que S. Jérôme n'a rien compris au Livre de Job. J'accepte le défi.

Certes, si quelqu'un avait dû comprendre cet ouvrage, c'est ce savant homme, qui s'en est tant occupé, et qui en a publié deux traductions différentes. Eh bien, voulez-vous savoir ce qu'il pensait lui-même et ce que nous devons penser du résultat de ses efforts ? Examinons cela avec toute l'attention qu'un sujet pareil demande.

I.

S. Jérôme nous apprend qu'il existait avant lui une Version Latine de Job, mais que l'auteur de cette version avait jugé à propos d'abréger l'ouvrage de sept à huit cents versets : *Septingenti ferme aut octingenti versus desunt.*

S'il fallait entendre par là sept ou huit cents de nos versets actuels, comme leur nombre total (le Discours d'Élihou compris) ne s'élève qu'à 1070, il faudrait en conclure que cet ancien traducteur avait poussé la licence jusqu'à abréger l'ouvrage des *trois quarts.*

Je ne le crois pas néanmoins.

Je crois qu'il n'en avait retranché qu'un bon tiers, et je me fonde pour cela sur une note assez curieuse que j'ai remarquée à la fin de la Version Syriaque (celle qu'on appelle l'Ancienne, parce qu'il y en a deux, et que celle-là remonte à une assez haute antiquité). Elle dit, cette note, que le Livre de Job se compose de 2253 vers ou versets : « *Absolutus est* « *liber Job justi et illustris, in quo continentur versus* 2253. »

Je conclus de cette note que dans le numérotage actuel, qui est très-récent (ne remontant pour les Bibles Hébraïques qu'à la fin du XVe siècle, quand l'imprimerie fut découverte, et pour les Bibles Latines qu'au milieu du XVIe, à l'époque de Vatable et de Robert Estienne); j'en conclus, dis-je, qu'on a contracté en général deux lignes, ou vers, ou versets, en un seul verset numéroté (1).

---

(1) Cette supposition me semble assez probable. Et, en effet, au temps où fut faite la version syriaque, de même qu'à l'époque de S. Jérôme, les Hébreux employaient-ils ce *comma* dont ils se servent pour indiquer la fin d'un verset, et qu'ils appellent *Soph-pasuk?* Cela n'est pas à supposer.

Il est certain d'abord que dans tous les exemplaires des Synagogues,

Au surplus, que le traducteur antérieur à S. Jérôme eût retranché le tiers seulement ou les trois quarts de l'ouvrage, peu nous importe. Ce qui importe, c'est de savoir pourquoi il avait fait ce retranchement.

Eh! mon Dieu! la chose est bien simple : il supprimait parce qu'il ne comprenait pas.

Ce défaut d'intelligence vous étonne, cher Révérend? Il faut pourtant vous y habituer. Je ne vous garantis même pas que le brave homme en question comprît tout ce qu'il n'avait pas jugé à propos de supprimer.

S. Jérôme ne trouve pas d'expression assez forte pour dire le mépris et le dégoût que lui inspire cette version. Il l'appelle un livre écourté, et auquel on a enlevé des membres: *decurtatus et laceratus;* il compare ses lacunes à la morsure des rats : *corrosus*; enfin il s'emporte jusqu'à dire qu'on ne

---

ce signe n'existait pas plus que les points-voyelles. Le vers ou verset se marquait par un blanc laissé à la fin de la ligne; c'est ce que Maïmonide a démontré par des citations du Talmud.

Il est certain encore que S. Jérôme n'a pas connu les signes des Massorètes, puisqu'il n'en parle jamais, et qu'il parle, au contraire, comme s'il les ignorait. A plus forte raison ne connaissait-on pas de son temps les *Soph-pasuk.*

Enfin, quel a été le motif de cette introduction de deux points l'un sur l'autre au bout de ce que nous appelons aujourd'hui un verset de l'Écriture, sinon de marquer où l'on devait s'arrêter dans la lecture, le sens étant fini ou suspendu. Or, il suffit de considérer le style de Job pour voir que chacun de nos versets actuels est composé, en général, de deux parties, ayant entre elles une certaine symétrie et se pondérant l'une l'autre. On dirait nos alexandrins qui tombent deux à deux, ou un distique latin. D'où il est à conclure qu'on a dû placer le signe de suspension en général après deux vers.

Je hasarde cette conjecture, sans y attacher aucune importance. S. Jérôme, comme nous le verrons tout à l'heure, reconnaît ingénument qu'il n'a pu se rendre un compte exact de la versification des Hébreux, et tout ce qu'on a écrit depuis lui sur ce sujet n'a pas éclairci la matière.

devrait pas ainsi exposer sans pudeur son ordure au public : *fœditatem sui publice legentibus prœbet.*

Pauvre vieux traducteur ! S. Jérôme t'a bien mal traité. N'importe, je veux te défendre.

Tenez ! ce traducteur était peut-être plus sage que S. Jérôme. Quand il ne comprenait pas, il supprimait : autant de gagné pour lui et pour ceux qui le liraient. S. Jérôme, plus audacieux, a voulu refaire sa besogne et combler tous les vides. Mais vous allez voir ce qui en est résulté !

II

Certes, je ne veux pas vous entretenir de toute la controverse à laquelle le texte de l'Écriture avait donné lieu, bien longtemps avant S. Jérôme, entre Chrétiens et Juifs. Vous connaissez probablement ce sujet aussi bien que moi. Il faut cependant de toute nécessité que je touche un mot de l'entêtement ridicule des Chrétiens orthodoxes pour la Version dite des Septante.

Ils avaient adopté avec une foi aveugle le roman d'un Juif helléniste, qui, sous le nom d'Aristée, se disant officier aux gardes du roi Ptolémée Philadelphe, avait écrit une relation, que nous possédons encore, où il raconte :

Comment, l'an 277 avant Jésus-Christ (1), le roi son maître, sur les indications de son célèbre bibliothécaire Démétrius de Phalère (lequel, malheureusement pour l'histoire d'Aristée, n'était pas bibliothécaire de ce prince, bien qu'il l'eût été de son père, mais était alors en exil), désira posséder dans sa bibliothèque les Livres Sacrés des Hébreux ;

Comment, sollicité par Aristée et par deux autres de ses

(1) Suivant l'archevêque Usher, en son traité sur la Version des Septante.

courtisans de faire à ce sujet une libéralité à la nation juive, il racheta 120,000 Juifs réduits en esclavage, avec leurs femmes et leurs enfants, au prix de 660 talents; à quoi il ajouta encore des présents sans nombre pour le souverain Pontife; si bien que, de compte fait, cet exemplaire de la Bible lui coûta cinquante millions de notre monnaie, d'autres disent cent millions; car on ne sait s'il s'agit de talents d'Athènes ou de talents d'Alexandrie;

Comment, pour le remercier, le Pontife lui envoya un exemplaire de ces livres tant désirés, qu'il fit accompagner par une députation de 72 interprètes (6 par chaque tribu idéale, car les tribus n'existaient plus depuis bien des siècles, si elles avaient, toutes du moins, jamais existé);

Et enfin comment ces 72 interprètes traduisirent d'un commun accord, et sans avoir besoin de changer un seul mot, la totalité de ces livres, précisément en 72 jours, Démétrius de Phalère écrivant sous leur dictée (bien qu'il soit avéré qu'il n'y eut d'abord de traduit que le Pentateuque, et que les autres ouvrages mis en grec ne le furent que postérieurement et à différents intervalles).

De là résultait pour les Chrétiens orthodoxes cette croyance que la Version des Septante méritait la même foi (sinon une foi plus grande) que le Texte hébreu, lequel d'ailleurs devenait parfaitement inutile.

S. Jérôme ne partageait pas la crédulité de ses contemporains sur ce point. Sans rejeter ouvertement le récit d'Aristée, il ne croyait nullement à l'origine miraculeuse d'une version qu'il trouvait affreusement imparfaite.

Il traite quelque part de fable l'histoire des cellules où les Septante, renfermés dans l'île de Pharos, auraient fait séparément chacun sa version, et si admirablement que chacune de ces versions se serait trouvée identiquement semblable à toutes les autres. C'était une addition au roman primitif, et qui ne concordait pas même avec le récit d'Aristée; ce qui n'avait pas empêché S. Justin et d'autres pères de l'Église d'amalgamer le tout ensemble. « Je ne sais, dit S. Jérôme,

« quel est le menteur qui a bâti les soixante-douze cellules « d'Alexandrie où les traducteurs *écrivirent tous séparément* « *la même chose* (1). »

Le trait est assez malin pour que nous puissions en conclure que S. Jérôme, s'il avait été libre de s'exprimer, ne se serait peut-être pas contenté de nier les 72 cellules, mais qu'il aurait nié aussi les 72 traducteurs (2).

Quoi qu'il en soit, la version des Septante avait alors une

---

(1) *Préface sur le Pentateuque* et *Deuxième Apologie contre Rufin.*

(2) On ne m'accusera pas, je pense, de faire là une supposition téméraire. On connaît la méthode attribuée à Origène par S. Jérôme, et incontestablement suivie par lui-même. Cette méthode est parfaitement résumée dans cette phrase du jésuite Ribeira, qui avait lu ses ouvrages avec attention : « Satisfait d'avoir ici ou là enseigné ce qui était vrai, « S. Jérôme a coutume, pour la plupart du temps, de suivre les inter- « prétations et les opinions vulgaires, afin de ne point paraître, à lui « tout seul, s'opposer au grand nombre : *Solet sæpe vulgares interpre-* « *tationes et opiniones sequi, ne unus multis repugnare videatur, contentus* « *aut ibi aut alibi quod verum erat docuisse.* » A quoi Richard Simon ajoute : « A moins qu'on ne sache distinguer les temps auxquels « S. Jérôme a composé ses livres sur la Bible, les différends personnels « qu'il avait alors, et enfin les raisons qui l'ont porté à s'exprimer « comme il le fait, on ne trouvera dans tous ses ouvrages que des con- « tradictions manifestes. Ce qu'il a approuvé dans un endroit, il le re- « jette dans un autre. Il loue et blâme la même personne, selon les « différentes raisons qu'il a d'en parler. Tantôt il préfère la Version « des Septante à toutes les autres, et il les considère comme des pro- « phètes ; tantôt *il leur reproche leur ignorance et accable de mépris leur* « *traduction.* Il donne quelquefois à Origène la qualité de premier doc- « teur de l'Église après les apôtres, et copie le plus souvent ses com- « mentaires sur l'Écriture ; mais en d'autres endroits, il le traite comme « un hérétique et comme un des plus grands ennemis de l'Église. Il « fait la même chose à l'égard des Juifs, qu'il avait pris pour ses « maîtres et pour ses directeurs dans l'étude de l'Écriture sainte, etc. » Or, s'il avait attaqué de front le récit d'Aristée, qu'auraient dit *ses chiens*, comme il appelle ses détracteurs dans sa Préface sur Job : « *Au-* « *diant canes mei me in hoc volumine laborasse*, etc. » C'était le cas, ou jamais, d'appliquer sa méthode.

telle autorité parmi les Chrétiens orthodoxes, qu'il ne pouvait d'abord venir à l'esprit de S. Jérôme, s'il traduisait Job, de ne pas le traduire d'après cette version.

Malheureusement ou heureusement il ne pouvait lire le grec des Septante sans avoir aussi devant les yeux le grec d'Aquila, celui de Symmaque, et celui de Théodotion : trois traductions que les Juifs et les Ébionites avaient opposées à celle des Septante.

Et pourquoi ne pouvait-il lire l'une sans lire ou du moins sans être fortement tenté de lire les autres?

C'est qu'il avait l'avantage de posséder un trésor, la fameuse édition qu'Origène, deux siècles auparavant, avait donnée de tout l'Ancien Testament, et qui renfermait, sur six colonnes, et dans cet ordre : 1° le Texte Hébreu en lettres Hébraïques; 2° le même Texte en lettres Grecques; 3° la Version Grecque d'Aquila; 4° la Version Grecque de Symmaque; 5° la Version des Septante; 6° la Version Grecque de Théodotion.

Le but secret d'Origène avait probablement été de faire revenir les Chrétiens de leur ignorance profonde au sujet de l'Écriture Juive; son but apparent, de corriger les omissions, les additions, et les défectuosités les plus évidentes de la Version des Septante, sans pourtant rien changer à son texte; et il avait employé à cet effet un grand nombre de signes très-ingénieux, dans l'énumération desquels je ne prétends pas entrer.

Cet admirable monument de l'ardeur infatigable d'Origène était resté enfoui dans l'oubli pendant une cinquantaine d'années. Ensuite, vers la fin du IIIe siècle, Eusèbe et Pamphile le découvrirent dans la bibliothèque de l'Église de Césarée en Palestine, ou, selon d'autres auteurs, l'y apportèrent de Tyr. A partir de là, les Hexaples, — car on les appelait ainsi à cause de leurs six colonnes (1), — étaient devenus célèbres;

(1) Origène avait d'abord donné une première édition qui n'avait que quatre colonnes (renfermant les quatre Versions sans le texte), et qui,

on s'en tirait des copies, et S. Jérôme avait la sienne. Il l'avait prise lui-même, en se faisant aider sans doute par des copistes, sur le manuscrit d'Origène, précieusement conservé dans la bibliothèque de Césarée.

Il ne put donc traduire Job sur la version des Septante sans remarquer tous les défauts de cette version. Il vit d'abord qu'elle avait, elle aussi, d'immenses lacunes. « Elle en « a partout, dit-il parlant du corps entier de l'Écriture, mais « principalement dans Job. Si vous ôtiez tout ce qu'il a fallu « y ajouter pour la compléter, vous ôteriez le principal : *Si « ea quæ sub asteriscis addita sunt subtraxeris, pars maxima « detruncabitur.* »

Ce n'est pas tout. Il vit que, si elle avait des lacunes, elle renfermait aussi des additions. Et il eut un grand soin, en publiant sa traduction, de marquer, à l'exemple d'Origène, par des étoiles et des obèles, ce qui manquait dans les Septante et ce qui s'y trouvait de trop.

Mais je m'imagine, et vous serez, j'en suis sûr, de mon avis, que ce fut surtout la comparaison qu'il ne pouvait s'empêcher de faire, à chaque ligne, entre l'interprétation des Septante et celles d'Aquila, de Symmaque, et de Théodotion, qui finit par remplir son esprit de doute et d'incertitude.

Le fait est que quand il eut terminé et publié ce travail, il se trouva si peu satisfait, qu'il résolut de remonter à la source, et d'entreprendre une traduction qui serait faite uniquement d'après l'original Hébreu.

Voilà, certes, une résolution énergique. Mais connaîtra-t-il

à cause de cela, fut appelée *Tétraples*. Sa seconde édition prit, comme je le dis, le nom d'*Hexaples*. Cependant on la trouve aussi quelquefois désignée sous celui d'*Octaples*, parce que, pour certains ouvrages de l'Écriture, outre les traductions d'Aquila, de Symmaque, des Septante et de Théodotion, elle renfermait encore tantôt une, tantôt deux autres versions, et même quelquefois trois, mais plus ordinairement deux, qu'on appelait la cinquième et la sixième Versions Grecques.

mieux Job, quand il l'aura lui-même traduit directement de l'Hébreu ?

III.

La Préface qu'il a mise en tête de sa traduction d'après l'Hébreu va commencer la réponse.

D'abord il ne nous cache pas que cette version lui donna des peines infinies, et qu'il fut obligé d'y employer tout ce qu'il avait de perspicacité et de connaissances acquises. Il s'excuse, par avance, du médiocre résultat de tant de travail et de soins : « Il faut que l'on sache, dit-il, que ce livre passe, « même parmi les Juifs, pour n'être pas de droit fil et être « fort glissant (*obliquus et lubricus*), ce que les Grecs ap- « pellent *figuratif* ou à double sens (ἐσχηματισμένος), quand on « dit une chose et qu'on en pense une autre. C'est comme « une murène ou une anguille que vous tiendriez dans vos « mains; plus vous la serrez, plus vite elle vous échappe. »

Il ajoute que ce qui complique la difficulté, c'est que la presque totalité de cet ouvrage est écrite en vers :

« Ce sont des vers hexamètres, dit-il, composés de spon- « dées et de dactyles, entremêlés seulement de vers d'une « autre mesure ; » et, s'avouant incapable de pouvoir déterminer exactement cette métrique, il croit devoir citer les témoignages de Philon, de Josèphe, d'Origène, et d'Eusèbe de Césarée, pour prouver qu'en effet une partie des livres des Hébreux sont écrits en vers.

Puis il raconte que, voulant se faire aider dans ce travail Herculéen, il eut recours à un Juif de Diospolis ou Lydda, lequel passait pour incomparablement habile ; et il remarque, par parenthèse, que ce Juif se fit payer fort cher ses explications. « J'ignore, dit-il, si, avec toute sa science, j'ai ap- « pris quelque chose de lui ; ce que je sais, c'est que, malgré « son secours, je n'ai pu m'expliquer que ce que j'avais déjà « compris de moi-même. »

Voilà assurément qui est remarquable. Au quatrième siècle de l'ère Chrétienne, un Juif qui passait pour le premier de sa nation dans l'intelligence du texte de l'Écriture (*qui apud Hebræos primus haberiputabatur*) ne peut prêter aucune aide pour entendre le Livre de Job ! Ce livre est donc indéchiffrable !

Mais arrivons au jugement que S. Jérôme porte de sa traduction, et remarquez bien, mon cher Révérend, les termes dont il se sert :

« Cette translation, dit-il, ne suit aucun des anciens inter-« prètes; mais, d'après l'Hébreu, l'Arabe, et de temps en « temps le Syriaque, elle rendra tantôt les mots, tantôt le « sens, tantôt les deux à la fois : *nunc verba, nunc sensum,* « *nunc simul utrumque resonabit.* »

Qu'est-ce à dire ? et pourquoi ces trois catégories ?

Dans la première, nous aurons les mots, mais non pas le sens. Dans la seconde, nous aurons peut-être le sens, mais nous ne serons jamais sûrs de l'avoir. Enfin il y aura des cas où l'on nous promet à la fois le sens et les paroles. S. Jérôme aurait dû nous dire le nombre de ces cas.

Cette distinction, je le sais, rappelle celle que l'on faisait entre les trois versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion. Le premier, disait-on, s'était attaché servilement à la lettre, et rendait mot à mot, autant qu'il pouvait. Symmaque adopta la route opposée, et donna dans ce qu'on appelle la traduction libre. Théodotion prit le milieu; il ne se rendit pas esclave des mots, ni ne s'en écarta pas trop non plus. Le système de ce dernier avait obtenu la préférence, aux yeux de tous les bons juges. Origène l'avait préconisé, et S. Jérôme était de l'avis d'Origène. Pourquoi donc n'a-t-il pas suivi l'exemple qui lui paraissait préférable ?

On comprend d'ailleurs ces trois systèmes de traduction pris chacun séparément; mais vouloir les réunir dans une même traduction, cela ne se comprend pas.

S. Jérôme aurait dû être plus franc, et dire, en rappelant ces trois systèmes : « Quand je n'ai aperçu aucun sens, j'ai

pris la méthode d'Aquila. Quand, à travers des mots qui pouvaient exprimer tout autre chose que ce que j'y voyais, j'ai cru découvrir un sens, j'ai pris la méthode de Symmaque. Enfin, dans quelques cas, je crois avoir eu le même bonheur que Théodotion. »

En définitive, il n'était pas plus fier de sa traduction d'après l'Hébreu que de sa traduction d'après les Septante; et c'est ce qu'il laisse voir à la fin de sa Préface, où, au lieu de dire: « J'ai la conviction que ma traduction d'après l'Hébreu est exacte et fidèle, » il n'ose pas la mettre au-dessus de celle qu'il avait faite d'après les Septante, et s'exprime ainsi: « Je vous ai donné deux traductions, une d'après les Sep-« tante, une autre d'après l'Hébreu: Que chacun choisisse « celle qui lui plaira davantage : *Eligat unusquisque quod « vult.* »

IV.

Vous pouvez déjà préjuger que S. Jérôme n'a pas atteint le but qu'il s'était proposé, de voir clair à la fin dans le Livre de Job!

Sa traduction d'après l'Hébreu subsiste: c'est notre Vulgate (1), et assurément elle est aussi respectable et aussi utile que toute autre. Mais, si elle avait paru suffisante aux Hébraïsants, pourquoi tant de traductions qui en diffèrent plus ou moins à tous les versets, et souvent comme le jour et la nuit? Pourquoi la version de Pagnin, celle de Léon de Juda, celle de Bibliander, celle du cardinal

(1) Comme les éditions de la Vulgate étaient remplies de fautes que chacun corrigeait à sa manière, le Concile de Trente ordonna qu'on en ferait une nouvelle édition corrigée, afin de garder l'uniformité dans toutes les Bibles Latines. Sixte-Quint entreprit le premier ce travail, qui fut continué après sa mort. C'est ce qu'on appelle la Réformation de Sixte V et de Clément VIII.

Cajetan, et vingt autres? Pourquoi les notes d'Arias Montanus et celles de Vatable? Pourquoi tant de commentaires depuis les Expositions de S. Grégoire le Grand jusqu'aux savants livres de Pineda et de Balduc, sans parler de Mercier, de Codurque, et des essais plus modernes?

N'est-il pas évident que cette obstination des traducteurs et des commentateurs est une preuve que S. Jérôme a complétement échoué?

Car, d'une part, concevrait-on tant d'existences consumées à traduire Job, si S. Jérôme l'avait traduit? tant de cervelles embrouillées par ce livre jusqu'à en perdre la raison, si S. Jérôme en avait donné le sens?

Et, d'autre part, n'est-il pas certain que s'il avait produit au moins un embryon, et comme un premier canevas susceptible d'être avantageusement modifié, tant de savants hommes, après lui, auraient si bien perfectionné son œuvre qu'il ne serait plus question aujourd'hui de la Vulgate que comme d'une ébauche, et qu'on ne la conserverait qu'à titre de monument? Mais non! comme je le disais tout à l'heure, la Vulgate est aujourd'hui même aussi utile et aussi respectable que toute les versions ses rivales. Ce Livre de Job, voyez-vous, c'est le tonneau des Danaïdes! tous y ont versé leur science, et le tonneau est encore vide. D'où je tire un nouvel argument contre S. Jérôme. Si son impuissance a préparé celle de ses successeurs, l'échec de ces derniers n'en signale que mieux le naufrage de celui qui leur avait ouvert la route.

Mais je ne veux pas me contenter de toutes ces raisons indirectes, quelque probantes qu'elles soient. Si S. Jérôme s'est montré lui-même presque honteux de sa traduction, je n'en veux rien conclure. Si on a fait après lui tant d'autres versions sur l'Hébreu, qui sont la négation de la sienne, je n'entends pas profiter de ce désaccord. Enfin de tant de Commentaires in-quarto et in-folio que vous pouvez contempler sur les rayons des bibliothèques, et qui se réfutent les uns les autres, je ne prétends pas non plus tirer un

argument. Non; je veux épauler ma thèse plus solidement et la fonder sur des arguments directs et invincibles.

V.

Ma démonstration sera simple et sans réplique; elle portera sur le style et sur les idées; elle embrassera la forme et le fond.

Quant à la forme, S. Jérôme s'est toujours imaginé que le style du Livre de Job était on ne peut plus mystérieux, plein d'ambages, plein de mots à double entente.

Il est impossible, en effet, d'expliquer autrement le passage que je vous citais tout à l'heure, où il qualifie ce style d'*obliquus* et de *lubricus*, et où il le compare à une anguille qu'on ne peut presser dans les doigts sans qu'elle échappe. Mais cette conviction éclate encore mieux peut-être dans ses Épîtres Familières.

Écrivant à un de ses amis nommé Paulin, il passe en revue différents ouvrages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et dans cette revue il place Job immédiatement après le Pentateuque. Or comment le caractérise-t-il? Il l'appelle simplement « un modèle de patience; » ce qui, pour le dire en passant, prouve la pauvre idée qu'il se faisait du fond et de la trame générale de ce livre. Puis il ajoute: « Que de mystères « n'embrasse-t-il pas dans son discours! Il commence en « prose, se développe en vers, et finit en prose. Il suit exac« tement toutes les règles de la dialectique, procédant par « la proposition, l'assomption, la confirmation, et la conclu« sion. Il n'y a pas un mot dans ce livre qui ne soit plein de « plusieurs sens: *Singula in eo verba plena sunt sensibus.* »

Or, comme il y a peut-être dans ce livre vingt ou trente mille mots, il en faudrait conclure, si l'on prenait à la lettre l'assertion de S. Jérôme, et à ne compter que deux sens différents par chaque mot, qu'il y aurait au moins *cinquante mille sens divers!*

Mais non, dira-t-on, S. Jérôme veut parler des Révélations contenues dans cet ouvrage. En ce cas, pourquoi dit-il : « Il « n'y a pas *un mot* dans ce livre qui ne soit plein de plusieurs « sens. » Vous voyez bien qu'il veut parler des mots. C'est toujours le style, ce style « qui n'est pas de droit fil et qui est fort glissant, » qu'il entend signaler.

Et en effet, de toutes les Révélations qui peuvent être contenues dans le Livre de Job, il n'en a jamais fait remarquer qu'une seule : c'est dans cette même Lettre à Paulin. Or il se trouve, par malheur, que celle-là est, de son aveu, exprimée dans les termes les mieux appropriés et les plus manifestes : « *Et, ut de cœteris sileam, resurrectionem corporum sic pro-* « *phetat, ut nullus de ea vel manifestius, vel cautius scrip-* « *serit.* »

Ainsi, vous le voyez, je vous accorderais ce que vous m'objectez, que vous n'y gagneriez rien.

Assurément S. Jérôme entend parler des sens mystérieux qu'il soupçonne dans ce livre ; là n'est pas la question. Mais où en met-il le mystère ?

Il sent qu'il y a une infinité de choses qui lui échappent ; et, ne pouvant se rendre compte d'un pareil phénomène, il suppose que l'ambiguïté des mots en est cause. De là cette assertion qu'il y a dans ce livre autant de mystères que de mots, parce que chaque mot est *plein de plusieurs sens*. Et pourtant, de tous ces mystères, quand il parvient à en démêler un (que, par parenthèse, il démêle fort mal), il est forcé de convenir que personne n'a jamais parlé plus clairement ni avec des termes plus exacts.

Je me permettrai une comparaison.

Comme un lion qui, piqué d'un taon, s'agiterait sans pouvoir découvrir son ennemi, S. Jérôme ne sait à quoi s'en prendre de l'obscurité terrible qui l'enveloppe. Malheureusement pour lui, il s'en prend au style.

On dirait, en vérité, qu'en écrivant sa Lettre à Paulin, il se souvenait de la peine que sa traduction lui avait donnée, et

de l'embarras qu'il avait eu pour attribuer un sens à chacun des mots.

Ou plutôt la chose est si évidente, il est tellement vrai que ce souvenir l'obsède encore, qu'il n'y a pas à douter de ce rapprochement.

Eh bien, non! ce n'est pas dans les mots, ce n'est pas dans le style que reposait le mystère de ce Livre. Jamais style ne fut à la fois plus énergique et plus simple. Les plus lucides des philosophes ne sont pas plus lucides; Descartes n'est pas plus clair, Pascal non plus. Jamais aussi poète ou penseur inspiré n'a parlé un langage plus facile à comprendre; car la vraie inspiration est toujours claire. Jamais Rousseau, jamais Byron, n'ont eu des accents plus facilement intelligibles. Sans doute ce qu'il y a dans ce livre, et ce qui n'est dans aucun autre au même degré, c'est que l'Art y est adéquat à la Philosophie, ne formant ensemble qu'un tout aussi vivant que la Vie même. Mais la lumière, une lumière que je ne peux m'empêcher d'appeler divine, ruisselle partout et de partout.

Si S. Jérôme avait dit: « Il y a dans ce livre une foule de pensées profondes, exprimées de la façon la plus laconique, quoique toujours clairement; » s'il avait ajouté: « Ce livre, d'ailleurs, est tout symbolique; car non-seulement le sujet est une parabole, mais cette parabole, dans son développement, revêt les aspects les plus divers; » s'il avait dit encore: « Le même art qui se manifeste dans le plan et dans toute la suite de l'ouvrage, et qu'on pourrait appeler *l'art du Symbole et de l'Hiéroglyphe,* se montre aussi dans le style; » si, dis-je, il s'était exprimé ainsi, il aurait dit la vérité, et nous admettrions avec lui que le style de ce livre, quelque resplendissant de clarté qu'il soit, est plein de mystères.

Mais il a cru que le mystère était dans les mots, dans l'ambiguïté des mots! Quelle erreur!

Cette obstination de S. Jérôme à supposer obscur un style qui est la limpidité même prouverait à elle seule qu'il n'a rien compris à ce livre. Car comprend-on un livre quand on n'en

comprend pas le style? Autant vaudrait demander: Comprend-on un livre sans le comprendre?

Mais la preuve que j'ai annoncée devient bien plus forte encore, si nous passons de la forme au fond.

VI.

Quand vous aurez lu Job, le *vrai Job*, mon très-cher Révérend, vous saurez que ce n'est pas une histoire, mais un poème métaphysique, sous forme de drame, et le plus grand de tous; — qu'il ne s'y agit pas d'un homme en particulier, mais de l'Homme en général; — qu'on y traite le problème du Mal et celui de la Vie Future comme jamais philosophe, fût-ce Platon ou Leibnitz, n'a su les traiter; — que la vraie solution de ce double problème y est en partie donnée; mais qu'elle n'a pu être donnée sans passer à travers tous les abîmes du doute; — que la nature de Dieu et la nature de l'homme, parties intégrantes de ce double problème, sont touchées dans ce livre avec plus de franchise et de hardiesse qu'elles ne l'ont jamais été dans tous les livres des sceptiques; — que jamais l'athéisme, inspiré par la conscience du juste et la vue du mal, n'a eu des accents plus fiers et des ironies plus sauvages; — et que jamais la religion, soutenue par l'esprit de prophétie, n'a eu plus de sublimité et de profondeur.

Vous saurez encore, après que je me serai expliqué à cet égard (1), qu'incontestablement ce livre est d'Isaie, que c'était le livre par excellence des Esséniens, l'Évangile avant l'Évangile, le prototype de la prédiction du Messie, et le nœud, sinon l'origine, de toute cette Tradition que l'on appelait LES PROPHÈTES, et qui se distinguait de la LOI tout en se ratta-

---

(1) Dans les MYSTÈRES DE LA BIBLE, où se trouvera fondu le Commentaire sur Job annoncé dans mon Avant-Propos.

chant à Moïse par un lien secret; vous saurez enfin que ce livre est LE GERME PRIMITIF DU CHRISTIANISME. Vous saurez cela, dis-je, et vous le saurez de la façon la plus incontestable.

Vous n'auriez pas même besoin de mon Commentaire à ce sujet; car pour tout esprit éclairé, ces vérités, et beaucoup d'autres, sont marquées en traits éclatants dans le Livre lui-même.

Eh bien, S. Jérôme a-t-il vu de tout cela quelque chose?

Une dernière citation va répondre.

S. Jérôme a mis un *Argument* en tête de sa Traduction, c'est cet Argument que je vais alléguer.

Certes, si cet Argument me donne raison, je ne puis rien de plus péremptoire. Quand un philosophe ou un théologien prend la peine de formuler ce qu'on appelle un Argument sur un livre, il dit son dernier mot sur ce livre.

Donc, nous allons voir le dernier mot, c'est-à-dire la pensée la plus profonde et le résumé de toutes les pensées de S. Jérôme sur Job.

Or l'Argument en question débute... vous en douteriez-vous ?.... par la *généalogie de Job !!!*

Oui, il a pris le drame de Job tout aussi petitement, tout aussi crédulement que possible. Il a ajouté foi à l'existence d'un personnage historique nommé Job ! Il y a plus : trompé par les Septante (1), il a cru que ce personnage avait été le Iobab mentionné dans la Genèse, le Iobab de la génération supposée d'Ésaü, et le cinquième par cette filiation depuis Abraham. Il commence donc son Argument par répéter la fable des Septante (fable dont je ferai connaître le motif), et il expose gravement la généalogie et même la descendance de Job, petit-fils d'Ésaü et l'un des princes de l'Idumée.

---

(1) Ou plutôt par la Grande Synagogue, qui ne permit la publication de l'œuvre d'Isaïe qu'avec d'infinies précautions. Voyez ce que je dis plus loin (pages 243 et suiv.) sur l'Addition attribuée aux Septante, dans mes Remarques sur la Version de M. Renan.

Ce fait seul ne prouve-t-il pas qu'il avait sur les yeux, ainsi que je ne cesse de le répéter depuis le commencement, un épais bandeau ? C'est comme si quelqu'un, devant la *République* de Platon, allait, d'après une imposture, soutenir que ce livre appartient à l'époque d'Ogygès ; et c'est aussi comme si quelqu'un, devant le livre de Rabelais ou celui de Cervantès, prétendait sérieusement que Gargantua et don Quichotte sont des personnages réels ! Mériterait-il quelque confiance, l'homme qui se blouserait ainsi ?

Mais soyons généreux, généreux jusqu'au bout. Supposons que S. Jérôme ait été obligé de payer tribut à la crédulité des moines de son temps. Ou bien mettons qu'il a cru devoir conserver cette tradition comme une tradition, n'osant pas la révoquer en doute, mais sans trop y croire. Ou bien enfin excusons-le sur ce motif que le piége tendu par les Septante (1) était si bien tendu, qu'il lui était impossible de n'y pas tomber. Oublions donc ce malheureux début, et venons au plus certain. Demandons à S. Jérôme : « Vous avez lu ce livre, vous l'avez étudié, et traduit par deux fois : que signifie-t-il, quel en est le sujet, quelle question y est traitée ? »

Voici le commencement de sa réponse :

« La question traitée dans ce livre est de savoir si, de par « Dieu, il arrive du mal même aux gens de bien : *In hoc libro « hæc quæstio tractatur, anne etiam probis a Deo malum ac- « cidat.* »

Je me vois malheureusement obligé de répondre à S. Jérôme que ce n'est point là du tout la question traitée dans ce livre. Non, il ne s'agit pas dans ce livre de savoir si Dieu envoie du mal même aux plus vertueux. Il est trop sûr qu'il leur en envoie, et beaucoup, puisque Job soutient constamment que « la terre est livrée aux impies. » Mais il s'agit de savoir si les choses continueront toujours sur ce pied, ou s'il y aura remède; ce qui est une question bien différente.

(1) Ou par la Grande Synagogue.

L'indication du sujet telle qu'elle est donnée par S. Jérôme est donc tout à fait erronée.

Comment a-t-il pu se tromper ainsi sur la question? Je vais essayer de vous le faire comprendre.

Il s'agit dans ce livre, comme je vous l'ai déjà dit, d'une Parabole, et le texte même le proclame; car il y a deux chapitres au moins qui commencent ainsi: *Addidit quoque Job, assumens Parabolam suam* (c'est la traduction même de S. Jérôme). Puis donc qu'il y a une question traitée dans ce livre, elle ne saurait être traitée autrement qu'en parabole, c'est-à-dire conformément au symbole que l'auteur a choisi pour incarner la vérité qu'il veut révéler.

Or Job est le sujet de cet Apologue; il représente les gens de bien, ou, pour mieux dire, l'humanité souffrante. Qu'arrive-t-il donc? Les maux pleuvent sur Job, et Job se plaint.

Mais il ne se plaint pas uniquement pour se plaindre. Il se plaint pour annoncer la fin du mal, la venue de l'Humanité sur la terre, de l'Essence Humanité, du Messie. (La prophétie du Messie, en effet, du Messie considéré comme une incarnation divine particulière dans un homme particulier, n'a été que la période *fétale* de la Révélation que nous annonçons nous-mêmes aujourd'hui.)

S. Jérôme, au lieu de voir l'espérance de Job, n'a vu que sa plainte; et comme cette plainte se rapporte à des maux actuels, il en a conclu que la question était telle qu'il la pose.

Il est étrange qu'un Chrétien comme S. Jérôme n'ait pas compris cet Apologue. Job dit absolument comme Jésus, dont il était l'image, ou qui a été son reflet (je n'entre point pour le moment dans cette discussion): « Mon royaume n'est pas de ce temps, mais il viendra. » Si donc la question paraît débuter d'abord sous cette forme: *Dieu envoie-t-il du mal même aux gens de bien*, elle se transforme peu à peu, à mesure que le symbole se développe, pour devenir : *Dieu enverra-t-il toujours du mal même aux gens de bien;* en d'autres termes: *La terre sera-t-elle toujours livrée aux impies?* et au fond c'est cette question qui fait le sujet du livre.

S. Jérôme a pris l'écorce du sujet pour le sujet même, comme tout à l'heure il prenait la parabole pour une histoire réelle : c'est toujours la même erreur.

VII.

Dès que S. Jérôme n'a pas compris la question, nous pourrions déjà en conclure que la façon dont cette question est développée et mise en forme dans le livre a dû également lui échapper ; cela est assez évident. Toutefois, pour juger en parfaite connaissance de cause, il faut nous en assurer.

Continuons donc.

Le sujet indiqué (et très-mal indiqué, ainsi que nous venons de le voir), S. Jérôme expose en ces termes la part de Job dans la discussion : « Job donc soutient obstinément « que Dieu, même sans cause, et seulement pour sa gloire, « fait souffrir les gens vertueux : *Hic firmissime perstat Job « quod Deus, etiam sine causa, solummodo in laudem suam, « puniat probos.* »

Je me vois encore obligé, non sans regret, de donner à cette assertion le démenti le plus formel.

Non, il n'est pas vrai que Job soutienne que Dieu, *pour sa gloire*, fait souffrir les gens de bien, et qu'il explique ainsi, dans un excès de ridicule dévotion, le mal qui règne sur la terre. Loin de là, il fait d'abord profession de ne pas savoir pourquoi cette affliction envoyée aux bons. Il presse et, si j'ose employer cette expression, il persécute la Divinité à cet égard, jusqu'à ce point que, sous prétexte de se présenter au tribunal de Dieu, il cite Dieu lui-même au tribunal de l'homme.

Il est vrai que Job soutient qu'il est innocent, et que Dieu, sans cause, l'a affligé. Mais il s'en faut que cette affirmation le conduise à l'absurde théologie que S. Jérôme lui prête. Que conclut-il en effet des souffrances qui le frappent injustement ? Je vous l'ai déjà dit, il en conclut une vie future. Voilà ce que S. Jérôme aurait dû signaler, et ce qu'il ne si-

gnale pas. S. Jérôme prendra-t-il donc toujours l'ombre pour le corps ?

Et remarquez, mon cher Révérend, combien se tromper aussi fondamentalement sur la thèse de Job a de gravité ! Car c'est marcher à pieds joints sur le livre même, puisqu'en définitive ce livre, dans son essence, c'est la thèse de Job.

Mais continuons.

Après Job viennent les autres personnages. S. Jérôme poursuit ainsi :

« A cela » (c'est-à-dire à l'opinion qu'il vient de prêter faussement à Job), « à cela s'opposent ses amis, qui, dans de « prolixes discours, veulent lui persuader que Dieu est trop « juste pour affliger l'honnête homme, et que, s'il frappe « quelqu'un, il faut nécessairement en conclure que ce quel- « qu'un a péché. En quoi ils montrent qu'ils jugent très-char- « nellement de Dieu et de sa justice, comme si Dieu était ab- « solument tel que sont les hommes, et ses jugements tels « que les jugements des hommes. »

Vous me trouverez bien impertinent ; mais je ne puis m'empêcher de rire quand je vois un aussi grand homme que S. Jérôme attrapé d'une telle façon, et, pour employer l'expression vulgaire, volé comme dans un bois ! Ah ! s'ils n'avaient que les pensées dont S. Jérôme les gratifie, ces honnêtes gens auxquels il reproche seulement d'être trop charnels, ils ne seraient pas si coupables. Certes il n'y a pas deux justices ; et s'ils soutenaient que la justice de Dieu ne peut pas être en opposition avec celle que Dieu lui-même révèle à notre conscience, ils penseraient absolument comme Job. Mais, au fond, savez-vous ce qu'ils pensent ? Ce sont d'infâmes hypocrites. Tandis que Job cherche la Providence divine, en faisant semblant de ne pouvoir la découvrir, afin de mieux la révéler au dénoûment, eux ils sont d'avis qu'il n'y a ni Dieu ni Providence ; que le Créateur est aussi imparfait que la créature, et que toutes les choses de la terre sont abandonnées au hasard. C'est la doctrine qu'Eliphaz, un d'entre eux, exprime d'abord à mots couverts, ensuite le plus crûment du

monde. Ils voient donc le Mal tout aussi bien que Job, mais ils le nient hypocritement. Pourquoi ? Parce qu'ils sont le Sacerdoce, et que le dogme des peines et des récompenses actuelles fait bouillir leur marmite, suivant l'expression même dont Job se sert.

Ils sont le Sacerdoce ! Je viens de dire le secret de la chose ; oui, ils sont à eux trois le Sacerdoce Juif, et S. Jérôme ne s'en est pas douté ! Pourtant rien de plus manifeste, de plus incontestable. C'est ce qui résulte de tous les détails, comme du fond du livre. Car ce fond, que S. Jérôme n'a pas même entrevu, est la lutte du dogme du Messie contre le Dogme des peines et des récompenses actuelles ou temporelles, constituant la justice de Dieu, suivant l'antique Sacerdoce. Dans cette bataille *Messianique*, Job représente le dogme Messianique ; Eliphaz, Baldad et Sophar représentent le Sacerdoce.

Si leurs discours sont prolixes, — Voltaire était du même avis que S. Jérôme : « Avoue, ami Job, que tu étais un grand « bavard, mais tes amis l'étaient davantage, » — ou plutôt si ces discours se répètent, c'est pour mieux représenter l'obstination de ce vieux Sacerdoce (1). Tandis que Job développe sa prophétie avec des ressources toujours variées, eux répètent contre lui les mêmes anathèmes.

J'ai hâte de finir cette critique.

Après s'être trompé si complétement sur la nature de l'ouvrage, sur la question qui y est traitée, et sur les opinions des interlocuteurs, S. Jérôme sera-t-il plus heureux en nous parlant de la conclusion ? Ce serait merveille.

Écoutons-le pourtant jusqu'au bout :

« Job, dit-il, comme un homme dans les angoisses de la « mort, et par un effet de la fragilité humaine, parle trop

---

(1) Ces Discours paraissaient d'autant plus prolixes qu'on n'en comprenait pas le sens. Voyez ce que je dis plus loin à ce sujet dans mes Remarques sur la Version de M. Renan.

« contre Dieu (*nimium contra Deum loquitur*), et pèche dans « l'affliction, tout en soutenant qu'il n'a pas mérité de pa- « reilles souffrances, comme cela était vrai en effet. Enfin « Dieu juge que ce que Job a dit contre Dieu dans son afflic- « tion, il l'a dit injustement ; mais que ce qu'il a affirmé de « son innocence contre ses ennemis, il l'a dit avec raison. »

Il est satisfaisant pour moi que S. Jérôme termine ici son appréciation ; car je n'aurais pas le courage d'en traduire une ligne de plus.

Ah ! malheureux S. Jérôme ! Comment a-t-il pu supposer que la Divinité était intervenue tout exprès pour rendre un jugement aussi niais, un jugement qui consiste à prononcer que Job, lequel était innocent, a eu raison de dire qu'il était innocent, mais qu'il a eu tort d'être trop vif dans ses propos contre Dieu ? J'imagine qu'il avait les joues rouges de honte, ce grand saint, quand il se voyait, faute d'intelligence, forcé de réduire ce livre mystérieux à une conclusion si pitoyable ! Lui qui savait ses poètes, et qui les cite quelquefois, il devait se souvenir du :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Mon aimable Révérend, quand vous aurez vu le parfait accord de Ioa avec Job, et combien Ioa approuve les hardiesses de ce pauvre Job, vous trouverez S. Jérôme horriblement ridicule.

VIII.

Ma preuve est faite ; elle est complète, trop complète même.

J'ai prouvé :

1° Que S. Jérôme n'a pas compris que ce livre était un Symbole, mais, comme un enfant, a attribué une vérité historique à une pure création de l'imagination ;

2° Qu'il n'a pas compris le sujet, et n'a pas même soupçonné

de quoi il est question dans ce grand et sublime ouvrage; — qu'il n'y a vu en aucune façon la lutte du Sacerdoce et de la Prophétie, bien que cette lutte respire à toutes les pages; — qu'il n'y a pas même vu (chose inconcevable!) la prédiction du Messie, bien qu'il y ait signalé (très-incorrectement) la prédiction de la Résurrection;

3° Qu'il n'a pas compris davantage les caractères des personnages mis en scène; qu'il a fait de Job un dévot imbécile, et pris d'abominables hypocrites pour des hommes sincères, et des athées pour des saints;

4° Qu'il a attribué à ce chef-d'œuvre de l'esprit humain une conclusion véritablement stupide.

J'avais démontré antérieurement:

Qu'il n'a pas plus compris le style que le fond de l'ouvrage, puisqu'il a déclaré ce style obscur, tandis qu'il n'y en a pas de plus clair.

Et j'avais prouvé aussi:

Qu'il a amplement confirmé sa parfaite cécité à l'égard de ce livre par sa Traduction, que tous les savants, bien qu'ils ne comprennent pas Job mieux que lui, s'accordent à regarder comme fautive d'un bout à l'autre.

J'ai prouvé tout cela, et néanmoins je vous entends; vous me dites:

Il savait l'Hébreu pourtant!

— Oui, comme on peut savoir cette langue; je vous accorde très-volontiers ce que lui refusent quelques Hébraïsants modernes, qui n'ont appris peut-être, je devrais dire certainement, l'Hébreu que grâce à lui.

— Et il était plus près des sources que nous.

— Vous avez vu que les Juifs de son temps n'ont pu lui être d'aucun secours en cette occurrence.

— Ainsi le saint le plus savant sur la Sainte Écriture n'aurait rien entendu au livre qu'il a le plus étudié!

— Je pense vous l'avoir démontré.

— Et sa Traduction....

— Utile et respectable, comme j'ai eu soin de vous le dire,

mais semblable au *Thohoù Wabohoû* d'avant la Création, quand l'obscurité régnait encore et que l'esprit de Dieu était porté sur les eaux.

— Quelle contradiction!

— Aucune. A défaut des versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion, qui ont péri, la Vulgate nous les représente. Elle nous représente au moins ce que S. Jérôme a compris ou n'a pas compris à travers ces versions. En outre, elle a puissamment contribué à conserver l'intelligence de l'Hébreu, et à en fixer le glossaire. Mais cela n'empêche pas qu'elle fourmille de faux-sens et de contre-sens, et qu'à la lecture elle ne présente autre chose au lecteur stupéfait qu'un galimatias double.

— Et vous, qui ne savez peut-être pas l'Hébreu...

— Je n'en savais pas un mot quand j'ai été inspiré de traduire ce livre.

— Mais c'est à n'en pas croire....

— Ses oreilles, n'est-ce pas? Mon cher Révérend, vous oubliez toujours que *j'ai une révélation à vous faire.* Vous oubliez ce que, dans nos conversations, je vous ai pu dire de mon étonnante découverte. Voyons! faut-il que je m'explique de nouveau? Si S. Jérôme n'a pas compris ce livre, la chose est pourtant assez simple : c'est que S. Jérôme n'a pas réellement lu le Livre de Job. Il ne l'a pas plus lu que vous ne le lisez vous-même dans sa traduction, ou dans une quelconque des traductions qui ont paru après la sienne. Il a eu devant les yeux, j'en conviens, tous les versets et tous les mots qui composent ce livre. Mais il était et vous êtes sous le coup de la prophétie : « *Ils ont des yeux, et ne verront pas; des* « *oreilles, et n'entendront pas.* »

— Mais dans toute l'histoire littéraire il n'y a pas un fait semblable; ce serait un miracle!

— Défendez-vous à Dieu d'en faire?

IX.

Je comprends, du reste, mon très-cher Révérend, combien ce que j'appelle ma découverte vous intéresse. Le Livre de Job! mais c'est toute votre religion, ou, si vous voulez, c'est le fondement de toute votre religion. Les Catholiques Romains n'ont jamais trop considéré ce livre, ils n'en ont pas compris la valeur; ils le regardent comme très-étrange, voilà tout: c'est pour eux de la poésie, qu'ils ne comprennent pas. Mais vous, c'est bien différent! Pour vous, c'est la Bible que ce livre. Vous l'apprenez dès votre enfance, et vous vous en souvenez tous les jours de votre vie; vous le murmurez encore en mourant.

Pourquoi? C'est bien simple. Job est la seule page de la Bible où vous trouviez la promesse de votre immortalité, d'une vie future, d'une résurrection.

Dans cet abandon où l'Ancien Testament vous laisse, Job, le mystérieux Job, vous reste, et devient la soudure entre l'Ancien Testament et l'Évangile. Tout enveloppé de ténèbres qu'il soit, on y sent briller l'immortalité, on y respire le résurrectionisme. Il y a des traits divins gravés profondément sous la croûte épaisse que l'ignorance des traducteurs a accumulée. C'est un diamant dans sa gangue.

Aussi, je le répète, est-ce sur lui que tout votre édifice religieux repose.

Toute votre théologie, toutes les propriétés divines que vous attribuez à celui que vous appelez Notre Seigneur Jésus-Christ, sont basées sur ce livre. Sans la Résurrection, à quoi bon le Résurrecteur?

J'ajoute une dernière considération qui ne manque pas d'importance.

Si, au dernier siècle, il est sorti de la Bible un art religieux, c'est de Job que cet art est sorti.

Oui, si vous avez, vous autres Anglais, comparés à tous

les autres peuples, quelque chose de sublime comme art et de profondément religieux, ce n'est pas, suivant moi, Milton qu'il faut citer, quoiqu'il y ait du sublime dans Milton ; c'est Handel.

Handel s'est véritablement assis dans la chaire de S. Paul. En face du pontife de Rome à la voix éteinte, il a été le vrai pontife du monde Chrétien lorsqu'il conçut le *Messiah*.

Je me figure, invisibles à côté de lui, pendant qu'il composait, Luther, son inspirateur en musique comme son docteur en théologie, et l'enfant Mozart, qui vénéra Handel comme son père, jusqu'à publier quelques-unes de ses œuvres en les accentuant à la façon de son propre génie. Et, dans cette réunion mystique d'un mort, d'un vivant, et d'un qui vivra, j'ai ce que la Musique a produit dans nos temps modernes de plus véritablement divin.

Certes, dans ce magnifique Oratorio du Messie, tout le Christianisme est passé en revue, depuis la Genèse jusqu'à l'Évangile. Mais tout se résume et se concentre dans ce chant qui n'eut jamais son pareil : JE SAIS QUE MON RÉDEMPTEUR VIT.

C'est là, n'est-il pas vrai, mon cher Révérend, la note que vous aimez à dire, d'une voix émue, aux femmes, aux enfants, quand ils meurent, et même aux plus incrédules, aux plus endurcis des pécheurs.

Ce chant, c'est l'âme de l'Angleterre.

Eh bien, vous ne la perdrez pas, cette âme, mais vous l'aurez plus lumineuse en vous, quand je vous l'aurai fait comprendre.

CHAPITRE II.

OU L'ON PROUVE QUE M. RENAN A VU MOINS CLAIR ENCORE DANS LE LIVRE DE JOB QUE S. JÉROME.

A M. ALEXANDRE WEILL.

Grasse, février 1866.

Je sais un homme qui a vu encore moins clair dans le *Livre de Job* que S. Jérôme : c'est M. Renan. Je pourrais même dire, en toute assurance, que parmi la multitude de traducteurs et de commentateurs qu'a eus ce Livre, pas un, non, pas un ne s'est montré frappé d'une cécité aussi complète. C'est à lui plus qu'à nul autre qu'il convient d'appliquer le *Oculos habent et non videbunt.*

Il y a six ans, mon cher Weill, quand il m'arriva de lire, chez notre ami M. Fauvety, ma traduction du Livre de Job, vous me parûtes y prendre un grand intérêt, ce qui me fit plaisir; car je ne croyais pas qu'il y eût, dans cette nombreuse réunion, de juge plus compétent que vous.

Quelque temps après, je vous rencontrai faisant, votre jonc à pomme d'or à la main, la promenade que vous faites tous les jours à la même heure sur le boulevard. Naturellement, le Livre de Job fut le sujet de notre conversation.

— Avez-vous lu la traduction de Renan? fut votre premier mot.

Et vous me dîtes à l'oreille ce que vous en pensiez.

Il se trouva que je pensais de même.

Pourtant, je fis cette réserve : Il est probable que M. Renan, qu'on a fait professeur d'Hébreu au Collége de France, sait beaucoup plus d'Hébreu que moi.

Vous parûtes en douter.

— Mais, continuai-je, j'ai toujours admiré le cardinal Cajetan. Il entretenait trois Juifs à feuilleter sans cesse l'Écriture Juive et les Targums, pour lui fournir des renseignements; mais il ne leur permettait pas de s'occuper du sens des passages sur lesquels il les faisait travailler. Le sens! s'écriait-il, cela me regarde : *Ne sutor ultra crepidam.* Richard Simon, l'archi-critique, a beau prétendre que Thomas de Vio (1) ne savait ni Hébreu, ni Grec; cela ne l'a pas empêché de faire cinq gros volumes in-folio de Commentaires sur l'Écriture Sainte, qui ont leur mérite.

En somme, poursuivis-je, pour bien traduire, comme pour bien écrire, il faut avant tout l'*inspiration*, et savoir plutôt la langue dans laquelle on traduit, que celle de l'auteur qu'on traduit. S'il m'est permis de me citer pour une bagatelle, j'ai fait, dans ma jeunesse, une traduction de *Werther* qui passe pour la meilleure, et au sujet de laquelle Gœthe lui-même m'a félicité. Je ne savais pas l'Allemand, que j'apprenais alors et que je n'ai jamais su; mais j'aimais ce livre, et je le comprenais.

— M. Vapereau prétend, dans son Dictionnaire, que cette traduction n'est pas de vous.

— Eh bien, qu'il dise la même chose de ma traduction de Job.

Si j'ai bien traduit l'ouvrage d'Isaïe, continuai-je, si j'en ai découvert le mystère, c'est que j'étais *bien inspiré;* et si M. Renan n'y a rien compris et l'a si mal traduit, c'est qu'il n'était pas inspiré, ou qu'il était *mal inspiré.*

M. Renan a écrit sa version de Job avec l'idée de bouleverser et d'anéantir la plus respectable et la plus importante de toutes les Traditions Religieuses; moi, j'ai écrit la mienne

---

(1) Le cardinal Cajetan. Il avait pris son surnom de Gaëte, où il était né.

avec l'idée de répandre une lumière toute nouvelle sur cette Tradition.

En nous séparant, vous me dîtes que vous aviez l'intention très-sérieuse de vous remettre à l'Hébreu, et que vous m'enverriez *des notes sur le Job de M. Renan.*

Des mois, des années mêmes, se sont écoulés, et je n'ai rien reçu. Vous avez sans doute mieux employé votre temps.

Forcé absolument, sous peine de voir la vérité refoulée comme toujours dans son puits, de montrer ce que vaut une traduction qui est l'antipode de la mienne, et qui a été louée et célébrée comme un événement dans tous les journaux, j'ai pris résolûment sur mes épaules un fardeau que votre amitié avait voulu m'épargner. J'ai commenté M. Renan, et je vous envoie mes Remarques pour remplacer celles qui m'étaient promises.

Si vous éprouvez de la fatigue à me lire, vous en serez pourtant récompensé. Car vous saurez enfin (peu de personnes le savent)..... ce que pèse la *Sagesse de Théman.*

I.

On a pu lire dans mon Avant-Propos (page v) : « Spi-
« nosa pensait que le Livre de Job n'appartient pas à la Tra-
« dition Hébraïque, qu'il est de quelque Gentil, de quelque
« Payen, comme il dit, à cause du rôle qu'on y fait jouer à
« Satan. »

Cette idée, développée dans le *Tractatus Theologico-Politicus*, a germé de bonne heure dans la tête de M. Renan.

Préludant de loin à l'œuvre qu'il essaye d'accomplir aujourd'hui, la destruction du Christianisme sans le désir ni l'espoir de le voir se transformer ou être remplacé par une doctrine religieuse quelconque, M. Renan, tout jeune, je le suppose, et au sortir du séminaire, séduit par l'hypothèse de Spinosa (laquelle pouvait s'étendre à d'autres ouvrages qu'à

Job), conçut le projet d'enlever à la Tradition Juive et par là au Christianisme une bonne partie de leurs Livres Sacrés.

Que fit-il? Spinosa l'avait mis sur la voie, mais il élargit bien cette voie.

Il supposa (ce que Spinosa n'aurait jamais fait) une Littérature Arabe à côté de la Littérature Juive; il créa même de son chef une prétendue École littéraire qu'il appela l'*École de Théman*, composée de moralistes, de Parabolistes, comme il dit, pour la plupart vivant sous la tente, discourant de philosophie, ayant jusqu'à des sortes de *lieux communs* qui servaient de thème à leurs dissertations, à leurs écrits, à leurs poèmes. C'est de là, de cette source Sémitique et non Juive, que seraient sortis une certaine portion des Livres du Canon Juif et en particulier Job. D'autres ouvrages, provenant de la même source, seraient perdus.

Mais ce système, qui n'a pas son pareil, n'est fondé sur rien (1).

---

(1) On pourrait croire que l'opinion de Spinosa prête quelque appui au système de M. Renan ; mais qu'on se détrompe. Quand Spinosa soupçonne que le Livre de Job pourrait bien être originairement d'un Payen, c'est bien d'un payen, dans le sens où nous entendons ce mot, qu'il veut parler. Voici le résumé très-exact que dom Calmet fait de ce passage du *Tractatus* : « Spinosa croit que Job était un Payen, qui, ayant été succes-
« sivement dans une haute fortune, puis dans l'humiliation et la pauvreté,
« et enfin dans un plus grand bonheur qu'auparavant, donna occasion
« à plusieurs de disputer sur la Providence, et en particulier à l'auteur
« de cet ouvrage, qui le composa à loisir dans son cabinet, non des
« propres paroles de Job, mais des divers sentiments des autres. Pour
« embellir et pour varier sa pièce, il la forma sur le modèle de ce que
« les poètes racontent de l'assemblée des Dieux, où se trouvait Momus,
« nommé Satan dans Job. L'ouvrage est donc, selon lui, originairement
« d'un Payen; mais il a dû être retouché par un Hébreu, puisqu'on y
« voit le nom de Jéhovah et un très-grand éloignement de l'idolâtrie. »

A qui persuadera-t-on que, s'il y avait dans toute l'Écriture une lueur quelconque favorable au système *Sémitique* de M. Renan, Spinosa ne l'aurait pas aperçue !

Sur quoi, en effet, M. Renan s'appuie-t-il pour supposer cette Littérature dont personne avant lui n'a parlé?

Uniquement sur trois textes: un passage de Jérémie, un d'Abdias, et un de Baruch; il n'en saurait alléguer davantage.

Or, de ces trois passages de la Bible, il y en a deux qui ne prouvent rien du tout, ou qui prouveraient plutôt le contraire de ce que leur fait dire M. Renan; et le troisième est si complétement en opposition avec son système, qu'il suffirait à le renverser.

Voilà pourquoi, sentant bien sa faiblesse, M. Renan s'est attaché en désespéré au Livre de Job, travestissant tout dans cet ouvrage pour le faire concorder avec ses idées.

Malheureusement pour M. Renan, je viens à la traverse. Il m'a été inspiré, à moi qui m'occupe depuis bien plus longtemps que lui des questions religieuses, et qui, si j'en crois ce que l'on dit (1), pourrais me vanter de lui avoir enseigné quelque chose; il m'a été inspiré, dis-je, de lui enlever Job, en le restituant à Isaïe.

Combien nous différons, M. Renan et moi!

Loin de penser, comme Spinosa, que le Livre de Job n'appartient pas aux Juifs, je me crois en mesure de prouver que ce Livre a été *le centre de formation de toute la littérature sacrée des Hébreux.*

Voilà un paradoxe qui étonnera bien du monde. Mais puisque je suis parvenu à comprendre et à traduire le Livre de Job, ce qui n'avait été donné à personne, pourquoi, avec l'aide de Dieu, ne parviendrais-je pas à démontrer ce singulier paradoxe?

Ne s'est-on pas toujours demandé comment ce Livre de Job se trouve au milieu du Canon des Juifs? Et n'est-ce pas pour cela même que Spinosa a hasardé sa conjecture, et M. Renan son système?

---

(1) Voyez plus loin le témoignage de M. Jourdain sur l'ouvrage que M. Renan a intitulé *Averroès et l'Averroïsme.*

Je suis en mesure de répondre à cette question. Mais Dieu me garde de traiter un pareil sujet à propos du système de M. Renan! Ce serait prendre une massue pour crever une bulle de savon.

II.

Écoutons d'abord M. Renan convenir de son but et le proclamer :

« Le livre de Job peut être considéré comme l'*idéal d'un*
« *Poème Sémitique*. La traduction que j'offre au public se
« rattache de la sorte à l'ensemble de travaux que j'ai entre-
« pris sur les langues et le génie des peuples auxquels on
« s'est habitué à donner le nom de Sémites. Plusieurs des
« traits par lesquels j'ai cherché dans un autre ouvrage
« (l'*Histoire générale des Langues Sémitiques*) à exprimer le
« caractère de ces peuples ont pu sembler obscurs ou exciter
« quelque étonnement. Je ne pouvais mieux répondre aux
« justes exigences des personnes qui demandaient sur ce su-
« jet de plus amples explications, qu'en leur montrant com-
« ment le génie Sémitique s'est peint lui-même *dans sa créa-*
« *tion la plus originale*, et, s'il est permis de le dire, *en son*
« *plus parfait miroir*. J'ai voulu montrer aussi comment j'i-
« magine que l'on pourrait traduire les œuvres de l'antique
« génie des Hébreux, etc., etc. »

C'est ainsi que débute la Préface de M. Renan. Il a traduit Job avec le dessein d'étayer et d'élucider le Système pour lequel il avait déjà écrit son *Histoire des Langues Sémitiques*.

Si un aveugle, dit l'Évangile, conduit un autre aveugle, ils tomberont ensemble dans le fossé. Je crains bien qu'il n'en soit ainsi du Système de M. Renan et de sa Traduction de Job, l'un portant l'autre.

Puisque j'ai dit un mot de la *Préface*, j'en dirai un aussi

de l'*Étude sur l'âge et le caractère du Livre de Job* placée entre la Préface et la Traduction.

On m'affirme que, dans son *Histoire générale des Langues Sémitiques* (ouvrage que je n'ai pas lu, et que certes je ne lirai pas), M. Renan cherche à établir que *la race Sémitique comparée à la race Indo-Européenne, représente* UNE COMBINAISON INFÉRIEURE DE LA NATURE HUMAINE, et même qu'elle *se reconnaît presque uniquement à des* CARACTÈRES NÉGATIFS, *n'ayant ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fictions, ni arts plastiques, ni vie civile* (1); d'où l'on est conduit naturellement à inférer qu'un poème qui en est *le plus parfait miroir*, ou, comme dit encore M. Renan, *la plus parfaite expression*, doit être inévitablement par là même quelque chose *d'un caractère fort négatif* sous le rapport de la perfection.

Si c'était matière à plaisanter, je dirais que Job, après avoir souffert tout ce qu'il a plu au Prophète qui lui a donné le jour de lui faire souffrir, n'avait pas encore essuyé tous les coups du sort, puisqu'il lui restait d'avoir, au dix-neuvième siècle, pour interprète, l'auteur d'un pareil Système sur la race Sémitique.

Mais je ne savais pas cela, et je crus rêver, quand, ouvrant au hasard l'*Étude*, je tombai sur cette appréciation :

« C'est surtout par sa manière de conduire le raisonnement que l'au-
« teur du poème de Job nous étonne, » (c'est-à-dire *nous étonne en mal*),
« et accuse profondément les traits de sa race. Les relations abstraites
« ne s'expriment, dans les langues Sémitiques, qu'avec la plus grande
« difficulté. L'embarras de l'Hébreu pour énoncer le raisonnement le
« plus simple est quelque chose de surprenant. La forme du dialogue,
« qui, entre les mains de Socrate, devint pour l'esprit Grec un si admi-
« rable instrument de précision, ne sert ici qu'à voiler le défaut de
« méthode rigoureuse. D'un bout à l'autre du poème, la question ne
« fait pas un seul pas. Nulle trace de cette dialectique souvent subtile,

---

(1) Ces belles choses se trouvent, me dit-on, dès l'entrée du livre, dans la Première Partie, à la page 4. On m'invite à vérifier; mais aille voir qui voudra.

« mais toujours singulièrement pressée, dont les Dialogues de Platon « et les Soutras Bouddhiques nous offrent le modèle. L'auteur, comme « tous les Sémites, n'a pas l'idée des beautés de composition résultant « de la sévère discipline de la pensée, etc. »

Oui, je crus rêver !

Que veut-il dire, me demandai-je, avec ses « *relations* « *abstraites* qui ne s'expriment dans les langues Sémitiques « qu'avec la plus grande difficulté ? » Et moi qui trouve le Livre de Job aussi clair que les Méditations de Descartes ou les Pensées de Pascal !

A-t-il réellement pu écrire : « L'embarras de l'Hébreu pour « énoncer le raisonnement le plus simple est quelque chose « de surprenant ? » On raisonne pourtant beaucoup dans le Livre de Job; et je ne vois pas qu'aucun des personnages éprouve de l'embarras à dire ce qu'il pense. L'embarras pour Eliphaz est de cacher *par le mot* son athéisme, tout en l'enseignant très-clairement à ce pauvre Job. Je ne vois pas que ses deux confrères aient la moindre peine à exposer la Doctrine Sacerdotale. Et quant à Job, je le trouve un si puissant, un si habile discoureur, que je ne crois pas qu'il y en ait eu un de sa force dans tout le cours des siècles. J'ignore s'il aura son pareil dans les temps à venir; mais assurément ce ne sera pas M. Renan qui lui enlèvera la palme.

La forme du dialogue, dit-on, ne sert ici « qu'à voiler le « défaut de méthode rigoureuse; d'un bout du poème à l'autre, « la question ne fait pas un seul pas. » Celui qui a écrit cela sera bien étonné quand il verra le Drame finir par la Doctrine de la Perfectibilité. Il s'apercevra alors que l'auteur savait raisonner, et qu'ayant amené de si loin pendant cinq actes un pareil dénoûment, il avait « l'idée des beautés de composi- « tion résultant de la discipline de la pensée. » Je ne sache pas que jamais Platon ni les Soutras Bouddhiques, dont on nous parle, aient franchi, par une si longue chaîne de raisonnements, une pareille distance, et, prenant l'homme à l'état d'animal, l'aient fait immortel.

Tout en disant cela, je continuais à parcourir, l'œil froncé, la savante Étude de M. Renan, jusqu'au moment où j'arrivai à un passage où M. Renan trouve que l'auteur du Livre de Job a peu d'imagination :

« L'imagination des peuples Sémitiques, dit-il, n'est jamais sortie du « cercle étroit que traçait autour d'elle la préoccupation exclusive de la « grandeur divine. Dieu et l'homme en présence l'un de l'autre, dans « le désert, voilà l'abrégé et, comme l'on dit aujourd'hui, la formule de « toute leur poétique... Pas un moment, dans ce livre étrange, on ne « sent vibrer les touches fines et délicates qui font, des grandes créations « poétiques de la Grèce et de l'Inde, une si parfaite imitation de la « nature ; des côtés entiers de l'âme humaine y font défaut ; une sorte « de raideur grandiose donne au poème un aspect dur et comme une « teneur d'airain. »

Raideur grandiose ! aspect dur ! teneur d'airain ! Ici, me dis-je, le vrai et le faux se trouvent mêlés. Assurément l'auteur de la Plainte Humaine (I[er] Acte), de l'Homme plaidant sa cause devant Dieu (II[e] Acte), de la Terre livrée aux impies (III[e] Acte), des Dernières Paroles (IV[e] Acte), de la Perfectibilité (V[e] Acte), n'a pas voulu tresser des guirlandes ni faire des bouquets à Lycoris. Mais pourquoi Byron, qui n'est pas M. Renan, et qui n'avait pas une claire aperception de ce Livre, puisque avant moi nul ne l'avait réellement traduit; pourquoi Byron, dis-je, a-t-il prononcé cet oracle : « IL N'Y A POINT DE POÉSIE QUE JE PUISSE COMPARER AU LIVRE DE JOB (1). »

Je parcourus encore quelques pages ; j'allais de surprise en surprise. Mais tout s'expliqua pour moi, quand je lus la Traduction.

---

(1) « Le Prologue du *Faust* de Gœthe est de *Job*, qui est le premier « drame du monde, et peut-être le poème le plus ancien. J'ai eu l'idée « de composer un Job, mais je l'ai trouvé trop sublime. IL N'Y A POINT « DE POÉSIE QUE JE PUISSE COMPARER AU LIVRE DE JOB. » (*Conversations de « Lord Byron*, tome I, page 156.)

M. Renan a vu ce qu'il a vu... *dans sa traduction*, où règne une obscurité impénétrable, et où il est impossible de rien discerner de clair.

IV.

Certes, si je voulais noter tous les faux-sens, tous les contre-sens plus ou moins *pommés*, comme on dit au collége, les platitudes et les maladresses de tout genre qui s'y rencontrent, il me faudrait citer cette version d'écolier *d'un bout à l'autre;* mais je ne me donnerai pas une si grande peine; j'irai *currente calamo*, sans trop chercher les fautes : elles fourmillent, il s'en présentera suffisamment à toutes les places.

Et puis j'aurai soin de m'arrêter. Je ne dépasserai pas le second Acte. C'est au XXIIe chapitre du texte Hébreu que commencent les transpositions. On imagine bien que je ne suivrai pas M. Renan plus loin. Car si, là où le chemin était plan et uni, il a trébuché à chaque pas, et à chaque instant mordu la poussière, comment aurait-il, même un seul instant, marché droit au milieu des précipices!

Afin de nous mieux reconnaître, le Lecteur et moi, dans le dépouillement que je vais faire, je suivrai la division en chapitres et en versets de la Vulgate. Seulement je rangerai le tout d'après la distinction de Prologue, Acte Ier, Acte II.

Il va s'en dire que M. Renan ne s'est pas même aperçu que *Job* fût un drame. Comment aurait-il vu cela dans une composition qui, suivant lui, n'en est pas une, qui n'a ni unité ni plan, où rien n'avance, et qui n'est qu'un recueil des *loci communes* de l'École de Théman?

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DU PROLOGUE.

V.

J'ai dit dans mon Avant-Propos : « Tous les traducteurs, « sans exception, depuis S. Jérôme jusqu'à M. Ernest « Renan, membre de l'Institut, ont expliqué à merveille les « deux premiers chapitres, lesquels sont en prose et faciles « à entendre. » Je n'y avais pourtant pas regardé d'assez près ; car, en mettant mes besicles, je trouve que M. Ernest Renan, membre de l'Institut, a fort mal traduit dès le commencement, pour ne finir de mal traduire qu'à la fin.

Il ne m'est même point possible de lui faire grâce des trois premiers Versets ; car il me force à commencer par ruiner tout son système, en montrant qu'il s'est complétement mépris sur la véritable patrie qu'il a plu à Isaïe de donner à son héros.

Chapitre Ier, Versets 1, 2, 3.

LE VRAI JOB.

Il y avait dans le pays d'Aoutz un homme appelé Job, et cet homme était droit, intègre, craignant Dieu, et fuyant le mal.

Et il lui naquit sept fils et trois filles.

Et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses, un vaste labour, et un très-grand nombre de serviteurs ; si bien qu'il était le plus considérable des Béni-Kédem (1).

(1) Ceux qui habitent à l'Est, les Orientaux ; littéralement, les fils de l'Orient.

LE JOB DE M. RENAN.

Il y avait dans la terre d'Us (1) un homme nommé Job : cet homme était intègre, droit, craignant Dieu, et éloigné du mal.

Et il lui naquit sept fils et trois filles : et il possédait sept mille brebis, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs, cinq cents ânesses et de nombreux domestiques : et cet homme était le plus grand des Orientaux (2).

(1) Pays de l'Arabie Déserte, voisin de l'Idumée.

(2) *Béni-Kédem*, fils de l'Orient. C'est le nom que donnaient les Hébreux aux tribus Arabes qui habitaient à l'orient de la Palestine.

Au premier coup d'œil, ces deux versions ne paraissent pas s'écarter beaucoup l'une de l'autre; mais pour voir combien elles diffèrent, il suffit de sonder les deux Notes que M. Renan a jointes au texte.

Dans la première (sur le mot *Hus*, qu'il écrit *Us*, je ne sais pourquoi), M. Renan dit que le pays de Hus *faisait partie de l'Arabie Déserte.* Il fait de Job un Arabe, un nomade : c'est son système!

Et dans la seconde (sur le mot *Béni-Kédem*), il affirme que les Hébreux *donnaient ce nom aux tribus Arabes qui habitaient à l'orient de la Palestine.* De nouveau, de par M. Renan, voilà Job Arabe et nomade!

Or il y a une foule de passages dans le Livre de Job qui attestent cette vérité, que Job n'était pas un pasteur nomade, mais un homme bien fixé sur la terre et la cultivant. Ainsi, dans le Quatrième Acte, quand il affirme son innocence et qu'il appelle si éloquemment un Vengeur, comment termine-t-il?

« Si ma terre crie contre moi, si mes sillons pleurent avec elle,
« Si j'ai mangé ses richesses sans les avoir payées (par l'engrais), et « si j'ai accablé ses travailleurs de trop de fatigue,
« Qu'il me pousse des chardons au lieu de froment, et de l'ivraie en « place d'orge. »

Mais pourquoi aller chercher si loin, jusqu'au Quatrième Acte, quand, dès le début, au 15e verset de ce premier chapitre, le poète raconte que les bœufs de Job *étaient en train de labourer* lorsqu'une troupe de Sabéens (lisez de Sobéens, c'est-à-dire de Syriens) fit irruption et les enleva!

Le judicieux dom Calmet ne fait pas difficulté de croire que les cinq cents paires de bœufs de Job ne servaient pas à autre usage qu'à labourer son vaste domaine; ce qui, pour le dire en passant, lui donne occasion d'émettre une opinion bien différente du Système *Arabe* de M. Renan : « Job, dit-il, « vivait dans un pays habité, cultivé, labouré, au milieu d'un « grand peuple et d'une grosse ville, *ce qui ne convient pas à*

« *l'Arabie Déserte*, qu'on ne cultive pas, et dont les habitants « sont presque tous nomades. »

Calmet aurait pu ajouter, s'il s'était douté de M. Renan : Comment Job eût-il fait pour nourrir tant de brebis, tant de bœufs, tant d'ânesses, dans le désert, où il n'y a que le chameau qui puisse subsister ?

Mais M. Renan n'écoute rien ; il supprime dans ces trois versets toute idée de labourage et d'agriculture : son système l'exige ! et, forcé au moins de donner à Job des aides, des travailleurs, il les appelle des *domestiques;* plus loin il ne les nomme plus que des *esclaves*. Des esclaves à Job !

Pourtant rien n'est plus certain que le sens de ces mots : עבדה רבה, *âbdè rèbè*, que j'ai cru devoir rendre par cette périphrase : *un vaste labour et un grand nombre de serviteurs.* S. Jérôme les a rendus par *familia multa nimis;* Pagnin et d'autres, par *magnum famulitium;* la Version Anglicane, par *a very great household :* tous termes qui s'appliquent à ce que nos paysans appellent encore aujourd'hui *un grand ménage*, comprenant l'outillage entier propre à une vaste culture.

On commence à voir la malice de M. Renan dans ses deux petites Notes, qui renferment plus d'erreur qu'elles ne sont grosses.

Nous n'avons pas tout dit pourtant.

A la fin de l'énumération des grands biens de Job, j'ai traduit la conclusion ainsi : « En sorte qu'il était le plus consi- « dérable des Béni-Kédem. » Il est évident en effet que cette supériorité de Job sur tous ceux qui vivaient dans la même région que lui se rapporte ici à ses richesses. Mais si M. Renan avait traduit ainsi, le lecteur aurait pu soupçonner (et il aurait eu raison) que les Béni-Kédem n'étaient pas des Arabes. Autrement pourquoi le narrateur n'aurait-il pas nommé les Arabes ? Pour éloigner ce soupçon, M. Renan traduit : « Et cet homme était *le plus grand* des Orientaux. »

Que n'a-t-il fait comme les Septante, qui traduisent : « Et « cet homme avait la *noblesse d'âme* des fils de l'Orient. »

VI.

Pourquoi, dans une chose si claire, les Septante ont-ils *traduit faux*, comme M. Renan, et dans des termes très-analogues aux siens ?

Serait-ce par hasard qu'ils avaient la même intention que lui, d'empêcher qu'on ne connût véritablement ce qu'était Job ?

Cela me rappelle que j'ai pris l'engagement (1) d'instruire un peu cette affaire des Septante et de leur Addition, qui a d'ailleurs plus de rapports qu'on ne croirait avec les assertions fabuleuses de M. Renan.

Voici donc le fait :

A la fin du Livre de Job, après les derniers mots : *Et Job mourut de vieillesse et rassasié de jours*, les Septante ajoutent : « *Et il est écrit que Job ressuscitera avec ceux que le Seigneur ressuscite.* »

On ne trouve pas cela dans l'Hébreu. Jusqu'ici pourtant tout va bien; quiconque a écrit cette ligne infiniment curieuse, avait quelque intelligence du mystère du livre de Job, *la Résurrection*. Mais la suite nous satisfera moins.

J'emprunte la traduction de dom Calmet.

« A la fin des exemplaires Grecs et Arabes de Job, et dans « l'ancienne Vulgate Latine », dit cet honnête homme, « on « lit ces paroles, qui ne se voient pas dans l'Hébreu :

« Ce qui suit est tiré du syriaque : Que Job a habité dans le pays « d'Ausite, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie, et que son pre- « mier nom était Jobab. Il épousa une femme Arabe, dont il eut un fils « nommé Ennon. Pour lui, il était fils de Zara, des descendants d'Esaü, et « de Bozra ; en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham. Et voici « les rois qui ont régné dans l'Idumée, où Job lui-même a régné. Pre-

---

(1) Voyez précédemment, page 219, dans le chapitre sur S. Jérôme.

« mièrement, Balac, fils de Béor, dans la ville de Dennaba. Après lui « régna Job, autrement nommé Jobab. A Job succéda Azom, qui était « prince du pays de Théman. Après lui régna Adad, fils de Barad, qui « battit les Madianites dans les campagnes de Moab; le nom de sa ville « était Géthaïm.

« Les amis de Job qui vinrent le trouver sont Éliphaz, de la postérité « d'Ésaü et roi de Théman; Baldad, roi des Sauchites; et Sophar, roi « des Minéens. »

On aura peine à croire quelle influence a eue cette singulière Notice Généalogique, qui ressemble aux généalogies auxquelles Rabelais, par dérision pour la Bible, se complaît dans son *Pantagruel*. On ne saurait nier toutefois que, toute *pantagruélique* qu'elle soit, elle fait une suite agréable aux chapitres *également pantagruéliques* de la Genèse sur la descendance d'Abraham. Écoutez, il s'agit de la postérité d'Esaü :

« Les rois qui régnèrent au pays d'Édom avant que les enfants d'Israël « eussent un roi furent ceux-ci :

« Balac, fils de Béor, et sa ville s'appelait Dennaba.

« Balac étant mort, Jobab, fils de Zara et de Bozra, régna à sa place.

« Après la mort de Jobab, Azom, qui était du pays des Thémanites, « lui succéda au royaume.

« Celui-ci étant mort, Adad, fils de Baldad, régna après lui. Ce fut « lui qui défit les Madianites au pays de Moab; sa ville s'appelait « Avith, etc. » (Genèse, Ch. XXXVI, v. 31-35.)

Entre ces versets de la Genèse et l'Addition des Septante, la conformité est complète.

Quelle chose merveilleuse! Voilà cette fausse, cette absurde histoire et généalogie de Job, démentie par la teneur tout entière de cet admirable ouvrage, qui se trouve placée sous la garantie, sous la caution de la *Genèse!*

Qui trompe-t-on ici, c'est le cas de le dire, et qui trompe? Quel est celui qui a inventé un pareil conte?

Tout ce que dit Job dans le Livre de Job proteste.

Tout ce que dit Éliphaz dans le même Livre proteste.

Tout ce que dit Baldad proteste.

Tout ce que dit Sophar proteste.

Les noms mêmes de Job, d'Éliphaz, de Baldad, de Sophar, protestent.

Tout proteste.

Que penser?

Si j'exprimais mon sentiment, je dirais (écoutez bien!) que *la généalogie de la postérité d'Esaü dans la Genèse a été forgée* (tout comme l'Addition des Septante) *pour éloigner le soupçon sur le Job d'Isaïe.* Car, pour moi, il est incontestable que le Livre de Job était parfaitement connu de ceux qui, sous le grand prêtre Helkiah, vers l'an 626 avant notre ère, firent la compilation du Pentateuque, et qui dès lors se préparaient à publier ce que la Grande Synagogue, après le retour de Babylone, ne put s'empêcher d'éditer.

Voilà une chose grave, qui vient de m'échapper, et qui me mettrait tout droit sur la route de ce que j'appelle *les Mystères de la Bible.*

Mais l'on me permettra de revenir *subito* aux Septante et à M. Renan.

VII.

Pour ma part, je ne crois pas que l'Addition soit de l'invention des Septante. J'ai pris la peine de lire leur version; elle est si mauvaise qu'elle mérite tout le mal que S. Jérôme en a dit, et plus encore, tout le mal qu'il en a pensé sans oser le dire. Il n'y a presque pas un verset qui ne soit une altération ridicule du texte. Le traducteur, à mon sens, était trop ignorant et trop peu spirituel pour inventer un conte *qui a été un piége où le monde entier s'est trouvé pris.*

Je suis persuadé que cette Addition, qui est bien une addition au texte, n'en est pourtant pas une, en ce sens qu'elle existait à la suite de l'original même dans les manuscrits primitifs. C'était une Note en Syriaque dont la Grande Synagogue, quand elle se résolut à publier ou à laisser publier

l'œuvre d'Isaïe, la fit suivre, afin de dérouter tous ceux qui ne seraient pas initiés au secret de ce Livre mystérieux.

J'en ai dix preuves pour une.

1° Si l'addition était des Septante, pourquoi Théodotion l'aurait-il traduite, lui qui avait été choisi par les Juifs de son temps pour faire une traduction complétement fidèle de leurs livres? Et pourquoi ne l'aurait-il pas donnée absolument telle qu'on la lit dans les Septante, mais avec des variantes?

2° Si l'Addition était des Septante, pourquoi auraient-ils fait précéder cette prétendue histoire de Job de ces mots: *Ce qui suit est tiré* (1) *du Syriaque.* Quoi! ils ont la *Genèse* derrière eux, et ils vont alléguer un livre Syriaque, qu'ils ne nomment même pas! C'est qu'on n'a pas compris ce que ces mots : *Ce qui suit est tiré du Syriaque*, voulaient dire. La chose est pourtant bien simple. A la suite de l'Hébreu, les interprètes trouvent cette note en Syriaque, c'est-à-dire dans la langue qu'on parlait à Jérusalem, et ils en font la remarque. On s'est imaginé tout autre chose.

3° Ce que je suppose est si vrai qu'il y a au moins un commentateur qui s'en est douté. C'est le Scholiaste qui a recueilli la Chaîne des Pères Grecs. Il dit que le Syriaque, en cet endroit, est le même que l'Hébreu. On n'a pas compris ce qu'il voulait dire.

4° Voici une preuve encore plus convaincante. Il existe un manuscrit de la Version des Septante qu'on appelle le Manuscrit Alexandrin. Or, au lieu d'une Addition, ce manuscrit en a deux. Il donne d'abord l'Addition ordinaire; et, à la suite, il en donne une autre conçue en ces termes:

« CECI EST TRADUIT (2) DU SYRIAQUE : Job demeurait dans la terre d'Au-

---

(1) Je n'ai pas le Grec des Septante sous les yeux; je soupçonne que Calmet s'est servi du mot *tiré* comme il aurait dit *traduit*, sans y attacher de différence.

(2) Ici il y a bien *traduit*.

« site, sur les bords de l'Euphrate. Son premier nom fut Jobab, et son « père s'appelait Zaré, des Orientaux. »

Ainsi, tandis que la première Addition plaçait l'Ausite *sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie*, voici la seconde qui place l'Ausite *sur les bords de l'Euphrate*. Pourquoi le copiste a-t-il donné ces deux Additions ? C'est apparemment qu'il avait devant lui deux manuscrits primitifs, et qu'il a pris dans l'un et dans l'autre.

Je viens de dire en deux mots pourquoi cette espèce de révélation en Syriaque sur l'existence réelle de Job a dû se trouver dans les plus anciens manuscrits Hébreux, à la suite du texte. Il me serait facile de dire pourquoi elle a été supprimée dans la suite. Ce qui importe, c'est qu'elle ait produit son effet, et que depuis avant Jésus-Christ jusqu'à nos jours, elle ait, comme je le disais tout à l'heure, pris au piége tout le monde, et agi sur l'esprit de ceux mêmes qui, comme S. Jérôme, ont sagement douté de sa vérité.

VIII.

Assurément l'incrédule M. Renan ne croit pas à cette fable (que, nonobstant ce que je viens de dire, je continuerai d'appeler l'*Addition des Septante*, parce qu'elle est connue sous cette désignation). Mais il croit beaucoup trop à la fable qu'il a lui-même ourdie, et qui (cela l'étonnera fort) *n'est autre que cette vieille fable même rajeunie*.

Dans son Etude sur l'âge et le caractère du Livre de Job, on s'attendrait à trouver un jugement quelconque sur cette histoire de Job admise des Juifs comme des Chrétiens. Pas du tout ; M. Renan ne la discute pas, ne la rejette pas, n'en dit mot ; mais il la copie sans s'en douter.

Il se demande quelle est l'origine de ce poème. Il hésite, il tâtonne, il dit le pour et le contre : à quoi s'arrête-t-il ?

A ceci, que ce poème a sa source dans une *Légende Iduméenne remontant à l'époque de la vie patriarcale.*

Nous voilà donc reportés, pour l'origine de la Légende, à l'époque des premiers descendants d'Abraham.

C'est comme l'Addition des Septante!

Mais une Légende commence à circuler oralement avant d'être écrite ; et même, avant qu'elle soit écrite, elle prend une certaine consistance orale ; elle devient *lieu commun.* M. Renan ne manque pas de remarquer cette seconde phase de la prétendue Légende Iduméenne. Il croit même pouvoir assigner la date de cette transformation, il la place hardiment vers l'an 1000. Écoutez-le décider sans façon la chose :

« Le Livre de Job est l'expression du trouble incurable qui « s'empara des consciences à l'époque où la vieille théorie « patriarcale, fondée uniquement sur les promesses de la « vie terrestre, devint insuffisante... ce qui arriva vers l'an « 1000 avant notre ère. »

Puis, forcé par l'évidence et par le consentement unanime des Hébraïsants, il croit que la rédaction définitive a été écrite après Salomon.

C'est le même système que Grotius.

« Grotius, » dit dom Calmet, « croit que ce Livre contient « une histoire véritable, que Job a vécu, qu'il était Iduméen « d'origine, qu'il était contemporain de Moïse, mais qu'il « faut distinguer entre la Légende faite sur lui et l'ouvrage « qui en est résulté plus tard; que l'auteur de cet ouvrage « était un Juif qui a vécu après David et Salomon. »

Grotius, avec sa Légende, est tombé dans le piége; M. Renan aussi, en copiant Grotius, sans le nommer.

En quoi consiste donc l'originalité de M. Renan?

Vous allez le voir.

IX.

L'originalité de M. Renan consiste à avoir pensé que le pays d'Aoutz était *sur les confins de l'Idumée, dans l'Arabie*

Déserte (ce qui est absolument faux); que les Béni-Kédem étaient des *Tribus Arabes* (ce qui est on ne peut pas plus faux); que Job traînait après lui des esclaves, et qu'il avait cinq cents paires de bœufs pour labourer le désert (ce qui est absurde).

Avant M. Renan, presque tous ceux qui étaient tombés dans le piége où lui-même est tombé avaient cru que Job était Iduméen ou Arabe. Au surplus, la situation géographique exceptée, l'antiquité n'a jamais distingué ces deux races l'une de l'autre sous le rapport des mœurs et de la façon de vivre. La Bible, dans ses Mythes génésiaques, les fait sortir l'une et l'autre d'Abraham.

Cependant l'opinion de S. Jérome, que Job n'était pas de la race d'Esaü, mais de la postérité de Nachor, frère d'Abraham, avait fini par faire tourner la chance en sa faveur.

Spanheim avait écrit une *Vie de Job*, où il commence par soutenir, avec S. Jérome, que Job était de la postérité de Nachor, mais où il finit pourtant par en faire un Arabe.

Herder, avec ses phrases qui ne valent pas des raisons, l'avait célébré comme tel. Châteaubriand avait suivi Herder. Cinquante Allemands s'étaient mis à expliquer le texte du Livre de Job avec le dictionnaire Arabe, tout en reconnaissant que ce texte est de l'Hébreu le plus pur et de la meilleure époque.

Protégé par ce nuage d'erreurs traditionnelles, quoique divergentes, M. Renan s'est mis à son aise.

Les savants ou les non-savants qui avaient fait de Job un Arabe n'avaient pas poussé la chose plus loin. Était-il de l'Arabie Pétrée, ou de l'Arabie Heureuse, ou de l'Arabie Déserte? On ne distinguait pas; c'était un Arabe.

M. Renan a précisé la chose; il a fait de Job un *Arabe*, mais un Arabe *vivant dans le voisinage de Théman*.

Il a réfléchi qu'il suffisait à son système que les amis de Job, le sage Eliphaz, l'intéressant Baldad, et le subtil Sophar, fussent des Iduméens. Besoin n'était que Job le fût; le voisinage de Job, résidant au désert, à quelques lieues de

Théman, lui permettant de former avec ses honorables amis une sorte d'Académie (l'Ecole littéraire de Théman), d'où sortira cet ouvrage, où les Sages de Théman montreront leur sagesse, où Job fera parade de son impiété, et où l'on abordera avec des lieux communs *l'insondable problème*, que l'on ne cherchera pas (ni Jéhovah non plus) à résoudre, parce qu'il est et sera à jamais insoluble, et que la sagesse est de n'y point penser.

X.

Admirons ici le procédé de M. Renan, sa méthode invariable.

M. Renan est *l'homme des suppositions*. Ce qu'il veut, il le suppose, il l'affirme; cela lui suffit. Tel nous le trouvons ici, tel nous allons le trouver dans la suite de notre examen.

Il veut absolument que le Drame de Job appartienne à la Littérature de son invention, à la Littérature de l'École de Théman. Pour que cela fût, il fallait placer le lieu de la scène dans les environs de Théman. C'est ce qu'il fait en écrivant doucereusement (*première Note*) : « Us, pays de l'Arabie Déserte, voisin de l'Idumée. »

Mais Isaïe, continuant, dit : « Et Job était le plus considérable des Béni-Kédem. » M. Renan ne peut se dissimuler que si l'auteur avait réellement voulu faire de Job un Arabe ou un Iduméen, il ne se serait pas exprimé ainsi, il n'aurait pas parlé des Béni-Kédem. Qu'importe ! s'est dit M. Renan, personne ne sait ce que c'est que les Béni-Kédem, ni moi non plus. Et il a osé écrire traîtreusement (*seconde Note*) : « Beni-Kédem, c'est le nom que les Hébreux donnaient « aux tribus Arabes qui habitaient à l'orient de la Pa- « lestine. »

Êtes-vous un romancier, ou faites-vous un vaudeville, pour arranger les choses ainsi à votre guise, et placer dans

le voisinage de la mer Rouge ce que l'auteur que vous traduisez a mis dans le voisinage de l'Euphrate?

Vous voulez que Job soit un Arabe, et le texte vous dit qu'il était du pays d'Aoutz. Or le pays d'Aoutz n'est pas un pays inconnu; c'est l'Aousite des Grecs. Si S. Jérome a traduit עוץ par *Hus*, c'est qu'en latin *Hus* se prononçait *Aous*. C'est tellement l'Aousite des Grecs, que les Septante n'ont pu le dissimuler; ils traduisent les premiers mots du Livre en ces termes : ἐν χώρᾳ τῇ Αὐσίτιδι, « *dans le pays d'Aousite.* »

Si l'auteur de Job avait voulu parler d'un Arabe, se gêne-t-il pour dire ce qu'il veut? Aurait-il eu de la peine à s'exprimer ainsi : « Chez les Arabes Scénites (ou parmi telles autres tribus Arabes que vous voudrez) vivait un homme nommé Job. » Mais non, il dit : « Dans le pays d'Aoutz. »

Tout cela est si évident que je vous soupçonne de vouloir vous rabattre à ceci, que la situation de l'Aousite est incertaine. Peut-être, faisant flèche de tout bois, m'opposerez-vous Aristée, cité par Eusèbe, qui place l'Aousite sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie. Mais cet Aristée n'est-il pas l'insigne menteur dont se raillait tant S. Jérome (1); et quand il vient nous dire que Job vivait sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie, où a-t-il pris cela? Dans ces Septante mêmes dont il a écrit l'histoire. C'est dans cet auteur tout à fait discrédité que vous iriez chercher votre preuve que Job demeurait dans le voisinage de l'Idumée et de l'Arabie?

Mais voici Ptolémée qui va vous l'enlever, votre preuve. Il place l'Aousite tout près de la Babylonie : Παρὰ τὴν Βαβυλωνίαν Αὐσῖται (2).

Et voilà le Manuscrit Alexandrin qui achève de vous confondre; il place l'Aousite sur les bords de l'Euphrate.

Consultons Volney :

« *Aoutz* est connu pour l'*Ausitis* de Ptolémée, pays avancé

---

(1) Voyez précédemment pages 207 et suiv. — (2) Géogr., lib. V.

« dans le désert de Syrie vers l'Euphrate. Là est placée l'a-
« necdote de Job, dont le roman offre sur Ahriman ou Satan
« des idées Zoroastriennes que l'on ne trouve dans les livres
« Juifs que vers le temps de la captivité de Babylone (1). »

XI.

Dissipons tous ces rêves, toute cette œuvre de ténèbres, aussi bien les rêveries sincères de la multitude des Commentateurs, que les fantaisies peu sincères de M. Renan.

Job, qui n'est pas un personnage historique, mais un personnage fictif créé par Isaïe pour servir à la révélation d'une antique et sainte Doctrine, n'est ni un Iduméen, ni un Arabe d'aucune des trois Arabies ; Job est UN BÉNI-KÉDEM, c'est-à-dire un Israélite Syrien de l'Aram Sobah, de cette portion de la Syrie qui devint plus tard le royaume de Palmyre.

XII.

Pourquoi le Poète Prophète a-t-il choisi le pays où David avait remporté ses plus éclatantes victoires, le pays où Salomon avait bâti Tadmor, pour y placer son Juste? Pourquoi a-t-il mis là son drame, faisant venir de loin des amis de Job qui, eux, appartiennent bien, l'un, Éliphaz, à l'Idumée, les deux autres à l'Arabie? Nous dirons cela plus tard, dans nos MYSTÈRES DE LA BIBLE, quand nous montrerons à M. Renan ce que c'est que les *Béni-Kédem*.

Mais déjà on peut conjecturer que, s'étant ainsi trompé dès le début, ou plutôt s'étant abusé à dessein, au point de *falsifier* les premiers mots du livre qu'il traduisait, toute la

---

(1) *Recherches nouvelles sur l'Histoire ancienne*, tome I.

traduction de M. Renan ne doit être qu'un long et interminable contre-sens; et c'est ce qui est en effet.

XIII.

Je ne ferai plus sur la traduction du Prologue que deux Remarques.

Même chapitre I, versets 13-17.

LE VRAI JOB.

Un jour, donc, les fils et les filles de Job mangeaient et buvaient du vin dans la maison de leur frère aîné;

Et un homme vint dire à Job : Les bœufs labouraient et les ânesses paissaient dans le voisinage, lorsque les Sabéens sont venus fondre tout à coup; ils ont tout enlevé, et ont passé vos gens au fil de l'épée; je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

Cet homme parlait encore, lorsqu'un second vint dire à Job : Le feu de Dieu est tombé du ciel sur votre menu bétail et sur vos gens; il a tout réduit en cendres, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un troisième vint dire à Job : Les Chaldéens, s'étant divisés en trois bandes, se sont jetés sur vos chameaux, et les ont enlevés; ils ont tué vos gens, et je me suis sauvé seul pour vous en apporter la nouvelle.

LE JOB DE M. RENAN.

Or il arriva qu'un jour, pendant que ses fils et ses filles mangeaient et buvaient chez leur frère aîné, un messager vint trouver Job et lui dit : « Les bœufs étaient occupés à labourer, les ânesses paissaient à côté d'eux; tout à coup les Sabéens sont tombés à l'improviste, et les ont enlevés. Ils ont passé les esclaves au fil de l'épée, et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Il parlait encore qu'un autre arrive et dit : « Le feu de Dieu est tombé du ciel; il a frappé les troupeaux et les esclaves, et les a dévorés; et je me suis échappé seul pour te l'annoncer. »

Il parlait encore, qu'un autre arrive et dit : « Les Chaldéens ont formé trois bandes, se sont jetés sur les chameaux et les ont enlevés. Ils ont passé les esclaves au fil de l'épée, et je me suis échappé seul pour te l'annoneer. »

Voilà des Sabéens et des Chaldéens qui fondent tout à coup sur les propriétés de Job.

Quant aux Chaldéens, en Hébreu *Kasdiim*, il n'y a aucun doute à avoir, ce sont des Babyloniens. « Les Chaldéens, »

dit dom Calmet, résumant tous les commentaires sur ce mot, « demeuraient sur l'un et l'autre bord de l'Euphrate, aux en-« virons de Babylone. Plusieurs de leurs bandes vivaient de « brigandage. »

Comment M. Renan a-t-il pu s'imaginer que, des bords de l'Euphrate, des bandes de Babyloniens pillards étaient venus enlever les bœufs et les ânesses de Job dans les environs de Théman, quand Théman est sur la lisière de l'Arabie Pétrée, à peu de distance de Pétra, à quelque cent lieues de l'Euphrate !

Quant aux *Sabéens*, si je m'en étais cru, j'aurais traduit les *Sobéens*, c'est-à-dire les habitants du Sobah, en d'autres termes les *Syriens*.

Tous les commentateurs cherchent vainement de quel peuple il s'agit. Ils conviennent tous qu'il ne s'agit pas du pays de la reine de Saba, situé dans l'Arabie Heureuse.

Dom Calmet donne sa langue aux chiens, ne pouvant deviner de quels Sabéens il s'agit. « Il y a, dit-il, plusieurs peuples « nommés Sabéens, comme il y a plusieurs hommes du nom « de Saba. Ceux dont il est parlé ici étaient, à ce que nous « croyons, des descendants de Saba, fils d'Abraham et de « Céthura, qui habitaient dans l'Arabie Déserte, à l'est du « pays de Hus. »

Pourquoi se forger des chimères ? Il suffisait de considérer que le mot Hébreu שבא peut aussi bien se lire *Soba* que *Saba*.

La Bible renferme vingt passages qui parlent du pays de Sobah, des rois de Sobah, de la ville de Sobah, des guerres de David contre Adaréser, roi de Sobah; d'une bataille où David tua plus de vingt mille hommes à ce roi, etc., etc.

Il est vrai que dans ces passages, qui appartiennent tous aux Livres des Rois et aux Paralipomènes, le texte de la Bible écrit Sobah ou plutôt Tsoubah, צוֹבָה, et non שְׁבָא. Mais cette différence d'orthographe ne vient-elle pas de la différence des temps écoulés entre l'époque d'Isaïe et celle des rédacteurs des Livres des Rois et des Paralipomènes?

On serait tenté de croire qu'on n'a rien voulu changer à l'orthographe de textes appartenant à des époques diffé-

rentes, ne fût-ce que pour jeter plus d'obscurité sur le vrai pays de Job. Les Septante le montrent bien, eux qui ne parlent ni de Sabéens ni de Chaldéens, remplaçant le nom des premiers par « *des hommes en armes sont venus,* » et le nom des seconds par « *des cavaliers nous ont attaqués.* »

La paraphrase Chaldéenne aussi le ferait soupçonner, elle qui, comme si le nom des Syriens, adorateurs d'Astarté, ne devait être jamais prononcé qu'avec une exécration, traduit si singulièrement, au lieu de : La Sobée (pour *les Sobéens*) a fait irruption : « *Lilith, reine de Zamaragd,* a fait irruption. » Lilith est la déesse de l'impureté.

En résumé, Job est attaqué, d'un côté, par des Babyloniens, de l'autre par des Syriens. Tout cela s'accorde parfaitement avec la situation de l'Aousite ; et tout cela se rit de M. Renan et de ses suppositions.

XIV.

Mais ce n'est pas pour ce sujet seulement que j'ai ouvert une Remarque sur ces versets. Je l'ai fait aussi parce que je ne me sens pas d'indignation en voyant M. Renan traduire הנערים *ènârim* par ESCLAVES.

Je me suis déjà exprimé là-dessus, mais je redouble.

Comment ! le livre que vous avez traduit (c'est-à-dire que vous croyez avoir traduit, et que vous voulez persuader aux autres que vous avez traduit), ce livre contient la plus belle chose que la sagesse humaine ou divine ait jamais édictée contre l'esclavage ; il met dans la bouche de Job (Quatrième Acte) ces belles, ces divines paroles :

« Si j'ai foulé sous mes pieds le droit de mon serviteur et de ma ser-
« vante dans leurs contestations avec moi
« [Car quand Dieu se serait levé, qu'aurais-je fait ? Et lorsqu'il m'au-
« rait visité, que lui aurais-je répondu ?
« Est-ce que celui qui m'a construit dans l'utérus ne l'a pas également
« formé, et ne nous a-t-il pas faits tous deux dans le même moule ?] etc. »

Et vous osez (1), vous éloignant de tous les traducteurs, donner à Job *des esclaves !!!*

XV.

Même chapitre, verset 21.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
Nu je suis sorti du ventre de ma mère, et nu je retournerai là.	Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai (1). (1) Dans le second membre, l'auteur passe à l'idée du sein de la terre, mère de tous les hommes.

Il est écrit que ses petites Notes porteront malheur à M. Renan. En voilà une qui lui fera perdre dans l'estime de tout homme de goût et de sens.

On lui dira ;

Vous admettez que « la langue du Livre de Job est l'Hé« breu le plus limpide, le plus serré, le plus classique; qu'on « y trouve toutes les qualités du style, etc., etc. (2) » et il vous plaît d'imaginer qu'ayant à dire une chose, l'auteur en a dit une autre, qu'il a eu un *lapsus linguæ* au milieu d'une phrase solennelle, composée en totalité de six mots !

Le texte Hébreu porte : *Nu je suis sorti du ventre de ma mère, et nu je retournerai là.* Vous traduisez assez négligem-

---

(1) Il est vrai que M. Renan a si affreusement traduit ces paroles du IVe Acte, divinement inspirées sept cents ans avant l'Évangile, qu'il n'a pas craint encore, là même, en mettant ces paroles dans la bouche de Job, de lui faire dire qu'il a des *esclaves.*

(2) *Étude sur le poëme de Job*, page 37. Comment ces éloges s'accordent-ils avec les abominations que M. Renan débite ailleurs sur les Sémites? Je laisse au Lecteur à le décider.

ment : *Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai.* Mais vous ajoutez en note : « Dans le second membre, « l'auteur passe à l'idée du *sein de la terre,* mère de tous les « hommes. »

Est-ce qu'on passe ainsi d'une idée à une autre sans s'en apercevoir, quand on est un grand écrivain ?

Est-ce qu'il était difficile au sublime auteur de ce Livre de dire ce que Le Maistre de Sacy —[une sorte de faussaire (1) toutes les fois qu'il y a dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament quelque chose qui offusque sa religion]— lui fait dire ici en ces termes : « *Je suis sorti nu du ventre de ma « mère, et je retournerai nu dans le sein de la terre.* »

Honneur à S. Jérome ! Il n'a pas menti au texte, il a traduit fidèlement : *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc.*

Il est pourtant à croire que ce passage a fortement attiré son attention, et que votre explication n'a pas échappé à son intelligence.

Pourquoi l'a-t-il rejetée?

Parce qu'elle est ridicule.

S. Jérome, vous le savez, avait beaucoup de littérature. Il connaissait ses auteurs Grecs et Latins. Il ne pouvait ignorer la phrase célèbre de Varron : *Ista terra gentes omnes peperit, et resumet demum,* que Pline a développée en ces termes magnifiques : « La Terre nous reçoit à notre naissance, elle « nous nourrit et nous soutient pendant le temps de notre « vie, et, après la mort, elle nous recueille dans son sein, « comme une mère pleine de tendresse, alors que tout le reste « de la nature nous rejette avec horreur. (Lib. II, C. LXIII.) »

S. Jérome devait encore se rappeler Brutus embrassant la Terre, quand l'Oracle avait parlé d'embrasser sa mère.

---

(1) Je puis affirmer cela, l'ayant prouvé en vingt endroits de mes écrits à propos des textes les plus importants, sciemment altérés par ce traducteur.

Il était donc invité par tous ses souvenirs classiques à interpréter ce passage de Job comme vous, comme Le Maistre de Sacy.

Il ne l'a pas fait. Ce verset lui a paru renfermer un de ces sens mystérieux qu'il découvrait en foule dans ce Livre sans pouvoir les comprendre.

Il s'est dit sans doute : Quand on écrit un livre de vérité, un livre dont on sait qu'il deviendra *sacré* parce qu'il est *inspiré*, on ne fait pas de pareilles fautes de style. Faire dire à Job : *Nu je suis né, nu je mourrai*, était une chose très-simple. Pourquoi l'auteur, au lieu de la dire simplement, l'a-t-il dite en style d'oracle?

Et S. Jérôme a intrépidement écrit en Latin ce qu'Isaïe avait dit en Hébreu.

Excepté Le Maistre de Sacy, tous les traducteurs sérieux ont fait comme S. Jérôme.

La Version Anglicane, la meilleure assurément de toutes les versions en langue vulgaire, traduit de même : *Naked came I out of my mother's womb, and naked shall I return thither.* »

Mais vous, avec votre petite Note, vous figurerez à côté de Le Maistre de Sacy.

Et j'ose dire que cela est bien étonnant; voici pourquoi.

Une personne que vous devez connaître, parce que c'est un de vos rivaux de la jeune génération, M. Jourdain, qui a occupé, s'il ne l'occupe encore, un emploi important au Ministère de l'Instruction Publique, vous a accusé, dans un livre couronné par l'Institut et décoré d'un prix Montyon, d'avoir fait aisément votre ouvrage sur Averroès avec mon livre de *l'Humanité*. Je puis vous citer ses paroles :

« A entendre un ingénieux écrivain (1), dont je louerais

« (1) M. Ernest Renan, *Averroès et l'Averroïsme.* »

« plus librement la pénétration et le savoir si je lui connais-
« sais des doctrines mieux arrêtées, les réfutations que le
« Moyen-Age a tentées de la doctrine d'Averroès ont géné-
« ralement porté à faux. Une *humanité vivante et perma-*
« *nente*, tel est, à son avis, le sens de la doctrine de l'unité
« de l'intellect, dont l'immortalité ne serait alors que la re-
« naissance éternelle du Genre Humain et la perpétuité de la
« civilisation. *Un système analogue s'étalait, il y a peu d'an-*
« *nées, dans un ouvrage sur l'*Humanité, *qui a eu en France*
« *quelque retentissement.* En attribuant ce système à Aver-
« roès, nous craignons qu'on n'altère la vérité historique, et
« qu'on ne prête gratuitement au passé les *inventions du*
« *présent.* Mais qu'importe? Est-ce que les objections élevées
« par le Moyen-Age contre l'hypothèse de l'unité de l'enten-
« dement prise à la lettre ne se retournent pas contre l'in-
« terprétation de l'Averroïsme qui est proposée par *ses*
« *modernes historiens* (1)? »

Vous le voyez, M. Jourdain me met, grâce à vous, au nombre des historiens d'Averroès.

Eh bien, vous avez lu mon livre, puisque vous en avez fait usage (sans me nommer bien entendu), et vous ne comprenez pas pourquoi Job dit qu'il retournera dans le ventre de sa mère !

Cela me prouve que M. Jourdain a raison quand il ne vous trouve pas des doctrines bien arrêtées.

Isaïe, sachez-le donc, s'est exprimé ainsi parce qu'il a voulu dire là, dès le début de son Livre, en quelques mots, mais *sous voile*, le grand, le plus grand mystère de la Religion, ce que j'ai désigné dans mes écrits sous ce nom : La Renaissance dans l'Humanité.

(1) *La Philosophie de S. Thomas d'Aquin*, tome II, p. 393.

Au surplus, il faut être aveugle pour ne pas voir que ce qu'Isaïe dit là, c'est ce que dit tout son Livre.

Aussi ai-je eu une grande joie quand j'ai trouvé au sommet même de la Religion (car ce livre est le sommet d'où le Christianisme a découlé) cette confirmation du Dogme que j'ai enseigné dans mes écrits.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DU PREMIER ACTE.

XVI.

Chapitre III, versets 1-10.

Job prend la parole, et maudit sa naissance.

LE VRAI JOB.

Maudit soit le jour où je suis né, et maudite la nuit qui a pu dire: Un homme vient d'être conçu.

Que ce jour ne soit qu'obscurité! que Dieu ne le cherche pas d'en haut, et qu'aucune splendeur ne l'éclaire!

Que les noires vapeurs de l'Enfer le souillent; que l'Erèbe s'ouvre pour en faire sa proie; que les volcans le remplissent d'épouvante!

Que l'Erèbe aussi l'engloutisse, cette nuit! qu'elle ne serve pas de compagne aux jours de l'année, et qu'on ne la compte pas dans les mois!

Voici! qu'elle soit solitaire, et qu'il n'y tombe pas un seul son joyeux.

Mais qu'ils la redoutent eux-mêmes, ceux que toute clarté importune quand ils s'apprêtent à

LE JOB DE M. RENAN.

Périsse le jour où je suis né, et la nuit qui a dit: Un homme est conçu.

Que ce jour se change en ténèbres, que Dieu ne l'éclaire pas d'en haut, que la lumière ne brille pas sur lui!

Que les ténèbres et l'ombre le revendiquent, qu'une nuée pesante le couvre, qu'une éclipse le remplisse d'épouvante!

Que cette nuit soit la proie d'une sombre horreur, qu'elle ne compte pas dans le calcul de l'année, qu'elle n'entre pas dans la supputation des mois!

Que cette nuit soit stérile (1), qu'on n'y entende pas de cris d'allégresse!

(1) C'est-à-dire que personne n'y naisse plus.

frapper le crocodile dans les ténèbres.

Que les étoiles, à son crépuscule, s'obscurcissent; qu'elle attende la lumière, et que la lumière ne vienne pas; qu'elle ne voie pas les cils de l'aurore !

Parce qu'elle n'a point fermé le sein qui m'a porté, et qu'elle n'a pas empêché mes yeux de s'ouvrir au mal !

Que ceux-là la maudissent qui maudissent les jours (1), qui savent à leur gré faire lever le Dragon (2) !

Que les étoiles de son matin soient obscurcies, qu'elle attende la lumière, sans que la lumière vienne, et qu'elle ne voie point les paupières de l'aurore ;

Puisqu'elle n'a point fermé le ventre qui me porta, et ne m'a point ainsi épargné la douleur !

(1) Enchanteurs auxquels on supposait le pouvoir de rendre néfastes certains jours, en prononçant contre eux des malédictions analogues à celles que Job prononce en ce moment.

(2) Dragon céleste, que presque toutes les astronomies mythologiques de l'Orient nous représentent comme prêt à s'élancer pour dévorer le soleil et la lune. On supposait que les magiciens avaient le pouvoir de le faire lever et de produire ainsi des éclipses.

Vrai, je suis ennuyé de faire le métier d'un professeur. Mais M. Renan ne nous a-t-il pas dit qu'un des objets qu'il s'est proposés dans sa traduction était de montrer *comment on pourrait traduire les œuvres de l'antique génie des Hébreux* (1)? Voyons donc comment il les traduit.

Approchez, monsieur Renan. Cette page assurément n'est pas des plus difficiles; et comme elle a toujours été des plus remarquées, vous avez dû y apporter tous vos soins.

Quand je compare ma version et la vôtre, la première chose qui me frappe c'est la variété qui règne dans l'une, tandis que tout est redite et pléonasme dans l'autre. Votre Job se répète de verset en verset. Il faut qu'il n'ait pas beaucoup de couleurs sur sa palette.

(1) Voyez précédemment, page 235.

Je suis curieux de voir comment, de ce qui m'a confondu par la force de l'imagination, vous avez fait un je ne sais quoi si pâle, si terne, si uniforme. Je me vois forcé, pour le découvrir, d'éplucher vos phrases.

« *Que ce jour se change en ténèbres.* » Pour commencer, voilà une faute de goût. Quand Racine dit :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

c'est que ce qui était or pur est devenu du plomb. Vouloir que *le jour se change en ténèbres*, c'est supposer d'abord le jour. L'Hébreu s'en garde bien. Il dit ce que je lui ai fait dire : « Que ce jour ne soit qu'obscurité. »

« *Que Dieu ne l'éclaire pas d'en haut.* » Maladresse plus forte que la précédente. Le texte dit : « *Que Dieu ne le cherche pas d'en haut,* » et S. Jérôme a bien traduit : « *Non requirat eum Deus desuper.* »

Non-seulement S. Jérôme, mais le bon Calmet a montré qu'il avait le sens poétique plus développé que vous. Il donne pour paraphrase : « Qu'une nuit profonde en dérobe, s'il est « possible, la connaissance à Dieu même. »

Dieu est le vivificateur éternel, en d'autres termes le créateur *actuel* de tout ce qui a vie : « *In Deo vivimus, et movemur, et sumus,* » dit admirablement S. Paul. Donc, quand Job s'écrie : « Que Dieu ne cherche pas ce jour d'en haut, » il entend *pour le vivifier*. Job me rappelle la Savitri, cette prière des Brames, où Dieu éclaire divinement tous les êtres dans la lumière que le Soleil répand. Mais vous qui faites jouer à Dieu le simple rôle de soleil ou de gaz comme on entend la chose de nos jours, n'êtes-vous pas infiniment au-dessous de la Savitri? Vous n'êtes pas même à la hauteur de dom Calmet !

« *Que les ténèbres et l'ombre le revendiquent.* » N'ai-je pas eu raison de dire que votre Job ne sait que se répéter ; il a dit cela déjà trois fois.

Mais que vois-je? en croirai-je mes yeux? Quoi ! vous avez pris l'Enfer pour de l'ombre ?

Il n'y a pas dans l'Hébreu *tsal* צל, ni *tsalm* צלם, ni *tsalma*, ni *tsalmoum*, mais bien *tsal-mouth* צלמות.

Or *mouth*, ce mot terrible, veut dire la mort. C'est le terme même dont nous nous servons et dont les Latins se servaient. Pourquoi avez-vous laissé ce mot important au bout de votre plume?

Vous êtes d'autant plus impardonnable que *l'Ombre de la Mort* revient dix ou douze fois dans le Livre de Job, et avec des détails que vous auriez dû étudier et comprendre.

« *Qu'une nuée pesante le couvre.* » Je ne compte plus les répétitions. Mais vous jouez de malheur! Il ne s'agit pas ici d'une nuée pesante, il s'agit de l'Érèbe.

Vous avez pris une invasion de l'Érèbe pour une nuée, comme plus haut vous aviez pris l'Enfer, ou du moins la portion la plus superficielle de l'Enfer, le royaume du vide, les *inania regna* de Virgile, pour de l'ombre.

Peut-être vous imaginez-vous qu'*Enfer*, *Adès*, *Orcus*, *Érèbe*, et le reste, sont tous mots Grecs ou Latins, et ne sauraient se trouver dans un livre Hébreu. Vous vous tromperiez bien. Mais sur ce point je suis obligé de vous renvoyer à mon *Commentaire* (1). C'est toute une science, savez-vous, que cette science des anciens sur la croûte de notre Globe, que nos savants du jour prennent, fort à tort selon moi, pour des rêveries poétiques.

« *Qu'une éclipse le remplisse d'épouvante.* » Pour le coup, vous voilà qui variez votre obscurité avec une éclipse. Malheureusement il n'y a pas d'éclipse dans le texte. A quoi servirait une éclipse, quand vous avez déjà accumulé tant de ténèbres, tant d'ombres, tant de nuées pesantes! Savez-vous ce qu'il y a, au lieu d'une éclipse? Il y a des Volcans.

Non, vous ne vous doutez pas de ce que vous avez fait avec votre éclipse. La chose est plaisante; il faut que je vous la conte.

---

(1) Les Mystères de la Bible.

Il y a trois parties dans ce verset. S. Jérôme avait assez bien traduit la première, ou du moins il l'avait traduite très-littéralement : *Obscurent eum tenebræ et Umbra Mortis*. Vous voyez qu'il n'avait pas fait comme vous, qu'il n'avait pas pris l'Ombre de la Mort pour un peu d'ombre ou pour une ombre quelconque.

La seconde partie du verset ne l'embarrasse pas davantage ; il la traduit par : *Occupet eum Caligo* : Que le Caligo s'en empare, l'occupe. Restait à savoir ce qu'il fallait entendre par *Caligo* (1).

Mais arrivé là sans y rien comprendre, satisfait pourtant de son calque, traduisant cette fois comme Aquila, *verbum e verbo* (2), il tombe sur un mot Hébreu composé כמרירייום, qui peut se lire : CHAMARIDIIOUM.

S. Jérôme n'hésite pas, et, sachant bien qu'on ne comprendrait pas plus ce qu'il allait écrire que ce qu'il venait d'écrire, il prend le mot même du texte, et le fourre hardiment dans son Latin : *et involvatur* AMARITUDINE : « et qu'il soit enveloppé d'amertume... »

Que de mal, que de peine, que d'inextricables difficultés n'a-t-il pas causés, de siècle en siècle, à la foule des traducteurs et des commentateurs ! On ne pouvait sortir de cette *amertume*. La preuve c'est Pagnin, qui passa quarante ans sur la Bible, et qui la traduisit le premier d'après l'Hébreu ; il suppose qu'il faut sous-entendre le mot *nubes* de la phrase précédente, et il rend par : *Terreant illum tanquam amari* :

---

(1) Les traducteurs de la Bible ont employé en vingt endroits différents ce mot *Caligo*, dans des passages où il s'agit de choses très-diverses, et où le texte Hébreu emploie des mots très-différents les uns des autres. Au fond *Caligo*, en Latin, n'a jamais signifié un nuage, comme M. Renan traduit ; il signifierait plutôt un éclair ; il signifie proprement *éblouissement* (de *caligare*, éblouir). Ainsi, sans le savoir, S. Jérôme se rapprochait assez du vrai sens.

(2) Voyez précédemment, page 212.

« Que les nuées le tourmentent comme des amers, » c'est-à-dire avec cruauté.

Cela n'a pas le sens commun. Aussi Arias Montanus corrige Pagnin à la marge, et traduit par *æstus diei* : « Les chaudes émanations du jour. »

Nous voilà sortis de l'*amertume* de S. Jérôme. Mais, hélas! nous sommes dans la Canicule!

L'*æstus diei* d'Arias Montanus devient, chez les traducteurs à la suite, *flagrantissimi ardores dierum canicularium* : « Les plus brûlantes ardeurs des jours caniculaires. »

Et voilà dom Calmet, dans sa Paraphrase, qui s'écrie : « Qu'il soit brûlé par les ardeurs excessives de la Canicule, « et qu'il soit un objet de terreur aux mortels, comme ces « journées fatales où les maladies en enlèvent un si grand « nombre. »

Il est vrai que Calmet est si peu sûr du sens, qu'il ajoute immédiatement : « D'autres traduisent : Que les tireurs d'ho-« roscopes ne marquent jamais ce jour parmi les jours heu-« reux, qu'ils le notent comme un jour terrible et dangereux. « D'autres enfin : Que l'on évite ce jour comme on fait les « jours de deuil et d'affliction. Ou bien : Que ceux qui sont « dans l'affliction le maudissent. Les Septante : Que l'obscu-« rité tombe sur lui, et qu'il soit dans le trouble. »

On en était là, mais vous êtes venu, et vous avez terminé ce cycle héroïque d'interprétations par *une éclipse*. Honneur à vous!

Ne voyez-vous pas (je vous l'ai déjà fait sentir) qu'une éclipse est de toutes les absurdités la plus grande, parce qu'elle n'est pas même possible? Ce jour maudit est déjà par vous bourré d'obscurité, et vous voulez qu'il sente une éclipse! Pour s'apercevoir d'une éclipse, il faut le soleil, et vous avez, par cinq fois, demandé des ténèbres. Je nie donc votre éclipse, et j'aimerais mieux revenir à l'*amertume* de S. Jérôme ou aux *amers* de Sanctès Pagnin.

S. Jérôme avait au moins une excuse : le mot *mara* est bien Hébreu, et signifie bien *amertume*.

Pagnin aussi avait une excuse ; il prenait le *kaph* du commencement du mot pour un adverbe de comparaison qui entre en effet dans une foule de composés, et signifie *comme;* et, du reste du mot, il faisait ses *amers.*

Mais votre éclipse! Je vous défie bien de l'expliquer.

Il était facile pourtant de deviner dans *Chamaridiioum* des Volcans, et je n'ai fait qu'achever ce qu'Arias Montanus avait commencé en traduisant par *æstus diei.*

Il suffisait de décomposer le mot, d'en distinguer les syllabes. Ce mot, dans ses racines, exprime ces trois idées : le *Feu* (1), l'action de *s'épancher* (2), et le *Jour* (3). Il signifie donc des *feux faisant effluve et surgissant au jour.* On ne pouvait mieux exprimer un Volcan (4).

---

(1) Le radical *Cham* est connu de tout le monde pour exprimer le feu, la chaleur, ce qui brûle. C'est le nom d'un fils de Noé, dont Bochart et Volney, à la suite de toute la tradition Juive et Chrétienne, ont fait dériver les Africains, les Éthiopiens, tous les brûlés du soleil. Dans la Genèse, le nom du fils de Noé est écrit חָם, tandis qu'ici nous avons כם ; mais ce n'est qu'une différence d'orthographe. Le *Heth* Hébreu, consonne, exprime la même aspiration pectorale que la lettre *Kaph*, par laquelle on l'a remplacé à des époques postérieures aux anciens manuscrits sur lesquels fut composée ou éditée la Genèse.

(2) *Ri* רי est une racine chère à Fabre d'Olivet, qui y voyait le signe particulier de l'irradiation de l'Éther. Ce qui est certain, c'est qu'elle est analogue à plusieurs autres exprimant toutes le mouvement. Les Lexiques la traduisent : *Irrigation*, *Effluve*, *Ruisseau*, et la font dériver de *Roué* רוה, arroser. C'est le ῥέω des Grecs, le *ruo* des Latins.

(3) *Ioum* יום signifie le jour.

Cette étymologie serait donc tout à fait incontestable si, au lieu de *Chamaridiioum*, il fallait lire *Chamaribiioum ;* la préposition *bi* (conservée encore aujourd'hui dans les langues du Nord) répondant en Hébreu au *di* ou *dia* des Grecs. Une faute de copiste n'est nullement improbable : que d'exemples de fautes semblables ne rencontre-t-on pas dans les textes de la Bible !

(4) Remarquez que le nom de *Volcan* ou de *Vulcain* est composé absolument comme le mot Hébreu *Chamaridiioum*, et que le radical *Cham* s'y retrouve. Ceux qui établissent une séparation absolue entre les langues Sémitiques et les langues dites Védiques sont aveugles.

Notez que cette manière de désigner un phénomène par une description de ce phénomène est ordinaire en Hébreu.

Ajoutez encore qu'il n'y a pas ou qu'il n'y a guère de pays plus tourmenté de tremblements de terre et d'éruptions volcaniques que la Palestine et la Syrie, témoins Sodome et Gomorrhe.

Et Job aurait oublié cette malédiction sur son jour natal!

En voilà trop sur un mot. C'est votre *Éclipse*, monsieur Renan, qui en est cause.

Continuons, je veux aller jusqu'au bout de votre page.

Il s'agit maintenant de la nuit où Job a été conçu.

« *Que cette nuit soit la proie d'une sombre horreur.* » Sombre horreur! qu'est-ce que cela veut dire, je vous le demande? Je ne sais quel rabbin aurait raison avec vous, dans la remarque ingénieuse qu'il a faite que Job traiterait moins durement la nuit de sa conception que le jour de sa naissance; « car, dit cet homme subtil, *l'obscurité étant le propre de la nuit, y ajouter de l'obscurité n'est pas grand'chose.* » Mais c'est qu'il se trompe lourdement, et vous aussi. Job ne désire pas que cette nuit soit *la proie d'une sombre horreur;* il veut, au premier mot, que l'Érèbe l'engloutisse!

« *Qu'elle ne compte pas dans le calcul de l'année; qu'elle*
« *n'entre pas dans la supputation des mois.* » Que pouvez-vous entendre par la supputation des mois, sinon le calcul de l'année? Le texte Hébreu n'offre aucun pléonasme.

« *Que cette nuit soit stérile.* » Et vous ajoutez en note « C'est-à-dire que personne n'y naisse plus. » Vous voulez dire : qu'il ne s'y fasse aucune conception. Je vous demande s'il est naturel que Job, qui a si fort maltraité la nuit où il a été conçu, et qui va continuer à l'accabler de malédictions (les anciens croyaient que les malédictions portaient coup, et produisaient toujours des effets), vienne à penser qu'il pourrait y avoir des amoureux assez fous pour amener une conception dans une nuit si tourmentée!

Mais me voilà en plein dans les petites Notes de M. Renan,

Je vois d'avance qu'il va se relever par des suppositions hardies.

« *Que ceux-là la maudissent qui maudissent les jours, qui* « *savent à leur gré faire lever le Dragon.* » Puis viennent deux Notes dont le lecteur peut se régaler.

Il y verra d'étranges choses ; au lieu d'un simple crocodile, un Dragon céleste, et quel dragon ! M. Renan nous affirme que *presque toutes les astronomies mythologiques de l'Orient nous le représentent comme prêt à s'élancer pour dévorer le Soleil et la Lune.*

Mais ce n'est pas tout ; je soupçonne que M. Renan avait quelque chose sur la conscience par rapport à son *Éclipse.* Qu'a-t-il fait ? Il a fait d'une pierre deux coups ; à propos de son Dragon, il a appelé des Magiciens à son secours ; et son Dragon lui a ainsi fourni le moyen de solidifier son Éclipse. Il a le courage de nous dire : *On supposait que les Magiciens avaient le pouvoir de faire lever le Dragon et de produire ainsi des Éclipses.*

Vous êtes un fameux magicien, monsieur Renan ! Nos pères avaient un vieux proverbe très-populaire. D'un homme qui débite des choses fausses, et qui veut les faire passer pour vraies, ils disaient : *Il veut faire croire que vessies sont lanternes.*

Il n'y a pas l'ombre d'un dragon céleste dans le texte. Il y est question du *Léviathan*, c'est le nom du Crocodile. Toute cette fantasmagorie est de votre invention, et vraiment vous voulez nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Le nom de *Léviathan* se trouve quatre fois dans la Bible, deux fois dans le Livre de Job et deux fois dans les Prophéties d'Isaïe. En outre, sans le nommer, ou plutôt en le désignant sous le nom de *grand Than*, Ézéchiel indique le Crocodile de la façon la plus évidente.

Ézéchiel (XXIX, 3) : « Je viens à vous, Pharaon, roi d'É-« gypte, grand dragon qui vous couchez au milieu de vos « fleuves, et qui dites : Le fleuve est à moi, etc. »

Ézéchiel avait certainement lu Isaïe.

Isaïe (XXVII, 1) : « En ce temps-là le Seigneur viendra avec « sa grande épée punir Léviathan le serpent nautonier (*la « Basse Égypte*) et Léviathan le serpent tortueux (*la Haute-« Égypte*). »

J'espère qu'il est difficile de ne pas voir là le Crocodile et l'Égypte.

Mais de quel terme Ézéchiel se sert-il, que les traducteurs rendent par Dragon ? Il se sert du mot *Thanim* תנים.

Et de quel terme Isaïe se sert-il, que les traducteurs rendent par Léviathan ? Il se sert aussi du mot *Than* précédé du mot *Léviah* לויתן.

C'est le même mot que nous trouvons ici dans le Livre de Job, où M. Renan voit un Dragon céleste.

C'est le même mot dont Ioa se sert à la fin du Livre de Job quand il décrit si admirablement le Crocodile, et qu'il le peint par des traits que tout le monde reconnaîtra.

J'ajoute qu'il ne se trouve pas dans toute la Bible un autre nom pour désigner le Crocodile. Il est vrai qu'en un passage du Lévitique la Vulgate emploie une fois le nom de *crocodilus ;* mais c'est une faute de S. Jérôme (1).

La conclusion est que ce que M. Renan a pris pour un Dragon capable d'engloutir, à la voix des Magiciens, le Soleil et la Lune, est tout uniment le crocodile.

Calmet n'hésite pas. Après avoir énuméré les folies qu'on a débitées sur le monstre Léviathan, dont les Pères et les interprètes ont souvent fait le Démon, — (il était réservé

---

(1) S. Jérôme, qui probablement n'était pas grand naturaliste, a pris ce que le texte du Lévitique (ch. XI, v. 29) appelle הצב pour un crocodile, tandis qu'il s'agissait d'une espèce de grenouille qui se tient dans les buissons et qui est venimeuse. Pline l'appelle *Rubeta*. Comme dans l'énumération de Moïse cet animal se trouve classé avec la belette et la souris, il était difficile de croire qu'il s'agissait là du Crocodile. L'erreur de S. Jérôme a été redressée par Pagnin et les traducteurs à la suite.

à M. Renan d'en faire un Dragon céleste, de force à avaler le Soleil et la Lune), — Calmet termine judicieusement ainsi : « Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui voient dans ce « mot le nom du Crocodile. L'Hébreu *Than* est le singulier « de *Thannin*, qui signifie constamment des monstres ma- « rins ou de gros poissons de rivière. *Léviah* ou *Léviath* est « un adjectif féminin qui signifie *attaché*, *joint*, *collé ensem-* « *ble*; peut-être à cause des écailles du Crocodile, qui sont « jointes l'une à l'autre et ne font qu'un tout. »

Quant à l'interprétation de ce passage de Job, on conviendra que rien n'est plus clair que ma traduction.

Job, après avoir, dans un premier mouvement, livré la nuit de sa conception à l'Érèbe, s'arrête, comme s'il avait commis une impiété en excédant sa pensée.

C'est ce que marque cette exclamation *Voici!* qui précède si souvent une affirmation après reflexion. Puis il continue : « Qu'elle soit solitaire, et qu'il n'y tombe pas un seul son « joyeux; mais qu'ils la redoutent eux-mêmes, ceux que « toute clarté importune quand ils s'apprêtent à frapper le « crocodile dans les ténèbres. »

Si j'avais voulu faire un tant soit peu de fantasmagorie, au lieu de *ceux que toute clarté importune*, j'aurais pu, à l'exemple de S. Jérôme, traduire (non pas comme M. Renan, *ceux qui maudissent les jours*, ce qui n'a absolument aucun sens), mais *ceux qui maudissent le jour*, c'est-à-dire la lumière. Et j'aurais eu pour moi Hérodote, Pline, Strabon, qui tous nous apprennent que la haute antiquité regardait avec une sorte d'horreur et traitait d'*athées* les Atlantes et les Éthiopiens, qui maudissaient le Soleil parce qu'il brûlait leurs champs et leurs personnes. C'est de là que Le Franc de Pompignan a tiré sa strophe fameuse :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!

Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Mais en considérant bien mon texte, je n'y ai vu autre chose que *ceux qui maudissent le jour* AU MOMENT *où ils s'apprêtent à frapper le crocodile.*

Assurément il s'agit bien des Atlantes et des Éthiopiens. C'est la chasse faite au Crocodile par ces mécontents du Soleil qui occupe Job. Éloignés de la religion des Brahmes adorateurs de la Lumière, ils ne l'étaient pas moins de celle des Égyptiens conservateurs de toute vie animale. « Vers la « ville d'Éléphantine dans la Haute Égypte, dit Hérodote « (lib. IV), non-seulement on n'adore pas le Crocodile, « mais on le tue et on le mange. » Pline ajoute des détails à ce que dit Hérodote, et Sénèque (*Questions Naturelles*) est encore plus explicite. On connaît la belle satire où Juvénal parle d'Ombos et de Tentyre, toujours aux prises, parce que l'une de ces deux villes, Ombos, vénérait le Crocodile, et que Tentyre le mangeait.

Mais pour le manger, il fallait le tuer; et pour le tuer, il fallait une nuit sombre.

Voilà tout le mystère de ce passage où M. Renan a vu des Magiciens, des Enchanteurs, et un grand Dragon céleste prêt à s'élancer pour dévorer le Soleil et la Lune. *Risum teneatis !*

C'en est assez, j'ai été obligé d'écrire des pages sur quelques versets. Je ne veux pas en voir davantage, et j'arrive au dernier, où Job explique pourquoi il vient de se livrer à ces malédictions.

M. Renan traduit ainsi ce dernier verset : *Puisqu'elle n'a point fermé le ventre qui me porta, et ne m'a point ainsi épargné la douleur.*

Ah ! malheureux que vous êtes ! voilà le trait de votre trahison (*traduttore, traditore*) que je trouve le plus reprochable.

Je vous pardonnerais vos nuages multipliés, votre éclipse, vos enchanteurs, vos magiciens, et vos dragons; mais, quand Isaïe, dès cette première page, indique si fortement le sens général de son divin ouvrage, LA QUESTION DU MAL, je ne saurais vous pardonner, — au lieu de ces paroles si explicites : « PARCE QU'ELLE N'A PAS EMPÊCHÉ MES YEUX DE S'OUVRIR AU « MAL, » — d'avoir mis : « *Parce qu'elle ne m'a point ainsi « épargné la douleur.* »

A tout homme de sens et de goût votre avortement dans cette phrase suffirait pour prouver que vous n'avez rien compris, mais rien, au Livre de Job.

XVII.

Le métier que je viens de faire est infiniment trop fatigant; je veux me l'alléger.

Les Grecs avaient des marques pour indiquer, aux marges des manuscrits, les endroits qui passaient pour interpolés ou pour altérés : *Loci Scriptorum minus probi.* Ils appelaient ces marques des *obèles*, du mot *obelos* qui veut dire une broche, parce que l'obèle avait la forme d'une petite broche (d'autres disent d'une baguette couchée horizontalement). Nous autres typographes, n'avons-nous pas le *deleatur?*

Origène, j'ai eu occasion de le dire (1), ne se contenta pas d'un signe; il en inventa de plusieurs sortes pour ses *Hexaples*.

Je veux avoir mes obèles. Je marquerai la version de M. Renan, comme on fait les devoirs des écoliers. On leur donne des points.

Bien entendu que je laisserai le Lecteur juge de mes appréciations. Il pourra aussi m'appliquer des obèles.

---

(1) Voyez précédemment, page 209.

Voici les marques dont je me servirai. J'appellerai un chat *un chat*,

Une platitude . . . . **Platitude.**
Un contre-sens . . . . **Contre-Sens.**
Un faux sens. . . . . **Faux Sens.**
Un galimatias simple ou double (ce mot était inventé longtemps avant Voltaire ; il est dans l'Académie, avec cette définition : « Discours embrouillé et confus qui semble « dire quelque chose et ne dit rien »). . . **Galimatias.**

Et je saurai encore, au besoin, trouver d'autres stigmates.

Cela dit, procédons.

Chapitre III, verset 23-26.

LE VRAI JOB.

Pourquoi la vie a-t-elle été départie à l'homme, qui marche au milieu des ténèbres, dans une route que Dieu a barrée ?

Car elle viendra (de cela je suis plus sûr que de ma subsistance), elle viendra l'heure du dernier soupir... Elle vient... elle est venue. Les hoquets commencent, ils se succèdent, ils fluent comme l'inondation des grandes eaux.

J'ai toujours redouté ce qui m'arrive, et ce que j'ai tant redouté ne m'en est pas moins arrivé.

Je n'ai pas connu le bonheur, je n'ai pas vécu en sécurité, je n'ai pas eu de repos ; néanmoins l'orage est venu, et la foudre est tombée !

LE JOB DE M. RENAN.

Pourquoi la lumière est-elle donnée à l'homme dont la route est couverte de ténèbres et que Dieu a entouré d'un cercle fatal ? — Faux Sens.

Mes soupirs sont devenus comme mon pain, et mes gémissements se répandent comme l'eau. — Galimatias.

A peine conçois-je une crainte qu'elle se réalise ; tous les malheurs que je redoute fondent sur moi. — Contre-Sens.

Plus de sécurité, plus de repos, plus de paix ! Sans cesse de nouveaux tourments ! — Stup.!!!

Je vous le demande, ai-je été trop dur ? Est-il possible de faire parler Job d'une façon plus piètre : *Mes soupirs sont devenus comme mon pain*, et le reste ! Je n'ai pas même remarqué cette contradiction choquante de *la lumière* (au lieu de la vie) donnée à l'homme *dont la route est couverte de ténèbres*.

XVIII.

La mesure que je viens de prendre (mes obèles) en m'épargnant beaucoup de paroles, et en me laissant de la place, me permettra quelques utiles réflexions sur le texte même, à mesure que je fais ces extraits.

Pour commencer, je justifierai ma version du second des versets que le Lecteur a présentement sous les yeux : *Car elle viendra*, etc.

On sera surpris, j'en suis sûr, que j'aie employé tant de mots où M. Renan en a mis si peu. On supposera que ma traduction est une paraphrase ; et on se trompera, si par Paraphrase on entend une explication où il entre autre chose que le texte. Je conviens pourtant que c'est l'endroit de tout l'ouvrage où j'ai été le moins littéral.

L'Hébreu est une langue d'une concision vraiment surprenante. Je crois, au surplus, que toutes les langues dérivées au premier ou au second degré de la *Langue Primitive*, telles que l'Éthiopien, l'Égyptien, le Chaldéen, l'Hébreu, avaient ce caractère : elles ressemblaient à des hiéroglyphes. Où nous mettons dix mots, ces langues en mettaient un. Je suppose que le Chinois, le Japonais, et d'autres langues encore subsistantes, participent de ce laconisme.

Le texte ici a huit mots ; j'en ai mis trente-sept, et je ne crois pas en avoir mis un de trop. Le Lecteur va en juger.

Voici la phrase :

כי לפני לחמי אנחתי תבא ויתכו כמים שאגתי

que l'on peut lire : *chi laphni lêmi anêthi thauba ouithchou camim shaghti* (1).

S. Jérôme traduit : *Antequam comedam, suspiro; et tan-*

(1) Je suis préférablement le système de prononciation de Masclef. Quant à la valeur des lettres, prononcez *ch* comme le χ des Grecs, *th* comme leur θ.

quam inundantes aquæ, sic rugitus meus; ce que Le Maistre de Sacy rend par : « Je soupire avant de manger, et les cris « que je fais sont comme le bruit d'un débordement de « grandes eaux. »

Lisez cela après la phrase : « Pourquoi la vie a-t-elle été « donnée à l'homme, » qui précède immédiatement, et vous verrez que cela n'a absolument aucun sens, que cela est du galimatias, et que si j'avais à stigmatiser S. Jérôme, comme je me permets de faire M. Renan, je ne pourrais m'empêcher de lui donner un *Stup.!!!*

Force nous est donc d'étudier le texte Hébreu.

Sanctès Pagnin le traduit mot à mot en ces termes : *Quia ad facies panis mei suspirium meum veniet, et effusi sunt sicut aqua rugitus mei :* « Parce qu'en face de mon pain, « mon soupir viendra, et mes rugissements se sont répandus « comme l'eau. »

C'est S. Jérôme, seulement à l'état plus barbare; ce qui nous prouve que S. Jérôme avait ici encore traduit à la façon d'Aquila, *verbum e verbo*, sans y rien comprendre.

Mais nous ne sommes pas plus avancés !

Cependant voici d'où pourra sortir quelque lumière. Arias Montanus corrige Pagnin à la marge; au lieu de : *ad facies panis mei*, il met *ante panem meum*. Montan avait remarqué que très-souvent, dans l'usage, Laphni (composé de la préposition la, signifiant *devant*, *avant*, et de phni, qui veut dire *vue*, *visage*) n'avait pourtant pas d'autre signification que celle de la préposition qui entre dans sa composition. C'est ce que, depuis lui, tous les Lexiques ont signalé.

Le judicieux Vatable adopte la variante d'Arias Montanus; il traduit : *Quia ante panem meum gemitus meus veniet, et stillabunt ceu aquæ rugitus mei :* « Parce qu'avant mon pain « mon gémissement viendra, et mes rugissements couleront « comme les eaux. »

Après Vatable en voulez-vous voir d'autres ?

Les Septante avaient traduit : « Les gémissements me sont « venus avant ma nourriture, et je pleure saisi de crainte. »

La version Anglicane, si excellente dans tout ce qui ne demande pas un Œdipe, porte: *For my sighing cometh before I eat, and my roarings are poured out like the waters* : « Car « mon soupir vient avant que je mange, et mes rugissements « sont versés dehors comme les eaux. »

M. Cahen : « Car avant mon repas éclate mon gémissement, « et mes rugissements se répandent comme les torrents. »

La Bible Protestante (dite d'Osterwald) : « Car je soupire « avant que de manger, et mes cris coulent comme des « eaux. »

Enfin vous venez de voir que M. Renan a trouvé le moyen de dépasser tous les autres; car je ne connais, dans ce que je viens de citer, rien d'égal à ceci : « *Mes soupirs sont devenus « comme mon pain.* » Faut-il entendre que Job mangeait beaucoup de pain, comme il poussait beaucoup de soupirs? ou que son pain était fort noir, de sorte qu'il y trouvait une sorte de similitude avec son humeur noire? Ce serait à M. Renan de s'expliquer.

Le prudent dom Calmet regardait ce verset comme absolument désespéré ; il ne s'est pas donné la peine de faire dessus une seule remarque.

Vienne donc un Œdipe.

J'ai été cet Œdipe.

C'est le raisonnement qui m'a amené, par le commencement de ce morceau, à trouver le sens de la fin, un sens tellement clair et certain que je défie quiconque se mêle d'Hébreu, et M. Renan tout le premier, de réfuter ma traduction, tant elle s'accorde parfaitement avec ce qui précède et avec ce qui suit.

Job veut exprimer la même pensée que Pascal et beaucoup d'autres : Tout se termine par la mort. La vie humaine est barrée, dit-il; CAR... Le mot Hébreu *Chi* כִּי signifie aussi bien *Car* que *Pourquoi*. S. Jérôme, Pagnin, Arias Montanus, Vatable, se sont trompés en le traduisant ici par *quia*, tandis que la Bible Anglicane, M. Cahen, la version d'Osterwald, ont très-bien fait de le traduire par *Car*.

Je reprends :

CAR, *plus sûrement que ma subsistance...* C'est ce que S. Jérôme a fort mal traduit par *antequam comedam;* ce que Pagnin a détestablement traduit par *ad facies panis mei;* ce qu'Arias Montanus et Vatable ont un peu mieux traduit, sans pourtant s'en trop douter eux-mêmes, par *ante panem meum.*

S'ils avaient pensé que par *avant mon pain,* le texte entend *préférablement à mon pain, plutôt que mon pain* , la lumière se serait faite dans leur esprit. Ils auraient compris que Job par son pain entend sa subsistance, et ils se seraient souvenus de cette phrase qui se répète encore tous les jours : « Je suis plus sûr de cela que de ma subsistance. »

Je continue :

CAR, PLUS SUREMENT QUE MA SUBSISTANCE, *l'agonie viendra...* C'est ce que S. Jérôme a fort mal rendu par *suspiro;* ce que Pagnin a un peu plus exactement rendu par *suspirium meum veniet;* ce que Vatable a exprimé tant bien que mal par *gemitus meus veniet;* ce que la Bible Anglaise et la Bible Protestante ont traduit *mon soupir,* tandis que M. Cahen est revenu à *mon gémissement.* Eh bien, le mot *soupir* est bon. si l'on entend le DERNIER SOUPIR; et le mot gémissement n'est pas mauvais, si on l'entend de l'AGONIE.

J'achève :

CAR, PLUS SUREMENT QUE MA SUBSISTANCE, MON DERNIER SOUPIR VIENDRA, — *et mes hoquets fluent comme l'inondation des grandes eaux...* C'est ce que S. Jérôme a traduit par : *et tanquam inondantes aquæ, sic rugitus meus.* Tous les traducteurs à la suite, depuis Pagnin jusqu'à M. Cahen, ont expliqué *shagth* שאגת par *rugissements* ou par *cris.*

Mais ils se sont tous trompés. Des rugissements ou des cris ne ressemblent nullement au bruit de l'inondation des grandes eaux.

Il ne faut pas oublier que l'auteur du Livre de Job, ne fût-il pas Isaïe (comme il l'est), doit être regardé comme un admirable écrivain. Aurait-il fait un rapprochement aussi fautif?

Pourquoi, en parlant de cris ou de rugissements, aurait-il été chercher l'inondation des grandes eaux?

En outre, il est bien certain que ce passage est la préparation des versets suivants, lesquels expriment les pensées qui occupent l'homme au moment de la mort. Aveugle qui ne le voit pas. Or l'homme rugit-il au moment de la mort? Pousse-t-il même des cris? en a-t-il seulement la force?

On me dira que *shagth*, dans la Bible, se dit du cri du lion. Je répondrai que *shagth*, au premier chef, exprime un son rauque et guttural.

Et c'est pour cela qu'en dix ou douze endroits de la Bible, et dans ce Livre de Job même (ch. IV, v. 10), ce mot s'applique au rugissement du lion.

Consultez les voyageurs; ils vous diront que le rugissement du lion, quand il résonne la nuit au milieu des montagnes, ressemble *à un tonnerre qui gronde dans le lointain;* que ce rugissement est un *frémissement creux et profond;* que, dans ses accès de rage, le lion a un autre cri non moins effrayant, mais *court, coupé, et réitéré.*

Quand je lis ces descriptions, je comprends encore mieux l'emploi que fait Job de *shagth* pour exprimer ce qu'il veut signifier ici. Et je comprends aussi sa comparaison avec l'inondation. Tous ceux qui ont vu des inondations savent que l'eau, rencontrant des différences de niveau, soulève des flots qui se succèdent à de très-courts intervalles, en formant un *glouglou*, comme celui d'un liquide qui s'écoule d'une bouteille.

Il s'agit donc de sons gutturaux, courts, coupés et réitérés, comme la voix du lion, qui se précipitent comme les grandes eaux en faisant glouglou,

Demandez à un médecin comment il appelle l'état du canal intestinal à certains instants, dans certaines maladies, surtout à la mort : il vous parlera de *borborygmes*.

Or savez-vous ce que veut dire ce mot si souvent employé par nos docteurs, qui aiment à parler grec? Il signifie *les ru-*

gissements du limon de nos corps (de βόρϐορος, bourbe, limon; et de βρυγμὸς, rugissement).

Je pense donc qu'au lieu de *rugitus*, c'est *ructus* qui convient ici.

Ructus, on en tombera d'accord, ressemble beaucoup à *rugitus;* c'est le même mot contracté.

Les Grecs disaient *lougmos*, λυγμὸς, pour un sanglot; *brougmos*, βρυγμὸς, pour un rugissement; *erougmos*, ἐρυγμὸς pour un *ructus*.

Mais ils prenaient souvent l'un pour l'autre. Que voulez-vous ! *Ructus*, dans toutes les langues, est un mot dont, suivant l'Académie, *on évite de se servir*.

J'emploierai moi-même un euphémisme, et je dirai qu'assurément il ne s'agit ici ni de cris, ni de rugissements; mais qu'il s'agit du *hoquet de la mort* (1).

La phrase entière, fidèlement traduite, dans toute sa concision, telle que l'on peut la rendre en Français, est donc :

CAR, PLUS SUREMENT QUE MA SUBSISTANCE, MON DERNIER SOUPIR VIENDRA, — ET MES HOQUETS FLUENT COMME L'INONDATION DES GRANDES EAUX.

Mais remarquez le changement dans le temps du verbe, de la première partie de la phrase à la seconde. Job dit : Mon dernier soupir *viendra*, et aussitôt, se représentant qu'il est venu, il continue au présent : mes hoquets *fluent*.

J'ai cru devoir rendre cette suspension et ce passage d'un temps à un autre, qui est l'éloquence même de cette phrase; j'ai ajouté quatre mots, et je le regrette. J'aime assez les langues qui parlent avec concision, dussent-elles être tant soit peu *hiéroglyphiques*.

---

(1) « Hoquet : mouvement convulsif de l'estomac, qui se fait avec une « espèce de son non articulé. On appelle hoquet de la mort le hoquet « qui survient ordinairement aux mourants. Et on dit : *Être au hoquet*, « *au dernier hoquet*, pour dire être au lit de la mort et près d'expirer. » (*Dictionnaire de l'Académie.*)

XIX.

Nous voici sortis des malédictions de Job. Éliphaz prend la parole.

Il va sans dire que M. Renan n'a dû rien comprendre au Discours d'Éliphaz. Autrement, il eût été forcé de renoncer dès le début à son admiration si vive pour *la Sagesse de Théman;* ou, si la sagesse de Théman a quelque rapport avec la sagesse de M. Renan (ce que nous verrons plus tard), du moins il se serait cru obligé d'en parler avec plus de réserve. Mais non, Éliphaz l'a complétement blousé. M. Renan a pris pour de bon tout ce qu'il débite; rien n'a pu troubler sa candeur.

Je me bornerai à mettre en comparaison quelques versets.

Chapitre IV, versets 17-21.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
L'homme sera-t-il plus parfait que Dieu ? Sera-t-il plus pur que son créateur ?	L'homme sera-t-il juste devant Dieu ? Le mortel sera-t-il pur devant celui qui l'a fait ? – CONTRE-SENS.
Ceux dont il a fait ses ministres ne se sont pas trouvés d'une solidité à toute épreuve, et il a donné de la folie à ses anges.	Dieu ne se fie pas à ses propres serviteurs; il trouve de la dépravation même dans ses anges. — CONTRE-SENS.
A combien plus forte raison a-t-il laissé imparfaits ceux qui habitent des maisons de boue, ceux dont le fondement est de poussière, ceux que tout use, jusqu'à ce que les vers les achèvent.	Combien plus chez les hommes, hôtes de maisons de boue, qui ont leurs fondements dans la poussière, qu'on écrase comme des vers ! — CONTRE-SENS.
Entre le matin et le soir, ils sont détruits; et, sans qu'on y prenne garde, ils disparaissent les uns après les autres pour toujours.	Du matin au soir ils disparaissent; sans qu'on s'en aperçoive, ils périssent pour jamais.
N'est-il pas évident que leur grandeur n'a fait que les traverser, et qu'ils s'évanouissent sans garder de la sagesse un seul atome?	La corde de leur tente est coupée (1), ils meurent avant d'avoir atteint la sagesse. — STUP.!!!

(1) Image familière aux Sémites pour signifier la mort; le corps est comparé à une tente; l'âme, à la corde qui soutient la tente.

Ne vous avais-je pas bien dit que M. Renan est l'homme des *suppositions!* Il fait, dans ce dernier verset, un énorme contre-sens; et, pour justifier le mensonge involontaire de sa traduction, il a inventé très-volontairement cette *supposition*, que c'est une image familière aux Sémites, de comparer le corps à une tente, et l'âme à la corde! Il me dira peut-être qu'il a trouvé cela dans quelque Allemand.

Chapitre V, versets 1-7.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
Appelle maintenant à ton secours, s'il y a quelqu'un pour te répondre, et adresse-toi aux saints, s'il y en a!	Appelles-en de ton sort; est-il quelqu'un qui te réponde? Auquel des saints peux-tu recourir? — CONTRE-SENS.
Écoute! le fou périt par la colère, et le faible par le chagrin.	L'insensé est tué par sa mauvaise humeur, le fou meurt victime de son dépit. — CONTRE-SENS.
J'ai vu le fou qui semblait bien solide sur sa base; mais j'ai aussitôt mal auguré de sa maison.	J'ai vu l'insensé étendant au loin ses racines; mais bientôt j'ai maudit sa demeure. — GALIMATIAS.
Ses enfants seront loin du salut; ils n'auront aucun crédit à la Porte, et personne pour les protéger.	Ses fils sont perdus sans retour; on les écrase à la porte sans que personne les défende. — FAUX SENS.
Quelque famélique dévorera sa moisson, si bien qu'il n'aura pas besoin de fourche pour l'enlever; et quelque ivrogne boira sa subsistance.	L'homme affamé dévore sa moisson, enfonce sa haie, et le dépouille; l'homme altéré de soif couve des yeux ses richesses. — GALIMATIAS.
Assurément la folie ne naît pas en plein champ, et la tristesse ne germe pas de la terre.	Le mal, en effet, ne sort pas de la poussière, le châtiment ne germe pas du sol; — FAUX SENS.
Malheureusement il est aussi naturel à l'homme d'engendrer la douleur qu'à l'étincelle de s'élever en l'air.	Mais l'homme est né pour la peine, comme le fils de la foudre pour s'élever en l'air. — STUP.!!!

Ces six versets de M. Renan ne sont que contre-sens; mais le dernier est curieux!

Savez-vous ce qu'il entend par *ce fils de la foudre né pour s'élever en l'air*, tandis que l'homme en général est *né pour la peine?* Je vais vous le dire; mais gardez-vous de rire. Suivant M. Renan, il s'agit de l'*Aigle;* et il a eu soin de le

constater dans une note. Un mauvais plaisant dirait que l'*Aigle* reconnaissante a fait M. Renan professeur d'Hébreu au Collége de France. Suivant moi, il s'agit d'une étincelle.

Éliphaz termine par des railleries contre toute piété, contre toute religion; mais il cache ses plaisanteries sous un langage amphibologique. M. Renan n'a pas deviné l'amphibologie.

Ainsi (chap. V, verset 19), j'ai traduit. « Il (Dieu) t'arra- « chera six fois au danger, et la septième le mal ne te tou- « chera pas *à la surface.* » M. Renan, à qui cette malice échappe, traduit : « Six fois il te délivrera de l'angoisse, et la « septième fois il ne te touchera plus. »

Que cet Éliphaz est bonhomme, et son traducteur aussi !

Ce traducteur a poussé la naïveté si loin, que ce que j'ai rendu par : « Et en visitant ta femme tu ne pécheras pas, » il l'a rendu par : « En visitant tes pâturages, tu n'y trouveras « rien qui manque. » S. Jérôme avait été plus clairvoyant.

XX.

Job, plus clairvoyant que S. Jérôme et M. Renan, prend l'athéisme d'Éliphaz pour de l'athéisme, et trouve que c'est *une nourriture fétide.* L'illusion de M. Renan dure toujours : il continue à prendre Éliphaz pour un homme pieux. Aussi n'a-t-il absolument rien compris à la colère de Job. Sa traduction le prouve bien :

Chapitre VI, versets 1-7.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
Oh ! si on pouvait mesurer exactement mon indignation, si on pouvait la mettre dans le plateau d'une balance et dans l'autre mon malheur, les deux seraient de niveau.	Plût à Dieu qu'on pesât mon ressentiment et que mon infortune fût mise de l'autre côté de la balance ! — CONTRE-SENS.
Car elle pèse mon indignation,	Celle-ci paraîtrait plus lourde que le sable de la mer; voilà pourquoi

elle pèse plus lourd en ce moment que tout le sable de la mer!... Mais le souffle me manque pour l'exprimer.

Les flèches dont je suis transpercé ont un poison subtil qui a bu mes esprits, et les terreurs dont je suis assiégé ont mis à bas mon courage.

L'onagre crie-t-il lorsqu'il a de l'herbe, ou le bœuf mugit-il lorsque sa crèche est garnie ?

Peut-on manger quelque chose de fade sans l'assaisonner de sel, et y a-t-il du goût dans la glaire de l'œuf ?

Ce à quoi mon âme a toujours refusé de toucher m'est offert pour nourriture.... une nourriture bien fétide !

mes paroles s'échappent avec audace. — CONTRE-SENS.

Car les flèches du Tout-Puissant me transpercent, mon esprit en boit le venin : les terreurs de Dieu sont rangées en bataille contre moi. — GALIMATIAS.

Est-ce que l'onagre rugit quand il a de l'herbe ? Est-ce que le bœuf se plaint quand il a de la nourriture ?

Savoure-t-on des aliments fades et sans sel ? Comment trouver du goût au jus de la mauve ? — CONTRE-SENS.

Hélas ! ce que mon âme ne touchait qu'avec dégoût est devenu mon pain de chaque jour ! — STUP.!!!

Toute réflexion est inutile.

Je passe sur l'admirable comparaison que Job fait de ses faux amis avec ces torrents qui descendent d'en haut et remontent en fumée. Voici la suite :

Chapitre VI, versets 20-30.

LE VRAI JOB.

Vous ressemblez à ces torrents, vous qui, ayant vu mes maux, en avez détourné les yeux.

Vous ai-je dit de venir à mon aide avec de l'argent et de me faire part de votre fortune ?

Ou de me délivrer de la tribulation et de me racheter de la main des fléaux ?

Enseignez-moi, et je me tairai. Montrez-moi en quoi je me trompe.

Les paroles dictées par une intention droite ont de la rectitude et de la solidité ; mais y a t-il même la valeur d'un argument dans ce que vous venez de me dire?

Vous commencez par supposer,

LE JOB DE M. RENAN.

Ainsi vous m'avez failli ; à la vue du malheur vous avez fui. — PLATITUDE.

Vous ai-je dit : Donnez-moi quelque chose, sacrifiez une partie de vos biens pour moi ? — PLATITUDE.

Délivrez-moi du pouvoir de l'ennemi, rachetez-moi de la main des brigands ? — FAUX SENS.

Enseignez-moi, et je vous écouterai en silence ; faites-moi voir en quoi j'ai péché. — CONTRE-SENS.

Les paroles de la vérité sont bien douces ; à quoi votre blâme peut-il s'appliquer ? — GALIMATIAS.

Voulez-vous donc censurer des mots ? Les discours d'un homme

contre toute vérité, que je succombe au désespoir;

Ensuite vous prétendez m'en imposer, comme on en impose à un enfant; puis vous tendez des lacs à votre ami !

Ne traitez pas la chose ainsi, je vous en conjure. Regardez-moi, et voyez si je mens.

Rentrez dans la lice, et ne me refusez pas justice; car ma cause est bonne.

Il n'y a pas d'iniquité sur ma langue, et les paroles qui sortent de ma bouche ne sont point perverses.

désespéré appartiennent au vent. — Stup.!!!

Traîtres, vous joueriez au dé l'orphelin; vous trafiqueriez de vos amis. — Stup.!!!

Voyons, daignez me regarder en face, et vous jugerez bien si je mens. — Contre-Sens.

Revenez, point de préventions injustes; revenez, et mon innocence apparaîtra. — Contre-Sens.

Y a-t-il de l'iniquité dans ma langue? Mon palais ne sait-il pas discerner le mal? — Contre-Sens.

Ici la version de M. Renan est vraiment si embrouillée, qu'il faut dire : *qui potest capere capiat*. Est-il possible d'y retrouver un seul trait du modèle? Ce duel que Job propose si fièrement, c'est un combat intellectuel. La possession de la vérité, et de celle de toutes les vérités qui assurément importe le plus au Genre Humain, en sera le prix. Mais je défie bien que dans la traduction de M. Renan on s'en aperçoive.

Nous voici arrivés à une page fameuse. Job pose le problème de la vie future, en commençant par caractériser la misère de la condition humaine :

Chapitre VII, versets 1-6.

LE VRAI JOB.

La vie de l'homme n'est-elle pas une servitude militaire perpétuelle? et quelle différence y a-t-il entre ses jours et ceux d'un mercenaire?

Comme l'esclave soupirant après l'ombre, comme le mercenaire qui attend son salaire;

J'ai reçu en partage des mois de privation, et on m'a condamné à des nuits de fatigue.

A peine suis-je couché, je me dis:

LE JOB DE M. RENAN.

Oui, l'état de l'homme sur la terre est celui du soldat. Et ses jours sont comme ceux d'un mercenaire. — Platitude.

Comme l'esclave aspire après l'ombre, comme le mercenaire attend le prix de son travail;

Ainsi j'ai eu en partage des mois de douleur, bien des nuits laborieuses m'ont été comptées. — Faux Sens.

Quand me lèverai-je ? Et après avoir porté mon fardeau jusqu'au soir, j'ai des soubresauts jusqu'au matin.

Ma chair vêtit des vers, comme la glèbe, ma peau se crevasse et se décompose.

Mes jours s'écoulent plus rapidement que la navette ne court; et quand la trame manque, ils finissent.

Quand je suis couché, je dis : « Quand me lèverai-je? » et la nuit se prolonge, et je suis rassasié d'angoisses jusqu'au matin. — Platitude.

Ma chair est revêtue de vermine et d'une croûte terreuse, ma peau est couverte de cicatrices et de pus. — Contre-Sens.

Mes jours ont été plus rapides que la navette. Ile se sont évanouis sans retour. — Contre-Sens.

Il est difficile de supposer que M. Renan ne se soit pas aperçu qu'il s'agit d'une appréciation philosophique de la condition de l'homme, et que Job, au moins ici, est un symbole. Et pourtant lorsqu'on le voit défigurer le texte, en écrivant : *Ma chair est revêtue de vermine et d'une croûte terreuse* (tandis qu'il y a simplement dans ce texte : « Ma chair vêtit des vers comme la glèbe »); puis ajouter encore à ce premier contre-sens : *ma peau est couverte de cicatrices et de pus;* ce qui peut convenir à un homme comme Job, qui est supposé avoir une lèpre ulcéreuse, mais ce qui ne convient pas à l'homme en général (tandis qu'il y a seulement dans le texte : « Ma peau se crevasse et se décompose »), on est fortement tenté de supposer que M. Renan ne voit pas même ce que tout le monde voit, et ne sait pas ce que tout le monde sait.

XXI.

Vient le premier Discours de Baldad : « C'est l'esprit de possession qui s'exprime par ta bouche. » M. Renan traduit : « Les paroles de ta bouche ressembleront-elles à un vent violent? »

M. Renan a si peu compris la comparaison avec une plante que fait Baldad, qu'il a cru qu'il s'agissait toujours de l'impie. Il a supprimé la plante, il a pris l'impie pour une plante.

Chapitre VIII, versets 15-19.

LE VRAI JOB.

Au moindre effort, voilà sa maison qui cède: il se confiait sur sa toile, et sa toile est brisée.

Vois, au contraire, la plante qui a du suc en elle-même.

Tout exposée qu'elle soit au soleil, elle poussera des rejets;

Ses racines feront pénétrer leur chevelu jusqu'à la source, et elle s'attachera fortement au rocher.

Il faudra l'arracher radicalement pour que sa trace disparaisse et que le lieu qui l'a vue puisse dire: Je ne te connais point.

Et telle est la force de sa vie, qu'elle ira germer dans une autre terre.

LE JOB DE M. RENAN.

Il s'appuiera sur sa maison, et elle ne tiendra pas. — CONTRE-SENS.

Il la saisira de sa main et elle ne restera pas debout. — CONTRE-SENS.

Le voilà plein de séve, exposé au soleil, ses rejetons couvrent tout son jardin; — GALIMATIAS.

Ses racines sont entrelacées à la pierre, il touche à la région du granit. — GALIMATIAS.

Mais si on l'arrache de sa place, sa place le renie et lui dit: Je ne t'ai jamais vu. — CONTRE-SENS.

Tel est le fruit de sa conduite: d'autres, après lui, s'élèveront du sol. — STUP.!!!

XXII.

Je citerai dans son entier la Réponse de Job à Baldad, avec les curieuses Notes interprétatives dont M. Renan l'a ornée.

Chapitre IX, versets 1-35, et Chapitre X, versets 1-22.

LE VRAI JOB.

Je sais que la chose est comme tu viens de dire: Dieu est juste. Mais comment l'homme fera-t-il valoir son droit devant Dieu?

Si, en effet, il veut plaider avec lui, Dieu ne répondra pas une fois sur mille;

Car il est prudent, il est fort, et qui lui dirait des duretés ne serait pas bien venu:

Lui qui transporte les montagnes sans qu'elles s'en aperçoivent, et

LE JOB DE M. RENAN.

Oh! je sais bien qu'il en est ainsi: comment l'homme serait-il juste devant Dieu? — CONTRE-SENS.

Quand on veut disputer contre lui, on n'a pas raison une fois sur mille. — CONTRE-SENS.

Habile et puissant adversaire! Qui l'a bravé, et est resté sain et sauf? — GALIMATIAS.

Il transporte les montagnes à l'improviste, il les bouleverse dans sa fureur.

qui les pulvérise dans sa colère;

Lui qui dérange la terre de sa place, à en faire craquer les colonnes;

Lui au commandement duquel le soleil cesse de paraître, et qui met un cachet sur les étoiles;

Qui, à lui tout seul, a étendu les cieux, et qui plane sur les sommités de la mer;

Qui a construit la Grande Ourse, et le Scorpion, et les Pléiades, et les Chambres Secrètes du Midi;

Qui fait des ouvrages si gigantesques qu'ils sont incommensurables, et des œuvres si compliquées qu'on n'en saurait compter les détails!

Il passera à côté de moi, et je ne le verrai pas; il fera des tours, des détours, et je ne le comprendrai pas.

S'il enlève furtivement quelque chose, qui pourra récupérer ce qu'il aura pris? et qui lui dira: Que fais-tu?

Criera-t-on à Dieu comme on crie au voleur? Mais qui lui fera tourner le dos, et qui le mettra en déroute? Y a-t-il soudards de despote qui ne succombent sous lui?

A plus forte raison moi, si j'échange avec lui des paroles, et si nous sommes en délicatesse.

Je n'aurais rien à démêler avec lui, que je craindrais de lui adresser la parole: comment l'interpellerai-je s'il est mon juge?

Quand je l'ai invoqué et qu'il m'a répondu, je ne crois pas néanmoins que son oreille ait entendu ma voix.

Mais après qu'il m'a renversé par un tourbillon, et qu'il m'a infligé sans cause de cruelles blessures,

Quand il ne me laisse pas respirer, et qu'il me rassasie d'outrages,

S'il faut agir et user de vigueur, il est bien fort! s'il faut procéder

Il fait bondir la terre hors de sa place, les colonnes qui la soutiennent en tremblent.

Il commande au soleil, et le soleil ne se lève pas; il met un sceau sur les étoiles.

Tout seul, il dresse le ciel comme une tente, il marche sur le sommet des vagues.

Il a créé la Grande Ourse, le Géant (1) et la Pléiade, et les régions cachées du ciel austral.

Il fait des merveilles qu'on ne saurait sonder, des prodiges qu'on ne saurait compter.

Il passe devant moi sans que je l'aperçoive, il a fui et je ne l'ai point vu. — CONTRE SENS.

Quand il saisit, qui l'arrête? Qui peut lui dire : « Que fais-tu ? »

Dieu ne revient pas sur sa colère; sous lui s'incline la milice du Dragon (2). — STUP.!!!

Et moi je songerais à lui tenir tête? Je lutterais de paroles avec lui! — STUP.!!!

Aurais-je mille fois raison, je ne lui répondrais pas, mais plutôt je demanderais grâce à mon juge. — CONTRE-SENS.

Même s'il se rendait à ma citation, je n'oserais croire qu'il eût écouté ma voix. — CONTRE-SENS.

Lui qui fond sur moi du sein de la tempête, qui multiplie mes blessures sans motif; — CONTRE-SENS.

Qui ne me laisse point reprendre

(1) Constellation qui paraît identique à celle d'Orion, et ou l'Orient sémitique croyait voir un géant révolté contre Dieu, probablement Nemrod.

(2) Constellation à laquelle s'attachait une légende analogue à celle du Géant : un monstre luttant contre Dieu, et enchaîné au ciel avec tous ses compagnons. Peut-être s'agit-il de la constellation de la Baleine.

juridiquement, quel est l'avocat qui me prendra sous son patronage?

Si je plaide non-coupable, me voilà qui me déclare impie; et si je m'arroge l'intégrité, je suis perdu!

Au fond, bien que je me sente intègre, cependant je n'ai pas une claire conscience de mon âme, et ma vie écoulée m'inspire du dégoût.

Mais voici ce que je veux dire: Dieu, toujours semblable à lui-même, fait mourir également l'innocent et l'impie.

Si c'est flagellation, il tue deux fois au lieu d'une, et il se raille de l'affliction des innocents;

Car la terre est livrée dans la main de l'impie. C'est donc Dieu qui voile la face des juges de la terre. Pour le moins, si ce n'est pas lui, où est-il, et qui est-il?

Au reste, mes jours ont passé aussi vite qu'un courrier, et ont fui sans rien voir d'heureux.

Ils sont partis à pleines voiles, comme les vaisseaux qui ont le vent en poupe, aussi rapides que l'aigle qui fond sur sa proie.

Si quelquefois je me suis dit en moi-même: Laissons toutes ces méditations, déposons la tristesse, et vivons en repos.

Oh! alors tous mes travaux sont devenus pour moi un sujet de crainte, sachant que tu ne me pardonnerais pas de les avoir abandonnés.

Et pourtant, si, avec tous ces travaux, je suis impie, pourquoi ai-je travaillé en vain?

A tout cela pas d'issue. Je me serais lavé dans de l'eau de neige, et j'aurais purifié mes mains avec les plus suaves essences;

Si l'on me jette dans une mare. mes vêtements ne sentiront pas bon.

haleine, qui me rassasie d'amertume.

S'agit-il de force, il dit: « Me voilà! » S'agit-il de droit, il dit: « Qui m'assigne? » — Stup.!!!

Je serais juste que ma bouche même me condamnerait (1); je serais innocent qu'elle me déclarerait pervers. — Stup.!!!

Oui, je suis innocent; peu m'importe l'existence, je ne tiens plus à la vie (2). — Stup.!!!

Tout se vaut; c'est pourquoi j'ai dit: « Il fait périr également le juste et le coupable. » — Stup.!!!

Oh! si du moins il me tuait d'un seul coup! mais il se rit des épreuves de l'innocent. — Stup.!!!

La terre est par lui livrée aux mains des scélérats, il voile la face de ceux qui la jugent: si ce n'est lui, qui donc est-ce?

Mes jours ont été plus rapides qu'un courrier; ils ont fui sans avoir vu le bonheur.

Ils ont passé comme les barques de jonc, comme l'aigle qui fond sur sa proie. — Faux Sens.

Si je me dis: « Oublions notre plainte, laissons ce triste visage, et égayons-nous, »

Je crains le retour de mes douleurs, sachant bien que tu ne m'absoudras pas. — Stup.!!!

Je suis condamné d'avance; pourquoi me donner des peines inutiles? — Stup.!!!

(1) Job, par une hyperbole hardie, soutient que, s'il plaidait contre Dieu, sa bouche même le trahirait et dirait le contraire de ce qu'il veut dire.

(2) Job, désespérant de faire triompher son droit contre Dieu, se laisse aller à un violent mouvement de colère, et proclame hautement son innocence, au risque de recevoir la mort pour prix de son audace.

Encore une fois, c'est que je n'ai pas affaire à un homme comme moi, à qui j'ose répondre et que je puisse citer en justice;

Car il n'y aurait pas d'arbitre entre nous pour étendre la main sur nous deux.

Néanmoins, qu'il ôte sa verge de dessus moi, et qu'il ne m'agite pas de sa terreur,

Je parlerai, et je ne craindrai point que les raisons en ma faveur soient faibles.

Mon âme est blessée jusque dans la racine de ma vie. Aussi je lâcherai les rênes à ma plainte, et je parlerai selon l'amertume de mon âme.

Je dirai à Dieu : Avant de me condamner, dis-moi ce que tu me reproches.

Sera-ce un bien pour toi que de m'écraser, de mépriser à ce point l'ouvrage de tes mains, et de justifier ainsi ce que pensent les impies?

As-tu des yeux de chair, vois-tu les choses à la façon des hommes, tes jours sont-ils comme les jours de l'homme, tes années comme la vie de l'homme,

Pour que tu veuilles chercher en moi des iniquités, et à tout prix me trouver coupable?

Je te prends à témoin, toi à qui rien n'échappe, que je ne suis pas un impie.

Tes mains m'ont élaboré, et m'ont fait tel que je suis... et pourtant tu me détruirais!

Pense, je te prie, que tu m'as façonné comme de l'argile... et tu me réduirais en poussière!

Ne m'as-tu pas coulé comme du lait, et ne m'as-tu pas fait cailler comme un fromage?

Tu m'as revêtu de peau et de

Je me serais baigné dans la neige, j'aurais lavé mes mains dans le bor (E),

Que tu me plongerais dans une fosse infecte, et que mes vêtements me prendraient en dégoût.—Stup.!!!

Dieu n'est pas mon égal, pour que je lui réponde, pour que nous comparaissions ensemble en justice. — Contre-Sens.

Il n'y a pas entre nous d'arbitre qui pose sa main avec autorité sur nous deux.

Qu'il retire sa verge de dessus moi, que ses terreurs cessent de me poursuivre;

Alors je lui parlerai sans crainte; car au fond de mon cœur, je ne suis pas tel que je semble (F).—Contre Sens.

Mon âme est fatiguée de la vie; je vais laisser un libre cours à ma plainte, je vais parler dans l'amertume de mon cœur (G).

Je dis à Dieu : Ne me condamne pas si vite, fais-moi savoir pourquoi tu me poursuis.

Trouves-tu du plaisir à opprimer, à repousser l'œuvre de tes mains, tandis que tu éclaires le conseil des méchants? — Contre-Sens.

As-tu donc des yeux de chair Vois-tu comme voient les humains? Tes jours sont-ils comme ceux de l'homme? Tes années sont-elles comme les jours des mortels,

Pour que tu recherches ainsi mes fautes, pour que tu poursuives mon péché,

Tout en sachant bien que je ne suis pas coupable, et que nul ne peut être sauvé de ta main? — Stup.!!!

Tes mains m'ont créé et formé au tour; et tu veux me détruire?

Souviens-toi que tu m'as façonné comme de l'argile; et tu veux me ramener à la poussière!

Ne m'as-tu pas coulé comme un

chair, et tu m'as composé un lacis d'os et de nerfs;

Tu m'as donné la vie et la possibilité de vivre, et c'est ta visitation qui a causé mon existence.

Après t'être ainsi manifesté en ma faveur, tu es rentré en toi, je le sais; mais je ne me trompe pas en disant que tout ce que tu as fait pour moi est demeuré en toi.

Et pourtant si je pèche, tu me puniras, et tu ne me purgeras point pour cela de mon iniquité!

Eh bien, soit; si j'ai fait quelque chose d'impie, malheur à moi! Mais si, au contraire, j'ai pratiqué la justice, quoi! je n'oserai pas lever la tête, saturé d'affliction et de misère, toi voyant ma douleur!

Ah! plutôt qu'elle s'accroisse! Élance toi sur moi comme un tigre, et envoie-moi un nouveau prodige de calamités.

Invente pour moi de nouvelles plaies; aiguise le glaive de ta colère, et qu'une armée de maux, se succédant à l'envi, achèvent de me détruire.

Mais pourquoi m'as-tu tiré de l'utérus? Il fallait me laisser expirer sans qu'aucun œil me vît;

Me laisser nul comme j'étais, ou bien encore me faire porter du ventre au sépulcre!

Au moins, s'il me reste encore quelque temps à vivre, qu'il s'éloigne de moi, afin que je respire un peu,

Avant que j'aille, pour n'en plus revenir, dans la région obscure, dans l'Ombre de la Mort,

Cet empire des ténèbres qui confine à l'Erèbe; où s'entassent les ombres des morts, mais où on ne distingue rien, et où, si un rayon pénètre, il vient de l'Erèbe.

lait, et coagulé comme un fromage!

Tu m'as revêtu de peau et de chair; tu m'as entrelacé d'os et de nerfs.

Tu as été prodigue pour moi de vie et de grâce; ta providence a veillé sur mon souffle, — Galimatias.

Et voici ce que tu cachais dans ton cœur, voici le sort que tu me réservais (II). — Stup.!!!

Pécheur, je trouve en toi un censeur rigide; tu ne me pardonnes aucune faute. — Stup.!!!

Coupable, malheur à moi! Juste, je n'ose davantage lever mon front, rassasié de honte, spectateur de ma propre misère. — Galimatias.

Si je dresse la tête, tu me poursuis comme un lion, tu recommences à me braver. — Stup.!!!

Tu me confrontes à de nouveaux témoins, tu redoubles de fureur contre moi; des légions d'adversaires m'assaillent tour à tour. — Stup.!!!

Pourquoi m'as-tu tiré du sein qui me porta? Je serais mort, et aucun œil ne m'aurait vu.

Je serais comme si je n'eusse jamais été, j'aurais passé du ventre de ma mère au tombeau.

Mes jours ne sont-ils pas un néant? Trêve! laisse-moi m'égayer un peu, — Rid. et Stup.!!!

Avant que je parte, sans espérance de retour, pour la terre des ténèbres et de l'horreur; — Contre-Sens.

Morne et sombre terre, où règnent l'obscurité et le chaos, et où le plein jour est semblable à la nuit. — Stup.!!!

La nécessité de faire concorder typographiquement la Traduction de M. Renan avec la mienne m'a forcé de supprimer au bas des colonnes plusieurs des curieuses Notes interprétatives que j'avais annoncées. Je ne veux pas en priver le Lecteur, et je vais les encadrer avec leurs sœurs :

NOTES DE M. RENAN,

Contenant diverses suppositions ingénieuses.

(A) Constellation qui paraît identique à celle d'Orion, et où l'Orient Sémitique croyait voir un géant révolté contre Dieu, probablement Nemrod.

(B) Constellation à laquelle s'attachait une légende analogue à celle du Géant : un monstre luttant contre Dieu, et enchaîné au ciel avec tous ses compagnons. Peut-être s'agit-il de la constellation de la Baleine.

(C) Job, par une hyperbole hardie, soutient que, s'il plaidait contre Dieu, sa bouche même le trahirait et dirait le contraire de ce qu'il veut dire.

(D) Job, désespérant de faire triompher son droit contre Dieu, se laisse aller à un violent mouvement de colère, et proclame hautement son innocence, au risque de recevoir la mort pour prix de son audace.

(E) Cendres délayées avec de l'huile, dont on se servait en guise de lessive ou de savon.

(F) La conscience de Job est tranquille ; la cause de son trouble est hors de lui. C'est Dieu qui, par une manœuvre déloyale, a dressé contre lui ses épouvantes, afin de lui enlever la liberté d'esprit nécessaire à sa défense.

(G) Job continue à croire que la hardiesse de ses discours sera punie par la mort.

(H) Job affecte de croire à un plan perfide de Dieu, qui aurait voulu d'abord le combler de biens, et ensuite le traiter avec une intolérable rigueur.

Les lettres Ē, F̄, Ḡ, H̄, *renvoient aux pages* 289, 290.

Il est évident que M. Renan, ne comprenant rien lui-même à sa version, a inventé, pour se l'expliquer, ce qu'il a mis dans ses petites Notes, comme par exemple (F) que « Job s'i-« magine que c'est Dieu qui, par une manœuvre déloyale, a « dressé contre lui ses épouvantes, *afin de lui enlever la* « *liberté d'esprit nécessaire à sa défense.* »

Et encore (Ḡ) que « Job s'imagine que la hardiesse de ses « discours sera punie de mort. »

Et aussi (H) que « Job affecte de croire à un plan perfide « de Dieu, qui aurait voulu d'abord le combler de biens, et « ensuite le traiter avec une intolérable rigueur. »

Toutes hypothèses qui s'évanouissent à la clarté de ma version.

Les trois Notes que je viens de remarquer sont les dernières, mais ne sont pas assurément les plus curieuses. Signalons celles du commencement :

1° Celle (A) qui concerne la Constellation *le Géant*. Notez que nommer Géant une Constellation que tous les traducteurs et commentateurs, rabbins et autres, appellent Orion (en Hébreu Késil), est un pur caprice de M. Renan. Aussi s'exprime-t-il ainsi : « Constellation *qui paraît identique à celle d'Orion.* » Mais il ajoute : « Et où l'Orient Sémitique » (apparemment l'École de Théman) « croyait voir un géant révolté contre « Dieu, probablement Nemrod. » Quelle érudition ! Il est vrai que j'ai lu je ne sais où qu'un certain Jean Maléla, parfaitement inconnu, a écrit que Nemrod, après sa mort, fut mis au rang des étoiles, et nommé Orion.

2° Signalons encore la Note (B), si remarquable, où M. Renan a créé de son chef une nouvelle Constellation. Chose étrange, ces mots, qui sont bien dans le texte Hébreu : *Y a-t-il soudards de despote qui ne succombe sous lui* (sous Dieu), se sont changés dans la tête de M. Renan en : *Sous lui s'incline la milice du Dragon;* à quoi il a ajouté : « Constellation « à laquelle s'attachait une légende analogue à celle du « Géant : un monstre luttant contre Dieu, et enchaîné au ciel « avec tous ses compagnons. Peut-être s'agit-il de la Cons- « tellation de la Baleine. » Vous nous la donnez belle ! il s'agit de la Constellation Renan !

3° Pourrions-nous oublier la Note (C), non moins remarquable que la précédente, où « Job, par une hyperbole hardie, « soutient que, s'il plaidait contre Dieu, sa bouche même le « trahirait, et dirait le contraire de ce qu'il veut dire. »

4° Enfin pourquoi passer sous silence celle (D) où « Job, « désespérant de faire triompher son droit contre Dieu, se « laisse aller à un violent mouvement de colère, et proclame « hautement son innocence, au risque de recevoir la mort « pour prix de son audace. »

Tout cela à propos de Contre-Sens !

De toutes les Notes de M. Renan ne restera-t-il donc de raisonnable que celle (Ē) sur le savon?

XXIII.

Jérémie, traitant comme elle le mérite Jérusalem la prostituée, lui dit : « Quand tu te laverais avec du nitre (d'autres « traduisent avec de la craie), et que tu emploierais à cela « beaucoup de savon (d'autres entendent une grande quan- « tité d'herbe à foulon), ton iniquité demeurerait encore « marquée devant moi, dit le Seigneur l'Éternel (ch. II, « v. 22). »

Le mot employé par Jérémie est *Bérith* (prononciation Masclef) ou *Borith*, ברית.

Ici, dans Job, nous avons *Bour*, בור.

Entre ces mots, j'en conviens, il y a du rapport.

Mais si *Borith* venait de *Bour !*

Pagnin n'avait pas traduit *Borith* dans Jérémie; il avait mis le mot Hébreu tel quel. Arias Montanus, à la marge, lui apprend que c'est du savon; mais le même Arias Montanus corrige-t-il Pagnin dans le Livre de Job au mot *Bour?* Non; il remplace l'Hébraïsme de Pagnin *in puritate* par *purissimè.*

Au fait, ce mot *Bour* est notre mot même de *pur*, *pureté*, dérivé du *purus* (prononcé *pourous*) des Latins.

En sorte, direz-vous, que cette dernière Note de M. Renan serait comme toutes les autres; elle n'aurait pas le sens commun.

C'est fort probable.

XXIV.

Mais M. Renan me permettra de revenir un peu sur ses conceptions *sidérales*. Car j'ai enfin découvert pourquoi il

tient tant à ce qu'Orion soit *un géant révolté contre Dieu*, et pourquoi, en conséquence, il a débaptisé Orion, et en a fait la constellation du *Géant*.

Cela, j'espère, vaut la peine qu'on s'y arrête!

En outre, j'ai un intérêt personnel à éclaircir la question; car je tiens à ne pas être taxé de la moindre inexactitude. Or moi aussi j'ai supprimé Orion, qui est le cœur *du Scorpion*, et substitué le Scorpion lui-même à son cœur.

Le verset de Job dit littéralement que Dieu *a fait* HAS, *et* KÉSIL, *et* KIMAH, *et les Chambres Secrètes du Midi.*

Que veut dire ce texte? Dieu a fait toutes les étoiles et toutes les constellations. Pourquoi citer les étoiles ou les constellations que ces noms représentent? Qu'ont-elles de plus que les autres?

Quand on examine un peu attentivement cette question, on est charmé de voir que ce texte signifie précisément que Dieu a fait *tous les astres dont le ciel est couronné*, et que c'est pour exprimer l'admiration pour toute la fabrique du ciel que Job nomme, non pas au hasard, mais par des raisons profondes, HAS, et KÉSIL, et KIMAH, et les Constellations soupçonnées sous l'horizon du Midi, innommées par conséquent.

« Les anciens poètes, dit dom Calmet, ne connaissaient « que quatre Constellations. Homère (*Iliade*, chant VI) dit « que Vulcain représenta sur le bouclier d'Achille *tous les* « *astres dont le ciel est couronné.* Puis il nomme les mêmes « constellations dont Job parle ici. Virgile (*Ænéide*, liv. III) « s'exprime à peu près de même. »

Dom Calmet veut dire que les anciens poètes comprenaient toutes les Constellations sous quatre dénominations, quand ils voulaient exprimer la totalité de la voûte céleste; car assurément les anciens, qui contemplaient continuellement le ciel, avaient des mots pour désigner les groupes d'étoiles, puisque ce sont eux qui ont inventé les constellations.

Le passage de Virgile indiqué ne laisse, à mon avis, aucun

doute sur la vérité de l'assertion de dom Calmet. On me permettra de le citer :

« La Nuit, menée par les Heures, n'atteignait pas encore
« le milieu de sa carrière, quand le diligent Palinure se lève,
« explore les vents, prête l'oreille à tous les souffles de l'air.
« Il observe les astres glissant sous un ciel silencieux,
« l'Ourse, les deux Trions, les Hyades pluvieuses, Orion
« resplendissant au loin dans son armure d'or. *Après qu'il a*
« *vu les cieux partout fermes et sereins*, il donne du haut de
« la poupe le signal retentissant de l'airain ; nous levons le
« camp, nous cherchons encore une route sur les eaux, et
« déployons aux vents les ailes de nos vaisseaux. »

Divisant ainsi le ciel en quatre parties, qui répondaient aux quatre points cardinaux, le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident, il était naturel aux anciens de n'employer, pour désigner ces quatre grandes divisions, aucune des Constellations partielles qui les composent, mais certaines étoiles ayant une signification particulière.

Il est vrai que quelque étoile qu'ils pussent prendre, elle devait faire partie d'une Constellation ; mais ce n'était pas à ce titre qu'ils la choisissaient.

C'est ce qui a jeté du trouble dans les versions qu'on a faites soit du verset de Job, soit des passages d'Homère et de Virgile. Car les étoiles que ces poètes désignent ne sont pas connues des modernes comme elles l'étaient des anciens ; elles ne remplissent plus pour nous les mêmes fonctions importantes. De là la nécessité pour nous de prendre, en traduisant, des noms avec lesquels nous soyons familiers.

Appliquons ces principes aux mots Hébreux de notre texte.

HAS est une étoile de première grandeur à la queue de la Grande Ourse. C'est l'*Arcturus* d'Homère et de Virgile, c'est le Bouvier, ou plutôt une étoile du Bouvier.

KÉSIL signifie, selon les anciens docteurs Juifs, cette étoile de seconde grandeur que les astronomes appelaient le *cœur du Scorpion*. Je n'ai donc fait aucune erreur en employant le

nom de Scorpion comme plus connu, cette constellation faisant partie du Zodiaque.

Quant à KIMAH, S. Jérôme, dans ses Remarques sur Amos, nous apprend que Symmaque et Théodotion avaient tous deux traduit ce mot par les Pléiades. D'autres ont traduit les Hyades. Suivant d'autres, les Pléiades et les Hyades seraient même chose : c'est ce qu'affirme le Dictionnaire de l'Académie. Il y a pourtant à les distinguer. Les Hyades sont à la tête du Taureau ; les Pléiades sont les sept étoiles qui forment sa poitrine. On conçoit pourquoi Homère les réunit, étant si voisines, et en forme un seul groupe : Πληιάδας θ' Ὑάδας τε.

Enfin, par les Chambres Secrètes du Midi le texte indique évidemment les Constellations du pôle Antarctique cachées sous l'horizon.

« Il semble, dit en résumé dom Calmet, que Job, sous « ces quatre constellations, ait voulu marquer les quatre « Saisons de l'année : l'Ours, *Arcturus,* comme dominant à « l'Automne, qui est le commencement de l'année parmi les « Orientaux ; l'*Orion*, à l'Hiver ; les *Hyades*, au Printemps ; « le *fond du Midi*, à l'Été. »

Conformément à cet ordre d'idées qui est le seul raisonnable, j'ai donc eu raison de traduire HAS, représentant toutes les constellations voisines du pôle Arctique, par la Grande Ourse, KÉSIL par le Scorpion, et KIMAH par les Pléiades.

On disait en vieux langage *s'emberlucoquer* pour se donner la berlue. Pourquoi M. Renan s'est-il emberlucoqué avec *Has*, *Késil*, et *Kimah?* Il n'avait qu'à jeter les yeux sur dom Calmet, il aurait su ce que c'était.

Mais j'ai promis de découvrir le secret de sa *berlue.* Je le ferai en quelques mots.

Dans un autre endroit du Livre de Job (au Cinquième Acte) les mêmes noms de KIMAH et de KÉSIL reviennent ; et là je les ai conservés, en expliquant sommairement en note que *Kimah* indiquait le Printemps, *Késil* l'Automne et l'approche de l'Hiver. J'ai traduit : « *Enchaîneras-tu les voluptés de* « *Kimah, ou déchaîneras-tu les chaînes de Késil?* »

Eh bien, Lecteur, ne voyez-vous pas ce qui a donné la berlue à M. Renan? Quoi! ces CHAÎNES *de Késil* ne vous indiquent rien?

Mais non, dites-vous. Les chaînes de Késil, c'est l'hiver et ses glaces, le resserrement général de la nature, la cessation pour les plantes comme pour les animaux de la saison amoureuse.

Vous n'y êtes pas. Il s'agissait de *Chaînes* : M. Renan a vu dans le ciel *un Géant* ENCHAINÉ *avec tous ses compagnons.* Il a traduit : « Est-ce toi qui serres les liens des Pléiades, ou « *pourras-tu relâcher les chaînes du Géant?* »

Peu s'en est fallu, vous le savez, qu'il ne le nommât Nemrod, son Géant!

XXV.

Un discours de Sophar et la Réponse de Job terminent ce Premier Acte. Je suis fatigué de stigmatiser la version de M. Renan. On peut être sûr qu'il n'a pas mieux traduit les arguments de Sophar que ceux de Baldad et d'Eliphaz, et que son troisième Discours de Job ne vaut pas mieux que les deux premiers.

N'importe! ici M. Renan a porté les choses si loin que je ne puis m'empêcher de faire une nouvelle exhibition.

Il faut que je dise tout de suite ce que j'ai sur le cœur, ce qui m'indigne, ce qui indignera tout honnête homme. On peut critiquer la Bible, on peut la mal traduire; mais inventer de sang-froid, pour lui ôter sa lumière et sa gloire, d'absurdes insinuations, voilà ce qui n'est pas permis.

On a pu voir dans ma traduction cette magnifique démonstration de l'existence de Dieu : « *Qui ignore qu'en effet le bras de Dieu a fait toutes ces choses?* etc. » Cette belle page porte tous les caractères de l'inspiration; elle va repasser sous les yeux du Lecteur dans la citation que je vais faire.

Croirait-on qu'elle a si peu frappé M. Renan, qu'il a eu le courage, l'audace, ou la folie, d'écrire en note :

« Job veut prouver, par cette longue tirade sur la « grandeur de Dieu, qu'il n'est pas moins éloquent que « Sophar. »

Ainsi Job est un hypocrite qui fait des tirades pour montrer qu'il est éloquent !

Cela m'a rappelé certaine apologie audacieuse et sans fard du Mensonge et de l'Hypocrisie au profit des *Grands Farceurs* et des *Imposteurs Heureux*, qui m'a déjà fait monter la moutarde au nez (1); ce qui est cause que je prends quelque goût aux présentes *Vindiciæ contra adulatores Tyrannorum.*

Aussi je vais renforcer mes *obèles*. Je marquerai M. Renan de mon encre la plus noire.

Chapitres XI, XII, XIII.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
SOPHAR.	Alors Sophar de Naama prit la parole et dit :
Suffit-il d'être un grand bavard pour avoir raison? et a-t-on cause gagnée parce qu'on ne tarit pas de paroles?	La loquacité restera-t-elle sans réponse? La faconde suffit-elle pour avoir raison? — Simple platitude.
Crois-tu que chacun entendra patiemment les sornettes que tu débites? et quand tu te joues des autres, penses-tu qu'il ne se trouvera personne pour te confondre?	Les hommes sensés écouteront-ils en silence ton radotage? Te moqueras-tu des gens, sans que personne te confonde? — Autre platitude.
Tu as dit : Ma parole est sincère, et je suis pur en présence de mon juge.	Tu as dit à Dieu : « Ma doctrine est la bonne, je suis irréprochable devant toi. » — Contre-Sens.

(1) Dans *la Grève de Samarez.*

Mais si Dieu, à son tour, parlait, qu'il desserrât les lèvres contre toi,

Et qu'il te révélât les secrets de sa sagesse, que deviendrais-tu? Car il y a deux espèces de jugements de Dieu. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il t'ait laissé ignorer une partie de ton iniquité?

T'imagines-tu mesurer Dieu? t'imagines-tu embrasser la perfection infinie du Tout-Puissant?

C'est haut comme le ciel : que peux-tu y faire? plus profond que l'abîme : que peux-tu y connaître?

Plus étendu en longueur que la terre, et plus vaste en largeur que la mer!

Qui l'arrêtera dans sa procédure, ce juge, et qui l'empêchera de traiter ses jugements de diverses façons, tantôt en en cachant les motifs, tantôt en les divulguant publiquement?

Crois-tu donc qu'il ne voie pas clair quand il punit la méchanceté et la vanité humaines?

Mais l'homme, vide de sens, le comprendra-t-il, l'homme qui est né un ânon sauvage!

Tu as courbé la tête devant Dieu, et étendu tes bras vers lui : c'est bien!

Mais hâte-toi; et, s'il y a quelque souillure sur ta main, efface-la vite, et n'accorde pas à l'iniquité domicile dans tes tentes.

Alors, en effet, tu lèveras un

Mais je voudrais que Dieu aussi prît la parole, et ouvrît ses lèvres pour te répondre,

Qu'il te révélât les secrets de sa sagesse, les replis cachés de ses desseins : alors tu verrais qu'il t'a encore traité avec indulgence. — CONTRE-SENS (1).

Crois-tu toucher le fond de la sagesse de Dieu? Prétends-tu arriver jusqu'à la perfection du Tout-Puissant? — TRÈS-MAUVAIS STYLE.

Elle est plus haute que le ciel : que feras-tu pour l'atteindre? Plus profonde que l'enfer : comment la connaîtras-tu? — ID.

Sa mesure est plus longue que la terre et plus large que la mer. — ID.

Quand il fond sur le coupable, qu'il l'emprisonne, qu'il assemble le tribunal, qui peut l'en empêcher? — ABSURDE.

Il sait reconnaître les malfaiteurs, il découvre le crime où on ne le soupçonne pas. — ABSURDE.

A cette vue, le fou même renaîtrait à l'intelligence, et le petit de l'onagre deviendrait un être raisonnable. — ABSURDE, ou plutôt STUPIDE.

Si donc tu diriges ton cœur vers Dieu, et que tu étendes les bras vers lui, — CONTRE-SENS.

Que tu éloignes le crime de tes mains, et que l'iniquité n'habite pas dans ta tente, — CONTRE-SENS.

Alors tu lèveras ton front sans

(1) L'idée fondamentale de ce Discours de Sophar, qu'*il y a deux sortes de jugements de Dieu*, ce que l'Hébreu exprime par ces mots : *Chi kaphlim lathoushiè* (que S. Jérôme a assez mal rendu par *Quod multiplex esset lex ejus*), disparaît entièrement dans la version de M. Renan; ce qui prouve que M. Renan n'a vu goutte dans ce Discours de Sophar, comme, au surplus, dans tout le reste, depuis alpha jusqu'à oméga.

front sans tache, et tu seras fort, et tu ne craindras personne.

Tu oublieras tes chagrins, qui ne te paraîtront plus que comme un torrent écoulé.

Une sorte de splendeur méridienne surgira pour toi dans le soir de ta vie; et, lorsque tu te croyais fini, tu reparaîtras comme l'étoile du matin.

L'espérance te ramènera la foi, et tu retrouveras le sommeil.

Tu jouiras du repos, et personne ne te causera d'effroi : plusieurs, au contraire, solliciteront de toi un regard favorable.

Mais, quant aux impies, leurs yeux seront aveuglés; ils ne verront pas où se sauver; leur seule espérance sera de rendre l'âme. »

tache, tu seras inébranlable, et tu ne craindras rien;

Tu oublieras toutes tes souffrances, tu t'en souviendras comme d'une eau qui a passé.

L'avenir se lèvera pour toi plus brillant que le midi. Les ténèbres du présent deviendront un matin. — Contre-Sens.

Tu seras plein de confiance et d'espoir; tu regarderas autour de toi, et tu te coucheras rassuré. — Contre-Sens.

Tu te reposeras, et personne ne te fera peur; des troupes de flatteurs caresseront ton visage. — Exagération ridicule.

Mais les yeux des méchants seront consumés, toute issue leur sera fermée; leur espoir vaut le souffle d'un homme expirant. — Absurde.

JOB.

Vrai! vous êtes les seuls hommes, et la sagesse mourra avec vous.

Mais j'ai du sens aussi bien que vous, et je ne vous suis inférieur en rien. Qui ignore les belles choses que vous me contez?

Voilà qui est admirable! l'ami de celui qui invoque Dieu sourit ironiquement, et lui répond : Un juste parfait! mais c'est une dérision!

La conscience! une lanterne méprisée des riches, et bonne pour ceux qui vont à pied.

Un homme vole, et va se coucher fort tranquille dans sa maison. On en voit qui se livrent sans remords à des sacriléges, au moment même où ils portent à la main leurs idoles.

Ce n'est donc pas la conscience qu'il faut interroger.

Mais interrogez les troupeaux, je vous prie, et ils vous enseigne-

Alors Job prit la parole, et dit :

Vraiment vous êtes le monde entier, et avec vous mourra la sagesse. — Contre-Sens.

Cependant j'ai de l'intelligence tout comme vous, je ne vous suis en rien inférieur; et qui ne sait tout ce que vous venez de dire?

Je suis l'homme raillé par ses amis, n'ayant de recours qu'auprès de Dieu : le juste, l'innocent, est un objet de dérision. — Absurde Galimatias.

Mépris au malheur! telle est la pensée des heureux; le mépris attend tous ceux dont le pied chancelle. — Galimatias absurde.

La paix cependant règne dans les tentes des brigands, la sécurité chez ceux qui provoquent le Très-Haut, qui portent leur Dieu dans leur main. — Autre galimatias.

Interroge les animaux, ils seront tes maîtres; questionne les oi-

ront; adressez-vous aux oiseaux de l'air, et ils vous répondront.

Ou bien instituez un colloque avec la terre, et elle vous instruira. Les poissons de la mer, eux aussi, ont des récits merveilleux à vous faire.

Qui ignore qu'en effet le bras de Dieu a fait toutes ces choses ?

Quel autre que lui tient dans sa main l'âme de tous les êtres doués de vie, aussi bien que l'esprit de toute chair humaine ?

Qu'il existe? le rapport des pièces d'une machine prouve l'ouvrier. L'oreille n'est-elle pas faite pour la

seaux du ciel, ils te donneront des leçons. — STUPIDE.

Parle à la terre, et elle t'enseignera ; les poissons eux-mêmes te répéteront tes discours. — CONTRE-SENS.

Qui ne sait, parmi tous ces êtres, que le bras de Dieu a fait l'univers? — ABSURDE (1).

Qu'en sa main est l'âme des êtres vivants et le souffle de tous les humains? — PLATITUDE.

C'est l'oreille qui discerne les paroles, comme le palais savoure les mets. — ABSURDE (2).

---

(1) Mais il y a ici une remarque à faire. Il faut que la rage d'athéisme de M. Renan soit forte, et qu'il ait écrit ce verset dans un paroxysme. Il y a dans le texte : *Mi la-idâ bècal-alè chi id-Ièouè âshthè zath*, ce qui signifie littéralement : *Qui ne sait pas*, *sur toutes ces choses*, *que la main de Dieu a fait cela?* S. Jérôme a réuni le milieu de la phrase à la fin ; il a traduit élégamment : *Quis ignorat quod omnia hæc manus Domini fecerit.* Ce verset n'a jamais embarrassé personne. Il y a pourtant une préposition sous-entendue, comme le κατὰ des Grecs. Devant *bécal-alè*, la préposition manque ; il faut la suppléer. Pagnin traduit *in omnibus his;* Arias Montanus, *secundum omnia hæc;* Vatable, *de omnibus his.* C'est toujours le même sens : « Qui ne sait pas, *au sujet de toutes ces choses* « (les troupeaux, les oiseaux de l'air, la terre, les poissons de la mer) « que Dieu a fait tout cela? » Mais M. Renan, qui veut absolument que Job soit un *Grand Farceur*, puisqu'il répète par deux fois dans ses Notes qu'il ne faut pas faire attention à cette profession de foi, que Job n'a point d'autre intention que de se moquer de Sophar, de prouver que la doctrine de Sophar n'a rien de rare ni de merveilleux, et de montrer qu'il n'est pas moins éloquent que lui ; M. Renan, dis-je, a trouvé le moyen de profiter du texte pour traduire : « Qui ne sait, PARMI TOUS CES « ÊTRES, que le bras *de Dieu a fait l'univers ?* » C'est-à-dire que les troupeaux, les oiseaux de l'air, la terre, les poissons de la mer, en savent là-dessus autant que l'homme. Ou il ne fait pas attention à ce qu'il écrit, ou il a dû rire de sa malice. Ce qui me ferait croire à la malice, c'est la Note dont M. Renan a accompagné ce Verset. La voici :

Job reprend ici la pensée qu'il avait exprimée dès les premiers mots de son discours, et va prouver que la doctrine de Sophar n'a rien de rare, ni de merveilleux. — **Note mémorable**, que j'ai déjà signalée.

(2) M. Renan ne se lasse pas de faire de Job un Jocrisse. Il lui fait

parole, et le palais pour goûter les mets?

Qu'il ait de la sagesse? les vieillards en ont bien, et, avec le temps, l'homme devient prudent et avisé.

Comment la sagesse et la prudence, le conseil et l'habileté, ne se trouveraient-ils pas en Dieu?

S'il détruit, on ne refera pas. S'il claquemure un homme, nul ne lui ouvrira.

S'il retient les eaux, il y aura de la sécheresse; et s'il les lâche, il y aura une inondation.

Qu'il soit fort, bien équilibré, et qu'il distribue sa force avec une parfaite égalité, on le voit bien. Ne supporte-t-il pas également celui

La sagesse doit être cherchée dans les vieillards, la raison est le fruit des longs jours. — Contre-Sens

En Lui (1) résident la sagesse et la Puissance, le conseil et l'intelligence lui appartiennent. — Contre-Sens.

Ce qu'il a détruit, nul ne peut le rebâtir; l'homme qu'il a enfermé, nul ne peut le délivrer.

Quand il retient les eaux, elles tarissent; quand il les lâche, elles bouleversent la terre.

A lui appartiennent la force et la prudence, de lui dépendent le séducteur et le séduit. — Galimatias (2).

---

dire que l'*oreille entend*, et que *le palais goûte*, belle nouveauté! quand le texte tire du rapport de l'oreille avec le son, et du palais avec les mets, une preuve de l'existence de Dieu. C'est, en effet, une preuve qui n'est pas mince. Demandez à Rousseau, demandez à Voltaire. J'avoue qu'à ce verset j'ai commis une inadvertance. En le traduisant, l'idée du sens profond qu'il renferme me vint subitement, et je fixai pour moi ce sens en ces termes : « Qu'il existe? le rapport des pièces d'une machine « prouve l'ouvrier; » ce que j'ai oublié ensuite de supprimer. C'est la seule négligence de ce genre que j'aie à me reprocher. Partout ailleurs ma traduction est exacte et fidèle. Je ne me repens point pourtant de cette inadvertance; car, examen fait, je vois que personne avant moi n'avait compris ce verset. S. Jérôme traduit : *Nonne auris verba dijudicat, et fauces comedentis saporem?* Ce que Le Maistre de Sacy rend par : « L'oreille ne juge-t-elle pas des paroles, et le palais de ce qui a du « goût? » La Version Anglicane traduit : *Doth not the ear try words, and the mouth taste his meat?* Tous faux-sens, qui me montrent que M. Renan n'est pas aussi incomparablement Jocrisse que je le croyais. Mais il a la palme.

(1) C'est sur ce verset, et à ce mot, que M. Renan, ne pouvant souffrir que Job croie en Dieu, a cru devoir ajouter la petite Note suivante :

« Job veut prouver par cette longue tirade sur la grandeur de Dieu qu'il n'est pas « moins éloquent que Sophar. » — **Note infiniment mémorable.**

(2) Croirait-on, en lisant cela, que le texte dit exactement ce que je

qui trompe et celui qui est trompé?

Il conduit les plus habiles conseillers à une sotte fin, et il fait finir les juges par la stupeur.

Il ôte le baudrier aux rois, et il ceint leurs reins d'une corde.

Il fait sa proie des sacerdoces, et il engloutit les puissances.

Il ôte l'éloquence aux plus grands orateurs et le jugement aux vieillards.

Il verse le mépris sur les princes, et relâche la ceinture des braves.

Il élève du fond de l'abîme, et de l'Ombre de la Mort il amène à la lumière.

Il fait prospérer les empires et les perd; il étend les nations et les comprime.

Il ôte le cœur à ceux qui devraient diriger le peuple de la terre, et fait qu'ils errent dans le vide, au lieu de marcher dans la voie,

En sorte qu'ils tâtent dans les ténèbres comme des aveugles, et chancellent comme des hommes ivres.

Voici! mon œil a vu toutes ces choses, mon oreille les a entendues et comprises.

Si vous appelez cela de la science, je suis aussi savant que vous, et vous n'avez rien à m'apprendre.

Des sénateurs il fait des captifs, des juges il fait des fous. — Contre-Sens.

Il délie le baudrier des rois, il ceint leurs reins d'une corde.

Il réduit les prêtres en captivité, il renverse les puissants. — Contre-Sens.

Il coupe la parole aux hommes les plus sûrs, il enlève la sagesse des vieillards. — Platitude.

Il répand la honte sur les nobles, il relâche la ceinture des forts.

Il révèle les profondeurs et il les tire de l'ombre, il produit à la lumière l'abîme ténébreux. — Galimatias.

Il grandit les nations, et il les perd ensuite; il étend les peuples hors de leurs frontières, puis les y ramène. — Contre-Sens.

Il enlève l'intelligence aux chefs de la terre; il les fait errer dans un désert sans issues. — Contre-Sens (1).

Ils palpent l'ombre, non la lumière, il les fait errer comme un homme ivre.—Contre-Sens.

Mon œil a vu tout cela, mon oreille l'a entendu et l'a saisi.

Tout ce que vous savez, moi aussi je le sais; je ne vous suis en

---

lui ai fait dire : « Qu'il soit fort, bien équilibré, et qu'il distribue sa « force avec une parfaite égalité, on le voit bien. Ne supporte-t-il pas « également celui qui trompe et celui qui est trompé? » L'incomparable concision de l'Hébreu a encore empêché ici tous les traducteurs de comprendre.

(1) Il ne s'agit pas ici des chefs de la terre, mais du Sacerdoce, que le texte désigne admirablement par ce qu'il devrait être : *Rashi âm-èarts*, « les têtes du Peuple de la terre. » Ce même texte dit : « Il ôte le cœur; » il ne dit pas il ôte l'intelligence, parce qu'en effet c'est le cœur qui manque aux Sacerdoces. Il ne dit pas « il les fait errer dans un désert « sans issue; » il dit littéralement qu'ils « errent dans le vide. » Il n'y a pas un mot qui ne convienne au Sacerdoce.

Mais c'est au Tout-Puissant que je veux m'adresser, c'est avec Dieu que je veux discuter;

Car tous tant que vous êtes, vous êtes des fabricateurs de mensonges et d'ineptes charlatans.

Vous feriez mieux de vous taire; votre silence vous serait compté pour sagesse.

Entendez, je vous prie, mon argumentation; prêtez l'oreille à ma plaidoirie;

Car Dieu n'a pas besoin que votre fourberie vienne à son aide, et que vous inventiez des faussetés pour le défendre.

Êtes-vous ses procureurs, et vous ingérerez-vous de plaider pour lui?

Serait-il content que vous prissiez ce rôle, s'il vous scrutait? Apparemment vous ne le tromperiez pas comme on trompe un homme.

Il fera arrêt sur vous, si, à son insu, vous vous portez pour ses ayants cause.

Ne voyez-vous pas que sa sublimité vous effraye, et que vous avez peur de lui?

Vos mémoranda en faveur de sa justice sont des discours de cendre, et vos défenses des remparts d'argile.

Taisez-vous donc, et je parlerai, et il m'arrivera ce qu'il pourra.

Je porte ma chair à mes dents, rien inférieur. — Contre-Sens (1).

C'est au Tout-Puissant que je veux parler, c'est avec Dieu que je veux plaider ma cause;

Mais vous, vous êtes des fabricateurs de mensonges, vous êtes tous des médecins inutiles. — Contre-Sens (2).

Que n'avez-vous gardé le silence? Cela eût passé pour de la sagesse.

Ecoutez, je vous prie, ma défense, prêtez votre attention au plaidoyer de mes lèvres.

Voulez vous pour Dieu tenir des discours iniques et pour lui plaire proférer le mensonge? — Galimatias.

Voulez-vous faire acception de personnes en sa faveur? Êtes-vous donc les avocats de Dieu? — Contre-Sens (3).

Serait-il bon pour vous qu'il scrutât vos cœurs? Croyez-vous le tromper comme on trompe un homme?

Il sera le premier à vous condamner, si en secret vous faites acception de personnes. — Absurde.

Sa majesté ne vous effraye-t-elle pas? Ses terreurs ne tomberont-elles pas sur vous? — Contre-Sens.

Vos sentences sont des raisons de cendre, vos défenses sont des défenses de boue. — Contre-Sens (4).

Laissez-moi, je veux parler, quoi

---

(1) M. Renan a oublié *si vous appelez cela de la science*. Il a cru dire la même chose en ne le disant pas.

(2) Il ne s'agit pas de médecins, quoique les médecins soient souvent d'ineptes charlatans.

(3) Il ne s'agit pas d'avocats, mais de procureurs. *Voulez-vous faire acception de personnes* n'a aucune espèce de sens.

(4) Il ne s'agit pas de sentences, mais de ces pièces à consulter qu'on publie dans les procès.

et tiens mon âme dans mes mains.

S'il devait me tuer, je n'attendrais pas longtemps. Mais c'est précisément pour sauver ma vie que je dispute contre lui;

Et lui-même me viendra en aide, car un criminel ne se livrerait pas ainsi.

Écoutez donc attentivement ce que j'ai à dire, et d'abord prenez acte de la déclaration que je vais faire;

Car lorsque j'aurai réglé le mode de jugement, je sais que je serai absous.

O toi qui contestes contre moi, puisque, après ce dernier effort, je suis décidé à me taire et à expirer,

Consens, de ton côté, à t'abstenir de deux choses, et je n'appellerai pas de ton jugement!

Éloigne ta main de moi, et ne m'effraye point par ta crainte!

Alors accuse, et je répondrai; ou bien je parlerai, et tu me répondras.

qu'il puisse m'arriver ensuite. — PLATITUDE.

Quoi qu'il arrive, j'ai pris ma chair entre mes dents, j'ai mis mon âme dans ma main. — MAUVAISE TRADUCTION, mais la note est absurde (1).

Dieu me tue, j'ai perdu tout espoir; il ne me reste qu'à défendre ma conduite à sa face. — STUPIDITÉ au suprême degré.

Une chose aussi peut me sauver, c'est que l'impie ne saurait être admis en sa présence (A). — STUPIDITÉ.

Écoutez donc mes paroles, prêtez l'oreille à mon discours. — CONTRE-SENS (2).

Me voilà prêt; j'ai disposé ma cause, je sais que la justice est de mon côté. — CONTRE-SENS (3).

Est il quelqu'un qui veuille disputer contre moi? S'il se présente, je veux me taire et mourir. — ABSURDE (4).

Épargne-moi seulement deux choses, ô Dieu, si tu veux que je ne me cache pas devant ta face. — CONTRE-SENS et BÊTISE.

(A) Il flotte entre deux contradictions: d'une part il croit, selon une opinion fort répandue dans l'Orient Sémitique, qu'on ne peut voir Dieu sans mourir; d'un autre côté, il se rassure en songeant que Dieu ne peut se révéler à l'impie.

(1) M. Renan, dans cette Note, transforme un beau trait d'éloquence en locutions proverbiales.

(2) Voilà la vingtième fois que M. Renan fait dire à Job : Écoutez-moi.

(3) Ce ne sont qu'absurdes répétitions. M. Renan n'a pas compris un seul mot du texte.

(4) Par exemple, ici je n'ai pas d'obèles assez fortes!

Que ta main ne m'écrase plus, que tes terreurs ne m'épouvantent plus. — CONTRE-SENS.

Après cela, accuse-moi et je répliquerai, ou bien laisse-moi parler et tu me répondras (A).

(A) Ce qui suit est comme le plaidoyer que Job, réduit au désespoir et résolu à jouer sa vie, adresse à Dieu.

Cette dernière petite Note de M. Renan prouve d'avance qu'il n'entendra pas plus le Second Acte qu'il n'a entendu le Premier.

Passons donc au Second Acte.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DU DEUXIÈME ACTE.

XXVI.

J'ai dit dans mon Avant-Propos : « Je me fais fort de dé-
« montrer qu'il n'y a pas *un verset sur cent*, dans toutes
« les traductions qui ont paru, qui n'offre un faux sens ou
« un contre-sens. Tout esprit juste comprendra que l'ob-
« scurité impénétrable répandue sur l'ensemble a dû, en effet,
« rejaillir sur tous les détails. Il comprendra, du même coup,
« *comment les traducteurs les plus spirituels en apparence*
« *ont été les plus malheureux*, et comment, par exemple, le
« plus récent de tous s'est trouvé le plus éloigné de la vérité,
« lorsqu'il a pris ce livre pour un Conte Arabe, Job pour une
« espèce de fou, l'infâme Eliphaz pour un sage, des idées
« métaphysiques pour des descriptions de mines, le Sacer-
« doce Juif pour un crocodile, et le *Deus ex machina* de la
« tragédie antique pour un pur imbécile. »

Si c'était à refaire, certes je n'appliquerais pas à M. Renan l'épithète flatteuse d'un des plus spirituels traducteurs de Job ; ce serait faire injure aux autres.

Est-ce spirituel, par exemple, ce qu'on va lire ?

Chapitre XIII, versets 23-24.

LE VRAI JOB.

Combien d'iniquités ai-je commises, et quels sont mes délits? Fais-moi connaître mon crime et mon péché.

Pourquoi caches-tu ta face, et me tiens-tu pour ton ennemi?

LE JOB DE M. RENAN.

Dis-moi le nombre de mes crimes? Fais-moi connaître mes iniquités?

Pourquoi cacher ainsi ton visage (A)? Pourquoi me traiter comme ton ennemi?

(A) Il suppose que Dieu est confondu, et n'a rien à répondre à la question hardie qu'il lui adresse.

Considérez bien, je vous prie, cette petite Note.

Convenez-en, voilà qui est fort! Job s'imaginant que *Dieu se cache* parce qu'il se sent confondu! en vérité, cela passe toute croyance.

Et comme cela s'accorde avec tout ce qui précède, et en particulier avec cette magnifique démonstration de l'existence de Dieu et de sa toute-puissance qui précède immédiatement (1)!

Pour moi je suis resté *confondu* (comme Dieu), ne comprenant pas d'abord comment une idée si baroque était venue se loger dans un cerveau.

Mais la suite de la Version de M. Renan m'a éclairci ce mystère.

Je préviens que je ne mets plus d'*obèles*. J'ai considéré la chose comme inutile. Voltaire, sollicité de faire un commentaire sur le style de Racine, répondit : « Il faudrait mettre partout *admirable*, *sublime!* »

---

(1) Il est vrai que M. Renan a pris les devants, en nous affirmant que Job ne s'était livré à cette longue tirade sur Dieu que pour montrer son éloquence. Mais si Job ne croit pas en Dieu, comment s'imagine-t-il qu'il fait peur à Dieu?

Même chapitre, versets 25–28.

LE VRAI JOB.

N'est-ce pas secouer des feuilles mortes et presser une paille desséchée,

Que de m'imputer de vieilles offenses et de me jeter à la tête les iniquités de ma jeunesse?

Et parce qu'il y a eu un éboulement sous la plante de mes pieds, de mettre mes pieds au cep et de me garrotter.

Quand je suis devenu comme une chose pourrie de vétusté et comme un habit rongé des vers!

LE JOB DE M. RENAN.

Veux-tu donc effrayer une feuille chassée par le vent! Veux-tu poursuivre une paille desséchée,

Pour que tu écrives contre moi des sentences amères, pour que tu m'imputes les péchés de mon enfance,

Pour que tu places mes pieds dans les ceps, que tu épies toutes mes démarches, que tu traces un fossé autour d'un infortuné,

Consumé comme un bois pourri, comme un vêtement que rongent les vers (A)?

(A) Job ne se sentant coupable d'aucun crime, suppose que Dieu fait revivre contre lui des fautes qu'il aurait commises sans le savoir, à un âge où il n'avait pas conscience de lui-même.

Ne suffit-il pas, en effet, de lire ces quatre versets et la Note y-annexée, pour comprendre qu'il n'y a supposition si folle qui ne puisse entrer dans la tête de M. Renan?

Il n'a pas vu, non il n'a pas vu que Job, dans tout cet Acte, plaide la cause de l'Humanité au tribunal de Dieu. Comment aurait-il entendu quelque chose aux détails de cette plaidoirie?

Quand Job dit à Dieu : « Pourquoi caches-tu ta face, et « me tiens-tu pour ton ennemi? » le Job de M. Renan suppose que Dieu se cache.

Quand Job parle du Déluge, le Job de M. Renan suppose qu'il s'agit de ses péchés à un âge où il n'avait pas conscience de lui-même.

Et ainsi du reste.

Mais vraiment j'ai honte d'insister. Je pense à la lucidité,

à la majesté de ce texte, le plus important (ceux qui en comprendront la valeur en conviendront) que l'Antiquité tout entière nous ait laissé sur les révolutions de la terre et les origines du Genre Humain.

XXVII.

Vient cette belle et triste peinture de la vie humaine, qui, tout mal traduite qu'elle ait été jusqu'ici, a été si souvent citée.

Job fait comparaison entre la brièveté de l'existence humaine et la longévité de l'arbre. Il dit, du premier mot : « L'homme naît et meurt comme une fleurette, » parce qu'il va bientôt opposer la vitalité de l'arbre, même après qu'on l'a coupé. M. Renan parle, en style de madrigal, *d'une fleur à peine éclose qu'on coupe.*

Job argumente de cette façon : « Puisque les jours de « l'homme sont comptés...., ne lui demande pas autre chose « que de finir en recevant d'un cœur content le jour fatal « comme le terme de sa tâche. » M. Renan traduit : « *Détourne tes yeux de lui pour qu'il repose un peu.* »

Suivant M. Renan, dans tout ce Discours adressé à Dieu, « Job flotte entre le désespoir et la confiance. Tantôt il est « frappé de ce fait que jamais homme n'est ressuscité; « tantôt il pense que Dieu pourrait bien le rappeler à la vie, « et il se compare *dans l'enfer* à un soldat en faction qui « *attend qu'on le relève.* »

M. Renan n'avait pas d'Enfer quand il fallait en avoir; il traduisait l'Ombre de la Mort par *de l'ombre;* au lieu de l'Érèbe, il mettait *une nuée pesante.* Ici, quand il s'agit du sépulcre, il met l'Enfer.

Mais son soldat en faction, qui attend qu'on le relève! a-t-on jamais vu pareilles imaginations devant un texte si clair! C'est vraiment si drôle, que je ne puis me refuser d'en offrir au Lecteur au moins un échantillon :

Chapitre XIV, versets 13-22.

LE VRAI JOB.

Ah ! combien je voudrais que tu m'enfermasses dans le sépulcre pour m'y tenir caché jusqu'à ce que ta colère s'apaise, et que tu me fixasses un terme où tu te souviendras de moi.

Je suppose que l'homme revive après qu'il sera mort. Oh ! alors, tous les jours de mon esclavage, je serai dans l'attente du jour où je répondrai à ton appel, et où tu tendras la main à l'ouvrage de tes mains.

Car maintenant tu comptes mes pas, mais tu n'observes point mon péché.

Puisque mon arrêt est scellé, ajouteras-tu quelque chose à mon dossier ?

La montagne qui s'écroule, le rocher qui se détache, écrasent tout ce qu'ils rencontrent;

Les eaux creusent les pierres, la pluie abat la poussière : toi, tu abats l'essor de l'homme.

Il est trop clair que tu seras toujours le plus fort, et qu'il aura toujours le dessous. Tu le fais changer de figure, et le voilà éliminé.

Et il ignorera si ses enfants sont heureux; il ne pourra les secourir s'ils sont dans l'angoisse;

Mais, tant qu'il vivra, sa chair souffrira, et son âme gémira !

LE JOB DE M. RENAN.

Oh ! si tu voulais du moins me mettre à part dans l'Enfer, me cacher jusqu'à ce que passe ta colère, me fixer un terme où tu te souviendrais de moi ?

Mais l'homme une fois mort revit-il ? Tout le temps de ma station j'ai attendu qu'on vînt me relever de mon poste.

Tu m'appelleras, disais-je, et je te répondrai (A), tu désireras revoir l'œuvre de tes mains.

Mais quoi ! tu observes toutes mes démarches (B), tu tiens compte de toutes mes fautes.

Ma condamnation est scellée dans une bourse (C), tu inventes des iniquités à ma charge.

La montagne qui s'écroule s'effondre peu à peu (D), le rocher est transporté hors de sa place;

Les eaux creusent la pierre, le fleuve entraîne le sol de ses rives; ainsi tu détruis l'espérance de l'homme.

Tu l'écrases sans retour, et il

(A) Job, dans les moments où il conserve l'espoir que Dieu se souviendra de lui dans l'Enfer, croit déjà entendre sa voix qui le rappelle.

(B) Le souvenir de la sévérité de Dieu fait retomber Job dans le désespoir.

(C) Les lettres, les pièces officielles sont, en Orient, renfermées dans une bourse scellée.

(D) Job conclut par un découragement résigné, et se console de la caducité de l'homme par le spectacle des destructions lentes de la nature.

passe; tu le rends méconnaissable (A), et tu le jettes en enfer.

Que ses enfants soient honorés alors, il n'en sait rien; qu'ils soient méprisés, il ne s'en aperçoit pas.

Sa chair ne sent que ses propres souffrances, son âme ne gémit que sur elle-même.

(A) Allusion aux maladies affreuses dont Job est accablé.

Job faisant faction en Enfer, et attendant qu'on vienne le relever de son poste!!!

XXVIII.

La manière dont Eliphaz commence sa réponse à Job est infiniment remarquable. Elle jette du jour sur la composition de cet ouvrage, et sur le but qu'avait Isaïe, lequel n'était pas moindre que de *substituer une religion à une autre*, l'Aoumisme à l'Ioaisme. Certes on ne s'attend pas à ce que je prouve une pareille proposition ici, puisque cette proposition est, en partie, l'objet du Commentaire que j'ai annoncé (1).

Ici j'ai en vue seulement de montrer à quel point le secret du Livre de Job a partout échappé à M. Renan. Par sa complète cécité sur *la source d'où est sorti le Christianisme*, on comprendra mieux comment il n'a dû faire qu'un léger et absurde roman en écrivant *la Vie de Jésus*.

Chapitre XV, versets 2–13.

LE VRAI JOB.

Insensé, qui parles science au vent, gonflé toi-même d'un vent venu de l'Orient!

Ne vois-tu pas que tes arguments

LE JOB DE M. RENAN.

Le sage répond-il par une science pleine de vent; remplit-il d'aquilons sa poitrine?

Se défend-il par de vaines pa-

(1) Les Mystères de la Bible, ou Commentaire littéral, historique et philosophique sur le Livre de Job et sur les différents Livres Sacrés soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, qui en sont dérivés.

se perdent dans le vide, et que tes plaidoiries sont parfaitement inutiles?

Mais tu détruis la religion, et tu supprimes les sacrifices.

Quelle iniquité a instruit ta bouche, et te fait parler la langue des ennemis de notre culte?

Mais je m'arrête sur ce point. Que ta bouche te condamne, et non pas moi. Que tes lèvres seules témoignent contre toi!

Es-tu le premier né du Genre Humain, et as-tu été formé avant les montagnes?

Es-tu entré dans le conseil de Dieu, et condenses-tu en toi la sagesse?

Que sais-tu que nous ignorions? et quelle lumière as-tu que nous n'ayons pas?

Il y a parmi nous des vieillards, des anciens; il y en a même de plus âgés que ton père.

Fais-tu peu de cas de leurs consolations, et as-tu des remèdes secrets que toi seul parmi nous connaisses?

Pourquoi t'es-tu laissé séduire par ton propre cœur, et pourquoi te flattes-tu toi-même,

Au point de discuter avec Dieu en ton nom personnel, et de proférer des paroles qui n'ont d'autorité que celle de ta bouche?

roles, par des mots qui ne servent de rien?

Toi aussi tu détruis la piété, tu diminues le respect envers Dieu.

Ta bouche même révèle ton iniquité, quel que soit l'artifice de tes paroles.

C'est ta bouche, et non moi, qui te condamne; tes propres lèvres rendent témoignage contre toi.

Es-tu donc né le premier des hommes? As-tu été enfanté avant les collines?

As-tu assisté au conseil de Dieu? as-tu attiré à toi toute sagesse?

Que sais-tu que nous ne sachions? Quelle notion as-tu que nous ne possédions?

Nous avons aussi parmi nous des cheveux blancs, des vieillards plus riches de jours que ton père.

Fais-tu donc peu de cas des consolations de Dieu et des paroles douces que nous t'adressons?

Où ton cœur t'emporte-t-il, et que veulent dire ces yeux hagards,

Pour que tu oses faire Dieu l'objet de ta colère et lui tenir de tels discours?

Eliphaz termine en exposant le second point de sa Doctrine, la Morale de *l'intérêt bien entendu.*

Il n'y a pas de Dieu, dit-il, il y a pourtant une morale. Cette morale est fondée sur notre propre intérêt.

Avec votre belle morale fondée sur votre intérêt, le monde présente une singulière figure! répond Job.

La discussion sur ce point va occuper ce Second Acte, comme la discussion sur la nature de Dieu avait occupé le Premier.

XXIX.

On me dira : Mais est-il bien vrai que l'idée de La Rochefoucauld, érigée en religion par Saint-Lambert, après avoir été érigée en philosophie par Helvétius, cette idée qui a envahi tout le Dix-Huitième Siècle à l'exception de Rousseau, est-il vrai qu'elle ait germé et fleuri trois mille ans avant ce Dix-Huitième Siècle? Nous ferez-vous croire cela?

Je répondrai : Lisez, mais ne lisez pas dans la traduction de M. Renan. En voici la preuve.

Le Discours d'Eliphaz se concentre et se résume dans cet aphorisme : « Concevoir l'injustice, c'est enfanter l'iniquité. « Enfanter l'iniquité pour autrui, c'est engendrer le mal « pour soi-même. »

M. Renan traduit : « Il a conçu le mal et engendré le mal- « heur, et son sein a couvé le mensonge. »

Je défie bien qu'on trouve dans cet affreux galimatias la théorie d'Helvétius (1).

---

(1) Je ne connais que M. Cahen, dans le Texte Hébreu qu'il a donné (car sa Version, comme il le pense bien lui-même, n'est pas une Version), qui ait presque atteint le vrai sens de ce passage. Il traduit la première partie du verset comme je l'ai traduite : *Concevoir l'injustice, c'est enfanter l'iniquité*. Il est vrai qu'il échoue dans la seconde partie, qu'il rend par *leur ventre prépare la ruse*, ce qui n'a aucun sens. Mais il répare son échec dans sa note; « le sens, dit-il, est : *le méchant « prépare sa propre ruine.* »

Il n'y avait qu'à conférer ce passage avec le Psaume VII, attribué à David. Ce Psaume dit positivement la même chose, presque dans les mêmes termes :

« Le méchant est en travail pour enfanter quoi? la vanité; car il a conçu le mal « pour autrui, mais il enfantera *ce qui le trompera*.

« Il a creusé une citerne, et l'a rendue profonde; mais il est tombé dans la fosse « qu'il a faite.

« Son agression se retournera contre sa face, et sa violence lui tombera sur le « crâne. »

S. Jérôme, en traduisant la seconde partie du verset de Job par

XXX.

Faute de comprendre de quoi il s'agissait, il est arrivé que cette longue argumentation sur un corollaire de l'athéisme a paru dénuée d'intérêt. On ne voyait dans cette partie du livre qu'une répétition ennuyeuse, des paroles sans nouveauté comme sans force :

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Les plus grands admirateurs de Job, éblouis, au commencement et à fin de l'œuvre, par des traits d'une lumière sublime (moi je dirais divine), demandaient grâce pour le milieu.

Et S. Jérôme s'écriait que ces discours *étaient bien prolixes !*

Je pense qu'on n'en jugera plus ainsi. Le milieu de l'œuvre est aussi beau que le commencement et la fin. Il y a plus de finesse, plus de subtilité, si l'on veut, dans les arguments ; la nature du sujet le demandait : mais il n'y a pas moins d'éloquence, et Job ni ses contradicteurs ne se répètent.

Voltaire, définitivement, aura tort avec sa fameuse apostrophe : « Ami Job! tu es un grand bavard, » et le reste.

XXXI.

Au surplus, c'est peut-être ici le cas de dire un mot sur l'art incomparable de ce Livre.

C'est le Dogme de la Trinité et, dans mon opinion, la Trinité même qui l'a produit. Il sera sensible à tous ceux

---

uterus ejus præparat dolos, a égaré tous les traducteurs à sa suite. Il n'a pas vu que ce qu'il rend par *dolos*, c'est ce que le Psaume exprime par *ce qui le trompera.*

qui liront ma traduction que c'est ce même Dogme qui a dessillé mes yeux, et me l'a fait comprendre.

Je ne me donnerai pas la peine de relater toutes les circonstances accessoires qui, dès le Prologue et jusque dans l'Épilogue, annoncent la Trinité comme l'idée plastique de l'ouvrage. Si les guerriers mettent sur leur drapeau un aigle ou quelque autre animal féroce, Job a mis sur le sien le Triangle Sacré : *hoc signo vinces*.

Job a trois contradicteurs, mais il est *trois en un*, et de force à répondre aux trois. J'ai suffisamment caractérisé ces trois pour n'y pas revenir. Leurs noms seuls les décelaient; et il faut que les Hébraïsants aient eu tous jusqu'ici la berlue, comme M. Renan, pour n'avoir pas aperçu des étymologies si faciles.

De cette décomposition de la pensée en trois individualités représentant la Connaissance, le Sentiment, la Sensation, il résulte que tout ce qui sera traité dans ce Drame le sera à un triple point de vue.

C'est ce qui ne manque pas, et c'est ce qui donne tout naturellement la composition même de l'œuvre, son plan, la marche qu'elle suit.

Au premier Acte, trois Discours des adversaires de Job, un pour chacun, et une Réponse victorieuse de Job à chacun.

Au Second Acte, même chose.

Au Troisième Acte, de même.

Au Quatrième Acte, le combat est terminé. Job, vainqueur des hommes, mais vaincu en apparence, se trouve seul devant Dieu. Il ne l'invoque plus, il l'évoque.

L'ordre ternaire est si bien observé, qu'il se retrouve partout.

Quand Job annonce la *résurrection dans l'Humanité*, il le fait en trois passages Messianiques, en trois affirmations, en trois Prophéties.

Quand Ioa prend la parole et s'explique, son Discours a trois parties : Passé, Présent, Futur.

Il commence par interroger Job : « Où étais-tu?... Qui a fait ceci, cela?... »

Puis il l'instruit : « Je t'ai interrogé, maintenant je vais t'instruire. »

En trois exemples il achève son instruction, et lui enseigne (chose merveilleuse, mais qui n'en est pas moins réelle) la Perfectibilité.

XXXII.

Irai-je plus loin? Oui, je dirai encore quelques mots avant de revenir à M. Renan.

Dans toute œuvre d'art, Poésie, Peinture, Musique, il y a trois choses : la Composition, la Couleur, le Dessin. Ces trois choses prennent des noms différents suivant l'art dont il s'agit. J'emploie ici les termes des peintres.

C'est l'Intelligence qui préside ou doit présider à la Composition; toute œuvre d'art est, au premier chef, une idée.

C'est le Sentiment qui prédomine dans la Couleur, et c'est lui qui fait circuler l'idée dans toute l'œuvre.

Enfin c'est la Sensation, c'est l'acuité et la justesse des sens, qui se marque dans le Dessin, qui fait distinguer toutes les parties de l'œuvre, depuis les personnages jusqu'au dernier des accessoires.

Je ne connais pas d'ouvrage où il règne à la fois et partout plus de Lumière, de Chaleur, et de Mouvement, que dans celui-ci.

Le curieux serait de suivre cette vérité et de l'étudier d'un bout à l'autre du livre. On verrait comment tout s'enchaîne et se pénètre mutuellement; comment, suivant le mot d'Hippocrate définissant la vie, tout concourt et tout consent.

Ce qui va venir était déjà pour ainsi dire venu, car il est sorti des prémisses.

Éliphaz enseigne l'Athéisme à mots couverts à Job; Job lui répond par la glaire de l'œuf.

Quand Baldad accumule contre Job toutes les images tirées de la chasse et de la pêche, Job garde cela dans sa mémoire, et en fait sa sublime Réponse : « Sachez que Dieu m'a pris dans un filet. »

A-t-on jamais vu transitions pareilles? Tous ceux qui savent ce que c'est qu'écrire savent que rien n'est plus difficile que les transitions. Ici les transitions sont dans l'idée même; et voilà pourquoi ce livre est resté si longtemps incompris.

XXXIII.

Nous allons avoir encore un exemple remarquable de ce *fondu dans l'œuvre même :* qu'on me permette d'employer cette expression, je n'en saurais trouver de meilleure. Éliphaz a exposé à Job la théorie des *honnêtes gens*, comme dirait M. Guizot, la théorie des satisfaits, autrement dits des exploiteurs, qui se soucient peu des malheureux.

Comment Job lui répond-il?

Par la protestation la plus éloquente qu'on ait jamais faite en faveur de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Il va sans dire que M. Renan ne s'est pas même douté de quoi il s'agissait. Il faut lui apprendre qu'il s'agit évidemment du sort de ceux que la doctrine des honnêtes gens abandonne, et que Jésus, disciple d'Isaïe, recueillait dans son sein en leur promettant qu'ils ne seraient pas toujours déshérités.

Chapitre XVI, versets 2–19.

LE VRAI JOB.

J'ai entendu tout cela bien des fois. Vous êtes tous de terribles consolateurs !

Quand mettrez-vous enfin un

LE JOB DE M. RENAN.

J'ai entendu bien des discours semblables. Vous êtes tous d'insupportables consolateurs.

En as tu fini avec ces paroles

terme à ce flux de vaines paroles ? Ou faut-il croire que vous vous plaisez à me tourmenter ?

Agirais-je de cette façon, si vous étiez à ma place ?

Me contenterais-je de remuer les mâchoires et de hocher la tête sur vous ?

Je vous soutiendrais de ma bouche, et les consolations de mes lèvres diminueraient vos douleurs.

Si je me plains, vous ne savez rien dire pour alléger ma peine. Quel soulagement pourtant puis-je éprouver, si je me tais ?

creuses ? Qu'est-ce qui t'obligeait à répliquer ?

Moi aussi je saurais parler comme vous, si vous étiez à ma place ;

J'arrangerais des paroles contre vous, je secouerais la tête sur vous.

Je vous consolerais de ma bouche, et vous auriez pour soulagement la pitié de mes lèvres.

Mais quoi ! si je parle, ma douleur n'est pas adoucie ; si je cesse ma plainte, qu'y gagné-je ?

Jusqu'ici Job n'a fait que préluder. Il a préparé l'apparition qui va venir. L'explosion échappe. Ce n'est plus Job, c'est l'Humanité en lui qui parle.

LE VRAI JOB.

Il m'a traité rudement ; et vous, vous m'avez désolé,

Et achevé ! Ma maigreur en a été et en est un témoignage, et on lit cela sur ma face.

Il a tourné sur moi sa fureur, il me menace, il rugit, il me regarde avec des yeux terribles ;

Eux, ils ouvrent leur bouche contre moi, ils me soufflettent ignominieusement, et de mes maux ils se sont fait une volupté.

Ce n'était pas assez que Dieu m'eût livré enchaîné à la merci des tyrans ;

Il a fallu que les impies me donnent le croc-en-jambe et me couchent par terre.

J'ai été heureux autrefois, mais il m'a rejeté ; et m'ayant saisi par la tête, il m'a brisé membre à membre ; ensuite il m'a pris pour but ;

Ses archers m'ont entouré ; il a percé mes flancs, et n'a pas épargné les coups ; il a répandu mes entrailles sur la terre ;

LE JOB DE M. RENAN.

Mes forces sont épuisées ; tu as ravagé toute ma famille ;

Tu m'as saisi comme un criminel ; ma maigreur est un témoin qui se lève contre moi et me répond en face.

Sa colère me déchire et me poursuit (A), il grince des dents sur moi, mon ennemi aiguise contre moi ses yeux.

Ils ouvrent leur bouche pour me dévorer, ils frappent mes joues avec ignominie, ils se relèvent les uns les autres pour m'attaquer.

Dieu m'a livré à l'impie, il m'a jeté entre les mains des méchants.

J'étais en paix, et il m'a ébranlé ; il m'a saisi par la tête, et m'a mis en pièces ; il m'a posé en butte à ses coups.

Ses flèches volent autour de moi, il perce mes reins sans pitié, il répand mon fiel à terre.

(A) L'esprit troublé de Job confond ici dans une série d'images terribles Dieu et ses ennemis, passant brusquement d'une idée à l'autre.

Il m'a infligé plaie sur plaie; et il a fini par un assaut général contre moi, un assaut gigantesque.

J'ai cousu un sac sur ma peau, et j'ai plongé ma tête dans la poussière;

Si bien que la boue que cette poussière a faite avec mes pleurs enduit mon visage et couvre d'une couche épaisse mes paupières.

Et tout cela non pas à cause de l'injustice de mes mains! car non-seulement mes mains, mais mon cœur, étaient purs.

O Terre! ne cache pas mon sang, et que ma clameur, franchissant tes fleuves et tes montagnes, n'ait point de régions où elle s'arrête!

Il ouvre dans mon sein brèche sur brèche; il court contre moi comme un guerrier puissant.

J'ai cousu un cilice sur ma peau, j'ai plongé mon front dans la poudre;

Mon visage est tout rouge de pleurs, une voile sombre s'étend sur mes paupières;

Et pourtant il n'y a pas d'iniquités dans mes mains, ma prière a toujours été pure.

O terre, ne couvre point mon sang, et que mon cri de vengeance ne soit pas étouffé!

Il faut avouer, à la décharge de M. Renan, que personne jusqu'ici n'avait saisi un sens pourtant bien manifeste; personne n'avait vu de quoi il s'agissait.

J'admire le bon Calmet. Il a la naïveté de dire que « ce « passage s'entend difficilement, parce qu'on ne lit pas que « Job ait répandu son sang. » Il cherche alors des raisons pour expliquer ce sang répandu. « Les enfants de Job, dit-il, « étaient morts d'une mort violente; lui-même, accablé de « douleurs, répandait, pour ainsi dire, son sang et sa sub- « stance par l'humeur qui coulait des ulcères de toutes les « parties de son corps. »

Hé! bonhomme, il ne s'agit pas ici de Job, ni de ses ulcères; il s'agit de l'Humanité, que Job représente, comme vous le diriez vous-même de Jésus sur la croix; et la preuve, c'est ce qui suit immédiatement : l'annonce d'un Vengeur, d'un Messie. On n'annonce pas un Messie pour soi tout seul, mais pour tout le monde.

XXXIV.

Mais Calmet ni M. Renan n'ont pas plus compris ce qui suit que ce qui servait à le préparer.

Nous voici arrivés à la première des trois Affirmations Messianiques qui se trouvent dans le Livre de Job; c'est le cas de faire une réflexion sur M. Renan.

Ladre, dit le Dictionnaire de l'Académie, signifie figurément insensible soit pour le corps, soit pour l'esprit : *Il est ladre, il ne sent rien.*

Je me permettrai d'appliquer ce trope à M. Renan.

Qu'il ait complétement échoué dans sa traduction de Job, cela n'a rien de surprenant. Tous les traducteurs, tous les commentateurs, ont échoué comme lui. Mais l'avantage que tout le monde avait et conserve sur lui, c'est que tout le monde sentait là, comme S. Jérôme, *de grands mystères*, au lieu que la ladrerie de M. Renan est complète pour tout ce qui touche à la religion.

Voltaire a essayé de ridiculiser Job ; et pourtant il le lisait sans cesse. Il était ennuyé de ne pas le comprendre. Il en remarquait les défauts ; il l'appelait, comme j'appelle la traduction de M. Renan, un *galimatias*. Au fond, je ne crois pas que, parmi tous les ouvrages qui existent, il y en ait un qu'il ait admiré davantage. C'est ce livre, si souvent lu et relu par lui, qui a produit ce qu'il y a de plus profond chez lui, sa critique du Mal, et même ce qu'il y a, dans son œuvre entière, de plus remarquable sous le rapport de la forme, ses Contes Philosophiques. Qu'est-ce que Candide, sinon Job sans Dieu, le Job du Dix-Huitième Siècle?

A côté de Voltaire, j'aime à citer Byron, un Voltaire infiniment plus poète que Voltaire, et partant plus sérieux, qui voulut faire un Job, et trouva le sujet trop sublime.

A côté de Voltaire et de Byron, en véritable Érostrate, figurera M. Renan; car il a pris pour tâche de défigurer Job au point qu'il n'en fût plus question.

Je dirais volontiers de lui ce que Job dit d'Éliphaz : « Il a « fallu que les impies me donnent le croc-en-jambe, et me « couchent par terre. » Quel croc-en-jambe que la Version de M. Renan !

Ce que j'écris là n'est pas de trop, ni trop fort. Vous allez

voir comment M. Renan entend les prédictions de Job sur le Messie. D'abord, la première.

Chapitre XVI, *versets* 20–23.

LE VRAI JOB.	LE JOB DE M. RENAN.
Et maintenant voici! j'ai un témoin dans le ciel, et il y a quelqu'un d'intelligence avec moi dans les lieux hauts. O mes contradicteurs, mes amis, mon œil pleure vers Dieu! Afin que l'Homme Universel puisse discuter avec Dieu comme l'homme individuel peut faire avec un camarade; Car les temps prescrits viendront, et j'entrerai dans la route, et je ne rebrousserai pas!	Car j'ai encore un témoin dans le ciel, un garant dans l'empyrée. Mes amis se rient de moi; aussi c'est vers Dieu que mon œil pleure, Pour qu'il juge lui-même entre Dieu et l'homme comme entre le fils de l'homme et son semblable (A). Car je vois venir la fin de mes années; je marche dans un sentier où je ne repasserai pas. (A) Job, irrité de l'iniquité de ses amis, contre lesquels il n'a nul recours, se retourne, par une contradiction touchante, vers Dieu, qu'il prend pour son arbitre, quoiqu'il soit en même temps son adversaire.

Ceux qui ont lu la version de M. Renan (et ils sont nombreux; car ce chef-d'œuvre, qui le croirait? a eu trois ou quatre éditions : *habent sua fata libelli*); ceux, dis-je, qui ont lu M. Renan ont dû se frotter les yeux : *Mais qu'est-ce qu'on nous chantait donc! On nous parlait d'une prédiction du Messie dans Job! il n'y en a pas l'ombre.*

En effet, il n'y en a pas l'ombre chez M. Renan, ni dans ce passage ni dans les autres qui ont la même valeur et la même signification.

Comment M. Renan est-il arrivé à ce tour de force?

Par sa méthode ordinaire, une série de contre-sens. Je vais faire en sorte qu'il ne les porte pas en Paradis.

XXXV.

La première des trois affirmations messianiques.

Voyons, épluchons cela.

Premier verset. J'ai traduit :

« Et maintenant voici ! j'ai un témoin dans le ciel, et il y a quelqu'un « d'intelligence avec moi dans les lieux hauts. »

M. Renan traduit :

« Car j'ai encore un témoin dans le ciel, un garant dans l'empyrée. »

Ainsi, au lieu de : *Et maintenant voici !* M. Renan commence par mettre *Car.* Tandis que Job, par une affirmation énergique et qui appelle l'attention et la fixe, annonce qu'il va dire quelque chose de nouveau et d'étonnant, Job, dans la Version de M. Renan, ne donne aucun signe de vie ; et en effet ce que M. Renan lui fait dire ensuite ne vaut pas la peine d'être dit.

Mais quel singulier traducteur, qui supprime sans façon ce qui ne va pas à son intelligence !

Il y a pourtant bien dans l'Hébreu : *ghim-âthè ènè*, גם־עתה הנה : *Et maintenant voici !*

Le texte Hébreu continue ainsi : *Dans les cieux mon témoin :* בשמים עדי, *Bèshmim âdi.* M. Renan traduit : *J'ai* ENCORE *un témoin dans le ciel.* »

Otez-moi, monsieur Renan, ôtez-moi vite cet *encore.* C'est un intrus, et je vous dirais d'avance, je vous dirai au verset suivant ce que vous voulez faire de cet intrus.

Le texte ajoute : « Et quelqu'un d'intelligence avec moi est dans les lieux hauts : ושהדי במרומים, *oushèdi bèmroumim.*

M. Renan traduit : « *J'ai un garant dans l'empyrée.* »

Son *empyrée* est ridicule, et son *garant* ne vaut pas mieux.

Job sait ce qu'il veut dire; S. Jérôme a mieux traduit שהר, par le mot *conscius*, qui signifie un complice, un confident, un participant, ce que les Anglais appellent un *partner*.

Deuxième verset. J'ai traduit :

« O mes contradicteurs, mes amis, mon œil pleure vers Dieu. »

(Laissant la phrase suspendue.)

Comment, en effet, ne pas traduire ainsi? Il y a dans l'Hébreu :

מליצי רעי אל אלוה דלפה עיני :

mèlitsi râi al aloué dalfè âini :

C'est-à-dire, en phrase Latine : *O collocutores mei, amici mei, ad Deum lacrymatur oculus meus.*

M. Renan traduit (le croirait-on, si on ne le lisait en toutes lettres?):

« Mes amis se rient de moi. Aussi c'est vers Dieu que mon œil « pleure. »

Mais cette version n'est pas seulement ridicule; cette version est un mensonge.

Vous voyez, en effet, maintenant, Lecteur, pourquoi M. Renan avait fait dire à Job qu'il avait *encore* un témoin et un garant dans le ciel. C'est que Job dirait, au verset suivant : « Je suis abandonné de mes amis, raillé par eux; *j'ai* ENCORE *Dieu.* »

Ainsi, du Messie, pas de trace.

Le tour est joué. D'une phrase suspendue, M. Renan a fait une phrase complète.

Mais voyons comment il se tirera de la suite.

Troisième verset. J'ai traduit :

« Afin que l'Homme Universel puisse discuter avec Dieu comme « l'homme individuel peut faire avec un camarade. »

L'Homme Universel, c'est l'*Espèce* HUMANITÉ.

Je renvoie pour la doctrine à mon livre *De l'Humanité* (1).

Voilà qui est merveilleux! direz-vous; vous retrouvez votre Doctrine dans ce verset de Job, où assurément personne ne l'avait vue avant vous.

Eh bien! il faudra pourtant que tout le monde un jour l'y voie après moi; car elle y est. Jugez-en.

Voici l'Hébreu :

ויוכח־ל גבר עם־אלוה ובן־אדם לרעהו :

Ouioukê-la Ghibèr âm-aloué oubèn-Adam lrâèou.

Or, il suffit de rendre ce texte mot à mot pour avoir le sens que je lui donne.

Aussi ne suis-je pas le premier qui, *de ses yeux*, l'ait vu, ce sens, si je suis le premier *qui l'ait compris*.

Arias Montanus traduit : *Utinam disputare posset vir cum Deo, ut filius hominis cum amico*. On ne peut mieux traduire; ce sont les mots mêmes translatés en latin.

Vatable : *Utinam et disceptare possit homo cum Deo, ut filius hominis cum socio suo*. Entre Arias Montanus et Vatable, aucune différence notable.

Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est le sens qu'il faut donner à ce mot גבר (*ghibèr*), qui n'est autre que le VIR des Latins, avec une aspiration (2).

---

(1) DE L'HUMANITÉ, *de son principe*, *et de son avenir*, où se trouve exposée la vraie définition de la religion, et où l'on explique le sens, la suite et l'enchaînement du Mosaïsme et du Christianisme. — La première édition est de 1839, la seconde de 1845.

(2) Selon Masclef, il faut prononcer *ghiber*, selon d'autres *ghaber*. Prenez ce mot, et écrivez, comme les Grecs, l'aspiration avec un esprit rude, vous aurez 'BR; changez le B en V, vous aurez 'VR, *vir*. Ce ne sont pas seulement les Gascons qui changent le B en V. Les manuscrits nous montrent que le V consonne et le B permutaient chez les Latins. Ces manuscrits portent souvent *die Beneris* pour *Veneris; Balbas* pour *Valvas; Abe* pour *Ave*.

Tous les Lexiques rendent גבר, *ghibèr* par *potens*, *fortis*, *vir*, *mas*, etc. Et, en effet, ces diverses significations conviennent dans la foule des cas. Mais quiconque remonte au sens profond du mot, et connaît un peu l'art des anciens dans la formation des vocables de la Langue Primitive (ce que j'appelle les *hiéroglyphes nominaux*), devine aisément que ce mot exprime *la puissance générative de l'homme*, sa puissance comme Espèce, en d'autres termes l'humanité dans chaque homme, le *Genus Humanum*, le Genre Humain, l'Espèce Humanité.

Remarquez, en effet, qu'ici l'Hébreu ne se sert ni d'*Aïsh*, ni d'*Adam*, ni d'aucun autre terme pour désigner ce qu'il veut dire ; il remonte à l'Espèce Hominale ; il dit גבר, *ghibèr*, tandis que, dans la même phrase, pour désigner un homme individuel, il se sert de בן־אדם, *fils de l'homme.*

Mon interprétation s'étaye d'ailleurs du Livre de Job tout entier. Je pourrais l'appuyer sur vingt passages de ce Livre, où cette même doctrine est manifeste.

Mais que dire de l'embarras où s'est trouvé M. Renan? Il traduit :

« Pour qu'il juge lui-même entre Dieu et l'homme, comme entre le « fils de l'homme et son semblable. »

Ce qui n'a absolument aucun sens.

Aussi, voyant (il faut lui rendre justice) qu'un tel galimatias est du délire, M. Renan ajoute en note :

« Job, irrité de l'iniquité de ses amis, contre lesquels il n'a nul « recours, se retourne, par une contradiction touchante, vers Dieu, « qu'il prend pour son arbitre, quoiqu'il soit en même temps son « adversaire. »

Ce qui est du délire à la cinquantième puissance.

Voilà à quel degré d'absurdité M. Renan est réduit.

Quatrième et dernier verset. J'ai traduit :

« Car les temps prescrits viendront, et j'entrerai dans la route, et je « ne rebrousserai pas. »

C'est la traduction littérale de l'Hébreu :

כי־שנות מספר יאתיו וארח לא־אשוב אהלך :

Chi shnouth mèssaphèr iathiou ouarê la ashoub aèlac,

ce qui, en Latin, se traduit mot à mot : *Quia anni numerati advenient, et semitam inibo, non revertar.*

M. Renan traduit :

« Car je vois venir la fin de mes années ; je marche dans un sentier « où je ne repasserai pas »

Quel contraste !

Sept cents ans avant Jésus-Christ (1), deux mille six cents ans avant nous, Isaïe, au nom de l'Humanité, s'écriant : « Les « temps prescrits viendront, et j'entrerai dans la route, et « je ne rebrousserai pas ! »

Et deux mille six cents ans après Isaïe, M. Renan ne comprenant rien à cette Prophétie, *qui s'est pourtant réalisée !*

Quel contraste encore une fois, quelle étonnante antithèse !

XXXVI.

J'ai déjà fait remarquer que quand Job annonce la Résurrection dans l'Humanité, il le fait en trois Prophéties.

Nous venons de voir la première ; et voici la seconde, qui suit immédiatement, et qui termine la plaidoirie de Job :

---

(1) Isaïe prophétisa sous les rois Osias, Joatham, Achaz, et Ezéchias, depuis l'an 735 jusqu'à 681 avant J.-C. (*Hieron. in Is.*)

La seconde des trois affirmations messianiques.

Chapitre XVII, versets 1–16.

LE VRAI JOB.

Que mon âme périsse, que mes jours soient tranchés, et à moi le sépulcre,

Si ces hommes qui sont là avec moi ne sont pas des imposteurs, que mon œil n'a cessé de scruter tandis qu'ils me déchiraient.

Appointe la cause maintenant, et donne-moi une caution Qui me touchera la main?

Puisque tu as privé leur âme et leur intelligence de sens commun, tu ne leur feras pas assurément une grande gloire.

Celui qui, par bassesse, sacrifie sa propre chose, ses enfants ne seront pas contents de lui.

Quant à moi, Dieu m'a posé en exemple aux nations, et je serai fameux dans la postérité.

Moi qui ne vois pas clair d'indignation, et qui n'ai pas plus de force qu'une ombre,

Je serai cause que les probes s'étonneront, que l'innocent sera excité contre l'hypocrite, que le juste demeurera ferme dans sa voie, et que le pur fortifiera ses mains.

Mais vous tous, retournez chez vous, et allez-vous-en, je vous prie; car parmi vous je ne vois aucun sage.

Mes jours sont passés, mes pensées sont par delà tous mes désirs.

Ils ont fait du jour la nuit; ils ont mis les ténèbres après l'aurore.

Si je restais ici, l'enfer serait ma

LE JOB DE M. RENAN.

Ma vie est détruite, mes jours s'éteignent, il ne me reste que le tombeau.

Plût à Dieu que les traîtres fussent loin de moi, et que mon œil ne fût plus affligé de leurs querelles!

O Dieu! sois ma caution contre toi-même; quel autre voudrait me frapper dans la main?

Tu as fermé leur cœur à la raison; aussi ne leur donneras-tu pas gain de cause.

L'homme qui trahit ses amis verra défaillir les yeux de ses enfants.

On a fait de moi la fable des nations, un misérable auquel on crache au visage.

Mon œil est éteint par douleur, et mes membres sont devenus comme une ombre.

Les honnêtes gens en sont dans la stupeur, et l'innocent en conçoit de la colère contre l'impie.

Le juste cependant persévère dans sa voie, et celui dont les mains sont pures redouble de constance.

Or çà revenez, je vous prie (A), je vais vous prouver qu'il n'y a pas de sage parmi vous.

Mes jours sont passés; mes projets sont brisés, ces projets que caressait mon cœur.

(A) Les amis de Job, irrités de ses paroles véhémentes, menaçaient de se retirer.

demeure, et j'aurais fait mon lit dans les ténèbres.

J'appellerais la fosse mon père, et le ver ma mère et ma sœur.

Où serait donc, où serait mon espérance? et qui l'aurait devant les yeux cette espérance,

Qui, si elle s'en allait avec moi en poussière, laisserait subsister les verrous du sépulcre?

De la nuit vous faites le jour; ah! que votre jour ressemble aux ténèbres (A)!

Quand tout mon espoir est d'avoir l'enfer pour demeure, quand j'ai déjà étendu mon lit dans les ténèbres (B);

Quand j'ai appelé le tombeau mon père, et la pourriture ma mère et ma sœur,

Où serait donc mon espérance? mon espérance, qui peut la voir?

Elle est descendue aux portes de l'Enfer; si du moins dans la poussière on trouve le repos!

(A) Job trouve une preuve de la folie de ses amis en ce fait qu'ils ont voulu lui inspirer quelque espoir dans un état où il n'y a plus évidemment de place pour l'espérance.

(B) Job s'envisage déjà comme domicilié dans le *Schéol*.

Ne serait-ce pas le cas de répéter, à propos de ce passage, ce que je disais tout à l'heure, à propos du précédent, sur l'étonnant contraste que M. Renan fait avec Isaïe?

On demande ce que c'est que l'esprit de Prophétie. C'est pourtant bien facile à voir, quand on a de tels exemples sous les yeux.

Un homme, il y a tout près de trois mille ans, croit tellement à la Perfectibilité, qu'il dit de ses contemporains : *Ils ont fait du jour la nuit, ils ont mis les ténèbres après l'aurore;* c'est-à-dire que, considérant la vie d'*alors* comme la vie tout entière, ils ont clos la vie, au lieu d'attendre une autre vie.

Cet homme dit cela, il le dit de la façon la plus énergique.

Il ajoute que, quant à lui, il ne veut pas accepter un pareil sort;

Qu'il a mis ses pensées bien au delà d'une carrière ainsi délimitée;

Que, s'il se bornait à la vie d'*alors*, il aurait fait son lit dans les ténèbres;

Que la vie d'*alors*, c'est l'enfer, et que l'enfer serait sa demeure;

Qu'il se sauve de cet enfer dès à présent par son espérance;

Et que son espérance, c'est de ressusciter homme dans l'Humanité perfectionnée.

Il dit tout cela; et, sentant qu'il convaincra tôt ou tard les hommes des vérités qu'il annonce, il se met en comparaison avec tous ses contemporains;

Il affirme qu'ils n'ont pas le sens commun, et que Dieu ne leur fera pas assurément une grande gloire;

Que, quant à lui, Dieu l'a posé en exemple aux nations, et qu'il sera fameux dans la Postérité.

Moi, s'écrie-t-il, moi qui ne vois pas clair d'indignation, et qui n'ai pas plus de force qu'une ombre, je serai cause que la Perfectibilité que j'annonce arrivera; car je serai cause que les probes s'étonneront du mal qui règne sur la terre, que l'innocent sera excité contre l'hypocrite, que le juste demeurera ferme dans sa voie, et que le pur fortifiera ses mains.

Et, trois mille ans après qu'un langage si clair s'est fait entendre, voilà ceux qui prétendent expliquer son livre qui lui font dire tout le contraire, non-seulement les philosophes comme M. Renan, mais les croyants à la Sainte Écriture.

XXXVII.

Lisez ce Chapitre XVII dans le texte Latin de la Vulgate, ou dans la traduction Française de Le Maistre de Sacy, ou bien dans la Version Anglicane, ou encore dans la Bible Luthérienne, ou dans celle de Genève, ou dans n'importe quelle autre traduction, vous ne trouverez dans toutes qu'un inconcevable et immoral galimatias. M. Renan n'est pas le seul à qui ce mot de faiseur de galimatias convienne. Peut-

être a-t-il encore ici la palme : je ne saurais le décider. En tout cas, il peut payer pour les autres.

Au moment où Job affirme sa croyance à l'immortalité, à la *renaissance* après la mort, il lui fait dire que *tout son espoir est d'avoir l'enfer pour demeure*. Un bel espoir !

Il lui fait appeler *le tombeau son père, et la pourriture sa mère et sa sœur.*

Il est vrai que les Catholiques ne sont pas plus éclairés que lui, quand ils lisent dévotement dans S. Jérôme traduit par Le Maistre de Sacy :

« J'ai dit à la pourriture : Vous êtes mon père; et aux vers : Vous « êtes ma mère et mes sœurs. »

Je me souviens qu'un jour (il y a de cela bien longtemps), causant avec Chateaubriand de la Bible, il se mit à admirer ce verset, qu'il a au reste cité dans son *Génie du Christianisme* en lui donnant ce triste sens.

Eh bien! non, Job ne dit point cela, puisqu'il dit tout le contraire. Il dit ce que je lui fais dire.

Il me semble voir autour d'un gigantesque phare une troupe d'aveugles rassemblés.

XXXVIII.

Heureusement le texte est là. L'ai-je bien et fidèlement traduit ?

Premier et deuxième versets. Voici les deux premiers versets :

רוחי חבלה ימי נזעכו קברים לי :

אם לא התלים עמדי ובהמרותם תלז עיני :

Rouêi êblè imi nouzâcou koubrim li,

Am la èthlim âmdi oubèmrouthaum thlan âini.

Les aveugles n'ont pas compris que ces deux versets se liaient et se rapportaient l'un à l'autre. Le lien qui les unit pourtant ne manque pas. Le second verset commence par la conjonction conditionnelle SI, אם *am;* ce qui donne : « Que « mon âme périsse.... SI ces hommes qui sont là avec moi ne « sont pas des imposteurs. » Mais pour comprendre cela, il fallait comprendre la scène ; aucun ne l'a su faire. Tous ont commis là le plus affreux des contre-sens. On peut en juger par la version de M. Renan, qui ressemble à celle de S. Jérôme.

Vatable traduit assez bien le premier verset : *Spiritus meus consumptus est* (il fallait mettre *sit*), *et dies mei sunt* (au lieu de *sint*) *præcisi; sepulchra mihi.* Mais il n'a pas su comprendre que ce premier verset se rapportait au suivant, qu'il traduit pourtant : *Si non impostores sint* (il fallait mettre *sunt*) *mecum.* Que fait-il ? Pour s'expliquer ce *si*, dont il n'a pas vu le rapport avec le premier verset, il suppose, au second, quelque chose de sous-entendu : *Subaudienda est,* dit-il, *aliqua dictio, Dispeream, aut similis.*

Mais c'est dans les versets suivants que l'aveuglement des aveugles se montre encore mieux.

Troisième, quatrième, et cinquième versets. — Isaïe, sous le nom de Job, se rit de ses contemporains. « Celui, « dit-il, qui, par bassesse, sacrifie sa propre chose, ses « enfants ne seront pas contents de lui. » La plaisanterie est fine,mais parfaitement intelligible ; elle revient à ceci : Puisque vous ne faites nul cas de votre destinée future, de votre immortalité, et cela par pure bassesse, sacrifiant ainsi votre propre chose, vos enfants, qui seront vous, ne vous feront aucune gloire.

Ce cinquième verset a donné de la tablature à tous les aveugles.

On a vu comment M. Renan le traduit : *L'homme qui trahit ses amis verra défaillir les yeux de ses enfants.* Je demande si cela a du sens !

S. Jérôme : *Il promet du butin à ses compagnons, mais les yeux de ses enfants tomberont dans la défaillance.* Je demande si cela ne rivalise pas avec M. Renan.

La Version Anglicane : *He that speaketh flattery to his friends, even the eyes of his children shall fail :* « Celui qui « parle flatterie à ses amis, même les yeux de ses enfants « s'affaibliront. » *Qui potest capere capiat !*

La Version d'Osterwald : « Les yeux des enfants de celui « qui parle en flatterie à ses intimes amis défaudront. » C'est comme la Version Anglicane.

Le plus charmant est M. Cahen, qui commence par dire que ce verset est très-difficile, et qui, après avoir cité Raschi et Ralbag, finit par traduire : « *Il invite ses amis à un repas,* « *et les yeux de ses enfants languissent;* » ce qu'il explique dans sa note par : « *Il invite des amis à un repas, et ses* « *propres enfants meurent de faim.* »

Admirable !

Voici le texte :

לחלק יגיד רעים ועיני בניו תכלנה :

Lêlaq ighid râim ouâini bèniou thaucalnè.

Il n'y a que Vatable qui ait entrevu un rayon de clarté, très-faible à la vérité, dans cette nuit profonde. Il traduit : *Qui renuntiabit cogitatus suos adulandi causa, et oculi filiorum ejus deficient.*

Sixième verset et suivants. — Je passe sur les versets suivants, où se trouve développée cette idée : « Dieu m'a posé « en exemple aux nations, et je serai fameux dans la posté- « rité, etc. » S. Jérôme a approché du sens beaucoup plus que M. Renan. Ma version est la fidélité et l'exactitude mêmes.

J'arrive aux derniers mots de la Prophétie :

« Si je restais ici, l'Enfer serait ma demeure, et j'aurais fait mon lit « dans les ténèbres ;
« J'appellerais la fosse mon père, et le ver ma mère et ma sœur. »

Voici l'Hébreu :

אם־אקוה שאול ביתי בחשך רפדתי יצועי :
לשחת קראתי אבי אתה אמי ואחתי לרמה :

Am akouè Shaoul bithi bêshic rèfèdathi itsouâi,

Lashêth krathi abi athè ami ouaêthi larmè.

Il paraît que la conjonction conditionnelle *si* אם, *am*, porte malheur aux aveugles. Ils ont fait ici la même faute qu'aux deux premiers versets. Ils n'ont pas vu que ces deux-ci encore étaient étroitement unis, au point de ne faire qu'un.

Il y a un proverbe très-vulgaire qui dit : Faute d'un clou, Martin perdit son âne. Je dirai : Faute d'un *si*, qui pourtant ne manque pas dans le texte, les aveugles n'ont pas vu clair.

Je traduis très-exactement l'Hébreu en phrases latines :

Si expectavero, infernus domus mea, et in tenebris stravi lectum meum;

Foveam vocavi, dicens : Pater meus tu es; Mater mea et Soror mea, vermi.

Traduisez sur ce Latin, qui est bien l'Hébreu, vous aurez ma traduction.

Au lieu de laquelle, chose vraiment prodigieuse ! M. Renan fait dire à Job :

Que tout son espoir est d'avoir l'enfer pour demeure ;

Qu'il a déjà étendu son lit dans les ténèbres ;

Qu'il a appelé le tombeau son père, et la pourriture sa mère et sa sœur ;

Qu'il est dans un état où il n'y a plus évidemment de place pour l'espérance ;

Que son espérance est descendue aux portes de l'Enfer, qu'il s'envisage déjà comme domicilié dans le *Schéol.*

En effet, suivant M. Renan, Job tout à l'heure n'était qu'en faction dans le Schéol, et il désirait fort qu'on vînt le

relever de sa faction. Puisqu'il s'envisage maintenant comme domicilié à jamais dans ce même *Schéol*, ou plutôt *Chaoul*, n'en parlons plus davantage.

XXXIX.

Il y a longtemps, certes, que j'aurais laissé le Job de M. Renan dans le *Schéol*, où il mérite de rester toute l'éternité, si cette revue rapide ne me fournissait pas le moyen de faire passer de nouveau sous les yeux du Lecteur plusieurs points de la Doctrine d'Isaïe, que les folies de M. Renan font encore mieux ressortir.

Nous avons vu, sur le Messie, la première affirmation de Job, qui peut se résumer ainsi : *J'ai un témoin dans le ciel, ce témoin c'est* L'HOMME UNIVERSEL; *c'est l'idée divine faite* HUMANITÉ.

Sa seconde affirmation, que nous avons vue aussi, est : *J'apporte la vérité sur le plan de l'œuvre de Dieu. Ces hommes qui prêchent le néant de l'homme après la mort sont des imposteurs. Le monde est perfectible, et le monde actuel est l'enfer. Mon espérance est la Résurrection.*

Et maintenant nous allons voir quelle est sa troisième affirmation.

Je la résume d'avance en ces termes : *Par résurrection, j'entends que, morts, nous renaîtrons selon notre espèce,* למינהו LAMINEOU, Κατὰ γένος, *comme dit la Genèse; en d'autres termes, dans l'Humanité. Or les* TROIS *qui ensemble sont Dieu, feront descendre l'idéal sur la terre; ils l'entoureront de ma peau. Ainsi l'idéal sera fait chair. Et, ressuscité, je verrai l'idéal régner sur la terre. Je contemplerai Dieu à mon aise.*

Ces trois affirmations réunies n'en font qu'une. Et c'est *tout le Christianisme*, quant à son essence du moins; car il reste une grosse question dont nous parlerons tout à l'heure.

XL.

La troisième et dernière des trois affirmations messianiques.

Voici donc la troisième et dernière Prophétie de Job sur le Messie. C'est sa Réponse à Baldad.

Chapitre XIX, versets 2-29.

LE VRAI JOB.

Jusqu'à quand, à votre tour, fatiguerez-vous ma patience, et m'assassinerez-vous de vos sermons?

Déjà dix fois vous avez prétendu me couvrir d'ignominie! N'êtes-vous pas honteux de revenir sans cesse à la charge? Vous m'avez, j'espère, assez frotté le front!

Mais vous ne m'avez pas réfuté; et si j'erre absolument, mon erreur est encore entière.

Que si vous tirez vanité de la comparaison avec moi, et si, en m'accusant, vous prétendez vous faire un argument de mon opprobre,

Eh bien, sachez maintenant que Dieu m'a fait la chasse, et m'a pris dans son filet.

Voici! je crierai à l'iniquité, et je ne serai pas entendu; je crierai plus fort, et il n'y aura pas de justice pour moi.

Il a enclos ma route, afin que je ne puisse m'évader, et il a répandu des ténèbres sur mes chemins.

Il m'a ôté ma gloire, et a fait tomber la couronne de ma tête.

Il m'a déraciné tout autour, afin que je périsse, et il m'a enlevé tout

LE JOB DE M. RENAN.

Jusqu'à quand affligerez-vous mon âme, et m'écraserez-vous de vos discours?

Voilà la dixième fois que vous m'insultez, que vous m'assommez sans pudeur.

Eh bien! soit; admettons que j'aie péché; mon péché ne regarde que moi seul.

De quel droit osez-vous me parler avec insolence, et prétendez-vous me convaincre d'ignominie?

Sachez que c'est Dieu qui a violé mon droit, et qui m'a enveloppé de ses filets.

Je proteste contre la violence, nul ne me répond; j'en appelle, nul ne me rend justice.

Il a entouré mon chemin d'une haie infranchissable, il a répandu les ténèbres sur mes sentiers.

Il m'a privé de ma gloire, il a enlevé la couronne de ma tête.

Il me démolit de toutes parts; je me meurs!... Il a arraché comme un arbre mon espérance.

Il a allumé contre moi sa colère, il m'a traité comme un ennemi.

Ses escadrons se sont réunis; ils se sont frayé un chemin jusqu'à

point d'appui, comme on fait à l'arbre qu'on veut renverser.

Sa colère s'est enflammée contre moi, et il m'a déclaré la guerre.

En même temps sont venus ses soldats, qui m'ont fermé toute issue, et ont posé leur camp autour de mes tentes.

Il a éloigné de moi mes frères; et ceux qui me connaissaient ne me connaissent plus.

Mes proches m'ont abandonné, et mes amis m'ont oublié.

Mes domestiques et mes servantes me regardent comme un étranger, et je leur fais l'effet d'un passant.

Que j'appelle mon serviteur, et que de ma bouche je lui demande quelque chose, il ne me répondra pas.

Mon haleine offense ma femme, et elle repousse mes caresses.

Il n'y a gens si chétifs qui ne me méprisent; quand je les salue, ils me lancent des brocards.

Tous mes intimes m'ont en abomination, et tous ceux que j'ai aimés me détestent.

Mes chairs sont réduites à rien, et j'ai les os collés à ma peau; je n'ai conservé de mes dents que les gencives.

Soyez plus humains avec moi, mes amis, soyez plus humains, puisque la main divine m'a touché.

Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu? N'êtes-vous pas rassasiés de ma chair?

Oh! que je voudrais que mes paroles fussent écrites, qu'elles fussent retracées dans un livre,

Et qu'avec un style de fer elles fussent gravées sur le plomb ou sur le granit, afin qu'elles durent perpétuellement!

Je sais, oui, je sais que mon Ven-

moi, ils ont mis le siége autour de ma tente.

Il a éloigné de moi mes frères; mes amis se sont écartés de moi.

Mes proches m'ont abandonné, et ceux qui me connaissaient m'ont oublié.

Mes hôtes et mes servantes m'ont tenu pour étranger; j'ai été un inconnu pour eux.

J'ai appelé mon serviteur, et il ne m'a pas répondu; j'ai été réduit à le supplier de ma bouche.

J'ai été un indifférent pour ma femme; j'ai dû adresser des prières à mes propres fils.

Les enfants eux-mêmes me dédaignent; quand j'essaye de me lever, ils me raillent.

Tous mes familiers m'ont en horreur, et ceux que j'aimais se sont tournés contre moi.

Mes os se sont attachés à ma peau et à ma chair; je me suis échappé avec la peau de mes dents (A).

Pitié! pitié! vous du moins, mes amis; car la main de Dieu m'a frappé.

Pourquoi vous joignez-vous à Dieu pour me poursuivre, et êtes-vous insatiables de ma chair?

Oh! qui me donnera que mes paroles soient écrites, qu'elles soient écrites dans un livre, qu'elles soient gravées

Avec un stylet de fer et avec du plomb (B), qu'à jamais elles soient sculptées sur le roc;

Car, je le sais, mon vengeur

(A) Expression proverbiale qui équivaut à : J'ai tout perdu; je n'ai rien gardé sain et sauf.

(B) On coulait du plomb dans les creux laissés par le burin sur les matières dures pour rendre les traces plus visibles.

geur est vivant, et qu'à la fin il vaincra sur la terre.

Et, après qu'Ils auront entouré CELA de ma peau, je verrai Dieu fait de ma chair ;

Je le contemplerai à mon aise; mes yeux le verront, et ce ne seront pas ceux d'un autre : et pourtant mon coffre aura été vidé de mes entrailles.

Et vous direz : Pourquoi le persécutions-nous, lui en qui se montrait la racine de la chose?

Ah! craignez de vous trouver en face du glaive, puisque aux iniquités la colère du glaive. Cela dit afin que vous sachiez qu'il y aura un jugement.

existe, et il apparaîtra enfin sur la terre.

Quand cette peau sera tombée en lambeaux, privé de ma chair, je verrai Dieu (A).

Je le verrai par moi-même; mes yeux le contempleront, non ceux d'un autre; mes reins se consument d'attente au dedans de moi.

Alors vous direz : « Pourquoi le poursuivions-nous? » et le bon droit se trouvera de mon côté.

Ce jour-là, craignez le glaive; car la colère de Dieu vous punira par le glaive, pour que vous appreniez qu'il y a une justice.

(A) Job s'abandonne à l'espérance de voir Dieu descendre un jour sur la terre, quand il sera réduit à l'état de squelette, pour le venger de ses adversaires.

XLI.

Il est évident que la version de ce passage par M. Renan ne mérite pas d'être discutée.

Quant à l'exactitude de la mienne, je n'ai à l'établir que pour ces six versets, dans lesquels s'expose la *doctrine résurrectioniste d'Isaïe :*

« Oh! que je voudrais que mes paroles fussent écrites, qu'elles fus-
« sent retracées dans un livre,
« Et qu'avec un style de fer elles fussent gravées sur le plomb ou
« sur le granit, afin qu'elles durent perpétuellement!
« Je sais, oui, je sais que mon Vengeur est vivant, et qu'à la fin il
« vaincra sur la terre.
« Et après qu'Ils auront entouré CELA de ma peau, je verrai Dieu
« fait de ma chair.
« Je le contemplerai à mon aise; mes yeux le verront, et ce ne se-
« ront pas ceux d'un autre : et pourtant mon coffre aura été vidé de
« mes entrailles.
« Et vous direz : Pourquoi le persécutions-nous, lui en qui se mon-
« trait la racine de la chose? »

Examinons donc attentivement ces six versets.

Premier verset. Voici l'Hébreu :

מי־יתן אפו ויכתבון מלי מי־יתן בספר ויחקו :

Mi-ithaun afou ouicthauboun mèli mi-ithaun bèsphèr ouiêkou.

Sur le sens de ce verset, il n'y a aucun doute à avoir. S. Jérôme a suffisamment bien traduit : *Quis mihi tribuat ut scribantur sermones mei? quis mihi det ut exarentur in libro.*

Deuxième verset. Voici l'Hébreu :

בעט־ברזל ועפרת לעד בצור יחצבון :

Bât-bèrzaïl ouâfrèth lâd bètsour iêtsboun.

Il n'y a encore aucune difficulté. M. Renan a adopté l'opinion de Raschi (cité par M. Cahen), qu'on gravait les lettres, et qu'on passait le plomb par-dessus; en sorte que Job demanderait que ses paroles fussent gravées sur un roc avec un stylet de fer et du plomb pour faire mieux paraître la taille. Je trouve ma traduction plus simple et plus fidèle; mais, peu importe.

Troisième verset. Voici l'Hébreu :

ואני ידעתי גאלי חי ואחרון על־עפר יקום :

Ouani idâthi gali êi ouaêroun âl-âphèr ikoum.

Malgré les efforts infinis de M. Renan pour qu'aucune mention du Messie n'apparût dans ce passage, il a été obligé de traduire : *Car, je le sais, mon vengeur existe, et il apparaîtra enfin sur la terre.*

Mais vous verrez tout à l'heure ce qu'il a imaginé pour se tirer de cet aveu forcé. Jamais, non jamais rusé capitaine n'avait inventé pareil tour de guerre.

Quant à moi, j'ai traduit comme il faut traduire, honnêtement.

Je n'ai point voulu qu'Isaïe fût privé de ce qu'il a désiré avec un élan qui vraiment dépasse l'humanité; et j'ose espérer que ses paroles d'il y a trois mille ans, fidèlement répercutées par mon écho, et transmises par l'art de Guttenberg aux hommes (qui, bon gré, mal gré, sont tous *très-intéressés à les connaître*), survivront, comme si elles avaient été gravées avec un style de fer sur le plomb ou sur le granit.

Mais il faut d'abord écarter le sens trop généralement adopté sur ce verset, et qui est découlé d'une fausse interprétation due primitivement aux Septante, mais bien aggravée par S. Jérôme.

Les Septante avaient traduit :

« Je sais qu'éternel est celui qui doit me libérer, et sur « la terre ressusciter ma peau, qui a souffert toutes ces « choses : Οἶδα ἐγὼ ὅτι ἄεννaος ἐστὶ ὁ ἐκλύειν με μέλλων, καὶ « ἐπὶ γῆς ἀναστῆσαι το δέρμα μου, τὸ ἀνατλοῦν ταῦτα. »

Remarquez que cette traduction est antérieure à Jésus-Christ, sinon de 277 ans, comme on le conclurait du récit d'Aristée, au moins d'un certain nombre d'années, peut-être cent, peut-être cinquante, on ne sait quel nombre. Ce qui est certain, c'est que le Livre de Job fut le dernier des livres du Canon Juif qui fut traduit en grec (1).

Il est donc possible que le traducteur, à moins qu'il ne fût Essénien, entendît cette prophétie comme les Juifs ont toujours affecté de l'entendre.

Job, disent les Juifs, ne ressuscite-t-il pas à la fin de l'histoire? Car n'est-il pas rétabli dans son premier état? Sa peau n'est-elle pas guérie?

---

(1) Outre la Version des Septante, nous avons un Targum ou traduction Chaldaïque du Livre de Job, par un certain Joseph le Borgne ou l'Aveugle (le terme Hébreu signifie l'un et l'autre). On ne sait non plus la date exacte de ce *Targum*.

Voilà la célèbre plaisanterie des Juifs Saducéens sur cette Prophétie.

S. Jérôme, nous l'avons vu, n'entendait pas sur ce point raillerie. De tous les mystères qu'il soupçonnait, sans pouvoir les découvrir, dans le Livre de Job, celui qui le frappait davantage, c'est la résurrection (1).

Que fit-il? Il n'hésita pas à traduire de telle façon que la plaisanterie des Juifs fût à jamais évincée auprès de tous les Chrétiens.

Il prit sur lui d'écrire magistralement : *Scio enim quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum :* « Car je sais que mon Rédempteur est vivant, et que « je ressusciterai de la terre au dernier jour. »

Au dernier jour! quand il y a dans le texte *enfin*, et quand il n'y a pas : *Je ressusciterai de la terre!*

Traduire ainsi entraîne l'idée d'un jugement dernier, comme on dit vulgairement, d'une fin du monde, d'une apparition de Jésus-Christ Sauveur, revenant opérer la Résurrection des bons et des méchants, et envoyant les uns au Paradis, les autres en Enfer; le tableau de Michel-Ange, enfin; le Christianisme Mythologique, tel qu'il avait fini par se formuler au cinquième siècle, au temps de S. Jérome.

Mais cela est si loin de l'idée d'Isaïe, si contraire même à cette idée, que ce n'est qu'en faisant ce que j'appellerais volontiers *un faux en Écriture Sacrée* que S. Jérome a pu traduire ainsi (2).

---

(1) Voyez précédemment page 215.

(2) La très-fausse interprétation donnée par S. Jérôme à ce Verset avait inspiré à l'un des plus sages, des plus vertueux, et des plus savants rabbins du Seizième Siècle, MENASSEZ BEN-ISRAEL, un tel dégoût, une telle répugnance, que dans son Livre *De la Résurrection des Morts*, où il défend l'immortalité de l'âme contre les Saducéens, il s'écrie : « Je n'ai « pas allégué ce Chapitre XIX, v. 25, de Job : *Je sais que mon Rédempteur vit, et qu'il surgira le dernier sur la terre.* Car il n'y a rien dans « ce passage qui se rapporte à la résurrection, et on ne trouverait pas « un seul Hébreu qui entende le texte dans ce sens. »

Tenons-nous au texte Hébreu ; il dit, ce texte, il dit littéralement :

Suivant Pagnin : *Et ego novi redemptorem meum vivum, et novissimo super pulverem statutum* : c'est-à-dire : « Je sais mon « rédempteur vivant et établi en dernier lieu sur la poussière. »

Suivant Arias Montanus : *Et ego novi redemptorem meum vivum, et novissime super terram statutum* : « Je sais mon « rédempteur vivant et établi à la fin sur la terre. »

Suivant Léon de Juda : *Novi et ego quod vindex meus vivit, et novissimus super terram consistet* : « Je sais que mon « Vengeur vit, et qu'il demeurera le dernier sur la terre. »

Mais ici encore Vatable me paraît la profondeur même. Il n'efface pas la version de Léon de Juda, il l'explique. *Il demeurera le dernier sur la terre* signifie, selon lui, IL AURA LE DERNIER SUR LA TERRE. Car, à la marge de l'édition de Robert Estienne, sur ce verset, Vatable écrit : *Hoc est, quod in æternum sit victurus.*

Je n'ai rien à ajouter. Je ne puis toutefois m'abstenir de faire une remarque sur le mot que S. Jérome, et après lui la foule des commentateurs et des traducteurs, Luther lui-même, ont rendu par *Rédempteur*.

Que les mots ont d'empire et de fascination, surtout lorsque, provenant d'une source étrangère, ils arrivent à nous avec un sens que nous ne saurions bien définir !

Le Christianisme n'a-t-il pas dû une grande partie de son prestige à ce nom de *Rédempteur* attribué à Jésus ?

Je me souviens que, lisant un jour ce passage de Job devant plusieurs personnes, une dame parut tout à coup fort troublée. Comme je lui demandais la cause de son émotion, elle me dit qu'en substituant le mot de *Vengeur* à celui de *Rédempteur*, je lui enlevais sa religion. Quel terme y a-t-il dans l'Hébreu ? ajouta-t-elle.

— Madame, lui répondis-je, il y a GAL, גאל, qui peut aussi bien se traduire par *vengeur* que par *rédempteur*, parce qu'il signifie ce que les légistes appellent un *ayant-cause*.

Chez tous les anciens peuples, continuai-je, et aujourd'hui encore chez les peuples à demi sauvages ou peu civilisés, le principe du droit existe pourtant; il existe dans les liens naturels.

Un homme est tué : ses parents ont droit et devoir ; c'est à eux de poursuivre la vengeance du mort (la *vendetta*, disent encore les Corses), de la demander à un tribunal, ou de la prendre eux-mêmes.

Un homme tombe dans la misère, et lui, ou ses enfants, sont obligés de vendre son bien : ses parents ont un privilége, le droit de rachat. Cette faculté donnée à l'homme de la même lignée, de retirer de la vente le bien familial, existait chez les Hébreux; elle s'est retrouvée dans le droit Français au Moyen-Age sous le nom de *retrait lignager*.

S'agissait-il de la femme, de la veuve; lisez la loi de Moïse : entre beaux-frères le droit cessait d'être une faculté, il devenait un devoir, le *lévirat*.

Les Grecs appelaient ἀγχιστεία ce droit et ce devoir de propinquité. Ἀγχιστεύς veut dire proche parent.

Une partie des lois de succession et d'héritage chez les Romains portaient le nom de *Vindiciæ*, qui rappelle le droit et le devoir de *venger* un parent mort.

J'aime mieux le terme Hébreu, qui a un sens plus général, exprimant seulement la *protection*. Il signifie celui *qui est sur*, celui *qui protége*, celui *qui couvre*, qui *prend fait et cause pour un autre* (1).

Il semble que les Juifs, qui ont créé la lettre de change et inventé la finance, étaient tout disposés par leur langue même

(1) La racine de ce mot *G* ג, ou *Ga* גא, exprime en général l'idée d'*enveloppement*. *Gag* גג signifie le toit d'une tente et tout ce qui s'étend pour couvrir, pour envelopper; *Gou* גו signifie une éminence, un dos; *Guilad* גלד signifie la peau, la gelée, la glace, et c'est de là qu'est venu le *gelu* et le *glacies* des Latins; *Gaddel* גדל exprime tout ce qui est grand, puissant, célèbre, tout ce qui domine.

à introduire le mot *couverture* dans l'argot financier, en appelant *couverture* une *caution.*

— Serait-ce pour cela, dit en riant une des personnes qui assistaient à la conversation, que dans la très-touchante idylle de Ruth, quand elle est couchée aux pieds de Booz, elle le prie d'étendre sa couverture sur elle?

— Assurément, répondis-je, c'était le signe qu'il la prendrait sous sa protection, qu'il remplirait son devoir de parent.

Quand j'eus fini ma dissertation, je fus, je l'avoue, assez embarrassé, voyant le peu d'effet que j'avais produit.

— Eh bien! me dit mon interlocutrice, Jésus est notre parent, notre frère; il s'est mis en notre lieu et place; il a donné son sang pour nous. Que ne lui conservez-vous ce beau, ce doux nom de Rédempteur!

— Je m'en garderai bien, répliquai-je; je ferais un contresens. Il y a une preuve évidente que le mot de *Vengeur* est celui qui convient ici; c'est la menace apparente par laquelle Job termine : *Ah! craignez de vous trouver en face du glaive!*

Quatrième verset. Voici l'Hébreu :

ואחר עורי נקפו־זאת ומבשרי אחזה אלוה׃

ouaêr âouri nouqfou-zath oumbèshri aêzè alouè.

C'est de ce Verset, très-mal traduit par S. Jérôme, que sortit l'opinion, de foi encore aujourd'hui parmi les Chrétiens ou au moins parmi les Catholiques, que nous ressusciterons *avec le même corps que nous avons en cette vie.*

Trois contre-sens, coup sur coup, que fait ici S. Jérôme dans un seul verset, ont amené cette opinion, que l'incrédulité fort raisonnable des Juifs a toujours repoussée obstinément.

Les Juifs ne pouvaient nier que ce verset ne fût dans leur Bible; mais ils renonçaient à l'expliquer autrement que comme *une pure exaltation poétique.*

Les Juifs, au surplus, ne furent pas les seuls à repousser

la résurrection entendue à la façon dont S. Jérôme traduisait le verset de Job. Ce savant homme mourut en 420, et depuis cette époque jusqu'au temps de Justinien, au milieu du VIe siècle, il gronda une sourde tempête, qui finit par éclater.

Les deux pôles de cette tempête étaient Rome et Constantinople.

Rome, en général, adopta l'opinion de S. Jérôme : nous ressusciterons, et nous aurons le même corps que nous avons aujourd'hui.

Constantinople n'en voulut rien croire.

Mais avant de discuter sur l'homme ressuscité, on commença par discuter sur le type même du résurrecteur, sur Jésus.

Quelle était sa nature? Était-elle double ou simple? Était-il Dieu et homme ensemble, ou divisément?

Divisément, dit Nestorius. Il y a en lui deux natures.

Ensemble, dit Eutychès. La divinité a absorbé l'humanité.

Discussion qui dura cinquante ans.

Cette discussion eut un corollaire.

Et l'homme ! se demanda-t-on. Quand il sera ressuscité, que sera-t-il? quel corps aura-t-il?

Sur cette question, Rome et Constantinople encore ne furent pas d'accord. Eutychius, patriarche de Constantinople, remplaça en hérésie Eutychès. Il avait une peur effroyable du Nestorianisme, qui distinguait en Jésus deux natures. Il publia un livre *De la Résurrection des morts*, où il soutenait que les corps ressuscités n'auraient qu'une seule nature, qu'ils ne seraient pas âme et corps, n'étant point palpables, mais plus subtils et plus déliés que l'air ni le vent. S. Grégoire le Grand, qui n'était alors que légat du saint-siége à Constantinople, attaqua son sentiment.

La chose était d'importance; et ce Grégoire, qui fut pape ensuite, n'a pas manqué, dans ses *Commentaires sur Job*, de le remarquer. Il raconte, sur ce verset même, comment le patriarche, vaincu par lui, a, en présence de témoins, attesté sa foi orthodoxe. *Je confesse*, s'écriait-il, *que nous ressusci-*

terons tous en cette même chair ; et il tirait la peau de sa main avec tout ce qui lui restait de force.

Mais laissons S. Jérôme et les suites de son erreur. Venons à M. Renan.

Il a été chercher du secours chez les Juifs ; mais il les a dépassés.

Le Lecteur a déjà sous les yeux sa Note explicative ; il l'a en petit-texte ; mais je la mettrai en petites capitales, pour qu'on la voie mieux, et qu'on l'admire. La voici : « JOB, « dit M. Renan, S'ABANDONNE A L'ESPÉRANCE DE VOIR DIEU « DESCENDRE UN JOUR SUR LA TERRE, QUAND IL SERA RÉDUIT A « L'ÉTAT DE SQUELETTE, POUR LE VENGER DE SES ADVER- « SAIRES. »

Et, débarrassé de la crainte qu'on ne voie quelque ombre de Messie dans le texte, il traduit :

« Quand cette peau sera tombée en lambeaux, privé de ma chair, « je verrai Dieu. »

Qu'on aille donc dire encore qu'il y a dans le Livre de Job une prédiction du Messie !

Il y a un fou qui croit que, quand il sera squelette, quand il sera privé de sa chair, Dieu viendra le venger de ses adversaires.

J'imagine un Juif Saducéen remerciant M. Renan de sa hardiesse, et M. Renan remerciant à son tour le Juif Saducéen, qui lui a fourni la conclusion à laquelle il voulait aboutir.

Venons au *Vrai* Job.

J'ai traduit avec la plus parfaite exactitude. « Et après « qu'ILS auront entouré CELA de ma peau, je verrai Dieu fait « de ma chair. »

J'entends par là : « Après que le Dieu créateur et résurrecteur, triple et un, doué simultanément de Puissance, d'Amour, et d'Intelligence, aura fait descendre l'IDEAL parmi

les hommes sur la terre, en incarnant dans chaque homme ressuscité cet idéal, et en donnant par conséquent à l'idéal divin la forme humaine, je verrai Dieu fait homme, je verrai Dieu dans mon Espèce et dans ma chair. »

Si l'on ne trouve pas cette doctrine dans le Livre de Job tout entier, j'ai tort.

Si, prise en elle-même, on ne la trouve ni vraie ni claire, j'ai eu tort, il y a trente ans, de l'exposer, de mon chef, dans un livre que M. Renan a lu, mais dont il a mal profité (1).

Comme je ne ressemble pas à ceux qui s'emparent des idées des autres pour les tourner à mal, et qui ne font pas connaître les sources où ils ont puisé, j'éprouve un vrai bonheur à dire ce que je dois à Vatable pour l'intelligence de ce verset.

Léon de Juda avait rectifié la version de S. Jérôme et celle de Pagnin en ces termes : *Postquam vero circumdederint* HOC *mea cute, spectabo Deum e carne mea* (ce qui est exactement l'Hébreu).

Vatable se demande pourquoi ce pluriel *Circumdederint?* Et il se répond : PATER, FILIUS, ET SPIRITUS SANCTUS.

Ç'a été pour moi un trait de lumière.

La Trinité est partout dans le Livre de Job. Je ne citerai en preuve que ce passage:

« Par sa PUISSANCE (כח *kê*) il tranche en lames la mer, et son INTELLIGENCE (*Thauboun* תבון) apaise la fureur des flots.

« Par son AMOUR (רוח *roué*) les cieux sont la beauté même, et sa main a fait la voie lactée (2). »

Puissance, — Amour, — Intelligence. S. Augustin, bien des siècles après Isaïe, se demande ce que c'est que la Trinité, et il répond : *Puissance, — Amour, — Intelligence.*

Voilà la moitié du Verset à demi expliqué. S. Jérôme avait

---

(1) Le livre *De l'Humanité.*

(2) Acte III. Voyez pages 105-106.

éludé la difficulté, et il en était résulté un premier contre-sens. Il avait traduit : *Et rursum circumdabor pelle mea* : « Et de nouveau je serai entouré de ma peau. » Il n'y a rien de semblable dans le texte. Il y a : « *Après qu'Ils auront entouré* CELA *de ma peau.* »

Mais que veut dire ce CELA? Qu'est-ce qui sera entouré de la peau de Job? Vatable n'a pas été aussi heureux sur ce point que sur l'autre.

Il se fait la question : Que signifie ce HOC? Il répond : *Demonstrativum est* HOC, *quod ob deformitatem summam non liceret corpus dicere.*

C'est-à-dire que Job n'aurait pas voulu parler de son corps, à cause de sa difformité; et que, montrant ce corps, il aurait dit HOC.

Mais il parle bien de sa peau pleine d'ulcères. Il pourrait bien parler de son corps.

La réponse ne vaut rien, et tout reste encore enveloppé de ténèbres.

Ce qui seulement est certain, c'est que S. Jérôme a eu tort d'introduire un mot *rursum*, qui n'est pas dans le texte; qu'il a eu tort de ne pas voir qu'il s'agissait de la Trinité; enfin, suivant moi, qu'il s'est trompé en supposant, comme Vatable, que le pronom démonstratif HOC signifie le corps de Job.

La question me revient donc.

Je la résous par le Livre de Job tout entier.

Ce HOC, ce *zath* זאת (1), selon moi, c'est l'IDÉAL.

Est-il vrai, oui ou non, qu'au Cinquième Acte, au dénoûment, Job adresse à Dieu ces paroles :

« JE SAIS QUE TU PEUX TOUT, ET QUE L'IDÉAL NE SERA PAS « EMPÊCHÉ PAR TOI. »

---

(1) Il est curieux de remarquer que ce mot, comme beaucoup d'autres mots Hébreux, se retrouve conservé dans les langues du Nord. C'est le *that* des Anglais.

Puis donc que tout le Livre converge à cette conclusion : « L'IDÉAL ne sera pas empêché, l'IDÉAL viendra, » j'en conclus que c'est l'IDÉAL qui sera enveloppé de la peau humaine, et qui triomphera sur la terre.

Cinquième verset. Voici l'Hébreu :

אשר אני אחזה לי ועיני ראו ולא זר כלו כליתי בחקי :

ashir ani aêzè li ouâini raou oula zaïr clou clithi bêqui.

Il y a infiniment moins de difficultés à faire sur ce verset que sur les deux précédents. Et pourtant le sens que j'apporte est nouveau.

S. Jérôme traduit : « *Quem* (se rapportant au mot *Deum* « du verset précédent) *visurus sum ego ipse*, *et oculi mei* « *conspecturi sunt, et non alius : reposita est hæc spes mea in* « *sinu meo :* « Je le verrai (Dieu) moi-même, et non un « autre, et je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là « l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon « cœur. »

Cette traduction est déjà assez ridicule; mais en voici une plus étrange encore :

M. Renan traduit la première moitié du verset à peu près comme S. Jérôme : « Je le verrai par moi-même; mes yeux « le contempleront, non ceux d'un autre. » Il est bien entendu que Job, étant dans un état absolu de folie, tout ce qu'il dit de cette vision qu'il aura de Dieu, quand il sera *réduit à l'état de squelette,* n'a rien de sérieux qui puisse gêner et inquiéter M. Renan. Mais c'est la seconde partie du verset, dans sa traduction, qui est plus curieuse encore que celle de S. Jérome! Arrivé au dernier paroxysme, Job, chez M. Renan, s'écrie : *Mes reins se consument d'attente au dedans de moi.*

Le croirait-on! M. Renan a trouvé cela si beau, que c'est par cette phrase solennelle, et en se l'appliquant à lui-même, qu'il a terminé son *Étude sur le Poème de Job!*

Comment ont-ils pu tous, sans exception, si mal traduire un endroit si facile à comprendre?

L'Hébreu, suivant Pagnin, Arias Montanus, Vatable, les Lexiques, dit littéralement : *Et defecerunt renes mei in sinu meo.* Mais le mot de *reins* est mainte et mainte fois employé pour *intestina.* C'est une remarque de Vatable.

Le sens est manifestement celui que j'ai donné.

Job, qui sait qu'il renaîtra homme dans l'Humanité, dit : Je verrai Dieu, puisque je verrai l'idéal; et je le verrai sous la forme humaine que j'aurai alors, étant toujours homme, comme je le suis aujourd'hui : « Je contemplerai l'idéal à « mon aise; mes yeux le verront, et ce ne seront pas ceux « d'un autre; *et pourtant mon coffre aura été vidé de mes « entrailles.* »

Personne, Vatable lui-même, n'y a rien compris.

Je le demande, qu'est-ce qui a empêché tant d'habiles gens (je mets de côté M. Renan, qui ne me paraît pas fort habile) de bien traduire ce verset?

C'est qu'ils n'ont pas saisi cette vérité que, *d'un bout du Livre de Job à l'autre,* il s'agit de la RENAISSANCE DANS L'HUMANITÉ.

Oculos habent, et non videbunt!

Sixième verset. Voici l'Hébreu :

כי תאמרו מה־נרדף־לו ושרש דבר נמצא־בי :

Chi thamrou mè-nourèdaf-lou oushrèsh dabèr noumètsa-bi.

Il y a encore moins de difficultés à faire sur ce verset que sur les précédents.

La version de S. Jérôme, néanmoins, est tout aussi fautive que celle de M. Renan; ce qui n'est pas peu dire.

L'un traduit : « *Quare ergo nunc dicitis : Persequamur « eum, et radicem verbi inveniamus contra eum;* » ce que Le Maistre de Sacy rend par : « Pourquoi donc dites-vous

« alors : Persécutons-le, et cherchons en lui des prétextes « pour le décrier. »

L'autre (M. Renan) : « Alors vous direz : Pourquoi le « poursuivions-nous ? Et le bon droit se trouvera de mon « côté. »

Mais ils ont été surpassés tous les deux par M. Cahen. Cet Hébraïsant voit parfaitement dans sa note que les mots Hébreux signifient *quand la racine de la chose se trouve en moi*. Mais il interprète cela par : *quand mon innocence sera reconnue* ; et il met dans sa traduction : *puisque le fond de la plainte est en moi.*

Il aurait mieux fait de mettre dans sa traduction ce qu'il cache dans sa note.

Job dit : « Je renaîtrai, nous renaîtrons. L'humanité sera changée ; l'idéal (au moins en partie) sera venu, il se sera incarné ; les hommes ne manqueront pas de bon sens comme aujourd'hui, alors vous verrez que *la racine de la chose était en moi.* »

C'est précisément ce que dit l'Hébreu :

ושרש דבר נמצא־בי :

Ce qui, en Latin, se traduit exactement par ces mots : *Cum radix rei inveniatur in me.*

XLII.

Je crois avoir exposé dans toutes ses parties, verset à verset, la Prophétie de Job, laquelle, comme je l'ai déjà fait remarquer, est *une en trois*, se rapportant (en trois passages pour ainsi dire concentriques) : 1° au Verbe, 2° à l'Incarnation de ce Verbe, 3° à la Résurrection des Morts. Je pourrais, puisqu'il s'agit ici de fidélité de traduction plutôt que d'autre chose, considérer ma tâche comme suffisamment remplie.

J'ajouterai pourtant encore quelques considérations pour

confirmer au besoin l'exactitude de mon interprétation et, faut-il le dire! l'insanie de celle de M. Renan.

En premier lieu, je ferai remarquer que si ces passages du Livre de Job ont une certaine obscurité, cela devait être.

C'est une obscurité relative, et qui sert seulement à amener dans le Drame la révélation d'Ioa.

S'il en eût été autrement, si Job se fût expliqué comme un docteur, tranchant sur le tout, à quoi bon l'intervention d'Ioa? Le Livre n'eût pas même existé.

Au lieu d'une œuvre d'*Artiste Prophète* (cet homme inspiré que les Grecs appelaient Μάντις, les Latins *Vates*), on aurait eu un discours en trois points, quelque chose comme une thèse de Sorbonne, en place de ce qui domine toutes les thèses, et tous les codes, et toutes les lois des législateurs, et tous les discours des philosophes, et toutes les harangues morales ou immorales des orateurs, et toutes les inventions des poètes : savoir, *une inspiration divine dans une cervelle humaine.*

Ce n'est pas Job, encore une fois, qui devait avoir le dernier mot, c'est Dieu. Dieu a-t-il ouvert les voiles plus que Job? Ce n'est pas la question (1).

Ce qui est sûr, c'est que Ioa approuve et confirme tout ce qu'a dit Job, sans en excepter un iota.

---

(1) Je ris d'avance de ceux qui me feront cette objection : « Vous dites que ce livre est inspiré, et vous convenez vous-même que Dieu n'a pas ouvert les voiles plus que Job. Pourquoi Dieu, qui dit le dernier mot dans le Drame, n'a-t-il pas dit son dernier mot? »

Son dernier mot! Dieu aurait pu et dû dire son dernier mot! Réfléchissez donc! S'il le disait, le monde s'arrêterait, le monde serait fini. Rappelez-vous le *patiens quia æternus.*

Il dit, lui Dieu, ou plutôt il fait dire par les hommes prophètes sa phrase lettre à lettre, ou, si vous voulez, mot par mot. Un mot suit l'autre. La Révélation est progressive, et tous ses anneaux se tiennent. Voilà pourquoi je ne trouve rien de plus absurde que de vouloir, comme les athées et les tyrans, interrompre la série, soit en niant l'inspiration et la prophétie, soit en tuant les prophètes.

Quant à Job, il devait avoir un brouillard devant les yeux; voir la vérité, sans doute, mais à travers un brouillard; l'entrevoir plutôt que la voir; et c'est ce qu'il fait.

Ne finit-il point par dire : « *J'ai annoncé à l'avance ce que* « *je ne comprenais pas, des choses qui m'étaient cachées et* « *que je ne savais pas. C'est pourquoi je me blâme et fais pé-* « *nitence dans la poussière et sur la cendre.* »

Mais y a-t-il dans tout ce que dit Job, depuis un bout jusqu'à l'autre, quelque contradiction, une incohérence quelconque? Voilà la véritable question.

Si Isaïe, sous le nom de Job, disait le pour et le contre, des choses qui ne s'accordassent pas; s'il n'avait pas une doctrine complétement concordante sur ces trois points : 1° le Verbe, 2° l'Incarnation du Verbe, et 3° la Résurrection des Morts, — [c'est-à-dire, selon moi, la Renaissance dans l'Humanité, par l'Humanité, et conformément au Progrès même de l'Humanité], — oh! alors il faudrait dire que ses Prophéties non-seulement sont obscures, mais sont illogiques.

En est-il ainsi? C'est ce que je vais examiner en très-peu de mots, avant de revenir à la traduction de M. Renan, pour en finir avec elle.

XLIII.

Ma première considération roulera sur l'Enfer, la seconde sur l'Idéal. L'Enfer et l'Idéal sont aussi contradictoires que le feu et l'eau.

Isaïe croit-il à l'Enfer?

Je réponds :

Isaïe croit à la Perfectibilité; son livre tout entier l'atteste. Le dénoûment même du Drame, c'est la Perfectibilité. Je défie bien qu'après ma traduction on nie cela.

Mais, me dira l'abbé Guénée, l'auteur des *Lettres de*

quelques Juifs à M. de Voltaire, Job ne se sert pas toujours du mot *Kéber* ou *Kouber*, קבר, le sépulcre; il parle aussi du *Schéol*, שאול.

Sans doute. Il parle encore d'autre chose; il parle de *l'Ombre de la Mort*, et de *l'Érèbe.*

Mais quoi ! est-ce qu'Homère aussi ne parle pas de l'Enfer, dont il place une des ouvertures à l'extrémité de l'Océan, chez les Cimmériens? de l'Enfer, où s'entassent aussi, suivant lui, les ombres des morts? Est-ce qu'il n'a pas fait, le grand poète (*Vates* aussi comme Isaïe), est-ce qu'il n'a pas fait sur cette donnée son Onzième Chant de l'Odyssée, *l'Évocation des Morts*, où Achille dit à Ulysse, entre autres choses, qu'il aimerait mieux être sur la terre jardinier d'un petit bien ne lui appartenant même pas, que de régner sur toutes ces ombres?

Homère, évidemment, se rit quand il parle de l'Enfer et des Manes ; Isaïe aussi.

Homère se rit, puisqu'il dit dans ce Onzième Chant tant de choses fantastiques, évidemment fausses et inventées par lui. Pourquoi Isaïe ne serait-il pas poète en cela, comme Homère?

Je dis plus; si Isaïe est aussi grand poète qu'Homère, il est au moins aussi savant : pourquoi ne parlerait-il pas en savant?

Il parle, en effet, en savant autant qu'en poète, quand, au Premier Acte, il fait dire à Job (1) :

« Au moins, s'il me reste encore quelque temps à vivre, qu'Il s'éloi-
« gne de moi, afin que je respire un peu,
« Avant que j'aille, pour n'en plus revenir, dans la région obscure,
« dans l'Ombre de la Mort,
« Cet empire des Ténèbres qui confine à l'Érèbe, où s'entassent les
« ombres des morts, mais où on ne distingue rien, et où, si un rayon
« pénètre, il vient de l'Érèbe. »

Les Anciens croyaient à des Cavernes profondément enfouies sous les Montagnes, et occupant toute la croûte super-

---

(1) Voyez page 54.

ficielle du globe. Ces Cavernes, selon eux, communiquaient ensemble, et formaient un vaste, un immense souterrain, où se passaient beaucoup de choses. Vous pouvez voir ces choses dans les poètes; mais vous pouvez aussi les voir autres dans l'admirable traité de Sénèque, les *Questions Naturelles*, où il a résumé la physique des anciens.

Quant à moi, j'ai le faible de penser que ce petit livre de Sénèque renferme plus de vérités, même géologiques, que tous nos livres modernes de géologie.

Toujours est-il que les Anciens croyaient à ces Cavernes.

Ils les appelaient l'Enfer. Job les appelle *l'Ombre de la Mort*.

N'entendez point ce mot d'*Ombre de la Mort* comme si cela voulait dire quelque chose qui est à la mort comme l'ombre est au corps. Le mot Hébreu n'a pas ce sens. Il signifie réellement *le pays des ombres*, la région où vont les Manes de tous les êtres vivants que la mort fait disparaître. Ces ombres, ces manes, ce sont les εἴδωλα des Grecs, c'est-à-dire des spectres, des images, des apparences (1).

Il y a eu des philosophes, des savants, des physiciens, chez les Grecs, qui ont admis ces *eïdola;* Lucrèce en parle. Quant au vulgaire, il croyait fermement aux Manes.

Et sur cette croyance les prêtres de l'Égypte avaient bâti leur paradis et leur enfer, tous deux souterrains. Vous pouvez vous en donner le spectacle dans Diodore de Sicile.

En effet, au-dessous de l'Enfer proprement dit, composé des Cavernes, il existait, selon ces prêtres, une région encore plus obscure : l'Adès, l'Orcus, ou l'Érèbe, comme vous voudrez la nommer, le séjour de Pluton, selon les fables des Égyptiens et des Grecs (2).

Mais des hommes comme Homère, comme Isaïe, ont-ils

---

(1) Rac. εἶδος, apparence.

(2) Pluton lui-même s'appelait Orcus. « *Jupiter*, *Neptunus*, *etiam* « *Orcus frater*, » dit Cicéron (*De Nat. Deorum*, lib. III).

partagé la croyance du vulgaire? Les Grecs ont pu croire à ce séjour des Ombres, Homère non. Les Hébreux y croyaient, je le veux bien, et je le vois même par le Livre de Job; mais leurs Livres Sacrés y croient-ils? Je réponds : non.

Voilà le défaut de la thèse de l'abbé Guénée.

Pour appuyer son opinion que les Juifs croyaient à l'Enfer, il cite une Ode d'Isaïe (c'est le chapitre XIV du recueil de ses Prophéties), une Ode qui est véritablement admirable. Il n'y eut jamais plus grande, plus souveraine poésie; mais c'est encore de la poésie dans le sens de *fiction*. L'abbé Guénée lui-même le reconnaît.

« Isaïe, dit-il, décrivant POÉTIQUEMENT la mort du roi de « Babylone, vaincu et tué dans le combat, le représente des- « cendant au *Schéol*. A cette nouvelle, les profondeurs de « l'Abîme sont émues; les Réphaïms (les morts autrefois « puissants sur la terre, princes, rois, conquérants) se « lèvent de leurs siéges. Ils vont à sa rencontre; et, le re- « cevant dans leur sombre séjour : Te voilà donc, lui disent- « ils d'un ton moqueur, astre brillant, fils du matin, qui di- « sais dans ton cœur : Je monterai au ciel, je placerai mon « trône au-dessus des étoiles, je serai semblable au Très- « Haut. Te voilà descendu parmi nous! »

Isaïe a écrit cela, je suis loin d'en disconvenir. L'abbé est obligé, à son tour, de convenir qu'en écrivant cela, Isaïe décrivait POÉTIQUEMENT la mort du roi de Babylone. Puisque l'abbé me fait cette concession, j'oppose le Livre de Job, où Isaïe parle en théologien, à son Ode, où il parle en poète.

Isaïe se riait, en pleurant, des folies de ses contemporains. Ne se sert-il pas encore du mot *Schéol*, dans le sens d'Enfer, quand, mêlant la fable de l'Enfer avec l'idée du Sépulcre, il fait dire à Job (1) :

« Si je restais ici, l'Enfer serait ma demeure, et j'aurais fait mon lit « dans les ténèbres;

« J'appellerais la fosse mon père, et le ver ma mère et ma sœur. »

---

(1) Deuxième Acte. Voy. page 80.

Évidemment dans ce passage capital, où toute sa pensée se résume, il nomme Enfer une *époque* où on descend dans le tombeau sans espoir de résurrection.

Après une telle preuve, l'abbé serait-il de force à me dire : « Vous voyez bien qu'Isaïe croit à l'Enfer, puisqu'il en parle. »

Je répondrais : « Ne voyez-vous point, au contraire, par là même, qu'il n'y croit pas, et qu'il a pitié et presque horreur de ceux qui y croient. »

Lucrèce croit-il à l'Enfer, quand il dit : *L'Enfer c'est la terre où nous sommes :*

> Atque ea nimirum quæcunque Acheronte profundo
> Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis.

XLIV.

On a pu voir quel étonnant usage M. Renan fait du *Schéol*, tantôt y mettant Job en faction, tantôt lui faisant dire qu'il entend y prendre son domicile, et autres farces semblables. Cela montre à quel point d'ignorance soit la tradition des Rabbins, soit l'interprétation des Pères de l'Eglise, soit enfin la science des Hébraïsants modernes, sont toutes les trois arrivées sur la vraie signification du mot *Schéol*, et sur le triple emploi qui s'en faisait chez les Hébreux. Qu'on me permette donc de m'étendre encore un peu à ce sujet. Les questions de grammaire ont souvent une grande importance.

L'abbé Guénée, dont je parlais tout à l'heure, proteste contre les Lexiques, qui, en général, entendent par *Schéol* le *Sépulcre*.

« Si le SCHÉOL, dit-il, n'était autre chose que le lieu de « la sépulture, si les Hébreux n'y attachaient aucune autre « idée, pourquoi n'usent-ils de cette expression, descendre « au *Schéol*, qu'en parlant des hommes, et *jamais en parlant* « *des bêtes?* »

Malheureusement pour l'abbé, la Bible lui donne le plus

fort démenti qu'on puisse donner à un homme. Car nous lisons dans les Nombres que la terre s'ouvrit sous les tentes de Coré, de Dathan, et d'Abiron, et que ces trois rebelles furent engloutis tout vivants dans le *Schéol* avec leurs bêtes et tout ce qu'ils possédaient :

« La terre se rompit sous leurs pieds, et, s'entr'ouvrant, elle les « dévora *avec leurs tentes et tout ce qui était à eux.* Ils descendirent « tout vivants dans le SCHEOL, étant couverts de terre, et ils périrent du « milieu du peuple. Tout Israël, qui était là autour, s'enfuit aux cris des « mourants, en disant : Craignons que la terre ne nous engloutisse aussi. « En même temps le Seigneur fit sortir un feu qui tua les deux cent « cinquante hommes qui offraient de l'encens (1). »

Quelle spiritualité peut-on tirer de cette espèce de tremblement de terre (on l'a supposé artificiel), suivi d'explosion volcanique, qui engloutit bêtes et gens?

Ce passage même de la Bible prouve que le mot *Schéol*, ou plutôt *Chaoul*, signifie en général UN TROU (je suis bien forcé d'employer le mot Français vulgaire), en grand *un abîme*, en petit *une fosse* (2).

De là le triple sens que ce mot a dans Job, signifiant tantôt l'Abîme, tantot les Régions Caverneuses situées dans la croûte du globe, tantot enfin le Sépulcre.

Outre ces trois sens, ce mot en a un quatrième chez les Grecs, pour exprimer l'état du monde avant la création.

Le plus docte peut-être des grammairiens de l'antiquité dont il nous reste des écrits, Festus Pompéius, dans son traité *De verborum significatione*, fait sur le mot *Chaos* cette remarque importante. « Hésiode, dit-il, nomme *Chaos* une « certaine unité qui existait au commencement, *béante et s'étendant en profondeur : CHAOS appellat Hesiodus quamdam « ab initio unitatem hiantem patentemque in profundum.* » Et,

---

(1) Ch. XVI, v. 30-35, trad. de Le Maistre de Sacy.

(2) Je suis très-disposé à croire que notre mot de *géole* est aussi dérivé de là.

rappelant le mot χαίνειν des Grecs, et le mot *hiare* des Latins, il dérive le nom de *Chaos* de ces termes mêmes.

Ce rapprochement n'est pas seulement ingénieux; il me paraît solide et indubitable. Mais d'où venaient le *hiare* des Latins, le χάω ou χαίνω des Grecs, et le *Chaos* qu'Hésiode avait emprunté à la doctrine d'Orphée?

Il me semble bien difficile de ne pas voir que tous ces vocables ne sont autres que le *Chaoul* de la langue Hébraïque, commun assurément à l'Égypte et à la Chaldée.

Pour rendre encore plus certaine la triple ou, si l'on veut, la quadruple signification de ce mot, passons en revue les différents endroits où le Livre de Job s'en sert. On va voir du premier coup d'œil combien les distinctions que je viens de faire sont exactes.

Ces passages sont au nombre de huit.

Au chapitre VII, verset 9, Job, décrivant la condition humaine, dit : « Comme un nuage se fond et disparaît, ainsi « celui qui descend au CHAOUL n'en remontera pas... Pour- « quoi continuer de vivre quand je dois cesser de vivre ? »

Il est bien évident que le *Chaoul*, ici, c'est le Sépulcre : l'homme sortira-t-il du sépulcre, voilà le point de la controverse.

Au chapitre XI, verset 8, Sophar, voulant écraser Job sous la grandeur du Tout-Puissant, lui dit : « C'est haut comme « le ciel : que peux-tu y faire? plus profond que le CHAOUL : « que peux-tu y connaître? plus étendu en longueur que la « terre, et plus vaste en largeur que la mer. »

J'ai traduit *Chaoul* par l'*Abîme*, et je crois que j'ai eu raison. Pourtant, si j'avais traduit par l'*Enfer*, entendant l'enfer dans le sens des anciens, je n'aurais pas fait un contre-sens.

Au chapitre XIV, verset 13, Job dit à Dieu : « Ah ! com- « bien je voudrais que tu m'enfermasses dans le CHAOUL, « pour m'y tenir caché jusqu'à ce que ta colère s'apaise, et « que tu me fixasses un terme où tu te souviendras de moi. « Je suppose que l'homme revive après qu'il sera mort. Oh ! « alors tous les jours de mon esclavage je serai dans l'at-

« tente du jour où je répondrai à ton appel, et où tu tendras « la main à l'ouvrage de tes mains. »

Là j'ai traduit *Chaoul* par *sépulcre*, et certes je ne pouvais mieux faire. Job ne peut pas demander d'être enfermé dans l'Enfer pour s'y tenir caché. Il serait comme Gribouille, qui se jette dans l'eau pour éviter la pluie. Laissons M. Renan (cela convient à son système) lui attribuer pareille sottise, quand il est évident que, par cette supposition d'un homme enfermé dans le tombeau pour renaître ensuite à la vie humaine, Isaïe fait présager ici ce qu'il affirmera plus tard.

Au chapitre XVII, verset 13, Job dit, parlant de ses contemporains : « Ils ont fait du jour la nuit; ils ont mis les té« nèbres après l'aurore. Si je restais ici, le CHAOUL serait « ma demeure, et j'aurais fait mon lit dans les ténèbres. J'ap« pellerais la fosse mon père, et le ver ma mère et ma sœur. »

J'ai traduit *Chaoul* en cet endroit par l'Enfer. Job, en effet, compare l'aveuglement de ses contemporains aux profondes ténèbres des lieux souterrains où la croyance populaire supposait que les ombres de tout ce qui avait vie s'engouffraient; ce que les Juifs, encore aujourd'hui, appellent la *maison de rassemblement*, l'*habitation éternelle*. Et la preuve, c'est que, revenant vite à son idée, lui qui ne croit pas aux Manes, il ne voit dans cet enfer qu'une fosse et des vers.

Dans ce même chapitre, verset 16, il continue ainsi : « Où serait mon espérance ? et qui l'aurait devant les yeux, « cette espérance, qui, *si elle s'en allait avec moi en pous« sière*, laisserait subsister les verrous du CHAOUL ? »

Le *Chaoul* encore ici c'est le Sépulcre ; car c'est dans le Sépulcre que les cadavres tombent en poussière.

Au chapitre XXI, verset 13, Job, parlant des impies à qui la terre est livrée, dit : « Ils passent toute leur vie dans la « félicité, et en un moment descendent au CHAOUL. » Puis il parle de leurs mausolées.

Je défie bien qu'on voie là autre chose que le Sépulcre.

Au chapitre XXIV, verset 19, Job, attaquant par le sarcasme le plus audacieux que jamais l'athéisme ait pu in-

venter, la justice de Dieu, quand on la borne à justifier ce qui se passe dans le monde, dit : « La sécheresse de la terre et « la chaleur dissipent les eaux de neige, le CHAOUL ceux qui « ont péché. »

Il va sans dire que j'ai traduit le mot *Chaoul* par le *sépulcre*. C'est, comme je ne cesse de le répéter, le point de toute la dispute de Job avec le vieux Sacerdoce, lequel terminait tout par le sépulcre.

Enfin, au chapitre XXVI, verset 6, dans l'admirable description qu'il fait de *Celui qui a fait la vie*, Job dit : « Il a « fixé une limite au néant, et, pour toute fin qu'il se propose, « lui-même choisit la pierre dans le vide et dans l'ombre de « la Mort. Le CHAOUL est nu devant lui, et devant lui la Mort « n'a pas de vêtement. »

Ici j'ai traduit le mot *Chaoul* par l'*Érèbe*. En effet, après avoir parlé, sous le nom d'*Ombre de la Mort*, de la partie la plus superficielle de l'Enfer, de celle qu'Homère, Virgile, tous les anciens poètes, et Job lui-même, distinguent de l'Érèbe, il est bien évident que, continuant, lui qui ne se répète jamais, c'est de l'Érèbe qu'il entend parler.

En voilà assez sur ce mot, peut-être trop.

Passons du *Chaoul* à l'IDÉAL vainqueur.

XLV.

On m'objectera : Mais vraiment! y a-t-il dans l'Hébreu l'IDÉAL ? Cette idée d'IDÉAL nous semblait d'hier.

A qui le dites-vous? Et pour vous montrer que je pense comme vous à ce sujet, permettez-moi de me citer moi-même.

Quand, il y a trente ans, j'écrivis dans le deuxième volume de l'*Encyclopédie Nouvelle* un article sur *Berkeley*, je fus obligé de faire un double néologisme. J'inventai le mot d'IDÉISME, pour désigner ce qu'on appelait alors dans la philosophie *idéalisme;* et j'employai IDÉALISME dans un sens

tout nouveau, pour exprimer ce que ce mot commence à signifier dans l'esprit de tous aujourd'hui.

Les mots ont une naissance nouvelle quand ils prennent un sens nouveau. Et puis, comme dit Byron, « les mots sont « des choses, et une petite goutte d'encre, tombant comme « la rosée sur une pensée, produit de quoi faire penser des « milliers et quelquefois des millions d'hommes. » Il s'agit ici d'un mot qui, à la longue, selon moi, changera l'esprit humain : les mots ont cette puissance. Je ne veux pas renoncer à l'honneur d'être son parrain.

Au surplus, comme la citation sera longue, et pourrait vous paraître une digression, je prendrai soin de la faire imprimer ici en très-petits caractères, et vous pourrez sauter par-dessus, si cela vous convient.

EXTRAIT DE L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE

(*Tome II*, 1837, *article* BERKELEY).

Nous avons déjà plusieurs fois, dans ce Dictionnaire, employé le mot d'IDÉALISME, et nous l'emploierons souvent encore. Il nous est arrivé de dire l'*idéalisme Chrétien*, de parler de la doctrine *idéaliste*, qui, suivant nous, a fait le fond du Christianisme; nous avons reproché au Protestantisme en général son défaut d'*idéalisme;* nous avons caractérisé la décadence de la métaphysique au Dix-Huitième Siècle comme une époque *anti-idéaliste;* enfin nous avons émis l'opinion que l'idéalisme renaîtrait, que tout le travail de notre époque avait pour but sa renaissance, et qu'à cette renaissance étaient attachés les destinées et le bonheur futur de la société. Assurément, en nous expliquant ainsi, nous ne songions nullement aux diverses théories que l'on a coutume cependant de désigner par le terme d'*idéalisme*. Nous ne voulions parler ni de la théorie de Berkeley, ni de celle de Malebranche, ni de celle de Kant, ni de celle de Fichte, ni même de celle de Schelling. Un mot d'explication est donc nécessaire avant que nous exposions la théorie de Berkeley. Ce serait, en effet, une source de ténèbres pour nos lecteurs, si, sans nous expliquer, nous nous servions du même terme pour exprimer des choses complétement différentes.

Pour nous *idéalisme* vient d'*idéal*, et non pas d'*idée*. Par conséquent l'*idéalisme* est la doctrine de l'*idéal*, tandis que, dans l'acception ordinaire, c'est une théorie des *idées*.

Qu'entendons-nous par doctrine de l'idéal? Est-ce une théorie esthétique que nous voulons ainsi désigner? Avons-nous en vue quelques-unes de ces notions vagues, dont on fait quelquefois étalage en parlant des beaux-arts et de leurs principes?

Non. Ce n'est pas de ce détail que nous voulons parler. Nous entendons parler d'une philosophie qui, si elle est vraie, absorbe de droit toute la philosophie.

Nous entendons plutôt par *idéalisme* ce qu'on appelle ordinairement *spiritualisme*. Mais le mot *spiritualisme* nous paraît défectueux et peu significatif.

Les mots sont comme ces poteaux qui indiquent les routes dans une forêt : l'inscription n'est utile que si elle est tournée vers un des chemins de la forêt; mais si le poteau gît par terre, le voyageur a beau lire l'inscription, il reste dans l'incertitude.

Tel est le mot *spiritualisme*. Il ne jette aucune clarté lumineuse, il n'indique aucune direction.

On s'en sert pourtant, nous dira-t-on. Et c'est précisément, répondrons-nous, parce qu'on se sert exclusivement de ce terme, et qu'on n'en a pas de plus expressif, que la philosophie avance si peu.

Qu'indique, en effet, le mot *spiritualisme?* Que ceux qui l'adoptent distinguent deux substances, l'esprit et la matière. Mais quelle lumière peut-on tirer de cette distinction, si on s'arrête là?

Cette distinction est si peu la plus fondamentale de toutes, que certains Pères du Christianisme, et des plus éminents, ne l'ont pas faite, et n'en ont pas moins été idéalistes et chrétiens.

Spiritualisme est un mot récent, un mot fabriqué dans ces derniers siècles, un mot qui n'a même commencé à être bien usité que depuis environ cent ans. C'est, suivant nous, un mot de décadence, un mot fait lorsque le sens des choses profondes de la philosophie était déjà bien perdu et bien effacé.

Quand le Christianisme régnait, comment s'appelaient ceux qui croyaient à l'ontologie chrétienne? Ils s'appelaient Chrétiens, et non pas spiritualistes.

En Grèce, au beau temps de la philosophie, il y avait des Platoniciens, des Pythagoriciens, etc.; mais voyons-nous qu'ils aient songé à se nommer spiritualistes?

Nous ne voyons pas non plus que les croyances Égyptiennes ou celles de l'Inde aient tiré de cette distinction de l'esprit et de la matière aucune dénomination.

Quel est donc le lien qui, même pour les hommes les moins instruits,

fait rapprocher du Christianisme l'école de Platon, celle de Pythagore, et certaines croyances antiques de l'Égypte et de l'Inde?

Certes, les Chrétiens ne sont pas plus spiritualistes que les Païens. Tertullien, qui affirme positivement qu'il n'y a pas d'âme ou d'esprit sans une apparence corporelle, n'est pas plus spiritualiste que Cicéron, qui ne décide rien sur la nature de l'âme.

Donc là n'est pas la nuance différentielle qui sépare le Christianisme du Paganisme, de même que là n'est pas non plus la similitude qui fait que naturellement nous regardons les diverses écoles successives que nous venons de nommer comme se rapportant entre elles et ayant jusqu'à un certain point la même philosophie.

Y a-t-il donc dans l'histoire de la philosophie une Philosophie de l'Idéal? On s'étonnera un jour que cette question ait pu être faite. Cependant il faut bien la poser aujourd'hui, puisque cette doctrine n'a même plus de nom qui l'exprime véritablement, et que journellement les professeurs et les écrivains de philosophie emploient le terme d'*idéalisme* pour désigner tout autre chose, et ne connaissent pas d'autre *idéalisme* que celui de Berkeley ou celui de Kant;

Tandis qu'il nous paraît, au contraire, si important de reconnaître une Doctrine de l'Idéal, une Philosophie de l'Idéal, que nous dirions volontiers qu'*idéalisme* en ce sens est le nom même de la Philosophie ou de la Religion.

La philosophie ou la religion est la science de la vie, et nous ne connaissons pas d'autre explication de la vie, c'est-à-dire d'autre ontologie, que la doctrine de l'Esprit qui s'incarne, du Verbe qui se fait chair, en d'autres termes de l'Idéal qui se réalise.

Quand nous traiterons ce sujet à sa place dans ce Dictionnaire, nous prouverons aisément, ce nous semble, que toutes les réflexions conduisent à cette théorie ontologique; et qu'ainsi on arrive directement, sans avoir besoin de passer par l'histoire ni de s'en référer docilement à ce qu'ont cru nos pères, à cette antique solution, qui fut celle de l'Orient, de Pythagore, de Platon, et du Christianisme. La plus simple attention, je le répète, nous conduira à retrouver le sens des plus profonds mystères des antiques religions.

Mais si on arrive à saisir l'essence de la doctrine de l'idéal par un *a priori*, combien on est pénétré de son importance quand on contemple l'histoire!

La doctrine de l'idéal a dans l'histoire sa tradition ininterrompue. Il y a même des époques où elle a été si vivement comprise, si unanimement acceptée, qu'elle a pris l'autorité de religion, qu'elle est devenue religion.

Transportée de l'Orient et de l'Égypte dans la Grèce, elle a formé la philosophie de Pythagore et la philosophie de Platon. Quel est, en effet,

le point culminant de la philosophie de Platon, sinon ces idées archétypes que tout artiste, et même le grand artiste, Dieu, a objectivement devant lui et pourtant subjectivement en lui, et au moyen desquelles il accomplit son œuvre? Platon n'a-t-il pas enseigné, d'après ses maîtres, et le mystère de la Sagesse qui s'incarne et celui du Verbe Créateur?

Plus tard, cette même doctrine, envahissant le monde par plusieurs sources à la fois, souveraine en Égypte, souveraine dans la philosophie Grecque, a paru aux sages réunir toutes les traditions; et, par leur consentement, elle a formé le Christianisme. C'est elle, en effet, qui est cachée dans tous ses mystères; ou plutôt, suivant notre manière de voir, tous les mystères du Christianisme n'en sont que des révélations. Concentrée dans le dogme fondamental de la Trinité, elle est expliquée et pratiquée dans le Baptême et l'Eucharistie. Elle est le centre, le foyer, l'âme du Christianisme.

C'est elle encore que les plus grands génies du Moyen Age ont cherchée d'un œil fidèle au milieu des ténèbres de leur époque. Tous les grands théologiens de ces siècles si méprisés conservaient à divers degrés le sens de cette doctrine, qui avait inspiré les Pères du Christianisme, qui les avait fait venir les uns de Platon, les autres des écoles Égyptiennes, les autres du Judaïsme, pour se réunir et se confondre dans son acceptation, et la formuler sous le nom de Christianisme.

Après le Moyen Age, la théologie déchoit. L'Église préfère imposer l'écorce pour ainsi dire de ses mystères, plutôt que d'en insinuer la substance aux intelligences. Alors, la foi étant commandée, la raison proscrite, celle-ci se détourne de la religion, de l'ontologie.

Voilà la philosophie séparée de la théologie. Les prêtres sont d'un côté, les philosophes de l'autre. Les uns enseignent à croire sans comprendre; les autres abandonnent le terrain que la foi réclame exclusivement pour elle, et portent ailleurs leur recherche. La doctrine de l'Idéalisme s'obscurcit et s'efface.

Les philosophes se mirent à examiner les phénomènes, sans s'occuper de la génération, de la succession, de la génèse de ces phénomènes. Ils contemplèrent la mort, au lieu de contempler la vie.

Quant vint Locke, quand vint Berkeley, le problème de la philosophie était ainsi posé : « Quelle est l'origine de nos connaissances, et quelle est leur certitude? » Locke (que ç'ait été son intention positive, ou que ce soit seulement la conclusion qu'on a tirée de lui), Locke répondit par la sensation, par le corps, par la matière. Berkeley, au contraire, répondit par l'esprit, par l'*idée*, et soutint que nous n'avions aucune notion directe et certaine de la réalité extérieure au *moi* que l'*idée*, mais que l'*idée* nous était une connaissance suffisante.

Comment appeler son système? on l'appela *idéalisme*. On avait, il est vrai, déjà le mot *spiritualisme*, qu'on opposait à *matérialisme* : on aurait

pu le prendre ; mais c'était un terme général, et qui, d'ailleurs, supposait à la fois l'esprit et la matière, deux substances. On laissa donc à ce mot son emploi ; et, pour exprimer une théorie philosophique, telle que celle de Berkeley, où la notion de matière disparaissait, on créa le terme d'*idéalisme*. Ce mot, qu'on a appliqué ensuite aux théories de Kant, de Fichte, etc., est mal fait ; car on aurait dû régulièrement dire IDÉISME. Mais l'attention étant alors uniquement portée sur la question de l'origine et de la certitude de nos connaissances, on ne fut pas choqué d'exprimer une théorie purement psychologique, une théorie de la source et de la valeur de nos idées, par un mot qui semble dérivé non pas d'*idée*, mais d'*idéal* et d'*idéalité*.

Je le répète, il fallait dire *idéisme*, comme on dit *déisme*, *panthéisme*, etc. En disant *idéalisme*, dont la racine semble évidemment être *idéal*, on induit en erreur ceux qui ne sont pas versés dans l'histoire de la philosophie ; on leur transmet une intuition confuse, dérivant à la fois de ce qu'ils savent des systèmes de Berkeley, de Kant, et de certains autres psychologues, et de l'induction qu'ils ne peuvent s'empêcher de tirer, en vertu des lois du langage, de la similitude de ce nom avec celui qui serait logiquement déduit des termes d'*idéal* et d'*idéalité*.

Mais le mal ne serait pas grand, s'il s'arrêtait là. Malheureusement nous avons à faire à ce mot, employé en ce sens, un plus grave reproche. C'est, nous l'avons déjà dit, qu'il usurpe une place qui ne lui appartient pas ; tellement que si on continue à l'employer ainsi, il n'y a pas de mot pour exprimer la plus importante des théories ontologiques, ou pour mieux dire la grande et la seule théorie ontologique.

Or convient-il au progrès de la philosophie de n'avoir pas de terme pour exprimer la plus haute des philosophies, celle qui, transmise de siècle en siècle, du monde oriental jusqu'à nous, a paru la philosophie même, la grande et presque unique philosophie, aux plus beaux génies du monde, à Pythagore, à Platon, comme aux Pères du Christianisme ?

Tous ceux qui ont étudié l'histoire des progrès et des erreurs de l'esprit humain savent l'importance que les mots ont eue quelquefois. Nous n'hésitons pas à dire que l'emploi vicieux, selon nous, du terme *idéalisme*, apporterait l'obstacle le plus nuisible aux progrès de la philosophie. Car cette fausse acception empêche de songer à la doctrine de l'idéal, qu'on confond par là avec une théorie qui n'a aucun rapport avec cette doctrine ; elle empêche donc, pour ainsi dire, d'apercevoir le sommet lumineux où la Philosophie aspire aujourd'hui à se placer pour rejoindre la Religion et réunir toutes les traditions en une seule.

A la même époque, je réfutais l'Éclectisme au nom de la *Réalité*, de l'*Idéal*, et de l'*Amour*.

Vous voyez bien que je pense absolument comme vous sur l'usage récent du mot IDÉAL.

Assurément vous ne le rencontrerez pas, ce mot, dans la littérature du Dix-Septième Siècle, ni dans celle du Dix-Huitième. On ne le trouve dans le Dictionnaire de l'Académie que comme synonyme de *chimérique*, ou comme terme de métaphysique, pour exprimer ce qui n'existe que dans l'entendement.

Mais quant à exprimer ce qui naît dans l'entendement pour se réaliser ensuite en fait, lacune.

Quant à exprimer une conception de l'entendement accompagnée de sentiment, de désir, et donnant lieu à ces trois vertus que les théologiens appellent vertus théologales, Foi, Espérance, et Charité, lacune.

Le mot manquait. Et pourquoi manquait-il? L'idée qu'il représente n'était pas éclose. En place de cette idée, nos pères avaient son image, sa figure, son mythe : Jésus et sa Surnaturalité.

Encore une fois, je pense donc comme vous, le mot d'*idéal* est nouveau. Et pourtant je prétends que ce mot et l'idée qu'il représente se trouvent dans le Livre de Job, écrit sept cents ans avant Jésus-Christ; et je soutiens que j'ai parfaitement traduit les dernières paroles de Job à Ioa, quand je les ai rendues en ces termes : « Je sais que tu peux tout, et que « l'IDÉAL *ne sera pas empêché par toi.* »

Je dis même que si vous avez lu en entier avec un peu d'attention le Livre de Job, vous devez penser *a priori* que ce mot d'IDÉAL s'y trouve, parce qu'il doit nécessairement s'y trouver, étant *la clé du Livre.*

XLVI.

Ma preuve de fait ne sera pas longue à donner.

Voici l'Hébreu :

ידעת כי־כל תוכל ולא־יבצר ממך מזמה :

Idâth Chi kal thoucal oula ibtsar mèmèc mèzmè.

S. Jérôme s'est imaginé que ce verset signifiait cette platitude : « Je sais que tu peux tout, et qu'aucune de nos « pensées ne t'échappe : *Scio quia omnia potes, et nulla te* « *latet cogitatio.* »

Comment admettre que Job, après la révélation qu'il vient de recevoir, puisse dire pareille sottise? Est-ce qu'il ne sait pas, de tout temps, que Dieu pénètre toutes nos pensées, qu'aucune ne lui échappe? A-t-il eu besoin d'un enseignement céleste pour savoir cela?

Les Protestants et les Anglicans, les yeux fixés sur le texte, ne sont pas plus clairvoyants que les Catholiques.

La Bible d'Amsterdam repousse le sens donné par S. Jérôme; elle traduit : « Je sais que tu peux tout, et qu'on ne « saurait t'empêcher de faire ce que tu as résolu. » C'est éviter un contre-sens pour tomber dans un autre.

La Version Anglicane s'efforce de côtoyer l'Hébreu, et fait naufrage auprès de S. Jérôme : « *I know that thou canst do* « *every thing, and that no thought can be witholden from* « *thee.* »

Il suffisait pourtant de traduire littéralement, mais avec intelligence.

Sanctès Pagnin rend ainsi le mot à mot : *Novi quod omnia potes, et non prohibebitur a te cogitatio.*

Vatable dit, comme Pagnin : *Non prohibebitur a te cogitatio.*

C'est-à-dire :

« Je sais que tu peux tout, et que *la* COGITATION *ne sera* « *pas empêchée par toi.* »

Le sens déjà commence à s'éclaircir; car qu'est-ce que la *cogitation?*

Cogitare, en latin, composé de *cum agitare*, veut dire *imaginer, méditer, rouler dans son esprit.*

Ainsi Job, d'après cette interprétation, dirait : « Je sais « que tu peux tout, et que *ce que l'on imaginera* ne sera pas « empêché par toi. »

Nous ne sommes pas loin d'IDÉAL.

Mais le mot Hébreu est bien autrement significatif que *cogitatio.*

Il exprime la Poésie, la Musique, l'Art en général, les Enchantements, la Magie, toute conception de l'esprit humain.

Ce mot est מזמה *mèzmè.*

מזמה a pour racine זמם *zaïmèm,* qu'on traduit par *cogitare,* penser.

« Le radical זם, ZAÏM, dit Fabre d'Olivet, se rapporte à « un système, une composition, une trame, tout ouvrage de « l'entendement en bien ou en mal; c'est pour cela aussi « qu'il exprime un complot, une machination, etc. »

Tous les dérivés prouvent amplement combien cette appréciation est juste.

זמן, *zaïmèn,* signifie *préparer, organiser.*

זמר*, zaïmèr,* est le *Carmen* des Latins. Comme *Carmen,* il signifie chanter et moduler. Pourquoi? Parce que, dans une autre acception, il signifie couper, tailler en parties égales, ou qui se correspondent, ce qui est le propre du chant et de la musique, et le propre aussi de la poésie parlée. La prose est *soluta oratio,* la poésie *sermo ligatus.*

L'Hébreu a encore d'autres mots, venus de la même source.

Zaïmirouth, זמירות, signifie *carmina, cantus.*

Mèzmour, מזמור, *psalmus; Mèzmèrouth* מזמרות, *psalteria*, etc.

La Poésie, donc, et la Musique, ce que le Latin appelait d'un même mot Poésie, Enchantement, Magie, *Carmen*, se découvre clairement dans le terme Hébreu que les traducteurs ont imparfaitement rendu par *Cogitatio.*

Du même coup se manifeste le sens d'*idéal.* Qu'est-ce que l'idéal? Ce qui est dans notre intelligence, avant d'exister en fait.

Job, ayant entendu ce que Ioa lui a révélé sur son Plan, s'écrie : « Je sais que tu peux tout, et que *ce que nous pour-« rons imaginer*, l'IDÉAL, ne sera pas empêché par toi. »

XLVII.

Pourtant j'ai dit plus haut : *Il y a une grosse question.*

C'est, en effet, une épineuse question que celle qui a occupé l'esprit humain depuis Origène et Arius jusqu'à Mahomet, depuis Mahomet jusqu'à Luther, depuis Luther jusqu'aux Socins.

Qu'entendait Isaïe par le Verbe qui vaincrait et s'établirait sur la terre? Entendait-il un homme particulier? Prophétisait-il, par exemple, Jésus?

Je ne veux rien dissimuler. Il y a dans ce Livre quelques raisons pour penser que, tout en annonçant la victoire de l'IDÉAL sur la terre, Isaïe a cru à une incarnation spéciale du Verbe, ne fût-ce que la venue sur la terre d'un *Primus inter pares*, ou plutôt d'un *Primus inter omnes.*

Quand il fait dire à Ioa, prophétisant la destruction du Monstre sous les traits duquel il vient de figurer le Sacerdoce Juif : « Crois-tu qu'A SON ASPECT il ne sera pas renversé! » — Jésus a-t-il eu tort de croire, s'il l'a cru (les Sociniens le nient), qu'Isaïe entendait réellement un Homme-Messie, le Verbe de Dieu fait homme, qui détruirait le vieux Temple et le rétablirait en trois jours?

Mais quoi! l'histoire ici vient au milieu de la Prophétie. Isaïe n'a-t-il pas essayé lui-même ce miracle? N'y a-t-il pas des faits mystérieux racontés par lui et jusqu'ici incompris? Le fils de sa vieillesse, ce Maher-Schalal-Haz-Baz (1), qu'il a chanté, qu'il a pleuré, dont on fait la figure du Messie, ne devait-il pas, dans le pensée de son père, être le Messie lui-même?

On me permettra de m'arrêter devant ces questions, et de ne pas essayer de les résoudre, puisqu'elles forment en partie le sujet de l'ouvrage annoncé par moi pour paraître après cette Version de Job, LES MYSTÈRES DE LA BIBLE.

---

(1) מהר שלל חש בז, *Mèr-Shilal-Esh-Bèz*, suivant la prononciation de Masclef.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DES DERNIERS ACTES.

XLVIII.

Nous voici arrivés précisément au point où, ayant fait un petit voyage avec M. Renan, nous devons nous séparer de lui; car c'est dans ces environs-ci que Job a été *scié par le milieu du corps avec une scie de bois*, au rapport de l'un comme de l'autre Talmud (1). Or, si la Version de M. Renan n'a présenté jusqu'ici que phrases hachées et pleines de contre-sens, que doit-elle être plus loin, lorsque les derniers Chapitres, qu'il a pris pour la suite naturelle du poème, ne forment qu'un chaos, une galimafrée ténébreuse, à laquelle véritablement ni S. Jérôme ni personne n'a jamais rien compris, mais au milieu de laquelle cependant brillent des éclairs divins et des traînées lumineuses.

Ces éclairs divins, ces traînées lumineuses, M. Renan, qui avait un projet arrêté de trouver ce Livre une œuvre de Nomades, n'a pas dû les apercevoir. En sorte que l'obscurité est devenue complète, et que si le commencement de sa traduction est du galimatias, la fin est du délire.

---

(1) On sera peut-être bien aise de trouver ici l'indication des passages des deux Talmuds et d'autres ouvrages Juifs où il est question de la mort d'Isaïe. Prideaux, dans son *Histoire des Juifs*, en donne le catalogue. « C'était, dit-il, une ancienne tradition chez les Juifs qu'Isaïe « avait été cruellement scié par le milieu du corps, par l'ordre du roi « Manassé. On tient généralement que S. Paul, au chapitre XI, verset « 37, de son Épître aux Hébreux, fait allusion à cette mort d'Isaïe, « lorsque, dans le détail des divers tourments endurés par les pro- « phètes et les martyrs des anciens temps, il compte celui d'*avoir été* « *scié*. » Les passages que Prideaux indique sont : *Talmud Hierosol. in Sanhedrin*, fol. 28, col. 3; *Talmud Babylon. in Jevammoth*, fol. 49, col. 2, *et in Sanhedrin*, fol. 103, col. 2; *Shalshelet Hakkabalah*, fol. 19, col. 1; *Yalkut*, lib. Regum, fol. 38, col. 4.

J'ai dit dans mon Avant-Propos (et j'y reviens, en supprimant pourtant certaine épithète louangeuse) : « Le plus ré-
« cent de tous les traducteurs de Job s'est trouvé le plus
« éloigné de la vérité, lorsqu'il a pris ce livre pour un Conte
« Arabe, Job pour une espèce de fou, l'infâme Eliphaz pour
« un sage, des idées métaphysiques pour des descriptions
« de mines, le Sacerdoce Juif pour un crocodile, et le *Deus*
« *ex machina* de la tragédie antique pour un pur imbécile. »

Que M. Renan ait pris ce livre pour un Conte Arabe, cela, je l'espère, est assez prouvé.

Qu'il ait fait de Job une espèce de fou, cela est incontestable, et le deviendrait plus encore, si je continuais avec lui mon voyage. Car partout où il ne comprend pas Job (ce qui arrive souvent), il allègue en note sa folie. Et *notez* (vous avez pu en faire la remarque) que M. Renan, dans ses *notes*, n'y va jamais de main morte ; il n'hésite jamais, il est ferme sur ses étriers. « Cela, dit-il, se passe ainsi en Orient ; » ou bien : « Il faut considérer que Job a en ce moment une sorte d'hallucination. » Ou telle autre faribole. Il n'y a que lui, M. Renan, qui n'ait jamais d'hallucination.

Continuons.

Que M. Renan ait pris l'infâme Eliphaz pour un sage, vous en êtes témoin, Lecteur, puisqu'il n'a absolument rien compris ni aux raisonnements captieux, ni aux odieuses plaisanteries de celui qu'il a la bonté d'appeler le Sage de Théman par excellence, et qu'il qualifie même d'*homme d'une religion sévère*, jusqu'à l'appeler un *piétiste* dans je ne sais quel endroit de son *Essai*.

Mais il me reste à prouver que je ne me suis pas plus hasardé, quand je l'ai accusé d'avoir pris des idées métaphysiques pour des descriptions de mines, le Sacerdoce Juif pour un crocodile, et le *Deus ex machina* de la tragédie antique pour un pur imbécile.

A ces trois points uniquement je bornerai mes dernières citations.

XLIX.

Je commencerai par les *travaux des mines*. Cependant j'avoue que je suis un peu embarrassé.

Ceux qui ont scié Isaïe avec une scie de bois ont jugé à propos de mettre une partie d'un Discours d'Eliphaz dans la bouche de Baldad, et d'entremeler cela de deux fragments tirés de deux Discours de Job ; ce qui a fait des chapitres XXII, XXIII, XXIV et XXV, un Labyrinthe où, pendant des siècles, traducteurs et commentateurs se sont promenés sans parvenir à trouver leur chemin.

Les mêmes *scieurs* ont jugé à propos de faire en sorte qu'on ne comprît pas plus maître Sophar que maître Eliphaz, en mêlant un magnifique Discours de Job sur Dieu avec un Discours de Sophar sur la sagesse que Dieu a laissée à l'homme, laquelle consiste, suivant lui, à éviter son propre mal et à chercher son propre bien ; joignant encore à ce mélange des versets détachés d'autres discours ; ce qui a fait des Chapitres XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, et suivants, un autre Labyrinthe vraiment inextricable.

Il faut pourtant que je pêche ma preuve là-dedans, bien qu'il me soit impossible de mettre exactement le *Vrai Job* en comparaison avec le Job des *scieurs* et de M. Renan.

Que faire ? Je citerai le vrai Discours de Job et le vrai Discours de Sophar dans une colonne, dans l'autre le *mêli-mêlo* de la Version de M. Renan.

LE VRAI JOB.

JOB.

Au secours de qui es-tu venu ? En LUI n'est-il aucune force ? Tu as prêté ton aide à un bras infirme !

Celui à qui tu as donné conseil manque-t-il de sagesse ? Où la sagesse afflue, tu vas porter ta prudence !

LE JOB DE M. RENAN.

Alors Job prit la parole et dit :

Comme tu sais bien soutenir la faiblesse, et prêter secours au bras sans force !

Comme tu sais conseiller l'ignorance, et faire couler des flots de sagesse !

A qui s'adressent tes paroles ? quel esprit a parlé par ta bouche ?

Qui as-tu voulu instruire? N'est-ce pas celui qui a fait la vie?

Il a fixé une limite au néant, et, pour toute fin qu'il se propose, lui-même choisit la pierre dans le Vide et dans l'Ombre de la Mort.

L'Érèbe est nu devant lui, et devant lui la Mort n'a pas de vêtement.

Il étend l'aquilon sur le vide, et suspend la terre sur le rien.

Il accumule les eaux dans ses nuées, et la nue n'est pas rompue par leur poids.

Il ride la face de son trône, et un voile de nuages s'étend devant elle.

Il a mis une barrière à l'Océan pour aussi longtemps que la lumière et les ténèbres se succéderont.

Les colonnes du ciel sont ébranlées et stupéfiées par sa réprimande.

Par sa Puissance, il tranche en lames la mer; et son Intelligence apaise la fureur des flots.

Par son Amour, les cieux sont la beauté même, et sa main a fait la Voie Lactée.

Il pose cette main sur le granit, et fait crouler les montagnes par la base;

Et des rochers fendus il fait sortir des fleuves. Son œil a vu le prix de toute chose.

Voilà des métaux qui se forment sous les eaux et sous leurs habitants.

Des pleurs des fleuves il fait collection; et ce dépôt caché, il le fera venir à la lumière.

Un fleuve sort tout à coup dans des lieux habités, tandis que des eaux que le pied ne traversa jamais, des eaux plus hautes qu'un homme s'évanouissent.

Cette terre dans laquelle le pain pousse, remuez-la plus profondément, et elle vous donnera du feu.

Les géants tremblent sous les eaux et leurs habitants (A).

L'enfer est à nu devant Lui; devant lui l'abîme est sans voile.

Il étend le septentrion sur le vide, il suspend la terre sur le néant.

Il renferme les eaux dans les nuages, et les nues ne se déchirent point sous elles.

Il voile la face de son trône en répandant devant lui sa nuée.

Il a décrit un cercle sur les eaux, au point où la lumière confine aux ténèbres.

Les colonnes du ciel tressaillent et s'étonnent à sa menace.

Par sa force il fait trembler la mer, par sa sagesse il écrase le Dragon.

Son souffle rend le ciel pur, sa main a créé le Serpent fugitif.

Voilà l'abrégé de ses œuvres : à peine un léger bruit en est-il venu jusqu'à nous; qui donc pourra entendre le tonnerre de sa puissance?

Job reprit encore sa parabole, et dit :

J'en jure par Dieu qui me dénie la justice, par le Tout-Puissant qu remplit mon âme d'amertume!

Tandis que mon souffle vivra en moi, et que l'esprit de Dieu sera dans mes narines,

Mes lèvres ne diront pas d'injustice, ma langue ne prononcera pas de mensonge.

Loin de moi la pensée de vous donner raison! jusqu'à ce que j'expire, je maintiendrai mon innocence.

J'ai entrepris ma justification, je n'y renoncerai pas; mon cœur ne

(A) Allusion à quelque légende analogue à celle du Lac Asphaltite, d'après laquelle des géants révoltés contre Dieu auraient été ensevelis sous les eaux.

Voilà un échantillon de ses œuvres ; mais ce qui en est venu à notre oreille est peu de chose, et à qui sera-t-il donné d'entendre le tonnerre de sa puissance ?

SOPHAR.

Et moi aussi je vous parlerai des œuvres de Dieu, et je ne vous cacherai pas ce que le Tout-Puissant s'est réservé.

Il est certain que l'argent a ses veines, et l'or également les siennes, d'où on en fait l'extraction.

Il y a des terrains dont la poudre recèle le fer ; et des mines dont la pierre, mise en fusion, donne l'airain.

Il est un pays où les cailloux sont des saphirs, et où la poussière est de l'or.

Mais où faut-il chercher la Sagesse ? En d'autres termes, où est le lieu de l'Intelligence ?

L'homme n'en saurait connaître la valeur marchande ; car on ne la rencontre pas sur la terre des vivants.

On donnerait en vain pour elle ce que l'on tient enfermé dans les coffres-forts ; ce n'est pas avec de l'argent qu'on en fera l'acquisition.

Elle ne s'échangera pas contre l'or d'Ophir, contre l'onyx précieux, ou contre le saphir.

Ni l'or ni les diamants, en effet, ne sauraient lui servir de mesure, et on ne troquera pas contre elle de la vaisselle d'or fin.

Le corail, le béril, ne comptent pas quand il s'agit d'elle ; et il n'y a aucune comparaison à faire entre le mode de la trouver et la pêche des perles.

La topaze d'Éthiopie ne saurait non plus l'égaler ; et on aurait beau entasser de l'or à vingt carats, qu'on n'en aurait pas la valeur.

me reproche pas un seul de mes jours.

Que mes ennemis soient traités comme le méchant ; mes adversaires comme le coupable.

Quel sera l'espoir de l'impie quand Dieu coupera, quand Dieu tirera à lui le fil de sa vie ?

Dieu prête-t-il l'oreille à ses gémissements, au jour où l'angoisse tombe sur lui ?

Pense-t il avec bonheur au Tout-Puissant ? Invoque-t-il Dieu avec confiance en tout temps ?

Je vais vous expliquer la conduite de Dieu, je vais vous dévoiler les conseils du Tout-Puissant.

Vous-mêmes avez tout vu de vos yeux ; pourquoi donc vous égarer en de si vaines pensées ?

Voici la part réservée par Dieu au méchant, le sort que l'homme violent obtiendra du Très-Haut.

Si ses fils se multiplient, c'est pour le glaive ; ses rejetons ne seront pas rassasiés de pain.

Ses survivants seront engloutis par la peste ; ses veuves ne le pleureront pas.

Amasse-t-il l'argent comme la poussière, entasse-t-il les vêtements comme la boue,

Le juste se revêtira de ce qu'il a entassé, et l'homme intègre se partagera son argent.

La maison qu'il s'est bâtie est comme celle de la teigne, comme la hutte que se construit le gardien des vignes.

Il s'est endormi opulent ; mais c'est pour la dernière fois ! il ouvre les yeux, il n'est plus.

Les terreurs l'atteignent comme un déluge ; un tourbillon l'enlève au milieu de la nuit.

Le vent d'orient le saisit, l'emporte, et le balaye hors de sa place.

Dieu lance ses traits contre lui

D'où donc viendra la Sagesse? Où est le lieu de l'Intelligence?

Elle est cachée aux yeux de tous les vivants, et si bien cachée qu'elle échappe aux oiseaux du ciel.

L'oiseau ne connaît pas le chemin qui y mène, et l'œil de l'épervier ne le découvrira pas.

Les bêtes féroces ne le fouleront point, et le lion n'y laissera pas sa trace.

L'Abîme dit : Elle n'est pas en moi; et la Mer dit : Elle n'est pas avec moi.

La Destruction et la Mort ont dit: Nous avons entendu parler d'elle.

Dieu en sait le chemin, il a trouvé où elle réside;

Car sa vue embrasse jusqu'aux extrémités de la terre, et il voit tout ce qui est sous le ciel.

Quand il pesait les vents et mesurait les eaux,

Qu'il donnait à la pluie son règlement, et traçait la voie à l'éclair et au tonnerre,

Alors il la vit, et la scruta, et s'en empara, et en fit son guide;

Et il dit à l'homme : Voici! la crainte de Dieu est la Sagesse, et éviter le mal est l'Intelligence.

sans relâche, il fuit éperdu devant les coups du Tout-Puissant.

On battra des mains sur sa ruine, on saluera sa disparition par des sifflets.

L'argent a ses lieux d'extraction, l'or a des endroits où on l'épure.

Le fer se tire du sol, le roc fondu donne l'airain.

L'homme a reculé les bornes des ténèbres (A); il scrute les dernières profondeurs, les pierres cachées dans l'ombre de la mort.

Il creuse, loin des routes battues, des tranchées que le pied des vivants ignore; il se suspend et branle, loin du séjour des humains (B).

Cette terre d'où sort le pain est, dans ses entrailles, bouleversée comme par le feu.

Ses roches sont le lieu du saphir, là se trouve la poudre d'or.

L'oiseau ne connaît pas le sentier qui y mène. L'œil de l'épervier ne l'a point aperçu.

Les bêtes sauvages ne l'ont point foulé de leurs pieds, le lion n'y a pas laissé sa trace.

L'homme porte sa main jusque sur le granit, il renverse les montagnes par la base.

Il perce des canaux dans les rochers; son œil contemple tous les trésors.

Il sait arrêter le suintement des eaux, il amène à la lumière tout ce qui était caché.

Mais la sagesse, où la trouver? Où est le lieu de l'Intelligence?

(A) L'auteur décrit ici les travaux des mines tels qu'ils se pratiquaient de son temps.

(B) On suspendait les mineurs à une corde pour travailler aux parois de la mine.

Il est donc constaté qu'indépendamment de son *Dragon* et de son *Serpent fugitif*, plus certaine *Légende analogue à celle du Lac Asphaltite*, M. Renan a vu, clairement vu la *description des travaux des mines tels qu'ils se pratiquaient alors*, et a même aperçu les *mineurs suspendus à une corde pour travailler aux parois de la mine*, là où il s'agit de la grandeur de Dieu.

L.

Les deux dernières preuves que j'ai à donner de ma véracité se rapportent au Discours d'Ioa, à la fin du drame. C'était ce discours dont il fallait surtout cacher la signification. D'adroites interversions opérées par les *scieurs* y ont suffi, si bien que ce Discours a toujours passé, même aux yeux des plus fermes croyants et des plus intrépides commentateurs, pour absolument incompréhensible ; et c'était précisément le but qu'on s'était proposé. Ce discours, du reste, étant sans conclusion, l'ouvrage entier restait sans conclusion.

Je laisserai toute la première partie de ce Cinquième Acte, et j'en donnerai seulement la fin.

On va voir que j'aurais pu traiter M. Renan et ses *suppositions* avec encore plus de cruauté que je ne l'ai fait.

LE VRAI JOB.

IOA.

Ceins tes reins, je te prie, comme un vaillant homme, et réponds-moi.

Comment entends-tu casser mes arrêts et me condamner pour te justifier ?

As-tu un bras comme celui de Dieu, tonnes-tu d'une voix comme la sienne ?

Revêts-toi de majesté et de grandeur ; pare-toi de gloire et de magnificence;

Donne libre cours à ta colère ;

LE JOB DE M. RENAN.

Et Jéhovah parla encore à Job du sein de la tempête, et dit :

Ceins tes reins comme un homme ; je vais t'interroger ; réponds-moi.

Veux-tu donc anéantir ma justice, me condamner pour te justifier ?

As-tu un bras comme celui de Dieu ? Tonnes-tu d'une voix comme la sienne ?

Orne-toi de majesté et de gloire, revêts-toi de splendeur et de magnificence ;

Donne un libre cours aux accès de ta colère, humilie le superbe d'un regard ;

regarde tout autour de toi tous les superbes, et abaisse-les ;

Regarde, dis-je, tous les superbes, et soumets-les, et écrase les impies dans leurs habitacles;

Roule-les tous ensemble dans la poussière, et ensevelis-les dans le même charnier.

Moi-même alors je confesserai que ta droite engendrera le salut.

Que celui qui critique Dieu réponde à cela!

JOB (s'adressant à Ioa).

J'ai plaidé une fois, je n'entends pas répliquer. Tu parlerais deux fois que je n'en dirais pas davantage.

IOA.

Écoute-moi, je te prie, et je parlerai. Je viens de t'interroger, et je vais t'instruire.

Voici! Considère Béhémoth (1), que j'ai fait pour habiter avec toi ; il mange de l'herbe comme le bœuf.

Ses os sont des tuyaux d'acier, ses cartilages des lames de fer.

Il est, entre les bêtes, le chef-d'œuvre de Dieu, et pourtant celui qui l'a fait lui appliquera son glaive.

Voici! il boirait tout un fleuve, et il ne se presse pas; on dirait qu'il espère faire couler le Jourdain tout entier dans sa bouche.

De plus, les monts produisent sa nourriture, et tous les animaux féroces vont prendre là leurs ébats.

Voici enfin! sa puissance générative est sous ses lombes, et sa faculté réceptive au milieu de son ventre.

Son membre se dresse comme un cèdre, et les cordons de ses testicules sont tendus :

Se couchera-t-il sous les arbustes

(1) L'Éléphant.

D'un regard écrase le superbe, broie les méchants sur place;

Abîme-les tous ensemble dans la poussière, couvre leur face d'une ombre éternelle;

Alors, moi aussi, je te louerai, et je reconnaîtrai que ta main sait te servir.

Regarde Béhémoth (A), que j'ai fait aussi bien que toi : il mange l'herbe comme un bœuf.

Sa force réside dans ses reins, sa vigueur dans les muscles de son ventre.

Il fléchit sa queue comme un cèdre, les nerfs de ses cuisses sont entrelacés.

Ses os sont des tubes d'airain, ses membres sont des barres de fer.

C'est la première des œuvres de Dieu : son Créateur lui a fait don de son glaive (B).

Les montagnes lui portent sa pâture; là jouent autour de lui toutes les bêtes des champs.

Il se couche sous les lotus, dans le secret des roseaux et des marécages.

Les lotus le couvrent de leur ombre, les saules du torrent l'environnent.

Que le fleuve déborde, il ne prend pas la fuite; il serait sans crainte si le Jourdain montait à sa gueule.

Essaie-t-on de l'attaquer en face, de le prendre dans des filets, de lui percer le nez?

(A) Forme hébraïsée du nom égyptien de l'hippopotame (*Péhémout*). La plupart des traits qui suivent conviennent, en effet, à cet animal; mais, dans la description, l'auteur laisse aller son imagination, et semble faire le portrait d'un monstre fantastique, comme le *Martichore*, la *Cocatrice* du Moyen Age, etc.

(B) Allusion aux défenses qui arment la gueule de l'hippopotame.

et dans le secret des roseaux, ou dans le limon ?

Les arbres qui fournissent de l'ombre le couvriront-ils assez pour lui servir de voile ? Les saules du torrent lui formeront-ils un rempart ?

Allons ! on s'en fera servir au doigt et à l'œil, et on piquera son nez avec la pointe d'un crochet.

Tireras-tu de l'eau Léviathan (1) avec un hameçon et une ligne ? Tu serais bien adroit d'arriver jusqu'à sa langue.

Imposeras-tu un crochet à son nez, et piqueras-tu sa mâchoire avec une pointe ?

T'adressera-t-il force prières, et te dira-t-il des douceurs ?

Fera-t-il alliance avec toi, et te donnera-t-il le droit de te le vendre à toi-même en servitude perpétuelle ?

Joueras-tu avec lui comme avec un petit oiseau, et l'attacheras-tu à tes filles ?

Je te parais cruel de l'avoir fait naître ! Eh ! qui avant moi a combattu contre lui ?

Qui m'a devancé ? Qu'il se nomme celui-là ; je lui décernerai une récompense, et je le proclamerai antérieur à tous ceux qui sont aujourd'hui sous le ciel.

Je ne l'épargnerai pas, malgré sa force et l'adresse avec laquelle il dispose ses attaques.

Tue-le, et qu'il n'en soit plus question.

Tu revêtiras une perche de sa peau, et tu décoreras de sa tête le trident des pêcheurs.

Qui percera le voile dont celui-ci est couvert ? Qui s'approchera de

(1) Le Crocodile.

Tireras-tu Léviathan (A) avec un hameçon ? Lui serreras-tu la langue avec une corde ?

Lui passeras-tu un jonc dans les narines ? Lui perceras-tu la joue avec un crochet ?

T'adressera-t-il force prières ? Te dira-t-il de douces paroles ?

Fera-t-il un pacte avec toi ? S'engagera-t-il pour toujours à te servir ?

Joueras-tu avec lui comme avec un passereau ! L'attacheras-tu avec un fil pour amuser tes enfants ?

Les associés (B) en font-ils un objet de commerce ? Le partagent-ils entre les Chananéens ?

Cribleras-tu sa peau de dards ? Perceras-tu sa tête avec le harpon des pêcheurs ?

Pose seulement la main sur lui, et tu ne songeras pas à recommencer le combat.

Ah ! ah ! Voilà ton audace confondue ! Quoi ! ton aspect n'a pas suffi pour le terrasser !

Et s'il n'est pas d'homme assez hardi pour le provoquer, qui donc oserait me résister en face ?

De qui suis-je l'obligé pour que je m'acquitte envers lui ? Tout ce qui est sous le ciel est à moi.

Je parlerai encore de ses membres (C), de sa force, et de la beauté de son armure.

Qui a soulevé le bord de son vêtement (D) ? Qui a visité la double ligne de son ratelier ?

Qui a ouvert les battants de sa

(A) Ce nom désigne le crocodile. Mais il faut voir ici moins le portrait d'un animal déterminé que celui d'une bête fantastique, d'une sorte de Dragon.

(B) Corporation ou corps de métier, sans doute de pêcheurs.

(C) Dieu reprend la description de Léviathan.

(D) C'est-à-dire sa carapace.

lui avec adresse pour lui mettre un frein ?

Qui ouvrira les portes de sa bouche? La terreur habite le cercle de ses dents.

Toutes les pièces de son armure sont doublées de fortes plaques d'orgueil scellées hermétiquement.

Elles sont d'ailleurs si bien ajustées, qu'il ne passerait pas entre elles un souffle d'air.

Chacune adhère à sa sœur; elles s'imbriquent, et ne sont pas séparables.

Quand il remue la tête, la lumière jaillit, et ses yeux brillent jaune, comme les rayons qui précèdent l'aurore.

De son front partent des globes de feu, accompagnés d'éclairs.

De ses narines s'exhale une fumée comme d'une chaudière bouillante.

Son souffle rend ignés les charbons, et la flamme sort de sa bouche.

Dans son cou réside la force; devant lui fleurira le deuil.

Ses mamelles se joignent, et ne forment qu'une masse trop solide pour palpiter.

Son cœur est dur comme un roc, dur comme un fragment de la pierre dont on fait les meules de moulin.

S'il fait un pas, les plus braves trembleront; s'il menace du geste, ils se purgeront de peur.

A qui l'attaquera, le glaive, le javelot, la cuirasse ne dureront pas longtemps.

Il estime le fer un roseau, l'airain du bois pourri.

La fille de l'arc ne le mettra pas en fuite, et les pierres lancées contre lui avec la fronde se changeront en tuyaux de paille.

Les traits des catapultes lui sont

face (A)? autour de ses dents habite la terreur.

Superbes sont les lignes que forment ses écailles semblables à des sceaux étroitement fermés !

Chacune d'elles touche sa voisine; un souffle ne passerait point entre elles.

Elles sont adhérentes l'une à l'autre, elles se tiennent, et ne sauraient se séparer.

Ses éternuements font briller la lumière, ses yeux sont comme les paupières de l'aurore.

De sa bouche sortent des brandons et s'échappent des étincelles de feu.

De ses narines s'élance la fumée, comme d'une chaudière bouillante et d'un bassin.

Son haleine enflamme les charbons, de sa gueule sort la flamme.

Dans son cou réside la force, devant lui bondit la terreur.

Les fanons de sa chair sont adhérents, il sont figés sur lui et immobiles.

Son cœur est solide comme la pierre et dur comme la meule inférieure (B).

Quand il se lève, les plus braves tremblent et s'enfuient tout éperdus.

Quand on l'attaque avec l'épée, il n'y a ni épée, ni javelot, ni flèche, ni cuirasse qui tiennent.

Il regarde le fer comme de la paille, l'airain comme du bois pourri.

La fille de l'arc (C) ne le fait pas fuir, les pierres de la fronde sont pour lui un fétu.

(A) C'est-à-dire ses mâchoires.

(B) La meule se composait de deux pierres superposées et emboîtées l'une dans l'autre, dont la plus dure était placée dessous.

(C) C'est-à-dire la flèche.

comme duvet, et il se rit des vibrations de la lance.

Il a pour couche des rayons de soleil, et il s'y vautre comme dans la boue.

Il fait bouillonner la Profondeur comme une marmite, il a fait de l'Océan une marmite.

Derrière lui il laisse une trace; on croirait l'Abîme un vieillard à cheveux blancs.

Il n'est point sur la terre domination semblable à la sienne; il est fait sans crainte.

Il regarde de haut en bas tout ce qui est sublime, et il est le roi de tous les fils de l'Orgueil.

Voici! son espoir sera frustré. Crois-tu qu'A SON ASPECT il ne soit pas renversé?

« LES AMIS LE TUERONT, ET LES JUSTES LE PARTAGERONT. »

JOB.

Jusqu'ici je te connaissais par ouï-dire, mais maintenant mon œil te voit.

Je sais que tu peux tout, et que L'IDÉAL NE SERA PAS EMPÊCHÉ PAR TOI.

J'ai annoncé à l'avance ce que je ne comprenais pas, des choses qui m'étaient cachées et que je ne savais pas.

C'est pourquoi je me blâme, et fais pénitence dans la poussière et sur la cendre.

IOA (à Éliphaz).

Ma colère est allumée contre toi et tes deux compagnons, parce que vous n'avez point parlé de moi selon la vérité, comme mon serviteur Job.

C'est pourquoi maintenant allez prendre sept taureaux et sept béliers; puis venez trouver mon ser-

La massue lui paraît un brin de chaume, il se rit du fracas de la lance.

Son ventre est armé de tessons aigus, et semble une herse étendue sur la boue.

Il fait bouillir le gouffre comme une chaudière, il rend la mer semblable à une marmite de parfums (A).

Il laisse après lui un sillage de lumière; on dirait que l'abîme a des cheveux blancs.

Il n'a pas son maître sur la terre, créé qu'il est pour ne rien craindre.

Il regarde en face tout ce qui est élevé : c'est le roi de tous les animaux sauvages.

Et Job répondit à Jéhovah, et dit:

Je sais que tu peux tout, et qu'aucun dessein n'est au-dessus de tes forces.

Qui ose critiquer ainsi la Providence sans savoir (B)....?

Oui, j'ai parlé de ce que je ne comprenais pas, de merveilles qui me dépassent et que j'ignore.

Écoute-moi, je vais parler, je vais t'interroger : réponds-moi (C).

Jusqu'ici j'avais entendu parler de toi; mais maintenant mon œil t'a contemplé.

C'est pourquoi je me rétracte, et fais pénitence sur la poussière et sur la cendre.

(A) Allusion à l'odeur de musc que répand le crocodile.

(B) Job interdit, et l'esprit frappé des terribles apostrophes de Dieu, répète les paroles mêmes de Dieu, qu'il a encore dans l'oreille, et qui, par la préoccupation qu'elles lui causent, lui enlèvent toute pensée suivie.

(C) Même remarque.

viteur Job, et offrez-les pour vous en holocauste.

Job mon serviteur priera pour vous; et sa prière, que j'agréerai, m'empêchera de vous couvrir d'ignomie, pour n'avoir point parlé de moi selon la vérité, comme mon serviteur Job.

Ainsi il est bien constaté que M. Renan a pris l'Éléphant pour une sorte de monstre fantastique, après l'avoir pris pour un Hippopotame. Il est bien constaté que, dans la description d'un des animaux les mieux connus (description telle que ni Buffon, ni aucun naturaliste, ni aucun voyageur aux Indes, n'a jamais rien dit de plus clair ni de plus exact), M. Renan a vu le *Martichore* ou la *Cocatrice* du Moyen-Age, ou tout ce que vous voudrez.

Il est également constaté qu'il a pris le Sacerdoce Juif pour un Crocodile, tout en prenant le Crocodile pour *un animal indéterminé*, *une bête fantastique*, *une sorte de dragon;* ce qui lui a donné lieu de faire une multitude de Coq-à-l'âne, plus étranges, plus singuliers, plus ravissants les uns que les autres.

LI.

Plus je considère cette fin du Livre de Job dans la traduction de M. Renan, plus grand devient à chaque instant, je ne dirai pas mon étonnement, mais mon ébahissement! Une conclusion si ridicule, si absurde, si grotesque, pour une discussion prise de si haut! une telle fin pour un pareil livre, pour un livre si bien commencé, c'est de la folie! Tout le monde pensera comme moi.

Mais la faute, cette fois, est loin d'appartenir tout entière à M. Renan. Son étonnante version n'est pas, au fond, plus ridicule que celle de tous les traducteurs qui l'ont précédé. Ses suppositions imaginaires, quelque absurdes quelles soient, ne sont que de nouveaux efforts, aussi infructueux que les

précédents depuis deux mille ans, pour découvrir le sens d'une œuvre impénétrable avant que j'eusse délié le nœud Gordien ourdi si habilement par la Grande Synagogue.

C'est ici le lieu de citer un curieux témoignage de Luther. Il était en train de traduire Job, et Job lui donnait, à lui et à ceux qui l'aidaient dans cette œuvre, tant de peine, qu'il écrit à un de ses amis : « Dans la traduction de Job, nous avons tant « de peine, qu'il paraît supporter encore moins patiemment « notre traduction que les consolations de ses amis. *Il pré-* « *fère demeurer sur son fumier*. ON DIRAIT QUE L'AUTEUR DE « CE LIVRE A VOULU RESTER TOUJOURS INTRADUIT (1). »

Paix donc soit faite à M. Renan !

LII.

Voilà, mon cher WEILL, les Remarques critiques que votre *far niente* m'a obligé d'élaborer. Chez les Juifs, vous le savez, à soixante-dix ans on prenait avec quelque solennité la qualité de vieillard (une assez triste qualité). Je touche à cet âge. Il aurait été beau à vous, qui êtes beaucoup plus jeune que moi, de venir au secours de ma vieillesse.

Cependant je vous pardonne. A quelque chose malheur est bon. Le travail que je viens de faire, en me mettant dans un tête-à-tête intime avec M. Renan, m'a fait réfléchir sur un mal très-profond qui me paraît attaquer la *jeune génération*, comme elle se nomme avec quelque emphase et fierté ; et je crois qu'on pourrait tirer du fruit de mes réflexions.

Mais la traite a été assez longue, et je réserve ce que j'ai à vous dire pour un autre Chapitre, que j'intitulerai *La Sagesse de Théman*.

---

(1) Lettre écrite en 1524 à Spalatin.

CHAPITRE III

AU MÊME. — LA SAGESSE DE THÉMAN.

I.

Je lisais dans les *Causeries* de M. Sainte-Beuve :

« On dira un jour de M. Cousin, on gravera au-dessous de « son buste, comme si l'on traduisait une épigramme de « l'Anthologie : *Il a voulu fonder une grande École de philo-« sophie, et il aima madame de Longueville.* »

A merveille ! mais pourquoi n'ajouterait-on pas : « *Il commença par une Traduction de Platon, et son École finit par une Traduction de Spinosa* (1). »

L'inscription serait alors complète; car la seconde partie que je propose me paraît aussi nécessaire que la première. Le contraste y est encore plus frappant. Un philosophe amoureux ! cela s'est vu maintes fois. Un Stoïcien changé subitement en Épicurien ! lisez *Musarion ou la Philosophie des Grâces*. Mais une Corporation autorisée de Professeurs, telle que l'École Normale, ce Grand-Séminaire de l'Université, qui s'amourache tour à tour, à fort peu d'années de distance, de Platon et de Spinosa, les deux antipodes ! Platon,

---

(1) La traduction de M. Émile Saisset, *professeur de Philosophie à l'École Normale* (1843).

au buste duquel la sculpture antique ajoutait une aile de papillon, pour indiquer qu'il avait enseigné la renaissance; et Spinosa, qui n'a fait sa Morale (1) que pour apprendre aux sages qui voudraient l'écouter la réfusion en Dieu et l'anéantissement ! Platon, qui, dans ses lettres ésotériques, confiait au tyran Denys la distinction entre le Fils et le Père, entre le Logos et Dieu; et Spinosa, le Juif Saducéen, qui n'eut aucune espèce d'idée de cette antique doctrine ! Partir de l'un pour arriver si vite à l'autre, cela ne se voit pas dans tous les siècles, et méritait bien de s'appeler *Eclectisme !*

Pendant que la *Philosophie officielle* se livrait à de si grands écarts, il se trouva des hommes constants, *fanatiques*, comme les appelait la philosophie officielle, qui ne se laissèrent prendre ni aux appas de madame de Longueville ni aux attraits de Spinosa.

Mais supposez un esprit assez ouvert pour s'intéresser à la Vérité, avec un cœur trop lâche pour s'en éprendre d'un amour solide, qu'arrivera-t-il? Léger comme un oiseau, il voltigera entre les écoles diverses, cherchant sa vie tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et il pourra finir par tourner très-mal.

Nous avons vu cela. Je me souviens de Lerminier. C'était un rhéteur à qui la nature avait donné un talent remarquable : hélas ! comment finit-il !

II.

Approchez maintenant, ô Sagesse de Théman !

M. Renan, qui n'est nullement producteur d'idées par lui-même, mais un simple rédacteur sur des thèmes à lui donnés; qui a emprunté au père Enfantin sa théorie des Grands Farceurs; qui a pris l'idée de son roman des amours de Jésus et

---

(1) Son *Éthice*.

de la Madeleine dans un livre que les érudits connaissent, l'ouvrage de Reghellini de Scio; qui, s'il faut en croire M. Jourdain, a expliqué Averroès et l'Averroïsme avec mon livre *De l'Humanité;* qui, enfin, a tiré son système sur la Bible et sur Job d'une très-fausse conjecture de Spinosa, a également emprunté au Spinosisme sa façon de voir sur Dieu et sur l'homme.

Certes, je n'entends point par là qu'il ait fait une étude sérieuse de l'algèbre de Spinosa, algèbre difficile à comprendre (je ne sais si Spinosa se comprenait bien lui-même).

J'entends qu'étant éclos et s'étant formé au moment où l'Éclectisme, en Allemagne et en France, réenfantait Spinosa, il s'est persuadé que le Spinosisme était la limite de l'esprit humain. Je pourrais lui dire, et à ceux qui pensent comme lui, ce que Job dit à Eliphaz : « Vous mettez les ténèbres après l'aurore. »

Bref, M. Renan croit au Dieu de Spinosa comme y croyait Heine, par exemple, le poète Allemand, disciple de Hégel, qui me dit un jour aux *Frères Provençaux :* « Nous sommes des « *Dieu* (1) qui avons bien dîné. » Il s'attendait peut-être que j'allais lui répondre : « Et qui nous résorberons fatalement en Dieu. » Mais je ne lui répondis rien, et ma figure dut lui montrer mon profond étonnement. Depuis, je ne pus jamais avoir avec lui une conversation sérieuse. Il esquivait toujours; ce qui lui était facile avec sa brillante imagination et son esprit plaisant.

III.

Hermann Ewerbeck, qui nous a gratifiés d'une traduction de Feuerbach et d'autres philosophes de la Jeune Allemagne, pour *jeter*, comme il dit, *un pont entre l'esprit critico-philoso-*

---

(1) Dans le système de Spinosa, il ne faut pas d'x à ce mot dans ce cas.

phique de la France et celui de la Germanie, termine gravement sa Préface par cet avertissement : « A ceux qui s'étonneront de ces produits scientifiques de l'Allemagne (1), je « me borne à rappeler un fait qu'ils ne doivent jamais perdre « de vue. C'est que la conscience de la génération actuelle « d'outre-Rhin se base sur deux colonnes fondamentales : « l'une s'appelle Hegel, l'autre s'appelle Henri Heine. »

A partir de ce fatal dîner aux *Frères Provençaux*, j'eus beau frapper à la *colonne fondamentale* qui s'appelait Henri Heine, elle ne rendit plus pour moi aucun son. Hélas! pauvre Heine, destiné à huit ans de souffrances et à mourir si jeune, personne ne s'est plus intéressé que moi à tes maux.

IV.

Faut-il vous le dire, mon cher Weill, c'est vous qui avez suppléé au silence calculé de Heine, et qui m'avez fait comprendre le fin-fond de l'Hégélianisme.

Hégel donc, comme les anciens philosophes, avait son ésotérisme; vous étiez initié; vous défendiez alors (souvenez-vous en!) ce que je me permettais d'attaquer. Certaine lettre de vous que j'insérai dans la *Revue Indépendante*, en me livrant cette étrange formule : *Jésus est Dieu parce qu'il s'est dit Dieu*, m'aida à pénétrer dans les mystères de l'ésotérisme Berlinois.

Depuis cette époque (savez-vous, mon cher, qu'il y a de cela vingt-cinq ans? comme le temps a passé!); depuis cette époque, dis-je, les disciples de Hégel nous ont ouvert les portes du sanctuaire : *patuêre fores*. Qu'avons-nous vu dans les *Templa serena* de la philosophie Germanique? Le Scepticisme de Voltaire et l'Athéisme de Spinosa. Je dis l'athéisme; car on ne me fera jamais croire que croire au Dieu de Spinosa c'est croire en Dieu.

Lerminier avait une formule pour dire ce que cachait

(1) Il y a, en effet, de quoi s'étonner.

dans ses flancs l'Hégélianisme; il est vrai qu'il ne la disait qu'au dessert : *Et venit Homo mysticus nomine Hegel, et mystificabantur gentes* (1).

Vrai! je trouve que M. Cousin fit bien de délaisser son maître Hégel, pour s'attacher à partir de là jusqu'à la fin de ses jours aux appas opulents de madame de Longueville.

Mais suivez l'idée que je vous présentais tout à l'heure. Supposez un Lerminier plus jeune, faisant ses études au séminaire, sur la route de la tonsure ou déjà tonsuré. La débâcle arrive; l'Éclectisme de Paris est aux abois; celui de Berlin (la source) s'écroule comme une inondation des grandes eaux.

Que devenir? que faire?

Il n'y a que trois partis; il faut embrasser l'un des trois :

Ou se rallier à ce qui résulte évidemment et certainement de toutes les Traditions religieuses et de la saine interprétation de toutes les grandes Philosophies, le Socialisme (j'entends le Socialisme religieux, le Socialisme-Religion);

Ou rester obstinément dans les rangs du vieux Sacerdoce;

Ou enfin donner à l'Éclectisme une nouvelle figure, lui composer un nouveau masque, lui tracer une nouvelle route, et lui ouvrir vers la fortune de nouveaux sentiers (l'Éclectisme a toujours aimé la fortune et les sentiers qui y conduisent).

— Eh pardieu! se dit l'homme en question, après s'être longtemps gratté le front, j'entrevois un moyen de faire faire à l'Éclectisme un nouveau relais.

— Un nouveau relais... avec le Spinosisme pour base!!!

— Et pourquoi pas!

C'est le cas de répéter la formule de Lerminier en l'appliquant non plus à Hégel, mais à ce jeune homme qui brûle d'envie d'être le successeur de M. Cousin : *Et venit homo mysticus, et mystificabantur gentes.*

---

(1) « Et il vint un homme mystique nommé Hégel, et les nations (ou « les gens) étaient mystifiés. »

V.

Un homme *mystique*, dans cette formule, ce n'est pas, comme vous pourriez l'entendre, une âme éprise du divin, un saint François ou une sainte Thérèse; ce n'est pas davantage un esprit doué de cette sorte de divination qui nous fait pénétrer dans les mystères de la nature ou dans les plans de la Providence, un Képler, par exemple, ou un Jean-Jacques Rousseau. Non, ce n'est rien de tout cela. C'est simplement un homme *mystérieux;* c'est, en philosophie, un homme qui fait de l'*ésotérisme*, comme en faisait Hégel, suivant Lerminier.

Ainsi comprise, cette formule me paraît convenir admirablement à M. Renan.

Je me rappelle une visite que me fit à Versailles, il y a trois ans, une très-ancienne connaissance à moi, le savant baron d'Eckstein, tout près alors de sa fin. Il me parla de M. Renan comme d'un jeune érudit qui donnait les plus grandes espérances. Ses lèvres, que la mort, trois mois après, allait fermer pour toujours, ne tarissaient pas d'éloges. Il aurait volontiers dit, comme Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*. Je me demande : Comment le disciple des Schlegel, l'ancien rédacteur du *Catholique*, a-t-il pu compter ainsi sur un jeune érudit qui méditait en ce moment même d'*expliquer Jésus par la Madeleine ?*

VI.

Comme pour répondre à cette question, j'ai sous les yeux la *Conclusion* de l'ÉTUDE SUR LE POÈME DE JOB. Après avoir apporté une si scrupuleuse attention à la traduction de M. Renan, je ne pouvais me dispenser de considérer ce que finalement il conclut. Eh bien, je lis clairement dans ce morceau d'éloquence non-seulement que d'Eckstein et bien d'au-

tres ont été amplement *mystifiés;* mais, ce qui est plus important, comment ils ont été *mystifiés*. N'attribue-t-on pas à Talleyrand cet aphorisme digne d'Eliphaz : « La parole a été « donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. » M. Renan possède cet art, j'en conviens ; mais j'ai de l'âge, et je prétends amener M. Renan à être clair. Seulement comme un homme aussi *mystérieux* que lui tire de loin ses plans, et ne dit jamais l'origine de ses idées, je me vois obligé de faire ce travail, et de tirer de loin mon explication. Ce que je vais écrire ne sera d'aucune utilité pour ce pauvre d'Eckstein, mort dans la misère sans qu'on ait seulement fait attention à sa mort, après la carrière la plus laborieuse que jamais savant ait eue. Mais, comme je vous le disais hier, mon cher Weill, mes paroles pourront n'être pas sans fruit pour la jeune génération. Elle cherche ce qu'elle doit croire. Elle a raison. Plus d'ésotérisme ! il y a longtemps que je le proclame.

Il faut en finir avec les *Farceurs*, grands ou petits, et que nous sachions où en est l'esprit humain. Parlons donc franc, et n'employons pas un langage hypocrite. La parole n'a pas été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.

VII.

Vous savez l'idée de Bossuet, d'un *Peuple choisi par Dieu pour éclairer et diriger le Genre Humain;* d'un peuple Messie en quelque sorte, d'où devait sortir le Messie ; cette idée si admirée de nos pères, qui, en la recevant, proclamèrent Bossuet le plus grand esprit de son temps.

Le *Discours* de Bossuet *sur l'Histoire universelle* avait paru depuis cinquante années, quand Warburton publia sa *Divine Légation de Moyse;* et, cinquante ans plus tard, Lessing fit paraître son *Éducation du Genre Humain.*

Bossuet, Warburton, Lessing ! vous en conviendrez, ce n'était pas de la petite bière ! Pardon mille fois pour cette triviale locution.

Bossuet, le pape du siècle de Louis XIV! le dernier des Pères de l'Église!

Warburton, le plus savant et le plus raisonnable en même temps des théologiens qu'a produits l'Angleterre!

Lessing, le plus grand, avec Leibnitz, des génies qu'a engendrés l'Allemagne!

L'idée se suit et se transmet entre ces trois grands hommes.

L'idée de Warburton est celle de Bossuet, mais entourée d'un appareil immense d'érudition.

L'idée de Lessing est celle de Bossuet et de Warburton, mais avec une lumière nouvelle qui part du passé pour illuminer l'avenir.

Voltaire, comme dit Nonotte (car ici Nonotte a raison), s'ébrécha les dents sur le monument de Bossuet.

Il eut maille à partir avec Warburton, l'ami de Pope, et qui n'était pas moins caustique que Pope lui-même. Warburton aimait la controverse; il répondit à Voltaire par de bonnes raisons, auxquelles il mêla des plaisanteries qui valaient mieux que celles de Voltaire.

Quant à Lessing, Voltaire l'a ignoré complétement. Qu'aurait-il pensé de son opuscule, de ce *libellus aureus* de quelques pages, qui vaut cent volumes d'œuvres? Je l'ignore.

Condorcet, frappé de l'impuissance de Voltaire sur un point qui à lui seul constitue ce qu'on pourrait appeler la philosophie de la Philosophie de l'Histoire, et sentant encore mieux sa propre impuissance, eut recours à la ruse. Dans son *Tableau des Progrès de l'Esprit Humain*, il laisse complétement de côté la Bible et l'Orient, et fait débuter l'Esprit Humain aux Écoles Grecques; un début bien tardif!

Venus à notre tour (s'il nous est permis de nous citer), « nous ne pouvions être insensibles à cette révélation nou- « velle qui éclaire l'Humanité, et qui la pousse à sortir du « Panthéon Chrétien pour se créer un Panthéon plus vaste,

« où le passé tout entier sera admis et prendra place (1). » Mais, certes, nous n'entendions point par là que le Judaïsme et le Christianisme n'auraient aucune place dans ce nouveau Panthéon.

VIII.

Telle est pourtant l'idée-mère de M. Renan. Il a entrepris D'EFFACER, *sans qu'on s'en doute*, L'IMPORTANCE DONNÉE JUSQU'ICI A LA TRADITION JUDÉO-CHRÉTIENNE.

Sans qu'on s'en doute est très-nécessaire. *Sans qu'on s'en doute* explique, par exemple, la profonde illusion de ce cher baron d'Eckstein, qui, ne se méfiant pas du but de M. Renan, admirait de confiance son érudition. Ses yeux de vieillard étaient moins perspicaces que les nôtres. Il ne comprenait rien à la marche oblique de son admiré. Quand M. Renan disait du mal des *Sémites*, il ne voyait pas que c'était aux *Juifs* que M. Renan tirait, pour mieux atteindre la Bible, et par suite le Christianisme.

Je suis obligé de me répéter; qu'y faire? Pour comprendre M. Renan, il faut toujours remonter au moment où l'Eclectisme fit banqueroute. Puisque le terrain philosophique manque, se dit alors cet homme mystérieux, on fera un semblant de Théologie. Hegel n'a-t-il pas fait entrer le cheval de bois dans les murs d'Ilion? De là sont déjà sortis une foule de guerriers, les Strauss, les Feuerbach, et *tutti quanti*. On suivra leur exemple. On creusera, avec plus de prudence qu'eux, sous le Christianisme; on fera du Voltaire plus savant, en se donnant, au moyen de ce que les Allemands appellent l'exégèse, un vernis de sainteté et d'érudition.

Mais, pouvait-on lui dire, les Allemands ont mis dans leurs alambics Voltaire et Spinosa; et qu'ont-ils trouvé dans les récipients de leurs cornues? Ce qu'ils avaient mis dans

---

(1) Article BOSSUET de l'*Encyclopédie Nouvelle*.

leurs alambics. Il vous arrivera de même, ce sera toujours le Dix-Huitième Siècle.

Qu'à cela ne tienne! aurait répondu M. Renan; *audaces fortuna juvat :* qui sait où nous arriverons en ressassant ainsi la même farine, et en transvasant le même vin d'un pays à l'autre?

Où M. Renan est-il arrivé avec son opération?... Vous le verrez tout à l'heure : *non est mora longa.*

Mais revenons à son projet d'*effacer de l'Esprit Humain tout respect et toute intelligence du Judaïsme et du Christianisme.*

IX.

Je me figure M. Renan se mettant en campagne avec ce beau projet.

Comme il a étudié au Séminaire, je pense qu'il a lu Bossuet. On dirait pourtant qu'il ne le connaît que par les diatribes de Voltaire, lequel s'étonnait toujours qu'un petit peuple aussi misérable que les Juifs eût eu en partage le gros lot que Bossuet lui attribuait.

Quant à Warburton, je suis bien certain que M. Renan n'a jamais pris la peine de lire ses cinq volumes, ni même une ligne de ses cinq volumes.

Je suis également sûr qu'il n'a pris aucune connaissance de l'opuscule de Lessing, admirablement traduit dans notre langue par Eugène Rodrigue.

Si bien que quand je l'entends sonner de la trompette et prendre son essor sans savoir même contre qui il aura à combattre, il me semble voir un gros Bourdon aveugle qui va se ruer contre trois Pyramides.

X.

Et notez une chose. Ces trois grands génies, Bossuet, Warburton, Lessing, n'étaient que les metteurs en œuvre,

nullement les révélateurs de cette idée d'un peuple Messie. Elle ne leur avait paru si vraie, cette idée, si évidente, si certaine, si indubitable, que parce qu'ils la trouvaient déjà dans la Bible, formulée depuis trois mille ans, et confirmée par la venue du Christianisme.

En sorte que c'est contre la Tradition tout entière que M. Renan, sans frémir, se met en campagne.

XI.

M. Renan, pourtant, n'est pas embarrassé. Il sait sur quoi il s'appuiera.

Comme tant d'autres faiseurs de systèmes historiques, il travaillera *sur les races*.

Depuis le jour où Saint-Simon donna à Augustin Thierry, son disciple infidèle, l'idée d'expliquer l'histoire par l'influence des races, on a fait, avec les races, bien des galettes mal cuites, comme disait un homme d'esprit (1) étonné de cette nouvelle façon d'élaborer l'histoire. Mais jamais galette historique ne fut aussi indigeste que celle de M. Renan.

XII.

Sa galette! que dis-je? il en a fait plusieurs. Comme un habile général qui assiége une place trace plusieurs lignes de circonvallation, ainsi il s'est avancé successivement vers son but. Il a d'abord fait une galette sur *les races Sémitiques*.

Vrai! je ne puis me figurer que M. Renan, qui a montré si peu d'esprit dans sa traduction de Job, qui a fait des contresens à toutes les phrases, et s'est livré à tant de suppositions ridicules présentées par lui avec une imperturbable assurance; je ne puis me figurer, dis-je, que M. Renan ait fait

---

(1) M. Paul Dubois, ancien directeur de l'École Normale.

un chef-d'œuvre de science et de logique en discourant sur les langues Sémitiques. J'en doute d'autant plus que ses conclusions, que je connais, que vous connaissez comme moi, sont absurdes, et que le but qu'il poursuivait me paraît sérieusement mauvais.

L'Institut lui a pourtant ouvert triomphalement ses portes; les Journaux l'ont glorifié. C'est encore le cas de dire : *Et venit homo mysticus, et mystificabantur gentes.*

XIII.

Est venue ensuite sa Traduction de Job. Galette à vous connue! Précédée de son Étude *sur ce poème.*

Malheur à moi! me voici face à face avec les pages que j'ai promis de tirer à clair.

XIV.

Il commence par insister longuement sur ce point si souvent remarqué par Voltaire et le Dix-Huitième Siècle, de l'absence dans l'Ecriture Juive de la notion d'immortalité.

Cela est faux, complétement faux, puisque le Livre de Job est dans la Bible; mais cela se trouve vrai, en effet, pour M. Renan, puisqu'il a supprimé de cette Ecriture le Livre de Job, d'abord en le supposant une œuvre de Nomades Iduméens ou Arabes, ensuite et surtout en le traduisant comme il l'a traduit. Comment trouverait-il dans la Bible ce qui y est pourtant, un fondement à la croyance résurrectioniste, attestée par toute l'Antiquité, de deux des Sectes Juives sur trois, des Pharisiens et des Esséniens!

Ce n'est point tout. De même qu'il supprime le dogme essentiel des Pharisiens et des Esséniens, il supprime aussi le dogme caractéristique des Saducéens, leur foi à la liberté, au libre arbitre. Il prétend que les Juifs ne connaissaient

qu'une Divinité absolument tyrannique, un *Dieu monarque*, comme disait Proudhon (les idées de Proudhon ont aussi déteint sur M. Renan); il appelle cela le *Monothéisme Hébreu.*

Il faudra modifier la langue. Jusqu'ici on avait toujours entendu par *Monothéisme* la croyance à un seul Dieu, non pas à un monstre de Dieu. Mais il paraît que M. Renan a *changé tout cela*, comme Sganarelle.

XV.

Je vous vois étonné, mon cher Weill; vous me dites, et tout homme raisonnable me dira comme vous : « De quelque façon qu'on l'entende, les Juifs étaient monothéistes! quel mal y a-t-il à cela?

Oh! vous ne savez pas tout le mal qu'il y a à cela?

C'est l'abomination de la désolation que de croire à un seul Dieu, et de n'être pas, comme dit M. Renan, *capable d'idolâtrie.*

Les Grecs se sont montrés capables d'idolâtrie : *race supérieure.*

Les Romains se sont montrés capables d'idolâtrie : *race* encore *supérieure.*

Les Indiens des Védas adoraient Indra, Agni, et les autres forces de la nature : *race* infiniment *supérieure.*

Mais les Juifs, les Arabes, en général les Sémites, n'ont adoré qu'un seul Dieu, *qui est sur tout*, comme dit Job (1), et n'ont pas voulu encenser les idoles! race inférieure, très-inférieure, *combinaison inférieure de la nature humaine.*

XVI.

Je vous signale en premier lieu cette idée de M. Renan, qui est la plus grande absurdité du monde.

D'abord c'est une absurdité en soi d'imaginer que le

---

(1) Acte IV, voyez page 126.

fétichisme et l'idolâtrie à tous les degrés annoncent plus d'intelligence, plus d'esprit, plus d'âme, que la croyance à une intelligence unique gouvernant toute la nature. C'est précisément le contraire de la vérité.

Ensuite c'est une absurdité historique, démentie par tous les faits, que les Sémites aient été *incapables* de marcher dans les mêmes errements que les races Védiques.

On peut dire, en effet, à M. Renan, crier à ses oreilles comme on criait aux oreilles de Midas :

Mais lisez donc la Bible! Vous verrez les Juifs aussi disposés à l'idolâtrie que les autres peuples; adorant les dieux des Syriens, érigeant des autels à Astarté, à Baal, à Moloch; commençant ce métier d'idolâtrie sous Moyse, en forçant Aaron de leur faire des veaux d'or; et poursuivant de siècle en siècle sous les Juges, sous les Rois, et même sous la domination des Grecs et des Romains.

Qui s'opposait à l'idolâtrie? Les Prophètes. Qui a dit anathème aux veaux d'or, aux statues de Baal, aux bois sacrés libidineux? Les Prophètes. Qui a fini par renverser l'idolâtrie? Les Prophètes. Qui a amené le Christianisme? Les Prophètes; et le Livre de Job, maintenant que vous pouvez le lire, vous le montrera, j'espère, assez.

Donc, au lieu de dire : Les Juifs, par raison de sang et de race, étaient prédestinés au Monothéisme, il faut dire : Les Juifs, tout aussi disposés que d'autres à l'idolâtrie, ont été, jusqu'à un certain point, préservés de l'idolâtrie par l'inspiration des Prophètes.

Et l'on revient ainsi à l'idée de Bossuet, qui n'a rien de faux que son exagération, beaucoup d'autres peuples, avant les Juifs, ayant été favorisés, à différents degrés au moins, des mêmes lumières qu'eux.

XVII.

Chose étrange! pour conforter son idée sur les Juifs, M. Renan appelle les Mahométans à la rescousse.

Cette incapacité des Juifs d'adorer autre chose qu'un monstre de Dieu, un Dieu despote, un Dieu monarque, tenait tellement, selon lui, à la race, au sang, à la conformation du crâne, que nous la retrouvons chez les Arabes, qui sont Monothéistes comme les Juifs.

Oui, il a osé écrire cela!!!

Mais cette argumentation tourne contre lui. Qui ne sait que l'œuvre de Mahomet a été de faire renoncer les Arabes à l'idolâtrie?

Donc, pas plus que les Juifs, les Arabes n'étaient impropres à cette qualité d'idolâtres, que M. Renan regarde comme incompatible avec leur sang, avec leur race. Là encore il a fallu un Prophète.

XVIII.

Opposons, en passant, l'historien Josèphe à M. Renan, pour juger combien M. Renan est solide, et combien sont exactes ses idées sur le peuple Juif. Ce sera opposer le pot de fer au pot de terre.

« Il y a parmi nous, dit Josèphe, trois sectes philoso-
« phiques. La première est celle des Pharisiens, la seconde
« celle des Saducéens, et la troisième celle des Esséens ou
« Esséniens, qui peut passer pour la plus grave et la plus
« remarquable de toutes.... »

Josèphe décrit les mœurs et les croyances des Esséniens, ces *enivrés d'immortalité*, comme Philon les appelle; et il termine ainsi :

« Quant aux deux premières Sectes dont j'ai fait mention,
« les Pharisiens sont ceux que l'on estime avoir la plus par-
« faite connaissance de nos lois et de nos cérémonies. Le

« principal point qui les distingue est de tout attribuer à « Dieu et à la volonté divine, *de telle façon néanmoins que*, « *dans la plupart des cas, il dépend encore de nous d'agir en* « *bien ou en mal, sans pourtant que personne puisse échap-* « *per à l'action de Dieu.* Ils tiennent aussi que *les âmes sont* « *immortelles*, mais que *celles des justes sont les seules qui*, « *après cette vie, retournent en d'autres corps, celles des mé-* « *chants restant livrées à des tourments éternels.* Les Sadu- « céens, au contraire, *nient absolument l'intervention d'une* « *Providence.* Suivant eux, *Dieu est incapable de nous* « *induire ni à bien ni à mal.* Le bien et le mal, c'est « nous qui *le décidons uniquement par notre choix*, et cha- « cun de nous se conduit en cela *par sa propre force et* « *volonté.* Ils vont plus loin; ils nient la permanence des « âmes; ils nient les peines de l'Enfer; ils nient les récom- « penses, etc. (1). »

Quel homme solide que M. Renan! Je vois le pot de terre en mille pièces!

XIX.

Que serait-ce donc si, au lieu de lui citer seulement quelques lignes d'un historien justement considéré comme la plus grande des autorités quand il s'agit des Juifs, je lui citais *in extenso* les passages où Josèphe développe ce qu'on vient de lire! Que serait-ce si je lui citais Philon, qui a dit les mêmes choses avec d'infinis détails, et une lucidité, une profondeur, qui égale ce que la Grèce a produit de plus beau (2)! Que serait-ce enfin si je lui apportais une multitude de té-

---

(1) *Guerre des Juifs*, liv. II, chap. VIII.

(2) On trouve tous ces textes traduits fidèlement par moi sur le Grec dans mon livre *De l'Égalité*.

moignages confirmatifs, recueillis à pleines mains dans les écrits des Pères de l'Église!

Dirait-il encore que « les Juifs, même les plus sages, les plus instruits, *adoraient un monstre de Dieu*, qu'ils *ne connaissaient rien aux lois de la nature;* qu'ils *n'avaient aucune idée de libre arbitre,* et *ne croyaient à aucune renaissance, à aucune immortalité.* »

C'est pourtant là le résumé de la science de M. Renan sur les Juifs!

XX.

Ou bien oserait-il dire que tous ces témoignages de Philon, de Josèphe, de S. Épiphane, et des autres Pères de l'Église, se rapportent à des temps voisins du Christianisme; que les Juifs ont pu apprendre quelque chose sous la domination des Grecs et des Romains; mais que lui, M. Renan, c'est la Bible qu'il considère, et particulièrement le Livre de Job?

Vous savez ce qu'il y a vu, dans le Livre de Job!!!

Oserait-il encore écrire : « Tout chez les Sémites est mi-
« racle; tout respire chez eux cette *admiration facile*, HEU-
« REUX DON DE L'ENFANCE, *qui peuple le monde de merveilles*
« *et d'enchantements*. Nulle part on ne sent plus vivement que
« dans le poème Sémite de Job la diversité du génie Arien
« et du génie Sémitique, *condamné à ne jamais sortir de l'a-*
« *ride et grandiose* SIMPLICITÉ *du Monothéisme.* »

Il est évident que, dans l'idée de M. Renan, il faut entendre *bêtise*, *ignorance*, au lieu de *simplicité*, et que l'épithète de *grandiose* n'est là que pour corriger un peu, aux yeux des imbéciles, la crudité de l'épithète *aride*.

XXI.

S'il essayait d'infirmer, par ce raisonnement subtil, ce que toute l'Antiquité rapporte sur la Philosophie Juive, on lui ré-

pondrait que l'existence des trois Sectes si bien décrites par Josèphe et Philon remontait à l'époque de Moyse; que Josèphe donne aux Esséniens plus de douze cents ans d'antiquité; que Pline, qui a fait de ceux qui habitaient auprès du Lac Asphaltite une si éloquente description, leur donne non pas des siècles d'existence, mais des siècles de siècles : « *Ita per sæculorum millia, incredibile dictu, gens æterna* « *est in qua nemo nascitur.* »

XXII.

Pour écrire et oser imprimer pareilles choses sur la Tradition Judéo-Chrétienne, il faut, comme dit Horace, *minxisse in patrios cineres;* et c'est, en effet, ce que M. Renan a fait : à ses yeux toute la tradition de nos ancêtres ne vaut pas une pipe de tabac.

Mais pourquoi, me direz-vous, a-t-il commis pareil sacrilége?

Ah! vous ne connaissez pas les gens *mystérieux.*

Vous imaginez-vous que la Tradition Juive soit ce qui l'occupe?

Non. Ce qui l'occupe, c'est de faire faire à l'Éclectisme un nouveau relais.

Toute cette élucubration historique n'était qu'une porte ouverte à ses conclusions doctrinales.

Quelle est donc la doctrine de M. Renan?

XXIII.

Vous allez le savoir, tout en continuant à apprendre avec étonnement combien M. Renan se montre peu instruit de ce peuple Juif, qu'il prétend si bien connaître.

Mais, quel que soit mon désir d'arriver vite à sa Doctrine,

je ne puis m'empêcher de remarquer une chose : c'est que M. Renan n'est pas plus fort sur la Tradition Grecque que sur la Tradition Juive.

Son procédé pour déprécier les Juifs, c'est de leur opposer les Grecs. Mais, dans ce parallèle, il ne fait qu'opposer ce qu'il ignore à ce qu'il ignore.

XXIV.

Vous avez vu, textuellement vu les abominations qu'il a écrites sur les Sémites (1). Les mêmes assertions reviennent dans les pages que j'ai sous les yeux. La préférence absolue donnée aux races Ariennes ou Védiques sur les races Sémitiques est étalée avec une ridicule emphase.

Ecoutez :

« Ce serait en vain qu'on chercherait chez les Juifs une « trace quelconque de *la grande idée Grecque née en Ionie*, « et appelée à devenir, dans les temps modernes, la base « de toute philosophie, l'idée des *Lois de la Nature* (2). »

Or, je vous le demande, quel est le père de la Philosophie Grecque? Qui amena la philosophie d'Ionie à Athènes, au temps de Périclès?

Anaxagore.

Et qu'enseignait-il?

J'ouvre le premier livre venu sur l'Histoire de la Philosophie, et je lis :

« Anaxagore, surnommé l'*Esprit* (Νοῦς), parce qu'il en« seignait que l'*Esprit Divin était la cause de cet Univers*, « naquit à Clazomène dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J. C. »

---

(1) Voyez précédemment page 236.
(2) Page LXXIV de l'*Étude*.

Je consulte Diogène de Laerte, et je lis :

« Anaxagore fut le premier des philosophes qui adjoignit « un *Esprit* à la *Matière.* Il commence ainsi son célèbre et « bel ouvrage : *Tout n'était au commencement qu'une masse « informe, lorsque l'*ESPRIT *surgissant mit les choses en ordre.* « De là vint qu'il fut surnommé *Esprit.* »

Diogène ajoute : « Timon convient de cette origine, lors- « qu'il demande dans ses Poésies Satiriques : *Où dit-on « qu'est à présent Anaxagore, ce héros, cet homme divin, « qu'on surnomma* ESPRIT, *parce que, selon lui, il y a dans « l'Univers un* ESPRIT *qui, rassemblant à l'origine toutes « choses, en arrangea l'amas auparavant confus?* »

Je prends le Manuel de Tennemann, traduit par M. Viguier, et publié par M. Cousin. Je lis :

« Selon Anaxagore, l'*Intelligence* est la cause formatrice « et ordonnatrice; elle possède l'omniscience, la grandeur, « la puissance, l'énergie libre et spontanée ; elle est simple « et pure. Distincte de toute matière, elle pénètre toutes « choses, les détermine, et est par conséquent le principe « de toute vie, de tout sentiment, et de toute perception « dans le monde, etc. »

O ! le maladroit M. Renan, qui avait une si belle occasion de relier la Philosophie Grecque à la Philosophie du Verbe, telle que nous la trouvons chez les Juifs, exposée par Isaïe deux siècles avant Anaxagore.

Pythagore, dans la Grande-Grèce, au même temps qu'Anaxagore à Athènes, enseignait comme lui la doctrine du Verbe, la doctrine du Logos. D'où vint à Platon sa philosophie, si ce n'est de cette double source?

Et voilà comme est vraie l'assertion de M. Renan qu'*on chercherait en vain chez les Juifs une trace quelconque de la grande idée Grecque née en Ionie !*

N'est-il pas infiniment plus probable, au contraire, que c'est la Philosophie d'Isaïe qui a passé en Grèce ; de même, par exemple, que le Livre de Job a donné naissance au Prométhée d'Eschyle (1).

Je fournirais vingt preuves pour une à M. Renan qu'il existait à cette époque une communication entre tous les Temples.

XXV.

M. Renan m'objecterait-il qu'il a entendu parler de la Philosophie Grecque en tant seulement que se rapportant à ce qu'il appelle les *Lois de la Nature*, c'est-à-dire de la *Nature sans Dieu;* qu'il fait peu de cas de la Métaphysique de Platon, de Pythagore, d'Anaxagore?

Il serait encore pris au piége. Car ce n'est pas la Métaphysique seulement qu'Anaxagore apporta d'Ionie à Athènes ; il y apporta la Physique. N'est-il pas l'auteur des *Homœoméries*, ce système qui est précisément celui des Physiciens modernes et des Chimistes, déguisé par eux sous le nom de *corps simples gouvernés par l'attraction et dirigés par des affinités électives?* Seulement (ce que n'ont pas nos Chimistes) outre la Matière, Anaxagore avait l'Esprit. Or nos Chimistes auront beau se faire matérialistes bêtes, ils ne supprimeront pas de l'Univers l'Esprit qui l'anime ; et Virgile, répétant Anaxagore, aura toujours raison de leur dire : *Mens* (Νοῦς) *agitat molem.*

XXVI.

Mais c'est assez sur la science historique de M. Renan. Venons à sa Doctrine, si doctrine il y a.

Vous allez voir, mon cher Weill, à quoi sert ce langage qui n'est pas *de droit fil*, ce langage *à double sens*, quand on

---

(1) Je me fais fort de démontrer cela, pour le Prométhée, quand on voudra.

dit une chose et qu'on en pense une autre ; ce langage *obliquus et lubricus* que S. Jérôme attribuait à tort à Job (1), et que je n'attribue pas à tort à M. Renan.

Comment faut-il l'appeler, ce style? *Style Tartuffe?* ou *style exotérique* (2)? Je prendrai le mot le moins blessant.

XXVII.

Le croirait-on! M. Renan, qui a le projet de ruiner de fond en comble le Judaïsme et le Christianisme, ne laisse pas, au moment même où il poursuit sa trame, de parler d'*Israël* avec une sorte d'enthousiasme : *Style exotérique.* Écoutez :

« Ce n'était point la destinée d'Israël de résoudre le pro-
« blème de l'âme individuelle (3). »

Le problème de l'âme individuelle! Savez-vous ce que cela veut dire?

C'est le *to be or no to be* de Shakespear. M. Renan désigne par là le problème de savoir si l'homme a à espérer ou à craindre une existence quelconque après la mort.

Pour son compte, M. Renan ne partage ni cette espérance ni cette crainte. L'homme qui est mort est bien mort. M. Renan a retranché du budget de la philosophie ce que les philosophes appellent l'immortalité de l'âme; et il triomphe en prétendant qu'*Israël* n'y a jamais cru.

Mais, direz-vous, il ne devrait pas, en ce cas, traiter les

---

(1) Voyez précédemment page 211.

(2) La doctrine *esotérique* (de ἔσω, *intra*) était celle qu'on confiait aux initiés; la doctrine *exotérique* (de ἔξω, *foras*) était pour les non-initiés. Mais, en outre, il y avait une manière de s'exprimer qui pouvait convenir aux uns et aux autres, les uns comprenant, les autres ne comprenant pas.

(3) Page LXXXV de l'*Etude*.

Sémites si mal, puisque, suivant lui, ils pensaient comme lui. Je ne me charge pas, vous le savez, d'expliquer les contradictions de M. Renan.

XXVIII.

Seulement je remarque que si, au lieu de se servir de son style *exotérique*, il eût dit en bon français : « Ce n'était point la destinée d'Israël de croire à la doctrine de la *Résurrection,* » tout le monde se serait écrié : « Vous mentez ! » puisque les Juifs sont célèbres entre tous les peuples du monde pour l'idée du *Résurrectionisme*, qui a joué un si grand rôle dans toute leur histoire, avant de passer d'eux aux Chrétiens.

XXIX.

Quelle était donc, me demandez-vous, quelle était, suivant M. Renan, la destinée d'Israël?

— Quoi! ne vous en doutez-vous pas, et ne viens-je pas d'ailleurs de vous le dire? C'était de préparer la *solution Renan,* la vraie solution des grandes âmes.

Que M. Renan est admirable, lorsqu'il nous indique ce qu'il appelle *la vraie solution des grandes âmes !* Écoutons-le là-dessus; nous ne saurions trop l'entendre :

« Certes, au premier coup d'œil, il semble inexplicable « que les hommes qui furent le plus possédés par le feu « sacré de leur œuvre, un David, un Élie, un Isaïe, un Jéré- « mie, n'aient point eu, sur l'avenir de l'homme, le système « d'idées que nous sommes habitués à envisager comme la « base de toute croyance religieuse. Mais *c'est en cela* « *même qu'apparaît la grandeur d'Israël*. Israël a mieux « fait que d'inventer, *pour satisfaire son imagination*, un « clair système de récompenses et de peines futures; il a

« trouvé la VRAIE SOLUTION DES GRANDES AMES ; il a tranché « résolument le nœud qu'il ne pouvait démêler... Il est des « problèmes que l'on ne résout pas, mais que l'on franchit. « Celui de la destinée humaine est de ce nombre. Ceux-là « périssent qui s'y arrêtent. Ceux-là seuls arrivent à trouver « *le secret de la vie* qui savent étouffer leur tristesse inté- « rieure, *se passer d'espérances*, faire taire ces doutes « énervants, où ne s'arrêtent que les âmes faibles et les « époques fatiguées (1). »

XXX.

Je crois entendre Lerminier, qui me répondit précisément sur le même ton, dans la *Revue des Deux Mondes* (ce grand Capharnaüm des opinions les plus contradictoires), quand parut mon livre *De l'Humanité*.

Je me souviens que son article, bien supérieur pour la faconde à tout ce que peut faire M. Renan en faveur de *la vraie solution des grandes âmes*, se terminait à la façon du Satan de Milton, interprété par Xavier de Maistre :

« Lorsque les spacieuses et triples portes des Enfers « s'ouvrirent tout à coup devant lui à deux battants, et que « la profonde fosse du Néant et de la Nuit parut à ses pieds « dans toute son horreur, il parcourut d'un œil intrépide le « sombre empire du Chaos ; et, sans hésiter, ouvrant ses « vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, « il se précipita dans l'abîme. »

XXXI.

Proudhon, qui prêchait aussi *la vraie solution des grandes âmes*, était nébuleux dans ses idées, et clair dans son style. M. Renan est nébuleux en tout. Mais cette obscurité même,

(1) Pages LXXXVII et LXXXVIII de l'*Etude*.

en lui permettant de concilier un langage dévot avec le système le moins religieux qu'on puisse concevoir, a immensément contribué à faire valoir ses ouvrages.

Quand j'étais à Jersey, les Églises Protestantes lisaient avidement sa Traduction de Job, et l'admiraient naïvement. Il m'arriva un jour de dire ce que j'en pensais devant une jeune dame très-instruite. A l'instant, elle ouvre le volume, et lit la phrase que je viens de citer sur la grandeur d'Israël.

— Ne voyez-vous pas, me dit-elle, *comme il parle d'*ISRAEL ! Nos ministres n'en parlent pas mieux.

— Ne voyez-vous pas, lui répondis-je, comme il se moque d'Israël !

XXXII.

Et, parcourant ces mêmes pages que je parcours en ce moment, je montrai à la pauvre *mystifiée* (si elle l'était, ce dont je doute) une foule de phrases telles que celles-ci :

« La Grèce voit le divin dans ce qui est harmonieux et « clair, le Sémite voit Dieu dans ce qui est monstrueux et « obscur (1). »

Or, le Sémite, madame, c'est *Israël*.

Un bel avantage pour *Israël* de voir Dieu dans ce qui est monstrueux et obscur, un bel avantage aussi pour Dieu d'être vu par Israël de cette façon !

XXXIII.

Je continuai à lire :

« Le difforme Léviathan est pour le Juif le plus bel

(1) Page LXXVI de l'*Etude*.

« hymne à l'Éternel. L'animal, avec ses instincts, est sans « cesse opposé à l'homme, et lui est même préféré, etc. (1). »

— Oh! pour le coup, dit-elle, je ne sais où M. Renan a trouvé cela. Ni Herder, qui a écrit un livre si renommé sur la Poésie des Hébreux, ni Lowth, ni Michaélis, qui ont traité le même sujet, n'ont jamais rien dit de semblable.

— Moi, je le sais, madame, où il a trouvé cela. C'est dans sa Traduction (2).

XXXIV.

Plus loin se rencontrait cette phrase :

« Il n'y a pas de science du monde tant que le monde est « gouverné par les volontés particulières d'un souverain « capricieux et impénétrable, tel que le Dieu des Juifs (3). »

La dame cette fois hocha la tête.

Embarrassée dans les lacs de ce style *exotérique,* elle n'osait pourtant se décider encore à juger M. Renan.

Mais quand, continuant à parcourir l'Étude, j'arrivai à ce singulier aphorisme : « *L'Humanité fait du divin comme l'a-* « *raignée file sa toile* (4), » et que j'eus expliqué ce que cela voulait dire, la pauvre mystifiée, fille et femme de Révérends, ne put s'empêcher de jeter un douloureux regard sur son père et son mari, témoins de notre conversation, et de s'écrier : *Nous sommes mystifiés!*

---

(1) Page LXXVI de l'*Etude*.

(2) Rappelez-vous qu'il va jusqu'à faire admirer par Ioa *le bel arrangement des écailles du Crocodile!*

« Superbes sont les lignes que forment ses écailles, » s'écrie Ioa dans la reprise *supposée* de la description du *Léviathan*. Voyez précédemment, page 378.

(3) Page LXXV de l'*Etude*.

(4) Page XC de l'*Etude*.

XXXV.

Ils l'étaient en effet, ces braves gens, enfermés dans leur île avec leur Évangile, et restés presque étrangers à tout ce qui s'est passé dans le monde des idées depuis la révocation de l'Édit de Nantes.

Mais vous, mon cher Weill, qui n'êtes pas *mystifiable*, vous qui êtes plus que personne au courant de ce qu'on pourrait appeler la chimie des idées, remplacez pour moi cette aimable dame; et aidez-moi à séparer, dans l'Éclectisme de M. Renan, les différents alliages dont il l'a composé.

XXXVI.

Je m'explique.

Vous savez l'influence que les végétaux ont les uns sur les autres. Pline dit que le chou fait mourir la vigne. J'avais à Jersey dans mon petit jardin un figuier qui poussait auprès d'un poirier. Quelle funeste influence! les poires avaient le goût et jusqu'à la forme de figues. C'était un fort mauvais fruit.

M. Renan a planté dans son jardin Hégel, Enfantin, Proudhon, et... la Doctrine de l'Humanité, quatre essences (comme disent les forestiers) on ne peut plus discordantes, et qui ont agi ou tenté d'agir mortellement les unes sur les autres. Qu'en est-il résulté? Quand vous le lisez, vous vous arrêtez à une phrase, et vous sentez le Spinosisme; mais c'est du Spinosa falsifié. Et de même pour les autres essences.

XXXVII.

Abordons ensemble, je vous prie, le chef-d'œuvre de M. Renan, sa Péroraison, quatre pages :

« Trois mille ans ont passé sur le problème agité par les

« Sages de l'Idumée, et, malgré les progrès de la méthode « philosophique, on ne peut dire qu'il ait fait un pas vers sa « solution (1). »

Je pourrais rire en entendant M. Renan parler des sages de l'Idumée. Mais je garderai mon sérieux.

Certes ce n'est pas moi qui ai inspiré à M. Renan ce début de sa Péroraison, moi qui ai dépensé tant d'encre et de papier à démontrer que *la religion est progressive.*

Mais mon ami Proudhon (et en appelant Proudhon mon ami, comme je l'appelais jadis, je parle sincèrement; car je l'ai aimé, et il m'aimait : nous étions francs tous les deux); Proudhon, dis-je, a inspiré à M. Renan cette audace de dire que depuis trois mille ans l'Humanité n'a fait aucun progrès sous le rapport religieux. N'a-t-il pas en effet terminé sa vie en écrivant un gros livre intitulé *De la Justice?* Et que soutient-il dans ce livre? Il soutient contre moi (2) ce que M. Renan répète, que *l'Humanité depuis trois mille ans a erré en s'aheurtant à des problèmes insolubles;* tandis qu'il me semble, tout au contraire, que l'Humanité n'a progressé réellement qu'en s'occupant ce ces problèmes.

XXXVIII.

Les voici ces problèmes, tels qu'Isaïe les pose :

« Dieu existe-t-il? S'il existe, il est juste. Comment se « fait-il que la justice n'existe pas sur la terre?

« Le mal sera-t-il réparé? Y a-t-il une vie future?

« Ce monde, cette terre où nous vivons, sera-t-elle tou- « jours livrée aux impies? »

---

(1) Page LXXXIX de l'*Étude.*

(2) La moitié du premier volume de son livre *de la Justice* est une polémique contre mes doctrines.

XXXIX.

Or, voici la réponse de M. Renan :

« Envisagé au point de vue des récompenses ou des châ-
« timents de l'individu, ce monde-ci sera un sujet de dis-
« pute éternelle, et *Dieu infligera toujours d'énergiques dé-*
« *mentis aux maladroits apologistes qui voudront défendre la*
« *Providence sur cette base désespérée* (1). »

Je pourrais rire en entendant M. Renan parler de Dieu et de la Providence, au moment même où il les nie ; Proudhon était plus franc. Mais je garderai mon sérieux.

Est-ce que cette réponse qui veut nous écraser, nous qui croyons en Dieu et que Dieu a un Plan, est de nature à nous faire renoncer à notre foi? Et serons-nous de *maladroits apologistes qui défendrons la Providence sur une base désespérée*, parce qu'un Coup-d'État, par exemple (car c'est là la pensée de M. Renan), sera venu déconcerter les idées justes que nous pouvions nous faire !

Je vous le demande, mon cher Weill, est-ce que cette réponse de M. Renan à l'argumentation d'Isaïe est une réponse ?

Que nous dit-il donc là? Que le monde sera toujours livré à la souffrance et au mal ; qu'il n'y a ni Dieu, ni vie future, ni Providence !!!

XL.

Qui a inspiré cela à M. Renan? Évidemment c'est Spinosa. Spinosa éveillé en Dieu, comme dit Schleiermacher, comme a répété Gœthe (2), mais mal éveillé selon moi, ne croyait

---

(1) Page LXXXIX de l'*Étude*.

(2) Qui a dit cela le premier, qui a répété l'autre? peu importe. Je crois pourtant que je me trompe ici, et que Gœthe a eu l'initiative. Mais

réellement ni en Dieu, ni à la Providence, ni à aucune renaissance ou vie future.

Saducéen et Cartésien, il ne se douta jamais de ce que c'était que la Religion.

« Si vous n'aimez pas Dieu, dit Platon, vous n'irez pas « à Dieu. Mais vous n'aimerez pas Dieu, si vous n'avez « quelque chose de semblable à lui (1). »

Et qu'a dit l'Évangile? *Nul ne verra le Père que par le Fils* (2).

Or, qui jamais plus que Spinosa, à moins que ce ne soit Hobbes, a ignoré le Fils, c'est-à-dire le Verbe et la doctrine du Verbe, cette doctrine de tous les Révélateurs, de tous les Prophètes, de tous les grands Poètes, et de tous les grands Philosophes ?

XLI.

Dieu existe, non pas le Dieu de Spinosa, mais Dieu.

Vous ne le sentez pas, et vous dites : Il n'existe pas. Moi je le sens, et je dis : Il existe.

Vous cherchez Dieu comme Spinosa par la raison pure, et vous ne le trouvez pas. Ou vous le cherchez par la sensation, et vous ne le trouvez pas davantage.

Je le crois bien!

Sachez qu'il n'y a pas de plus grande vérité que cette parole de l'Évangile que je vous citais tout à l'heure : *Nul ne verra jamais le Père que par le Fils.*

L'homme, en effet, n'est-il pas participant du Verbe, et spirituellement vivant par le Verbe? D'où la conséquence : *On ne peut sortir du Panthéisme athée que par la théorie du Verbe.*

Schleiermacher « sacrifiant une boucle de cheveux aux mânes du saint et méconnu Spinosa, » est sublime.

(1) Thæétète.

(2) Luc, ch. x, v. 22.

XLII.

Il y a un trait de la physionomie de Spinosa que Colérus rapporte : c'est l'extrême plaisir qu'il prenait à voir des araignées dévorer des mouches : Dieu, sous une forme, dévorant Dieu, avec beaucoup d'appétit, sous une autre.

Or, écoutez M. Renan :

« Le scandale qu'éprouvait le Psalmiste en voyant la « paix des pécheurs, la colère de Job contre la prospérité « de l'impie, sont des sentiments *justifiés dans tous les* « *temps*. »

M. Renan a laissé au bout de sa plume : *et qui le seront toujours ;* mais c'est tout comme.

Ah ! pour cela, permettez, mon cher Weill, que je maudisse les idées impies et fausses que cet homme répand. Car, si l'on nous ôte le paradis dans le ciel, il nous le faut sur la terre ; et si on nous en ôte l'espérance sur la terre, que nous restera-t-il ? L'Enfer.

Mais, comme nous ne sommes pas créés araignées qui mangent des mouches, ni mouches destinées à être mangées par les araignées, il faut espérer que le règne de Dieu viendra un jour sur la terre.

XLIII.

Je cherche à me représenter l'Humanité si jamais elle se faisait Spinosiste, et qu'elle finît par ne plus attacher aucune vérité, même relative, à la doctrine des Révélateurs et des Prophètes, des Wichnou, des Thaut, des Bouddha, des Zoroastre, des Orphée, des Moyse, des Isaïe, des Pythagore, des Anaxagore, des Homère, des Socrate, des Xénophon, des Platon, des Aristote, des Virgile, des Jésus, des Pères du Christianisme, des Origène, des Luther, des Leibnitz,

des Lessing, des Jean-Jacques Rousseau! Que lui resterait-il? Il lui resterait la Traduction de Spinosa par M. Saisset, et la Traduction de Job par M. Renan.

Alors les araignées mangeraient à leur aise de plus en plus les mouches.

XLIV.

Mais non! M. Renan a résolu le problème du Oui et du Non, du *Sic et Non.*

Sans idéal, sans religion, l'Humanité marchera toujours au milieu des ténèbres, et pourtant elle marchera vers Dieu. Vous allez voir cela textuellement tout à l'heure.

De même l'inégalité et toutes ses conséquences subsisteront éternellement; et pourtant les araignées, tout en continuant à manger les mouches, ne les mangeront pas... en apparence.

Oh! vous ne connaissez pas les ressources de M. Renan.

Pour faire marcher au doigt et à l'œil l'Humanité, qu'a-t-il besoin de la religion, ni de tout ce qui lui ressemble?

A quoi bon Dieu, et le reste?

Assemblant toutes les contradictions, M. Renan a découvert que L'HUMANITÉ FAIT DU DIVIN COMME L'ARAIGNÉE FILE SA TOILE.

C'est la phrase que j'expliquais à la dame protestante dont je vous parlais tout à l'heure.

Et j'avais bien le droit de la lui expliquer; et nul, je crois, ne pouvait la lui expliquer mieux que moi, puisque c'est moi, oui, c'est moi, à ma honte et pour mon malheur, qui ai inspiré à M. Renan cet absurde aphorisme.

XLV.

Certes, vous aimeriez mieux, mon cher Weill, et moi aussi, lire une page de Sénèque, ou de Virgile, ou d'Homère, ou de Platon, ou même de Cicéron, ou de quelque

philosophe moderne, mais raisonnable et substantiel, que de vous voir livré à ce travail fatigant de démêler ma Doctrine au milieu du margouillis de M. Renan... Je vous ferai remarquer, pour m'excuser d'employer un si vilain terme, que *margouillis*, comme *galimatias*, est bien français. L'Académie le définit un gâchis plein d'ordures. C'est, je vous assure, un terme très-nécessaire; car il y a tel système, tel assemblage hétéroclite d'idées incompatibles et contradictoires, qui en réclame l'usage impérieusement. Si je vous ai prouvé très-victorieusement que la Traduction du Livre de Job par M. Renan est un pur galimatias, j'ai à vous prouver maintenant que son Eclectisme est un margouillis.

Donc contre mauvaise fortune bon cœur; et, puisque le sort nous y condamne, moi par devoir, pour réparer la faute que j'ai commise d'avoir servi involontairement à l'instruction de M. Renan, et vous par sympathie pour moi, obéissons au destin.

XLVI.

Pour vous donner plus de facilité à démêler mes idées dans l'Eclectisme de M. Renan, permettez que je remette sous vos yeux les paroles de ce M. Jourdain qui a des yeux d'Argus; de ce M. Jourdain qui, pendant qu'il s'occupait lui-même d'expliquer S. Thomas pour le service de l'Institut, trouvant M. Renan occupé à expliquer Averroès pour le même Institut, s'avisa, par jalousie peut-être, d'expliquer M. Renan... par un plagiat (1).

Oh! les jolis écoliers!

XLVII.

Que ce bon M. Jourdain soit donc notre Ariane.

« *Une Humanité vivante et permanente,... l'unité de l'In-*

---

(1) Voyez précédemment page 259.

« *tellect,... l'Immortalité qui ne serait que la renaissance* « *éternelle du Genre Humain et la perpétuité de la civilisa-* « *tion;* » telle est, dit M. Jourdain, l'explication de l'Averroïsme par M. Renan.

« *Un système analogue*, ajoute-t-il, *s'étalait !* » (remarquez ! *je m'étalais !*) — « *il y a peu d'années*, dans un ou- « vrage sur l'HUMANITÉ, qui a eu en France quelque reten- « tissement. »

XLVIII.

En effet, j'ai passé ma vie, qui a été longue et pleine de chagrins, mais dont je remercie pourtant Dieu et sa Providence, à enseigner :

1° Une *Humanité vivante et permanente*, non pas seulement visible, mais invisible ; le Genre Humain ayant une âme comme l'Univers.

2° *L'unité de l'Intellect*. S. Paul avait dit : « Quoique « nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins « qu'un seul corps, et nous sommes tous réciproquement « membres les uns des autres. » J'ai suivi S. Paul, et cette idée est devenue la *Solidarité humaine*, dont tant de voix aujourd'hui répètent le mot, sans comprendre encore ce que vaut la chose.

3° La *Renaissance dans l'Humanité*, ce que M. Jourdain paraphrase en ces termes : « L'immortalité qui ne serait que « la renaissance éternelle du Genre Humain et la perpétuité « de la Civilisation. »

XLIX.

Maintenant écoutons M. Renan.

Après avoir dit *exotériquement* ce que nous venons de lui entendre dire, qu'il n'y a ni Dieu, ni Providence, ni vie fu-

ture, et que l'inégalité, l'injustice et le mal régneront toujours sur la terre, il continue :

« Mais ce que ni le Psalmiste, ni l'auteur du Livre de Job,
« ne pouvaient comprendre, ce que la succession des écoles,
« le mélange des races, une longue éducation du sens mo-
« ral, pouvaient seuls révéler, nous l'avons appris : *au delà*
« *de cette chimérique justice que le bon sens superficiel de*
« *tous les âges a voulu retrouver dans le gouvernement de*
« *l'Univers*, nous apercevons des lois et une direction bien
« plus haute, sans la connaissance desquelles les choses
« humaines ne peuvent paraître qu'un tissu d'iniquités. »

Or savez-vous ce que M. Renan aperçoit! cette sorte d'aurore nouvelle qu'il découvre ! cet idéal qu'il annonce ! C'est ma Doctrine, mais, hélas ! si défigurée que ce n'est plus elle. *Sic et non.*

Au lieu de l'Humanité telle que je l'ai conçue, je vois venir l'HUMANITÉ QUI FAIT DU DIVIN COMME L'ARAIGNÉE FILE SA TOILE.

L.

Ecoutez ! écoutez !

« L'avenir de l'homme individuel n'est pas devenu plus
« clair, et peut-être est-il bon qu'un voile éternel couvre des
« vérités qui n'ont leur prix que quand elles sont le fruit
« d'un cœur pur. Mais un mot que ni Job ni ses amis ne
« prononcent a acquis un sens et une valeur sublimes : le
« *devoir*, avec ses incalculables conséquences philosophiques,
« en s'imposant à tous, résout tous les doutes, concilie toutes
« les oppositions, et sert de base pour réédifier ce que la
« raison détruit ou laisse crouler. Grâce à cette révélation
« sans équivoque ni obscurité, nous affirmons que celui
« qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. Celui-là sera

« immortel ; car ses œuvres vivront dans le triomphe défini-
« tif de la Justice, résumé de l'œuvre divine qui s'accomplit
« par l'Humanité. L'HUMANITÉ FAIT DU DIVIN COMME L'ARAI-
« GNÉE FILE SA TOILE; la marche du monde est enveloppée
« de ténèbres, mais il va vers Dieu. »

La voilà! la voilà! l'HUMANITÉ ARAIGNÉE de M. Renan.

Je le pressentais bien! c'est mon *Humanité vivante et permanente*, mon *Unité de l'Intellect*, mon *Immortalité*, ma *Renaissance éternelle du Genre Humain*, et ma *Perpétuité de la Civilisation*.

LI.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

C'est l'histoire de mon figuier.

N'altérait-il pas le poirier qui était auprès de lui? Ne faisait-il pas que les poires ressemblaient à de mauvaises figues?

Si, dans le jardin de M. Renan, Proudhon, Enfantin, Hégel, ont déteint sur mon Socialisme, il est bien certain que mon Socialisme, en ressemblant à du Hégel, à du Proudhon, à de l'Enfantinisme, ne sera plus mon Socialisme; et pourtant ce sera encore ma Doctrine.

Les poires de mon poirier étaient encore des poires.

LII.

Ah! maudits figuiers, qui avez altéré, transfiguré les fruits de l'arbre que j'avais planté, je veux rendre à chacun de vous ce qui lui appartient!

Faisons le départ, le triage.

LIII.

Donc, suivant M. Renan, *les choses humaines ne seront jamais qu'un tissu d'iniquités.*

Ce n'est pas moi, certes, qui ai inspiré cela, moi qui, éclairé peut-être par la Loi de Continuité de Leibnitz, ai inventé l'idée du *Progrès Continu;* moi qui, autant qu'aucun Chrétien qui soit au monde, crois au *Salut de l'Humanité.*

Qui a inspiré cela? Spinosa par Hégel.

LIV.

Suivant M. Renan, il faut rejeter absolument l'idée de *cette chimérique justice que le bon sens superficiel de tous les âges a voulu retrouver dans le gouvernement de l'Univers.*

M. Renan ne ressemble guère à Lessing, ni à moi qui ai suivi Lessing. Où nous avons vu le gouvernement de l'Univers se continuant, et Dieu poursuivant sa création dans l'homme, l'homme sous l'œil de Dieu se dépouillant de la fausse nature qu'il s'est faite pour revêtir sa vraie nature, il ne voit lui aucune sagesse: aucune sagesse (écoutez bien!) dans la Création, aucune sagesse non plus dans l'Humanité.

Qui a inspiré cela? Encore Spinosa, mais aussi Proudhon.

LV.

Proudhon, qui rejetait Dieu, ne pouvait pas plus fonder la Justice sur la religion que M. Renan. Mais, mille fois plus logicien que lui, il avait au moins un principe. Comme son prédécesseur Hobbes, il fondait la Justice sur le droit de chacun, sur la guerre des *Moi.*

Ego sum qui sum, disait Proudhon ; il prenait la devise de Dieu pour la sienne.

Oui, poursuivait-il, qui que je sois, *je suis*. Donc j'ai droit. Je suis homme, j'ai autant droit que tout homme.

Mais, pouvait-on lui dire, tu es faible, et je suis fort.

— Combattons ! disait Proudhon.

Il arrivait ainsi à la guerre, et par suite à tous les despotismes.

LVI.

M. Renan n'a aucun principe ni aucune logique, mais il a une certaine subtilité de sophiste.

Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'Humanité a progressé?

D'accord. Mais comment a-t-elle progressé?

M. Renan ouvre sa statistique des causes des progrès de l'esprit humain.

L'Humanité a progressé, dit-il : 1° *Par la succession des Écoles.*

On l'arrête, et on lui dit :

— Mais d'où venaient-elles ces Écoles? Les araignées font-elles École?

LVII.

L'animal agit en vertu d'un instinct. Si vous ne voulez pas que ce soit Dieu, ce sera, si vous voulez, la Nature qui le conduit, et, comme on l'a tant de fois remarqué, qui le conduit toujours de même.

En est-il ainsi de ces hommes qui ont enseigné le Genre Humain, et qui ont laissé des Écoles?

Assurément ce n'était pas l'instinct qui les conduisait ; ils ne ressemblaient pas à l'araignée filant sa toile.

Suivant nous, qui croyons en Dieu, Dieu les inspira successivement, et éduqua successivement le Genre Humain par

eux. Mais en inspirant un Socrate ou un Pythagore, un Képler ou un Newton, Dieu inspirait un homme de la façon qu'il a créé l'homme, et non de la façon qu'il a créé les araignées.

Donc le Genre Humain lui-même, éclairé par eux, n'a pas ressemblé à l'araignée qui file sa toile. Et si, comme vous osez le dire dans votre style *exotérique*, vous qui ne croyez pas en Dieu; si le monde, *au milieu des ténèbres, va vers Dieu*, c'est qu'il vient de Dieu.

Il arriva un jour à M. Cousin, quand il s'occupait plus de philosophie et moins des appas de madame de Longueville, de dire du haut de sa chaire : *L'Humanité est inspirée.* Ce jour-là il était à cent coudées au-dessus de son successeur.

LVIII.

Continuant à nous révéler comment l'Humanité a progressé, M. Renan nous indique :

2° *Le mélange des races.*

Ce n'est pas moi encore qui lui ai soufflé cela, moi qui ne crois pas au procédé de Fourier pour obtenir *l'homme parfait* à la huitième génération.

Je me suis assez largement moqué de la *greffe* de Fourier, et n'ai pas non plus ménagé les systèmes historiques fondés sur l'alchimie des races. J'ai préféré l'Évangile, qui dit : *L'esprit souffle où il veut.*

LIX.

Reste à M. Renan, pour expliquer le progrès de l'Humanité :

3° *Une longue éducation du sens moral.*

M. Renan serait bien embarrassé si on lui demandait une définition du *sens moral.* Il est évident que ce sont mots qu'il assemble pour remplir son catalogue vide.

LX.

Et cependant il ose écrire cette phrase qui se moque du monde :

Grâce à cette RÉVÉLATION *sans équivoque ni obscurité, nous affirmons que celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage.*

Je voudrais bien que M. Renan nous dît d'abord ce que c'est que le bien.

Quelle morale peut-il y avoir quand les destinées de l'Humanité ressemblent aux destinées de la plante ou de l'animal?

Chaque homme ne voudra-t-il pas filer sa toile à sa manière? Fondez donc là-dessus une Morale.

Que m'importe le Genre Humain? dira chaque homme, chacun pour soi.

Ou bien encore : Quelque chose que je fasse, l'Humanité continuera à filer sa toile. Après moi la fin du monde!

N'est-ce pas ce qu'ont dit Tibère à Rome, Louis XV au dernier siècle, M. Dupin et tant d'autres de notre temps?

Et la femme! que dira-t-elle? *Courte et bonne*, disait la fille du Régent.

LXI.

Mais non! Le hasard a tout fait, l'araignée a filé sa toile, et *la notion du* DEVOIR a surgi. Donc elle continuera de croître et d'embellir.

On posait aux athées cette question (c'est Cicéron, je crois, qui la pose) : « Assemblez autant d'alphabets que vous voudrez ; tirez au sort ces alphabets autant de fois que vous voudrez : en sortira-t-il les œuvres d'Homère? »

Il y en avait qui répondaient avec assurance que la chose aurait pu se faire, le nombre des combinaisons étant infini.

On a toujours trouvé ces gens-là fort absurdes.

Mais M. Renan est évidemment un milliard de fois plus absurde, puisque le nombre des combinaisons sur lesquelles il suppute est infiniment petit. L'histoire a six mille ans (les athées ne croient pas même à une Humanité Primitive) ; et au bout de six mille ans, Dieu n'existant pas, et toutes les religions n'étant qu'absurdité, la notion du DEVOIR (ce qui est un miracle assurément plus grand que les œuvres d'Homère ou de Virgile) serait pourtant venue s'implanter dans le cœur des hommes et illuminer leur raison !!!

LXII.

Italiam! Italiam! mon cher Weill ; encore une page, et nous sortons du... margouillis.

Je vous la livre, cette page ; méditez-la ; c'est un chef-d'œuvre d'hypocrisie :

« Tandis que l'homme méchant, sot, ou frivole, mourra
« tout entier, en ce sens qu'il ne laissera rien dans le résul-
« tat général du travail de son espèce, l'homme voué aux
« bonnes et belles choses participera à l'immortalité de ce
« qu'il a aimé. Qui vit aujourd'hui autant que le Galiléen ob-
« scur qui jeta, il y a dix-huit cents ans, dans le monde, le
« glaive qui nous divise et la parole qui nous unit ? Les œu-
« vres de l'homme de génie et de l'homme de bien échap-
« pent seules ainsi à la caducité universelle ; car seules
« elles comptent dans la somme des choses acquises, et leurs
« fruits vont grandissant, même quand l'Humanité ingrate
« les oublie. Rien ne se perd ; ce qu'a fait de bien le plus
« inconnu des hommes vertueux compte plus dans la balance
« éternelle que les plus insolents triomphes de l'erreur et du

« mal. Quelque forme qu'il donne à ses croyances, quelque « symbole qu'il emploie pour revêtir ses affirmations de l'a- « venir, l'homme juste a ainsi le droit de dire avec le vieux « patriarche de l'Idumée : *Oui, je le sais, mon vengeur « existe, et il apparaîtra enfin sur la terre. Quand cette peau « sera tombée en lambeaux, privé de ma chair je verrai Dieu. « Je le verrai par moi-même; mes yeux le contempleront, « non ceux d'un autre; mes reins se consument d'attente au « dedans de moi.* »

LXIII.

Ce n'est point vous, mon cher Weill, que ce *langage échauffé*, et ces *grands éclats de voix*, peuvent tromper. Vous qui m'avez livré jadis la formule Spinosiste de l'École Hégélienne : *Jésus est Dieu parce qu'il s'est dit Dieu*, vous devez comprendre admirablement cette page-logogriphe.

Mais combien de gens ont été mystifiés! combien le seraient encore! Il faut que j'explique comment, en me mariant avec Spinosa (une alliance bien forcée), M. Renan est arrivé à sa RÉVÉLATION.

LXIV.

J'aime les vieux dictons populaires. *Est-ce du lard ou du cochon* que M. Renan nous débite?

Quoi! *nous mourons tout entiers*, et pourtant il y en a parmi nous *qui sont sûrs de l'immortalité!*

« Grâce à cette RÉVÉLATION sans équivoque ni obscurité » (vous avez vu comment la révélation de M. Renan est sans équivoque ni obscurité), « nous affirmons que celui qui aura « choisi le bien aura été le vrai sage. *Celui-là sera immor- « tel!* »

Et plus loin :

« Tandis que l'homme méchant, sot, ou frivole, *mourra*

« *tout entier*, l'homme voué aux bonnes et belles choses *par-*
« *ticipera à l'immortalité.* »

Et plus loin :

« Qui vit aujourd'hui autant que le Galiléen obscur, etc. »

Or ce Galiléen est précisément celui qui, suivant Hégel, *est Dieu parce qu'il s'est dit Dieu.*

LXV.

Voilà le pot aux roses découvert, et M. Renan arrêté dans sa course effrénée.

C'est donc ainsi que nous aussi deviendrons immortels. *Sic itur ad astra!* Nous mourons tout entiers ; mais si nous faisons comme le Galiléen, ou comme M. Renan, nous ne mourrons pas.

Déjà les reins de M. Renan se consument d'attente!

LXVI.

Qu'a-t-il donc fait, le Galiléen? Il s'est pensé Dieu.

Suivant Spinosa, cela suffit. Pensez-vous Dieu, vous serez Dieu.

LXVII.

Moi, je pense en ce moment à ce pauvre feu M. Saisset, professeur de philosophie à l'École Normale, et traducteur de Spinosa. Qu'il fut étonné, ravi, le cher homme, de trouver l'immortalité de l'âme..., je me trompe, *l'immortalité des âmes philosophiques*, dans Spinosa, au cinquième livre de *l'Ethice!*

Il ne s'attendait pas à pareille aubaine. L'athée Spinosa enseignant l'immortalité de l'âme..., entendons-nous, encore une fois : l'immortalité de certaines âmes, des *âmes philosophiques*.

La chose est pourtant bien simple, et ne méritait pas les exclamations naïves de M. Saisset.

Suivant Spinosa, nous sommes Dieu ; et Dieu n'a d'autre conscience de lui-même que celle qu'il prend dans ses modalités. Il est donc bien certain qu'un homme qui se pense Dieu est par là même Dieu, au moins quand sa modalité se le figure. Et si cet homme est *sage*, s'il passe sa vie à se penser Dieu, c'est-à-dire s'il croit la même chose que Spinosa, s'il croit en Spinosa, il est bien sûr qu'en retournant à l'état latent pour n'en jamais revenir, il sera devenu semblable à Dieu, au Dieu de Spinosa, et immortel comme lui.

Voilà le privilége des *âmes philosophiques*. Voilà pourquoi Spinosa a écrit son *Ethice*. Voyez le dernier livre et le dernier chapitre de cet ouvrage.

LXVIII.

Mais M. Renan est plus avancé d'un siècle que Spinosa, et, grâce à moi, plus avancé aussi que Hégel.

Se penser Dieu ne le satisfait guère, puisqu'il présume qu'il n'y a pas de Dieu !

Que faire ? Il a pris ma Doctrine ; c'est-à-dire : il a pris de ma Doctrine le nom et l'apparence.

Au lieu de vous croire Dieu, dit-il, pensez que vous êtes l'Humanité. L'Humanité vous survivra, et comme vous aurez pensé que vous étiez l'Humanité, vous serez immortel *en elle*.

Enfantin aussi faisait de ces escamotages, et Auguste Comte aussi, quand madame Clotilde eut parlé.

LXIX.

O style Tartuffe! il faut bien, quelque effort que je fasse pour m'en défendre, t'appeler par ton nom! j'ai assez de toi! tu me dégoûtes!

Laissons les reins de M. Renan *se consumer d'attente* (1), alors qu'il croit avoir si bien démontré qu'il n'y a rien à espérer après la mort; que toute vie future est un rêve, une chimère, un conte ridicule; qu'il n'y a de solide que *la solution des grandes âmes!* Achevons en très-peu de mots ce qu'il nous reste à dire.

LXX.

M. Renan en était là; il se traînait à la suite de Proudhon, répétant l'idée de Proudhon en la déguisant, disant *Devoir* (ce qui ne signifie rien) au lieu de *Justice* (ce qui, sans autre base, ne signifie pas grand'chose), mais faisant comme Proudhon, avec infiniment moins d'audace et de franchise, fi de toute religion, de tout idéal nouveau, se riant comme lui du Socialisme, réduisant comme lui par conséquent l'homme à l'Égoïsme, lorsque survinrent des événements qui lui ouvrirent une nouvelle carrière.

Il convint à celui qui gouverne en France de sortir de la situation où il s'était mis d'absolu dictateur, et de permettre à l'esprit de se manifester jusqu'à un certain point par la parole et par la presse. La nécessité d'opposer une digue à la

---

(1) Cette application hypocrite que M. Renan se fait à lui-même des paroles d'Isaïe est d'autant plus ridicule, que la traduction de cette phrase du Livre de Job par M. Renan est plus fausse et plus absurde.

Il ne s'agit pas dans le VRAI JOB de *reins qui se consument*, mais d'un *corps vidé de ses entrailles.*

Voyez page 85, et la Remarque page 348.

Conspiration Cléricale et Royaliste lui inspira, huit ans après le Coup-d'État, des résolutions nouvelles. Le besoin, comme sous Louis-Philippe, d'une Philosophie Officielle qui dirait à la vieille Théologie : « Tu n'iras pas plus loin, » se fit sentir.

Mais d'où sortirait ce mouvement utile à la politique et si nécessaire?

M. Renan se présenta, et parut, de toute la jeune génération, le mieux préparé.

Ne passait-il pas pour fort érudit? N'avait-il pas traduit le Livre de Job, et entrepris d'expliquer les œuvres de l'antique génie des Hébreux?

N'était-il pas sorti du Séminaire, et ne pouvait-il pas dire :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

On referait avec lui le Collége de France, comme au temps de François I[er].

De son côté, M. Renan n'était pas homme à repousser ce que la fortune lui présentait.

Achever, sans qu'il y parût, l'œuvre de Voltaire sous l'aile du pouvoir, quel magnifique rêve! Il s'y laissa tenter. Il conçut sa *Vie de Jésus*.

LXXI.

Si M. Renan, qui a fait la *Vie de Jésus*, avait vécu au temps de son héros, assurément il aurait pris Hérode pour le Christ.

Pourtant l'Évangile a dit, en trois ou quatre endroits, et sous différentes formes : *Gardez-vous du levain d'Hérode.*

Voulez-vous connaître le plus sanglant outrage qu'on ait jamais fait à la Religion et à la Philosophie? Lisez cette page qui est toute la doctrine politique et religieuse, religieuse et politique, de M. Renan :

« L'histoire est impossible si l'on n'admet hautement

« QU'IL Y A POUR LA SINCÉRITÉ PLUSIEURS MESURES. Toutes « les grandes choses se font par le Peuple; or, on ne « conduit le Peuple qu'en se prêtant à ses idées. Le « philosophe qui, sachant cela, s'isole et se retranche dans « sa noblesse, est hautement louable ; mais celui qui prend « l'Humanité avec ses illusions, et cherche à agir sur elle « et avec elle, ne saurait être blâmé. César savait fort bien « qu'il n'était pas fils de Vénus; la France ne serait pas ce « qu'elle est, si l'on n'avait cru mille ans à la sainte am- « poule de Reims. Il nous est facile, à nous autres impuis- « sants que nous sommes, d'appeler cela un mensonge, et, « fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec dédain les « héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte avec « la vie. *Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils « firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être « pour eux sévères.* Au moins, faut-il distinguer profondé- « ment les sociétés comme la nôtre, où tout se passe au « plein jour de la réflexion, des sociétés naïves et crédules « où sont nées les croyances qui ont dominé les siècles. Il « n'est pas de grande fondation qui ne repose sur une lé- « gende. *Le seul coupable en pareil cas, c'est l'Humanité, qui « veut être trompée* (1). »

LXXII.

Je vous l'ai déjà dit, et cela saute aux yeux, M. Renan n'a jamais été un penseur par lui-même, un créateur d'idées ; c'est un copiste.

Où donc a-t-il pris cette audace ?

Je comprends que, se fondant sur Voltaire, il ait dit : « Abolissons toute Religion »; mais où a-t-il pris de dire :

(1) *Vie de Jésus*, 11e édition, page 253.

« Abolissons toute Philosophie »? Car, si la Vérité n'a pas d'existence absolue, sur quoi se fondera la Philosophie?

LXXIII.

C'est Enfantin, c'est son Saint-Simonisme, qui a fourni à M. Renan la théorie des *Grands Farceurs*.

J'ai rapporté dans un autre ouvrage *mon Premier Entretien avec Enfantin :*

« Nous nous promenions sous les grands arbres des Tui-
« leries. Il voulait me tâter avant de me révéler son sys-
« tème.

« Il commença, en forme d'introduction, par discourir
« sur Mahomet et sur Jésus, qu'il appelait de GRANDS FAR-
« CEURS.

« De *grands farceurs!* Et moi qui naguère avais défendu
« dans le *Globe* l'extatique Mahomet contre le reproche de
« haute imposture ; ce qui m'avait valu la grande colère de
« M. Cousin, d'accord en cela, disait-il, avec *le citoyen Vol-*
« *taire.*

« Cette fausse appréciation d'Enfantin sur les religions
« et sur ceux qui, par leurs révélations, les ont causées,
« m'inspira une insurmontable défiance. Et quand il s'ouvrit
« davantage, je vis du premier coup d'œil sa prodigieuse
« erreur du PRÊTRE-COMÉDIEN.

« Étais-je donc destiné à retrouver, après trente ans,
« l'idée-mère d'Enfantin présentée par un professeur d'hé-
« breu comme la docte explication des Évangiles?

« Enfantin avait, sur cette fausse et légère opinion, bâti
« un système assez original, qui nous a donné quelque peine
« à renverser. L'auteur de la *Vie de Jésus* a ramassé, dans
« la poudre de ce système, l'idée des GRANDS FARCEURS,

« pour la mettre au service du Césarisme, l'Hérodianisme « moderne. »

LXXIV.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Pour mon compte, je trouve que celui à qui il a offert son Hérodianisme moderne a été bien plus sage que lui, puisque, après l'avoir élevé dans la chaire de Vatable, il l'a laissé tranquillement en tomber ou en descendre.

Quoi qu'il en soit, M. Renan avait accompli le nouveau relais accordé par le Destin à ce mensonge qui s'appelle l'Eclectisme.

LXXV.

Récapitulons. Voici le joli chapelet que nous avons recueilli :

1° *Il n'y a point de Dieu.*

Mais c'est précisément ce qu'Eliphaz enseigne à Job.

2° *Il n'y a point de vie future.*

C'est ce qu'Eliphaz, Baldad, et Sophar, répètent à plein chœur?

3° *Les fondateurs de religions ont tous été de grands farceurs.*

C'est aussi ce que dit Eliphaz à Job : « Insensé qui parles

« science au vent, gonflé toi-même d'un vent venu de « l'Orient. »

4° *Le monde sera toujours livré aux impies.*

Cela, j'espère ! sort de la triple bouche d'Eliphaz, de Baldad, de Sophar, en vingt endroits du Livre de Job ; au point que le pauvre Job emploie un Acte entier à réfuter la chose.

5° *Les grands hommes sont les habiles; ce sont eux qui ont le secret de la vie.*

Eliphaz ne dit pas autrement quand il enseigne l'art d'être heureux ; et l'honnête Sophar, quel homme pour enseigner *le secret de la vie !*

6° *L'habileté consiste dans l'hypocrisie.*

« Que mon âme périsse, s'écrie Job, que mes jours soient « tranchés, et à moi le sépulcre, si ces hommes qui sont là « avec moi ne sont pas des imposteurs. »

La similitude ou plutôt l'identité entre les opinions de M. Renan et celles des Sages de Théman est parfaitement constatée.

LXXVI.

Une idée me vient. Savez-vous, mon cher Weill, que M. Renan condense en lui la Triade *Eliphaz-Baldad-Sophar.* Il a l'athéisme profond d'Eliphaz, le langage religieux de Baldad, et l'allure gaillarde de Sophar.

Ne dirait-on pas qu'il a été inventé sept cents ans avant Jésus-Christ?

LXXVII.

Quand je vois cette funeste ambition, qui s'est allumée dans son sein, de brûler le temple d'Éphèse, j'entends par là de brûler dans un seul incendie tous les Temples, de détruire toute la Tradition religieuse, au profit des religions politiques, de remplacer Voltaire, d'aller plus loin que lui, et d'écrire sur les débris du Christianisme : CI-GIT *le Christianisme; aucune religion ne renaîtra jamais*, il me prend envie, imitant M. Sainte-Beuve, qui élève des monuments, et qui en deux lignes en a élevé un à M. Cousin, de faire contre M. Renan une innocente épigramme, et d'écrire, à la suite de ces simples remarques qui prouvent au moins son inconcevable faiblesse :

CI-GIT M. RENAN,

Qui fut un sage de Théman.

CHAPITRE IV.

LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT-HÉLIER.

A M. LOUIS JOURDAN.

I.

Dans votre très-aimable lettre, cher ami, vous me demandez *où j'ai pris le loisir de traduire le Livre de Job.*

Je pourrais vous répondre : DEUS NOBIS HÆC OTIA FECIT. Mais vous savez la variante que Lebrun et Daru introduisirent, après le 18 Brumaire, dans cet hémistiche de Virgile. *On leur avait donné le loisir* de faire, à eux deux, une traduction en vers d'Horace. Ils mirent pour épigraphe : TYRANNIS NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Il existe dans l'Ile de Jersey une Bibliothèque qui m'a été fort utile. Un respectable ministre du Saint-Evangile nommé FALLE (que ce nom soit honoré comme il le mérite!) légua ses livres et sa maison à ceux qui voudraient s'en servir, et prit soin de faire graver une inscription *ad hoc* sur la façade de l'édifice. Il y a de cela cent ans, ou plus encore.

Le public est ainsi prévenu qu'il y a une bibliothèque publique à Saint-Hélier.

Voici comment on s'en sert.

On monte au premier étage, et on entre dans une grande chambre, qui renferme, assez bien rangés, trois ou quatre mille volumes (pas davantage), presque tous de théologie.

L'hiver, l'appartement est bien chauffé. En tout temps vous

y trouvez des plumes, du papier, de l'encre. Il ne s'est pas rencontré de Jersiais pour faire un Catalogue, car le respectable fondateur n'en avait pas laissé. Peut-être avait-il réservé ce soin pour ses derniers jours, et fut-il surpris par la mort. Un Polonais envoyé par le ciel vint combler cette lacune. Il avait une écriture passable, et savait un peu de Latin; il fit le Catalogue, sans qu'on l'en priât; et les États, qui ont leur palais (un bien pauvre palais) dans le voisinage, les États reconnaissants lui accordèrent sur le budget une légère indemnité.

Pas de trace de bibliothécaire. Une dame fait sa cuisine, et soigne les enfants de ses enfants, au rez-de-chaussée; elle couche avec sa famille à l'étage supérieur de la maison, au dessus de la Bibliothèque.

Quand vous êtes là, vous êtes à vous-même votre bibliothécaire. Vous vivez familièrement avec tous les morts qui s'y trouvent. Vous en usez avec eux comme en usait le révérend Falle. Personne ne vous gêne. Seulement un écriteau vous prie de remettre les livres à leur place quand vous sortirez.

J'oubliais de dire que la vieille et bonne dame qui fait sa cuisine au-dessous de vous porte le même nom que le donateur; elle a épousé un de ses descendants.

C'est là que, m'étant mis au bureau occupé pendant sa vie par le docteur en *Divinity* (1), j'ai traduit le Livre de Job.

On s'imagine bien qu'il n'y a pas foule pour profiter du egs de cet honnête homme.

Le Catalogue, comme je vous l'ai dit, est presque entièrement occupé par la Théologie, qui n'est plus guère de ce monde.

Mais serait-il composé d'autre chose, les Jersiais s'occupent de leurs affaires. Les Anglais qui viennent dans l'île lisent les journaux.

Pendant tout le temps que j'ai occupé la place du Révérend

---

(1) En Théologie.

Falle, il ne m'est arrivé que quelques rares visiteurs, qui, après avoir jeté un regard dédaigneux sur cette petite bibliothèque, se dépêchaient d'en sortir.

J'excepte cependant un original, hôte presque aussi assidu que moi de cet antre des Muses, lequel copiait sans s'occuper de ce qu'il copiait, pourvu que ce qu'il copiait eût un rapport quelconque avec son île natale. J'ai parlé de lui dans ma *Grève*.

Un jour pourtant je vis entrer deux personnes de ma connaissance, qui ont une place bien marquée dans mes souvenirs.

C'était l'avocat François Godfray et son frère Philippe (1).

— Walton! s'écria l'avocat en remuant un énorme in-folio que j'avais auprès de moi ; la *Polyglotte de Walton!*

Et des *Commentaires sur Job!* continua-t-il d'un air railleur. Mais, quoi! tout le monde vous prend à Jersey pour un personnage politique.

— Eh! que savez-vous, répliquai-je, si je ne suis pas le plus grand politique du monde en m'occupant du Livre de Job!

II.

Ici s'engagea une conversation que je vous ferais bien connaître, si je n'aimais mieux vous la laisser à deviner.

Je soutins *mordicùs* mon opinion, et je suis prêt encore à la soutenir. Mais, comme je suis certain qu'en voyant où en est aujourd'hui le monde : la périclitation de toutes les Religions, et même de toutes les Grandes Philosophies; l'Athéisme, c'est-à-dire la critique et la négation, prenant

---

(1) Hélas! revers et mutabilité des choses! quelques années se sont écoulées, et, de ces deux hommes très-remarquables, l'un est aveugle, l'autre est mort.

le dessus en tout; un Physicisme plein de ténèbres donnant la main à l'Athéisme; la Bonne Foi disparaissant avec la Morale; Mammon triomphant et présentant le Veau d'or à l'adoration des hommes;... comme je suis sûr, dis-je, qu'en voyant tout cela, et en en souffrant, vous serez de mon avis, et croirez, comme moi, que la chose la plus importante aujourd'hui est de prouver qu'*en essence la Religion n'est pas une chimère*, et qu'après le siége fait aux Religions positives, il reste encore qu'*elles sont vraies*, et que ceux qui les attaquent sans les comprendre sont aussi aveugles que ceux qui les défendent avec l'hypocrisie, l'erreur, et le mensonge, je vous laisse ce sujet à traiter dans le premier article du *Siècle* que votre amitié veut bien me promettre.

III.

Je lisais ce matin dans un journal cette page éloquente :

« L'ancien monde, le monde féodal et catholique, a vécu. Les « Encycliques ont tué les vieux Dogmes; les canons rayés, les fusils « à aiguille, ont ruiné le Militarisme. Grâce au perfectionnement des « engins de destruction, le soldat ne sera plus, dès demain,,que le ser- « viteur de la machine de mort qu'on lui met dans les mains, comme « l'ouvrier des manufactures n'est que le serf de la machine à filer et à « tisser. Dès lors, plus de poésie dans la guerre : le carnage perd son « attrait funeste; la bataille n'est plus qu'une boucherie; le champ clos « des anciens chevaliers n'est plus qu'un abattoir; et l'ange des com- « bats, dépouillé de son auréole sanglante, n'est qu'un manœuvre vul- « gaire qui pousse un piston et fait jouer un ressort.

« L'âge nouveau, l'âge du travail pacifique, succédera bientôt à l'âge « des luttes homicides. Tandis que les cathédrales se vident et que les « académies s'emplissent, on peut déjà prévoir le jour où, dans notre « Occident, les armées de la paix ne feront plus la guerre qu'aux landes « incultes et aux marais pestilentiels. Les politiques doctrinaires et « officiels continuent à sourire quand on prononce devant eux les noms « de Condorcet, de Lessing, de Kant, de Saint-Simon, de Channing, « d'Emerson. Il faudra bien qu'ils deviennent sérieux, quand ils se

« trouveront tout à coup transportés au milieu d'un monde industriel « et scientifique qu'ils n'ont pas pressenti et qu'ils ne comprennent « pas. »

Bravo! mais celui qui a écrit cette page avec son cœur (1) a oublié deux choses, ou, si vous voulez, s'est trompé sur deux points.

1° Il ne faut pas dire que le nouveau monde que nous annonçons, et qui commence à paraître, sera un monde *industriel et scientifique*. Ce serait un grand malheur s'il n'était pas autre chose. Il ressemblerait un peu trop au monde où nous sommes. Sa science, comme celle d'aujourd'hui, serait sèche et ténébreuse. Son industrie pourrait aboutir à une sorte de crétinisme favorable à l'exploitation continuée de l'homme par l'homme; et les mœurs qui en résulteraient amèneraient fatalement, avec l'abaissement des âmes, la décadence du type humain.

Il faut proclamer et proclamer hautement que cette société nouvelle, manifestation complète de la nature humaine complète, sera à la fois *industrielle, scientifique*, et RELIGIEUSE.

2° Il ne faut pas dire que la guerre va disparaître, quand les armées de la paix ne feront plus la guerre qu'aux landes incultes et aux marais pestilentiels. Ce serait encore borner l'homme à une fonction très-inférieure à sa nature, et qui ne prend quelque noblesse que par le but qu'on lui donne. Vous aurez beau, de ce point de vue étroit, essayer de dépoétiser la guerre, vous n'y parviendrez point.

N'y aurait-il pas plus de vérité à dire que la GUERRE SPIRITUELLE remplacera et supprimera la GUERRE MATÉRIELLE?

---

(1) M. J. Labbé, dans *l'Opinion Nationale*.

IV.

L'ouvrage que je vous envoie, cher ami, me servirait au besoin à appuyer cette thèse, que j'ai d'ailleurs souvent soutenue dans mes divers écrits.

A l'époque environ où Homère chantait les guerriers dans deux poèmes immortels, tout en se moquant largement (il faut bien le remarquer) de la guerre et des guerriers, Isaïe pratiquait la guerre intellectuelle; et, chose merveilleuse, il faisait, sur des idées telles que la métaphysique n'en a pas de plus ardues, un drame tout aussi intéressant que les poèmes d'Homère.

V.

Si vous me demandez les conséquences que l'esprit humain, à mon avis, tirera du Livre d'Isaïe retrouvé, elles sont multiples, et vous me permettrez d'en négliger un grand nombre pour ne m'attacher qu'à une seule.

Le Livre de Job ne me paraît obscur ni sur la Doctrine du Verbe, ni sur la Doctrine de la Résurrection, ni même sur la nature de cette Résurrection. Mais il permettait et appelait la grande discussion qui fut le Christianisme.

Il est évident que deux Christianismes très-différents sont sortis de cette source, et de là se sont répandus à travers les siècles.

Le Christianisme a été comme ces échelles doubles avec lesquelles on peut s'élever en haut de deux façons. Des saints ont gravi sur un côté de l'échelle, tandis que des saints aussi gravissaient sur l'autre.

Considérez toutes les Hérésies, examinez-les attentivement les unes après les autres; vous verrez que toutes se ramènent à ceci : LE VERBE EN DIEU ET DANS L'HOMME SANS ANTHROPOMORPHISME DU VERBE.

Je laisserai de côté l'Évangile. S'il faut en croire les Sociniens, qui l'ont tant et si profondément étudié, Jésus aurait gravi sur les deux côtés de l'échelle double, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre.

Je mets aussi à part les Apôtres, dont les combats entre eux sont connus, dont les Deutéroses ne sont pas d'accord, et qui ont donné lieu à trois Églises encore subsistantes qui se partagent le monde chrétien, l'Église de S. Pierre, celle de S. Jean, celle de S. Paul.

Je dirai un seul mot des grands hérétiques à partir du second siècle. Pour qui les connaît un peu, s'ils ne furent pas orthodoxes, au dire des partisans de l'anthropomorphisme du Verbe, ils n'en crurent pas moins au Verbe, et ils n'en furent pas moins des Saints.

On parle des victoires de S. Paul! Ce n'est ni S. Jean ni S. Paul qui ont conquis l'Orient au Christianisme : c'est Origène. Que peuvent contre Origène les foudres que les évêques de Justinien lancèrent contre lui trois siècles après sa mort!

Mais son Christianisme différait si fort du Christianisme vulgaire qu'on l'a appelé l'*Origénisme*, comme si c'eût été une autre religion. Où aurait-il mené le Christianisme, si on l'eût laissé faire?

Eh! vous qui dites cela, savez-vous où il va le Christianisme? Ne répétons-nous pas Origène, nous tous qui aujourd'hui croyons à des existences antérieures et à la vie éternelle?

Arius, d'après tous les monuments qui nous restent, n'était pas moins religieux, moins pur que S. Athanase. Il croyait au Verbe autant qu'Athanase; il croyait même au Verbe descendu en Jésus sur la terre. Mais il ne croyait pas que cette Sagesse divine mise sur la terre eût mis un Dieu sur la terre.

L'ascétique Nestorius valait, certes, mieux que ses contradicteurs.

Quand S. Jérôme écrivait de son intime ami Rufin d'Aqui-

lée : « En lui vous verrez briller des caractères de sainteté, « au lieu que je ne suis que poussière ; c'est assez pour moi « de soutenir avec mes faibles yeux l'éclat de ses vertus, » S. Jérôme ne disait, suivant beaucoup de bons juges, que la vérité sur Rufin. Mais les faibles yeux de l'érudit Jérôme n'avaient pu soutenir l'éclair *de diamant* (1) d'Origène, dont Rufin avait fait l'Apologie.

Est-ce que Pélage et les évêques d'Italie qui défendirent la nature humaine ne valaient pas, comme religion, le fougueux Africain, pécheur converti, qui écrasait cette nature?

Luther, qui se servit de la théologie de ce même Augustin pour amener la Liberté Chrétienne, fut-il un impie ou un saint?

Je vais plus loin. Je considère qu'Isaïe lui-même, dans ce livre monumental de Job, fait remonter sa doctrine à l'Orient. Est-ce de Bouddha ou de Zoroastre qu'il s'agit? ou des deux? Bouddha avait paru depuis trois à quatre cents ans, Zoroastre depuis un ou deux siècles (2).

Traiterons-nous donc d'impies ceux qui ont éclairé et civilisé le monde plusieurs siècles avant Isaïe, ceux qui ont passé la lumière à Isaïe, et par lui à Jésus :

Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Traiterons-nous même d'impie l'auteur du Coran, l'œuvre qui, pour le sentiment de la grandeur de Dieu, se rapproche le plus d'Isaïe; le traiterons-nous d'impie et d'hérétique? Il aurait été plus généreux que nous; il a fait de Jésus un Prophète.

VI.

J'imagine un temps où, quand toutes les Nations se seront

---

(1) *Adamantinus* était le surnom d'Origène.

(2) La Chronologie Mongole met la naissance de Bouddha en l'an 961 avant Jésus-Christ; les Chinois et les Japonais, en 1027 ou 1020.

expliquées, quand elles se seront montré les unes aux autres leurs Livres Sacrés, leurs Bibles diverses (la Collation est en train de se faire, elle accomplit des progrès tous les jours); j'imagine, dis-je, un temps où un Concile cent fois plus nombreux, plus savant, plus inspiré que le Concile de Nicée, qui n'avait pour base que le monde Romain, prononcera sur la Religion universelle.

VII.

En attendant, faisons tous nos efforts pour que *la boucherie humaine cesse*, et pour que *la discussion continue.*

CHAPITRE V.

UNE PAGE DE L'ODYSSÉE.

Grasse, 19 septembre 1866.

Ce matin j'allai, comme c'est assez ma coutume, me promener dans la montagne, un peu après le lever du soleil.

De mes enfants le plus jeune, ma fille m'accompagnait, et, tout en marchant, relisait l'Odyssée, son livre favori.

Nous nous assîmes sur un rocher à environ 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, devant une des plus belles vues que la terre, je crois, puisse offrir.

La petite vallée qui était immédiatement sous nos pieds nous apparaissait comme un entonnoir rempli d'arbres et d'énormes rocs provenant d'un éboulement qui a eu lieu il y a des siècles. En contraste, à peu de distance, s'élevait à pic au-dessus de nos têtes une immense muraille de granit rouge et de cette pierre blanche que les géologues appellent le lias. Le soleil brillait sur le piton, tandis qu'au tiers environ de la paroi jaillissait une sorte de fontaine de Vaucluse, formant une belle chute, coupée en mille ruisseaux sur les gazons verts et les roches arides.

De là, en élevant les yeux, on découvre au midi les îles de Lérins et la mer de Cannes, terminée par un promontoire fort élevé, la Napoule. L'œil s'arrête sur ce point, après s'être promené sur la vallée de Grasse, de sept lieues d'étendue dans tous les sens, dont les ondulations sont d'une douceur infinie.

Ce qui achève de rendre le spectacle vraiment magnifique, c'est que cette belle vallée est partout cerclée par un amphithéâtre de montagnes, les unes coniques, les autres pyramidales; à droite, les sommets des Maures; à gauche, ceux de Vence, de Nice, de Villefranche; la mer terminant tout comme une ceinture à l'horizon.

Tandis que j'admirais ce beau paysage, ma fille avait fermé son livre; et, me regardant d'un air joyeux et bon comme la pensée qui l'occupait,

— Papa, dit-elle enfin avec quelque embarras, ne m'as-tu pas appris qu'on va faire à Paris une grande Exposition où le monde entier viendra, où il y aura des productions de tous les pays, et où les livres seront admis à concourir?

— Oui.

— On décernera des prix, comme aux Jeux Olympiques?

— Oui, il y a un Décret.

— Eh bien, il m'est venu une idée. Mais, si tu veux la savoir, écoute la page que je vais te lire.

C'est quand Ulysse est arrivé chez les Phéaciens, mais avant qu'il se fasse connaître. On va célébrer des jeux, toute la population est en émoi. Le pauvre naufragé est là au milieu de ceux qui vont se disputer les prix. Mais il est vieux, mal vêtu, et les jeunes gens se raillent de lui. Écoute :

« Le fougueux Euryale, ne gardant plus de mesure, s'em-
« porta jusqu'aux invectives, et dit : — Étranger, je ne vous
« ai jamais pris pour un homme qui a été dressé à tous les
« combats qu'on voit établis parmi les peuples; vous res-
« semblez bien mieux à quelque patron de navire marchand
« qui tient registre de la cargaison, des vivres et des prises;
« vous n'avez nullement l'air d'un guerrier.

« Ulysse, le regardant avec des yeux pleins de colère, lui
« dit : — Jeune homme, vous ne parlez pas bien, et vous
« avez tout l'air d'un écervelé. Certainement les dieux ne
« donnent pas à tous les hommes toutes leurs faveurs en-
« semble, et le même homme n'a pas toujours en partage la

« bonne mine, l'intelligence, et l'art de bien parler. L'un est « inférieur en beauté; mais un dieu répare ce défaut, en lui « donnant l'éloquence, comme une couronne qui le fait re- « garder avec admiration. Il parle sans crainte, et avec une « douce modestie; il est l'oracle des assemblées, et quand « il marche dans la ville, on le regarde comme un dieu. Un « autre a une figure si agréable, qu'on le prendrait pour un « des immortels; mais les grâces n'accompagnent pas ses « discours. Il ne faut que vous voir! Vous êtes parfaitement « bien fait; à peine les dieux mêmes pourraient-ils ajouter à « votre beauté : mais vous manquez de sens. Vos paroles « inconsidérées ont excité ma colère. Je ne suis pas si no- « vice dans les combats que vous pensez. Tant que j'ai été « dans la fleur de la jeunesse, et que mes forces ont été en- « tières, j'ai toujours paru parmi les premiers. Présentement « je suis accablé de malheurs et de misères; car j'ai passé « par de grandes épreuves, et souffert bien des maux et « bien des peines dans les diverses guerres où je me suis « trouvé, et dans mes voyages sur mer. Cependant, quelque « affaibli que je sois par tant de travaux et de fatigues, je ne « laisserai pas d'entrer dans les combats que vous me pro- « posez. Vos paroles m'ont piqué jusqu'au vif, et ont excité « mon courage.

« Il dit; et s'avançant brusquement sans quitter son man- « teau, il prend un disque plus grand, plus épais, et beau- « coup plus pesant, que celui dont les Phéaciens se servaient; « et, après lui avoir fait faire deux ou trois tours avec le « bras, il le pousse avec tant de force que la pierre, fendant « rapidement les airs, rend un sifflement terrible. Les Phéa- « ciens, ces excellents hommes de mer, étonnés et effrayés « de cette rapidité, se baissent jusqu'à terre. Le disque, « poussé par un bras si robuste, passe de beaucoup toutes « les marques. Minerve, sous la figure d'un homme, met un « signe à l'endroit où est tombé le disque d'Ulysse; et, « adressant la parole au héros, elle lui dit : — Étranger, un « aveugle même distinguerait à tâtons votre marque de

« celles de tous les autres; car elle n'est point mêlée ni
« confondue avec les leurs, mais elle est bien au delà. Ayez
« bonne espérance du succès de ce combat; aucun des Phéa-
« ciens n'ira jusque-là, bien loin de vous surpasser.

« La déesse parla ainsi; Ulysse sentit une joie secrète de
« voir dans l'assemblée un homme qui le favorisait. Et,
« encouragé par ce discours, il dit avec plus de hardiesse :
« — *Jeunes gens, atteignez ce but, si vous pouvez; tout à*
« *l'heure je vais lancer un autre disque beaucoup plus loin*
« *que le premier.* »

Que c'est beau! dis-je, quand elle eut fini. Mais pourquoi m'as-tu lu cela?

— Quoi! tu ne devines pas?

— Non.

— Est-ce qu'Hérodote ne lut point son Histoire aux Jeux Olympiques?

— Et tu voudrais, madame Dacier (c'est un surnom que je lui donne), que je lusse mon Job aux nouveaux Jeux Olympiques!

En ce moment le *Sume superbiam debitam meritis* d'Horace se mit à souffler dans mon cœur.

En effet, me dis-je, je ressemble un peu à ce pauvre Ulysse.

A combien de batailles n'ai-je pas assisté! Que d'assauts dont j'ai eu ma part!

On a combattu le Despotisme! J'y étais.

On a renversé la Royauté! J'y étais.

On a tourné l'attention vers l'Idéal du Progrès! J'y étais.

On a républicanisé les esprits! J'y étais.

On a fait le Socialisme! J'y étais.

Maintenant on prétend expliquer le Judaïsme et le Christianisme. J'y suis, et je crois même que personne n'y est autant que moi.

Vraiment, continuai-je, l'idée de ma fille est excellente.

Le croira-t-on? Je me mis à écrire, dans ma tête, une épître à M. Duruy :

« Ministre aimé de tous ceux qui ont les yeux tournés vers l'avenir, vous que nous avons vu avec joie surgir tout à coup des rangs obscurs de l'Université pour livrer un combat obstiné à l'ignorance, je vous apporte, pour figurer à l'Exposition de 1867, un livre qui est de l'âge d'Homère et tout aussi beau que lui; un livre que personne n'a jamais lu, bien que tout le monde en parle... »

Je m'arrêtai. Voilà, me dis-je, un honnête commencement, tout littéraire, et qui ne peut que m'attirer la bienveillance du ministre. Mais si j'allais plus loin, si je parlais des conséquences religieuses du Job retrouvé, je pourrais bien effaroucher les juges du concours.

Je me tournai vers ma fille.

— Chère enfant, lui dis-je, sais-tu combien il a fallu de temps à Descartes pour que sa philosophie entrât en France? On ne párla de ses idées dans les écoles que quatorze ans après sa mort. Il avait contre lui les Jésuites.

J'ai contre moi beaucoup de gens, continuai-je....

— Des Jésuites? dit-elle.

— Et d'autres, repris-je.

Là-dessus j'embrassai ma fille, qui se remit tristement à lire son Homère.

Moi je pensai :

Aurai-je assez de temps pour lancer mon second disque?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

[AVERTISSEMENT. Le Traducteur renouvelle ici son affirmation, qu'il n'a rien changé, rien ajouté, rien retranché au texte, mais qu'il a traduit ce texte fidèlement, littéralement, et intégralement. En imprimant, on s'est servi de guillemets pour distinguer soigneusement l'Œuvre d'Isaïe de l'espèce de Commentaire qui l'accompagne. Tout ce qui est guillemeté au long, c'est-à-dire à chaque ligne, appartient à Isaïe.]

ACTE III.

LA TERRE LIVRÉE AUX IMPIES.

De la page 90 à la page 113.

ACTE IV.

DERNIÈRES PAROLES.

[SOMMAIRE. Job chante son chant funèbre, son chant de mort, comme l'Indien qui va mourir. Ce chant, tout symbolique, exprime à la fois la douleur et la plainte de l'homme individuel, de l'Humanité collective, d'une Nation, de la Nation Juive en particulier, du personnage fictif créé par Isaïe, et d'Isaïe lui-même. P. 117. — Il termine en disant : « Je le vois, tu me mènes à la mort et à la demeure destinée à tout ce qui a vie. Là assurément ma Prière n'étendra pas sa main, et celui que tu auras détruit ne criera plus. » P. 123. — Puis tout à coup il reprend la thèse de son innocence et de son droit : « Qu'il me pèse dans une balance juste, et il reconnaîtra mon intégrité. » Il profère des serments auxquels il est impossible de rien ajouter. P. 124. — Et, fort de sa conscience, de sa justice, de son droit, il s'écrie : « Est-ce qu'il ne considère point mes voies, et ne compte point tous mes pas? Est-ce que le châtiment n'est point pour l'iniquité, et la peine pour le criminel? En ce cas, que fait Dieu là-haut? Et qui est-ce qui appartient au Tout-Puissant ici-bas? » Il demande alors un Dieu *qui l'écoute*. Il s'écrie : « Voici l'engagement que je signe. Que le Tout-Puissant me réponde, et qu'il écrive mon acte d'accusation. » Il fait ainsi passer le Tout-Puissant du rôle de juge au rôle d'accusateur. Et alors, se dirigeant intentionnellement vers celui qu'il a annoncé par trois fois, vers son Vengeur, le Verbe qui s'entretient avec Dieu dans le ciel, et qui viendra sur la terre, il ajoute : « Je porterai ces feuillets sur mon épaule, comme on porte une décoration (1). Je me ferai annoncer à LUI, et je m'avancerai vers lui comme vers mon prince. » P. 128.]

ACTE V.

LA PERFECTIBILITÉ.

[SOMMAIRE. La Voix Céleste se fait entendre : « Quel est celui qui obscurcit le Plan par des paroles sans connaissance? » P. 132. — « Ceins tes reins, comme un vaillant homme, et réponds aux questions que

---

(1) C'était une coutume ancienne de porter sur l'épaule toute marque distinctive de pouvoir et de dignité, comme dans l'armée encore aujourd'hui les officiers portent l'épaulette. L'érudite Mme Dacier a fait cette remarque dans sa Traduction d'Homère. Rien de plus probant que ce passage des Prophéties d'Isaïe (chap. XXII, v. 20, 22) : « En ce jour-la j'appellerai mon serviteur Éliacim, fils d'Helkias. Je mettrai sur son « épaule la clé de la maison de David. Il ouvrira sans qu'on puisse fermer, et il fer- « mera sans qu'on puisse ouvrir. »

ÉPILOGUE.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

ברוך יהוה׃ נתן ליעף כח ולאין אונים עצמה
ירבה׃

Benedictus Deus : qui dat lasso fortitudinem, et cui non sunt vires robur multiplicat.

(Isaie, ch. XL, v. 29.)

PARIS. — IMPRIMERIE JOUAUST
RUE SAINT-HONORÉ, 338







